

HISTOIRE ANCIENNE

10.-7.79.54.

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, boulev. de Waterloo, 42.

HISTOIRE UNIVERSELLE

HISTOIRE ROMAINE

PAR

LE D^r GEORGES WEBER

PROFESSEUR A HEIDELBERG

TRADUITE DE L'ALLEMAND SUR LA 9^{me} ÉDITION PAR JULES GUILLAUME

SEULE ÉDITION FRANÇAISE AUTORISÉE

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

45, Boulevard Montmartre, 45

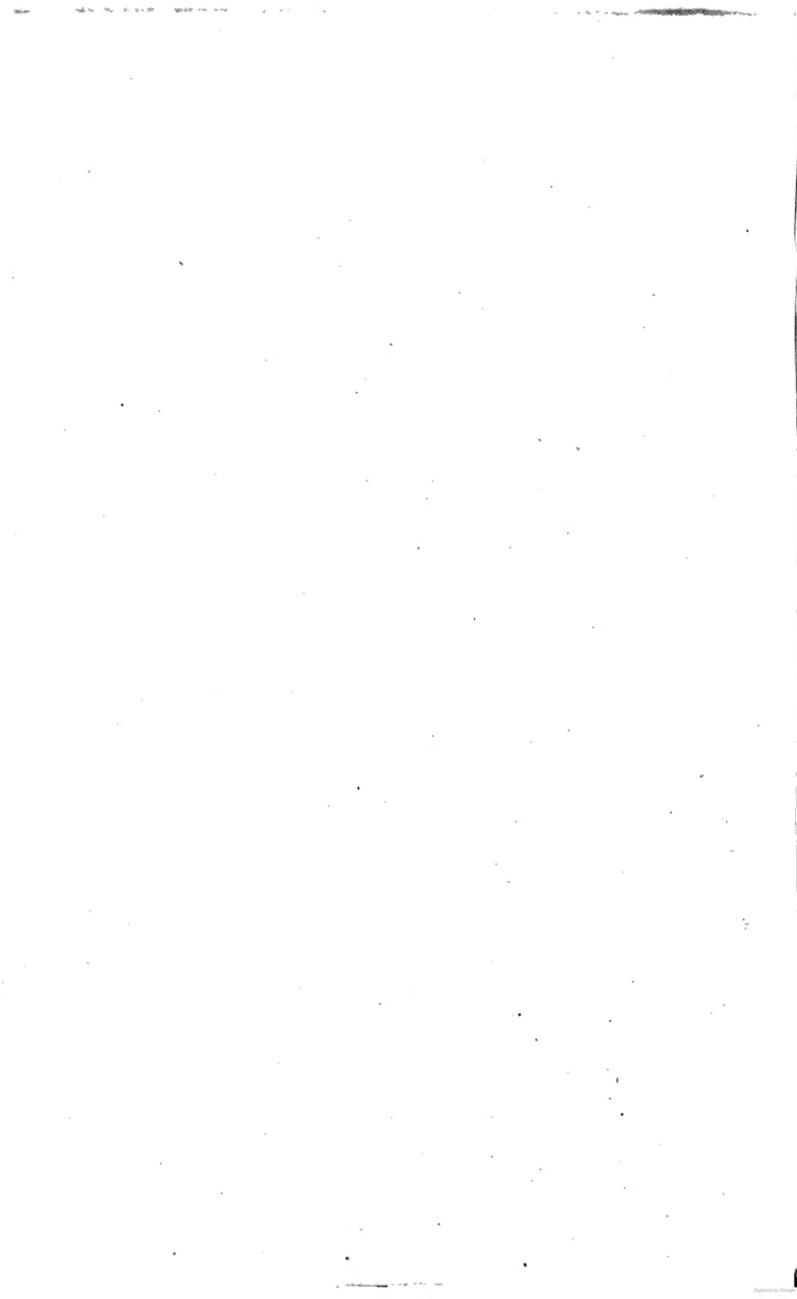
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1870

Droits de reproduction réservés





HISTOIRE ROMAINE.

§ 1. Aperçu géographique de l'Italie. L'Italie, longue et étroite péninsule, bornée au nord et au nord-ouest par les Alpes, à l'est par la mer Supérieure (*adriatique*) et la mer Ionienne, à l'ouest par la mer Inférieure (*tyrrhénienne*), et traversée dans toute sa longueur par les *Apennins*, se divise en trois parties : la Haute Italie, l'Italie centrale et la Basse Italie. Les Apennins consistent en une chaîne principale, de 6,000 pieds d'élévation, et en plusieurs chaînes accessoires, les unes parallèles, les autres transversales, qui se rattachent à la première par des plateaux. Comme l'ample chaîne principale est plus rapprochée de la côte-est que de la côte-ouest, les fleuves qui ont leur embouchure dans la mer Adriatique ou la mer Ionienne ont, pour la plupart, un cours moins étendu que ceux qui coulent vers l'ouest, à l'exception du Pô, le seul fleuve considérable de toute la Péninsule. Les rares plaines du pays sont en partie des campagnes fertiles comme celles de la *Campanie*, au pied du mont Vésuve, en partie des marais ou des ravins humides, couverts de gazon, comme les *Marais-Pontins*, entre Rome et Naples, et les *Maremmes* de Pisc, d'Arezzo, etc., en partie des landes arides, plus ou moins incultes, comme la campagne de Rome et

celle de la Pouille. Parmi les lacs, ceux de la Haute Italie (lac Majeur, lac de Côme, lac Garda), célèbres par leurs beautés naturelles, sont moins importants pour l'histoire que les lacs moindres de l'Italie centrale (le lac de Trasimène, le lac Fucin, l'Averne, le lac Lucrin). La Péninsule italique jouit, comme la Péninsule grecque, d'une température modérée et d'un air salubre sur les montagnes médiocrement élevées et en général aussi dans les vallées et dans les plaines. Mais elle est moins favorisée que la Grèce sous le rapport du développement des côtes, et il lui manque surtout l'Archipel qui fit des Hellènes un peuple de navigateurs. Par contre, l'Italie l'emporte par ses riches plaines d'eau et ses fertiles collines herbeuses, favorables à l'agriculture et à l'entretien du bétail; c'est un beau pays qui sollicite et récompense l'activité humaine.

I. LA HAUTE ITALIE comprend les plaines situées sur les deux rives du *Padus* (Pô), et a pour limite méridionale le *Rubicon* à l'est et le petit fleuve *Macra* à l'ouest. A cause de ses habitants gaulois (Celtiques), elle portait le nom de *Gaule citérieure* (*Gallia cisalpina*), par opposition à la Gaule ultérieure, d'au delà des Alpes. Parmi les nombreux affluents du Pô, il faut remarquer surtout le Tessin (*Ticinus*), qui descend des Alpes, et la *Trébia*, qui vient des Apennins. Dans les contrées alpestres habitaient des tribus celtiques, pleines d'impétuosité belliqueuse, telles que les *Noriques*, les *Rhétiens*, etc., qui faisaient souvent irruption dans les plaines du Pô. Autour du golfe de Venise demeuraient les *Carnes*, qui possédaient la riche ville marchande d'*Aquilée* et la belle *Altinum*, ornée de maisons de campagne, et les *Vénètes*, qui avaient des villes florissantes telles que *Adria*, *Patavium* (Padoue, lieu de naissance de l'historien Tite-Live), *Vérone* (habitée d'abord par la tribu des *Euganéens*, puis conquise par les Cénomans, et enfin riche colonie romaine). Le littoral de la mer Tyrrhénienne portait le nom de *Ligurie*; *Gènes* en était la ville la plus célèbre. Les Gaulois, qui s'emparèrent peu à peu de toute la Haute Italie et repoussèrent vers le

sud les anciens habitants, les *Étrusques*, se divisaient en plusieurs peuplades avec différents noms. Les plus renommés étaient, sur la rive septentrionale du Pô, les *Insubres* avec la ville de *Mediolanum* (Milan), les *Taurins*, parmi lesquels Auguste fit bâtir a ville de *Turin* (*Augusta Taurinorum*), les *Salasses*, habitants sauvages des Alpes, adonnés au brigandage, et les *Cénomans*, qui avaient pour villes *Brixia* (Brescia), *Mantoue*, dans le voisinage de laquelle se trouvait le village d'*Andes*, lieu de naissance du poète Virgile et le champ de bataille de *Bedriacum* (69 de J. C.); sur la rive méridionale du Pô : les *Boiens*, avec les villes de *Parme*, de *Mutina* (Modène), de *Bononia* (Bologne, autrefois Felsina); les *Lingons*, autour de *Ravenne*, etc. Tout au sud habitait la tribu gauloise des *Sénons*, qui s'emparèrent de la côte orientale de l'*Ombrie* jusque dans le voisinage de la colonie syracusaine d'*Ancône*, et soutinrent de longues guerres contre les Romains. Les plus fameuses de leurs villes étaient : *Senogallia* (Sinogaglia), près de laquelle le *Metaure* (Metro) et la *Sena*, célèbres par la défaite d'Hasdrubal (207 av. J. C.), coulaient dans la mer Adriatique; *Ariminum* (Rimini), ancienne ville marchande de l'Ombrie; et *Sentinum*, où les Romains remportèrent une victoire, avec le champ de bataille, *Busta Gallorum*, où mourut le roi goth Totilas (552 de J. C.).

II. L'ITALIE CENTRALE s'étendait du Rubicon et de la Macra jusqu'au Frento et au Sélarus (Sela). Elle renfermait le mont sacré de *Soracte*, au nord de Rome, l'*Arnus* (Arno), et le *Tibre*, dans lequel se jettent l'*Anio* (Teverone) et l'*Allia*, célèbre par la défaite des Romains (390); sur la rive droite de l'*Anio* s'élève le mont sacré, petite éminence où se retirèrent les plébéiens (495 av. J. C.). L'Italie centrale comprenait les six provinces suivantes : 1) L'ÉTRURIE (Toscane), confédération républicaine consistant en douze communautés urbaines, régies aristocratiquement : *Crotone* (Cortona), *Arretium*, *Clusium*, *Pérouse*, au nord-est; *Volaterra*, *Vetulonium*, *Ruselles*, *Volsinies*, au sud-ouest; *Tarquinies*, *Céré* (ou *Agylla*), *Veies*, *Faleris*, au

sud. Les villes les plus importantes, pendant la domination romaine, sont les suivantes : *Luna* (non loin de Carrare), fameuse par ses carrières de marbre; *Pise*, très ancienne ville de commerce sur l'Arno; *Fésoles*, sur une éminence, et *Florence*, dans la vallée de l'Arno; *Pistoria*, célèbre par la destruction de l'armée rebelle de Catilina, qui eut lieu dans son voisinage (62 av. J. C.); sur les bords de la mer, *Populonium* et *Télamon*, où les Gaulois subirent une défaite éclatante, l'an 225 av. J. C. Non loin du Soracte isolé, avec son temple fameux, était située la ville de *Féronie*, avec un marché très renommé pour les trois peuplades limitrophes et un culte en l'honneur de la déesse Féronia, qui était considérée tantôt comme la déesse de la terre et des floraisons, tantôt comme la déesse de la liberté et du commerce, et dont le bois sacré, orné de temples, se trouvait aux environs de la ville; *Ameria*, sur le Tibre, etc. Lorsque les Romains eurent soumis peu à peu, après de longues guerres, les douze capitales républicaines qui, pour la plupart, étaient fortifiées et bien défendues, ils fondèrent des colonies et rattachèrent le pays à Rome par plusieurs grandes routes, les voies *aurélienne*, *cassienne*, *flaminienne*. 2) L'OMBRIE, avec les sources du Tibre et le Rubicon, le Métaure et la Séna, célèbres dans l'histoire. Les villes remarquables sont, outre *Ariminum* : *Pisaurum*; *Fanum Fortunæ*, avec un temple et un culte religieux, *Spoletium*, *Interamna*, lieu de naissance de l'historien Tacite; *Iguvium* (Eugubio), avec des ruines de temples célèbres, où furent trouvées dans une voûte les sept *tables eugubiniques* en bronze, avec des inscriptions étrusques; *Sarsina*, où naquit le poète comique Plaute, et d'autres *villes municipales* ou *colonies* des Romains. 3) PICENUM (Picentin), en partie couvert de pins, en partie uni et fertile, habité dans l'origine par une colonie de Sabellins, plus tard cultivé et protégé par des villes coloniales romaines (*Firmum*, *Castrum novum*, *Auximum*, etc.). La ville maritime d'*Ancône* (ville du coude), colonie des Syracusains (vers 394), était florissante par ses teintureries de pourpre et son commerce. Les

autres localités, comme *Asculum*, *Numana* et d'autres, étaient des municipes romains. 4) **SAMNIUM**, pays rude, boisé, plus propre à l'entretien du bétail qu'à l'agriculture, habité par plusieurs peuples d'origine sabelline. Les villes les plus importantes sont : *Pinna*, capitale des *Vestins*; *Teate*, forteresse des *Marrucins*; *Corfinium* (nommée *Italique* pendant la guerre sociale, parce qu'elle était destinée à servir de siège au sénat de l'union et de capitale à l'Italie), et *Sulmo*, lieu de naissance d'Ovide, dans le pays des *Pélignes*; *Marrubium*, très ancienne capitale des *Marses*, sur le lac Fucin, où était aussi située la colonie romaine d'*Albe* (*Fucentia*); *Amiternum*, ville primitive des *Vestins*, lieu de naissance de Salluste. Dans le pays boisé des *Sabins*, fertile en vignes et en oliviers, qui s'étendait jusque dans le voisinage de la ville de Rome, s'élevaient les villes de *Fidène* et de *Crustumerium*, fameuses dans l'histoire guerrière de Rome; puis *Cures*, l'ancienne capitale de Titus Tatius et des rois sabins; *Reate*, dans un site attrayant, sur le *Velin*, qui, beaucoup plus haut, forme la célèbre cascade de Terni. Aux *Samnites* appartenaient les villes de : *Volana*, *Cominium*, *Aquilonia*, *Aufidena*, *Bovianum*, l'ancienne ville de *Bénévent*, encore remarquable aujourd'hui par ses ruines, et *Caudium*, célèbre par les défilés connus dans l'histoire romaine sous le nom de *fourches caudines*. 5) **LATIUM**, « la plaine étendue » depuis le Tibre jusqu'au *Iiris*, avec le mont *Massique*, célèbre par ses excellents vins, et les *montagnes albaines*, suite de collines d'une élévation modérée, qui se divisaient en trois parties au sud de Rome : a) Le mont *Albain*, qui était en très grande considération tant parmi les peuplades latines, qui avaient là et dans le bois de la *Férentina* leurs assemblées et leurs tenues, que parmi les Romains, à cause du temple de Jupiter qui était au sommet. Au pied de ce mont, du côté de l'ouest, se trouvaient deux beaux lacs profonds et renommés, *Lacus Albanus* et *Lacus Nemoensis*, entre lesquels étaient situées vers le nord l'ancienne ville d'*Albalonga*, et vers le sud le célèbre *Cynthianum*, ou temple de Diane Nemo-

rensis; à son pied se trouvait encore *Aricia*, avec un fameux temple de Diane dans un bois sacré, et *Lanuvium*, ainsi que *Bovilla*, sur une pente plus profonde. Le mont Albain fut habité tout d'abord, à cause de son air salubre et de ses sources d'eau. b) Le mont *Algidus*, avec *Velitres*, l'ancienne ville des Volsques. Il était renommé par ses magnifiques forêts, ses excellents pâturages, une forteresse qui portait le nom d'*Algidus* et un temple de Diane. c) Le mont *Tusculanin*, fameux par l'ancienne ville de *Tusculum* et par les superbes villas construites à ses pieds et sur ses innombrables collines, avec une vue sur la campagne de Rome, sur la ville éternelle même, sur le Tibre, l'Anio et même sur la mer Tyrrhénienne; l'une des plus agréables était le *Tusculanum*, de Cicéron. Les pittoresques montagnes des *Æques* et des Volsques, au sud de l'Anio, étaient également couvertes de nombreuses maisons de campagne et de vignobles. La contrée est unie; à l'exception du rivage sablonneux de la mer, en partie exhaussé par le Tibre, la plaine est coupée de collines de tuf, généralement peu élevées, mais souvent assez escarpées et de profondes crevasses; entre les élévations et les enfoncements alternatifs du sol se forment, en hiver, ces mares dont, à cause surtout des substances organiques corrompues qui s'y trouvent, l'évaporation répand sur la province un air empesté qui engendre des fièvres malignes. Le Latium, dans son acception la plus large, en y comprenant le territoire des Volsques, des *Æques*, des *Herniques* et des *Rutules*, comprenait, outre la ville de ROME aux sept collines: a) sur la côte: le port-marchand d'*Ostie*, sur la rive gauche du Tibre; *Laurentum*, entourée de bois de laurier, ancien siège des rois latins; *Ardée*, capitale des Rutules, l'une des plus antiques villes du pays, aussi bien que le port d'*Antium*, connu par sa navigation et ses pirateries; *Terracine* (*Anxur*), cité primitive des Volsques sur une colline; non loin de là, dans le voisinage de *Fundi*, *Cécube*, d'où l'on tirait d'excellent vin; *Caïete*, sur un promontoire escarpé; *Minturnes*, sur le Liris, dans une région marécageuse, mais pourtant fertile; *Sinuesse*,

ville florissante, sur le territoire de *Falerne*, abondante en vins, près du mont *Massique*. b) Dans l'intérieur, relié à la capitale par une multitude de chaussées, parmi lesquelles la large *voie appienne*, ornée de beaucoup de monuments funèbres, entre Rome et Capoue, occupait le premier rang : *Lavinium*, sur la voie appienne, et tout près *Lanuvium*, où se trouvait un célèbre temple de Junon, dans un site romantique, orné d'un grand nombre de maisons de campagne; *Suessa Pomelia*, ville des Volsques, conquise par Tarquin le Superbe, aux *Marais-Pontins* qui, comme ceux de Minturnes, servirent, dès l'antiquité, de repaire aux voleurs et aux bandits. *Norba*, *Setia*, fertile en vins, *Fregeles* et la célèbre ville municipale d'*Arpinum*, qui obtint plus tard le rang de cité romaine, lieu de naissance de C. Marius et de Cicéron, appartenaient également à la confédération des Volsques; *Sora* était leur ville la plus septentrionale. A la place de la citadelle de la forte colonie militaire de *Casinum* est situé aujourd'hui le célèbre cloître de Mont-Cassin. — Les villes les plus importantes des *Herniques* étaient *Anagnia* et *Ferentinum*. On comptait, en outre, parmi les cités primitives des Latins, *Gabies* et *Préneste* (Palestrina), fort visitée à cause de son air salubre et de sa ravissante situation et ornée de nombreuses maisons de campagne; elle avait un célèbre temple de la *fortune*; à l'est de Préneste était située *Sublaqueum* (Subiaco), dans le voisinage de laquelle devait se trouver le bien de campagne sabin du poète Horace. L'une des villes les plus anciennes et les plus célèbres du Latium était *Tibur* (Tivoli), sur l'Anio, où les Romains de distinction se rendaient à cause de la magnificence du site qui, aujourd'hui encore, avec ses souvenirs classiques, fait sur les spectateurs une puissante impression. — 6) La CAMPANIE (aujourd'hui Terre de Labour), consiste en une plaine très fertile et une chaîne de collines riches en vignobles; elle renferme le mont *Massique* et le territoire de *Falerne*, célèbres par leurs vins excellents, sur les limites du Latium, le mont *Tifata*, au nord de Capoue, connu dans l'histoire militaire

et orné d'un temple de Jupiter, le volcan du *Vésuve* et le mont volcanique *Gaurus*, riche en vignes et en beautés naturelles, où se trouvent le remarquable lac de l'*Averne*, aux émanations mortelles, et le lac *Lucrin*, abondant en huîtres. Parmi les fleuves, les plus remarquables sont le *Liris*, le *Volturne* et le *Silarus*. La Campanie, avec les caps de *Misène* et de *Sorrente*, le golfe de *Baia* et *Puteoli* (Baies et Pouzzol), couronné de somptueuses maisons de campagne, et vis à vis, les îles de *Capræ* (Capri) et d'*Aenaria* (Ischia), où, dès la plus haute antiquité, les Corinthiens se livraient à un commerce lucratif avec les Opiciens, des côtes, et avaient fondé une colonie, appartient aux contrées les plus belles et les plus fertiles du monde entier. Les céréales, le vin et l'huile d'olives y sont d'une abondance et d'une qualité rares. C'est pourquoi aussi plusieurs peuples s'y sont établis de bonne heure et y ont édifié des villes : ainsi, les Grecs de l'Asie mineure bâtirent, sur un rocher escarpé du mont Gaurus, la ville de *Cumes*, jadis l'un des marchés les plus riches et les plus florissants de la mer Méditerranée occidentale, la ville mère de *Naples* (dans l'origine *Parthénope*), de *Puteoli*, etc. ; les Étrusques fondèrent *Capoue* et *Nola* ; les villes d'*Herculanum*, de *Pompéi* et de *Stabies*, détruites par une éruption du Vésuve (79 de J. C.), appartenaient aux Osques. Il faut remarquer, de plus, parmi les villes de l'intérieur du pays : *Venafre* aux nombreux oliviers, *Calès* et *Teanum*, aux vignobles renommés, et *Atella*, colonie étrusque comme Capoue, célèbre par ses jeux mimiques avec chant et danse. Dans la seconde guerre punique, la plupart des villes de la Campanie firent cause commune avec les Carthaginois et à cause de cela furent rudement châtiées par les Romains.

Le voisinage de Cumes, avec le lac d'*Achérule* au sud et le lac *Averne* (Aornos) entouré de forêts et de rochers au nord de la ville, fut représenté par les anciens poètes comme l'entrée du royaume des enfers. Les localités s'y prêtaient fort bien ; car le grand nombre de cavernes, de grottes, d'excavations profondes, de lacs encaissés dans des rochers, les formes capricieuses des

montagnes, des caps et des côtes, la multitude de sources chaudes aux émanations méphitiques, les effets destructifs des tremblements de terre, fréquents dans ces contrées et les volcans, les uns encore actifs, les autres éteints depuis longtemps, devaient exciter partout l'imagination et la rendre accessible au merveilleux : en outre, l'oracle d'Apollon établi de bonne heure à Cumès et d'où naquit la légende de la sibylle de Cumès, une sorte de pythie, eut dans le pays un grand cercle de croyants et eut sans doute une influence aussi prononcée sur la culture morale des habitants de cette partie de l'Italie que sur leur culture intellectuelle. Les Grecs transportèrent dans cette région les endroits dépeints dans l'Odyssée. C'est par le lac d'Achéruce qu'Ulysse était descendu dans le royaume des morts ; les petites îles de rochers en face du cap Misène étaient désignées comme les îles des sirènes, et dans le promontoire de Circeium on croyait reconnaître l'île enchantée de Circé.

III. La BASSE ITALIE, appelée aussi GRANDE GRÈCE à cause des colonies grecques du littoral, était habitée, dans l'intérieur des terres, par des peuplades agricoles d'origine osque ou sabelline, qui autrefois avaient dû tenir les villes helléniques des côtes en clientèle ou même en servage. Elle se divisait en trois parties : 1) L'APULIE et la CALABRE aux nombreuses forêts de chênes peuplées de sangliers et de loups, depuis le *Garganum* groupé de montagnes volcaniques qui coupe le pays antérieur, l'éperon de l'Italie, jusqu'à la pointe sud-est avec le ravissant fleuve *Aufidus* (Ofanto). Parmi les villes, il faut remarquer a) sur la côte : *Siponte*, localité marchande qui fut élevée par les Romains au rang de colonie et dont les habitants furent transplantés à Manfredonia pendant le moyen âge ; *Barium*, *Egnolia* et *Brundisium*, port célèbre d'où l'on faisait la traversée pour la Grèce (*Dyrrachium*) et où finissait la voie appienne, d'abord colonie grecque, puis colonie romaine ; *Hydruntum* (Otrante) qui appartenait jadis aux Tarentins, servait également de lieu de passage pour la Grèce ; elle s'enrichit par la pêche,

par la production et la préparation d'excellentes laines, ainsi que par leur teinture avec le suc des coquillages de pourpre tarentins. — La côte autour du golfe de *Tarente* était en grande partie peuplée de Grecs. 6) A l'intérieur : *Luceria*, abondante en laines, colonie romaine, après que l'ancienne population eut été détruite dans la guerre samnite. Au sud, jusqu'à la petite ville de *Cannes* sur l'Aufidus, célèbre par la défaite des Romains (216 avant J.-C.), s'étend une vaste campagne (*Campus Diomedis*) ; *Venusia* dans un site romantique sur l'Aufidus écumant, lieu de naissance du poète Horace. — Les habitants de l'Apulie et de la Calabre étaient un peuple actif, composé d'éléments pélasgiques, helléniques et italiques ; dans la seconde guerre punique, ils furent rudement malmenés par les Romains. 2) La LUCANIE, contrée coupée de montagnes rocheuses, abondante en forêts et en pâturages (bœufs lucaniens) ; la vigne et l'olivier y croissent et les vallons fleuris y charment par leurs beautés naturelles. Ni la Lucanie, ni 3) le BRUTIUM habité par un peuple inculte, d'origine mixte, ne renfermaient de villes importantes dans l'intérieur des terres, à l'exception de *Consentia* et de l'antique *Pandosia* ; par contre, les habitants robustes, sauvages et belliqueux, s'emparèrent peu à peu des villes grecques du littoral qui s'étaient adonnées à la mollesse et avaient désappris le métier des armes, jusqu'à ce qu'ils devinssent à leur tour la proie des Romains qui envoyèrent de nouveaux colons dans les villes dépeuplées. Les restes grandioses du temple de *Pæstum* (Posidonia), les débris de colonnes, d'édifices, de tours et de murs, les monnaies bien frappées et les vases peints, d'une forme élégante et d'un dessin magistral, attestent encore aujourd'hui la richesse, la grandeur et la civilisation de ces colonies helléniques, *Velia* (Elea) *Rhegium*, *Locres*, *Crotone*, *Thurii* et *Sybaris*, *Métaponte*, etc. Les luttes de partis et le relâchement produit par la richesse et le luxe, les affaiblirent et les rendirent incapables de maintenir leur indépendance et leur liberté contre leurs voisins exercés à la guerre,

qui, en outre, empruntèrent aux vaincus l'architecture, l'aptitude industrielle, la sculpture, l'art d'écrire et plusieurs autres leviers de la civilisation.

IV. ILES. Le détroit de Rhégium ou de Messine, avec les gouffres de *Scylla* et de *Charybde* redoutés des vaisseaux de l'antiquité, sépare de l'Italie la fertile et grande île de Sicile, « le grenier de Rome. » Les habitants de l'intérieur du pays, les *Sicules*, semblent être descendus de l'Italie centrale dans l'île qui, auparavant, portait le nom de *Trinacria* (trois caps) à cause de sa forme. La plupart des villes étaient situées sur la côte et étaient de fondation grecque, surtout autour de l'Etna; l'ouest et le nord-ouest seulement, avec les villes de *Lilybée*, de *Drépane*, de *Ségeste*, et leurs filles phéniciennes *Panorme*, *Solais* et *Motye*, et le mont Eryx au célèbre temple de la déesse phénicienne Aschera-Astarté, désignée comme Aphrodite ou Vénus par les habitants grecs-romains, appartenaient aux Carthaginois, qui s'étaient également emparés des petites îles *Égates* et de l'île de *Sardaigne*, habitée par une peuplade sauvage, déloyale et vénale, et décriée à cause de l'insalubrité de l'air. *Enna*, au centre de la Sicile, était le siège d'un culte de Déméter. Les habitants pillards et mutins de l'île de *Corse* restèrent indépendants jusqu'au moment où ils tombèrent sous la domination romaine. Une tentative des Phocéens pour y fonder une colonie, fut empêchée par les Carthaginois et les Étrusques. L'île d'*Æthalia* (Elbe) célèbre par ses mines d'argent et d'airain, fut arrachée de bonne heure par les Étrusques aux colons grecs qui l'avaient exploitée longtemps avec un grand succès. Les Rhodiens avaient d'anciens établissements dans les îles Lipari.

§ 2. Le système religieux italique. Les anciens habitants de l'Italie étaient en partie des descendants des Pélasges grecs, ce qui explique la similitude de leurs conceptions religieuses et de leurs monuments, en partie des populations autochtones, comme les *Sabins* et les *Osques*, en partie enfin des peu-

plades qui vinrent s'établir plus tard dans le pays, comme les *Gaulois* au nord, au sud et à l'est les *Hellènes*. Les Pélasges tyrrhéniens (toscons) sont la souche des Étrusques, dont les institutions religieuses et sacerdotales, les œuvres d'art, les doctrines mystiques et les habitudes de divination, passèrent dans la suite chez les Romains. Parmi les peuplades primitives de l'Italie qui possédaient un culte particulier, il faut remarquer principalement les *SABINS* et les *LATINS*.

I. *La république fédérative* des Étrusques, consistant en douze communautés de citoyens gouvernés par une aristocratie hiérarchique, dont les *Tarquiniens* formaient le centre, fait remonter ses institutions religieuses à un démon sorti de la terre et nommé *Tagès*. (Les livres *tagétiques* en mètres toscans, comprenant la science de la foudre, les règles de la fondation des villes et des prophéties de tout genre, étaient la source des divers livres prophétiques étrusques et romains.) La doctrine religieuse des Étrusques ressemble beaucoup à celle des Grecs. *Tina* correspond à Zeus, comme *Cura* (Quiritis, Curitis, déesse des lances) à Héra dans le culte extérieur; *Meurfa* (Minerve) était, comme Pallas Athéné, inventrice de la flûte et de la trompette de guerre; *Vertumne* aux nombreuses formes, le dieu principal des Étrusques, répond à Dionysus et représente le changement des saisons (*Vertumnales* en octobre), l'abondance et la diversité des phénomènes de l'année. La déesse du destin, *Nortia* de Volsène (Bolsène), qui répond à la Fortune d'Antium et qui passa plus tard pour la déesse du temps; la mère *Matuta* de Cœré, la mère du jour naissant et la déesse de la naissance; *Summanus* le maître armé d'éclairs du ciel nocturne, qui avait à Rome un temple dans le grand Cirque, *Voltumna*, la déesse du temple de la ligue des douze états à Volsène; *Silvanus*, le dieu des forêts, révéré dans les bois de sapins de Cœré, etc., étaient des divinités notables chez les Étrusques qui, plus tard, adoptèrent aussi le culte de Bacchus accompagné de fêtes désordonnées (*Bacchanales* et *Orgies*). Les dieux étrusques se divisent en deux ordres : les *douze divinités supérieures ou cachées, innommées*, puissances obscures, mystérieuses, qui n'agissent que dans les grandes agitations de la

nature ; et les *douze Consentes*, les dominateurs de l'organisation présente du monde, parmi lesquels se répartissaient les douze mois de l'année. La classe des dieux *Pénates* qui créent la prospérité et augmentent les biens, et celle des *Lares* qui protègent certains endroits et districts et parmi lesquels on comptait surtout les âmes des morts, appartiennent, aussi bien que la croyance à un *Génie* assigné à l'homme dès sa naissance, aux Étrusques qui les communiquèrent aux autres peuplades de l'Italie. La représentation du monde souterrain où se trouvent les âmes des trépassés (*Mânes*) sous la conduite de *Mantus* et de *Mania* est complètement d'accord avec la conception des Grecs ; il est tantôt une source de bénédictions, tantôt un lieu d'épouvante, le séjour des furies. Les sacrifices humains, ceux notamment d'esclaves et de prisonniers de guerre, n'étaient pas rares chez les Étrusques ; car leur religion, également éloignée du rationalisme pur des Romains et du culte que les Hellènes rendaient aux images avec humanité et sérénité, avait un caractère ténébreux et fantastique et se complaisait en calculs mystérieux, en contemplations et en rites sauvages et cruels. Avides de doctrines mystiques et de rites miraculeux, les Étrusques donnèrent naissance à l'*art divinatoire* qui se transplanta plus tard chez les Romains. Leurs prophéties étaient tantôt des *augures*, tantôt des *fulgures*, tantôt des *auspices*, dont la signification était très grande, puisque, à Rome et dans toute l'Italie, jamais on ne se livrait à une entreprise de quelque importance sans avoir consulté les Dieux et observé les présages. Les *augures* avaient lieu lorsqu'on interrogeait l'avenir dans le vol ou le cri de certains oiseaux ; à cet effet, le devin (*Augure*) choisissait un espace libre (*templum*) et indiquait avec un bâton recourbé par le haut (*lituus*) les points du ciel d'où le vol de l'oiseau était favorable ou contraire ; ou bien encore, lorsqu'on cherchait à prévoir le résultat d'une entreprise par le repas de poules sacrées, genre d'interprétation que devaient connaître, non seulement les prêtres, mais aussi tous les patriciens qui aspiraient aux dignités. — Les *fulgurateurs* observaient la foudre, tant pour l'apaiser que pour l'interroger sur l'avenir et sur les résolutions des dieux ; les endroits

frappés de la foudre passaient pour sacrés et étaient interdits. La divination par les *entrailles* (cœur, foie, etc.) des victimes (auspices) était accomplie par l'*aruspice*. — II. Parmi les dieux des LATINS, quelques-uns concordent avec les figurations grecques, d'autres leur sont particuliers. Aux premiers appartiennent : *Tellus* (la Terre), SATURNE (dieu des semences) et sa femme OPS (dans l'origine déesse de la terre, ensuite de l'abondance, de la richesse) qui ont de l'analogie avec Chronos et Rhée, et indiquent le bonheur dont jouissait l'agriculture au temps passé; JUPITER dont les propriétés sont aussi nombreuses que les surnoms (Jupiter feretrius, Diespater, Dijovis, etc) avec son épouse JUNON qui apparaît comme dispensatrice de la lumière, déesse de la clarté, et appelle en leur temps les hommes au jour (Junon Lucine). Aux autres appartiennent : JANUS à double face, le dieu du changement du temps, de tout ce qui commence et s'ouvre, et par suite, dieu des portes et des seuils; son temple restait ouvert à Rome aussi longtemps que la ville soutenait une guerre. A Janus (Dianus) le dieu primitif du soleil, se lie Diane, déesse de la lune, commune à tous les Latins. *Faunus* et *Fauna* sont des dieux-prophètes des forêts, auxquels se rattache *Lupercus* qui avait à Rome un très ancien temple au pied du Palatin et des fêtes célèbres, les *Luperciales*; *Picus* et *Pilumnus*, dieux romains et latins, sont en rapport avec l'agriculture et les fruits des campagnes; (le devin Picus (pic) comme dompteur de chevaux, chasseur et guerrier, avait une signification pareille à celle du Sabin *Mars*). Une très ancienne divinité latine, également sainte pour les Sabins, et spécialement révérée à Rome jusqu'à la fin du iv^e siècle, était VESTA (Hestia) la déesse du foyer et du domicile; c'est en elle qu'on idéalisait la maison et le foyer permanent, que le laboureur fonde en remplacement de la hutte légère et de l'âtre instable des pasteurs. Il y avait, dans son riche temple sur le Forum romain, un feu perpétuel, entretenu par des prêtresses vierges (VESTALES) de haut rang, qui jouissaient de nombreux privilèges. Elles étaient également les pupilles du peuple romain et conservaient, toujours vivant, le feu salutaire du foyer commun, pour l'exemple et l'enseignement des citoyens.

On accordait aussi une grande vénération à la FORTUNE, la déesse du destin à Préneste et à Antium, qui rendait ses oracles au hasard. *Ferentina* était la déesse de l'alliance des Latins, de même que *Feronia* qu'ils reçurent des Sabins, et dont les bois servaient aux assemblées de la ligue. Comme les Latins étaient un peuple agricole, il existait chez eux un grand nombre de divinités agraires, qui se rapportaient aux semailles, à la fécondité, aux moissons, au bornage, telles que Anna Perenna, Vénus, etc. — III. La tige des dieux des Sabins était le devin *Sancus*, père de *Sabus*. La déesse de leur confédération, FERONIA était une divinité de la terre, à laquelle on offrait des fleurs et des prémices de la moisson ; sa fête principale, commune avec celle du dieu chthonique *Diespater*, avait lieu sur le Soracte. Les Sabins, peuple guerrier, révéraient principalement deux dieux guerriers, MARS et son parent QUIRINUS. L'italique Mars était en relation plus intime avec l'État et la vie que le dieu de la guerre des Grecs. On l'adora d'abord sous la figure des armes défensives et offensives, du bouclier et de la lance, comme on le voit dans la légende romaine du bouclier miraculeux tombé du ciel et révéral comme le palladium du royaume, bouclier auquel on en ajouta onze autres (*Ancilia*). Le printemps sacré (*ver sacrum*), particulier à la race sabine et important pour la colonisation, appartient au culte de Mars ; en vertu de cet usage, tous les hommes et tous les animaux nés dans une certaine année étaient consacrés aux dieux ; les hommes parvenus à leur vingtième année émigraient et fondaient de nouveaux établissements, les animaux étaient immolés. C'est de cette façon que prirent naissance les *Picéniens* que conduisait l'oiseau sacré du dieu, Picus (pic) et les *Hirpiens* qui suivirent un autre animal consacré à Mars, le loup. Quirinus était une très ancienne divinité guerrière des Sabins, qui fut transplantée à Rome et associée là à Romulus, le fondateur de la ville. *Sol* (soleil) et *Luna* étaient également d'anciens dieux sabins. — Comme la population de Rome consistait en *Latins*, en *Sabins* et en *Étrusques*, tous les dieux et les institutions religieuses qui appartenaient aux trois peuples, pénétrèrent dans la ville. A la tête de l'organisation religieuse des Romains, étaient

placés les *Pontifes*, gardiens de la religion de l'État, et le grand pontife (*Pontifex Maximus*), la plus haute autorité ecclésiastique. Les pontifes étaient les « constructeurs de ponts » (pontem facere) qui entendaient le secret des mesures et des nombres; c'est pourquoi la tâche leur incombait aussi de diriger le calendrier de l'État, d'annoncer au peuple la nouvelle et la pleine lune et de veiller à ce que chaque acte religieux ou judiciaire eût lieu au jour exact. C'est dans le sein de cette compagnie que se sont produits les éléments de l'historiographie et du droit. Les rites et les sacrifices ardents étaient accomplis par des prêtres (*Flamines*); chaque dieu ou chaque sanctuaire important en possédait un ou plusieurs, parmi lesquels cependant le *flamen dialis* qui habitait sur le Palatin, jouissait de la plus haute considération. Le service de Mars était présidé par le collège sacerdotal des douze *Saliens* (sauteurs) qui, au mois de Mars, exécutaient en chantant la danse des armes. Les douze frères *arvax* servaient Janus, Jupiter et Junon, la déesse productrice, qu'ils invoquaient en mai pour la prospérité des semences. Plus tard, lorsque la philosophie pénétra à Rome, on imagina un grand nombre de divinités abstraites qui reposaient sur les idées panthéistes, et qui ne pouvaient plus passer que pour des allégories : la Victoire, la Concorde, Rome, la Foi (*fides*), la Tranquillité (*quies*), la Fièvre (*febris*), les mauvaises exhalaisons (*mephitis*), etc. Le contact plus récent avec les Grecs augmenta encore le nombre des divinités romaines; c'est de la Grèce aussi que semble provenir le culte des *SIBYLLES* prophétesses, et notamment de celle de Cumès, et leurs oracles, les *livres sibyllins*. Les peuplades italiques, et surtout les Latins et les Sabins, avaient dans le principe une répugnance pour les dieux sous la forme humaine; leurs divinités étaient des êtres de raison sans figure claire et constante et sans mythologie; c'est pourquoi souvent ils se confondent les uns avec les autres. Ce fut d'abord l'influence de la plastique et de la poésie légendaire des Grecs, qui amena une division plus tranchée et un culte plus réel. De même que tout apparaissait aux Grecs concret et matériel, de même les Romains n'employaient que des formules abstraites et parfaitement transparentes; et c'est

pourquoi ils ne pouvaient commencer par les légendes des temps primitifs, qu'ils ne comprenaient plus.

§ 3. Les peuplades de l'Italie centrale avant la domination romaine. D'après le plus grand nombre de recherches historiques, l'Italie centrale était habitée autrefois par des *Pélasges* (*Tyrrhéniens*) qui étaient venus s'y établir et par des peuples autochtones, paysans et pasteurs d'origine ibérique-gauloise, les *Ombriens*, les *Osques*, les *Sabellins*, etc. Ces derniers étaient désignés sous le nom d'*aborigènes* par opposition aux premiers, et ils passèrent bientôt de la vie pastorale à l'agriculture et à la culture des vignes et des oliviers. En Étrurie, les Pélasges tyrrhéniens, peuple navigateur et cultivé, semblent avoir été de bonne heure assujettis ou repoussés par les *Étrusques* ou *Toscans*, qui s'étaient avancés des contrées des Alpes (Rhétie) vers le sud; les peuplades autochtones, au contraire, se maintinrent libres et indépendantes sous différents noms, jusqu'à ce qu'elles succombassent sous la puissance des Romains. Une troisième race, celle des Latins, se composait de peuplades pélasgiques, d'éléments autochtones, et d'immigrants, auxquels vint s'adjoindre, après la conquête de Troie, une colonie troyenne sous la conduite d'Énée. Les habitants antérieurs du pays, les *Sicaniens* et *Sicules* émigrèrent en partie vers le sud et peuplèrent enfin l'île qui reçut d'eux son nom de Sicile. 1) Les *Étrusques* habitaient la Toscane actuelle jusqu'au Tibre. Ils formaient une confédération de douze cités indépendantes, dont les plus connues sont : *Cære*, *Tarquini*, *Perusia*, non loin du lac de *Trasimène*, *Clusium* et *Véies*. La direction précoce de la nation vers la navigation, le commerce et l'industrie, paraît avoir été profitable au développement des communautés urbaines. La circonstance que toute la population consistait en nobles et en pénestes, sans une classe de plébéiens libres, indique une conquête étrangère et une soumission des habitants primitifs. Les villes distinctes étaient gouvernées par une noblesse sacerdotale, qui présidait au culte

religieux, dirigeait les affaires politiques et représentait devant la justice les serfs (clients) qui cultivaient les biens de leurs maîtres et du temple. Les familles nobles (*Lucumones*) de toutes les villes choisissaient le chef suprême de la ligue, qui avait pour insignes de sa dignité, comme plus tard les consuls romains, une chaise d'ivoire (*sella curulis*), une toge de pourpre et une suite de douze licteurs armés de faisceaux. La noblesse sacerdotale était seule en possession des connaissances astronomiques et des sciences naturelles sur lesquelles reposait le culte des dieux supérieurs et inférieurs; c'est pourquoi elle accomplissait, sous la conduite d'un grand prêtre, les sacrifices et les prédictions (*aruspices*) qui s'y rattachaient, elle déterminait les jours de fête, réglait l'année et faisait des lois et des règlements pour les affaires de la guerre et de la paix. La religion, avec la croyance dualiste aux bons et aux mauvais esprits, semble dériver de l'Orient, comme la langue encore indéchiffrable qui se lisait vraisemblablement de droite à gauche et dans laquelle les voyelles étaient indiquées par la prononciation plus que par l'écriture. Les murailles gigantesques de *Volaterres* et d'autres endroits, le tombeau de Porsenna, les débris des temples énormes, les traces de digues, de voies et de canaux (sépulcrés philistins) témoignent de leur habileté architectonique, comme les urnes et les innombrables vaisseaux d'argile (*vases étrusques*) ornés de peintures, que l'on a déterrés, attestent leur activité artistique et industrielle. Ils étaient également renommés pour la fonte de l'airain et le travail des métaux, et il est vraisemblable que les Romains ont emprunté aux Étrusques leurs instruments de musique guerrière, aussi bien que leurs cérémonies (de *Céré*?) religieuses, leurs processions pompeuses (*triumphes*), leurs lices (*circus*) et leurs jeux de gladiateurs (*de Capoue*). Les Étrusques se livrèrent de bonne heure au commerce maritime, à la navigation et à la piraterie. Ils possédaient les articles d'exportation les plus importants de l'Italie, le fer d'Ilva, le cuivre de la Campanie et de Volaterres, l'argent de Populonie.

On comprend que leurs corsaires eurent bientôt une flotte de guerre puissante, sous la protection de laquelle leurs marchands dominèrent les deux mers. Ainsi se développa cette piraterie étrusque qui fit du nom des Tyrrhéniens l'effroi des Grecs, mais aussi ce commerce étendu par suite duquel les marchands étrusques et milésiens rivalisaient à Sybaris. Parmi les colonies fondées par les Étrusques, les plus célèbres sont au nord *Fæsulæ*, *Florence*, *Pistoria*, *Lucques*, *Luna*, *Pise*, au sud *Capoue* et *Nola*. L'absence d'une bourgeoisie libre amena dans toutes les villes étrusques le relâchement et la mollesse, qui causèrent la prompte décadence des républiques; car, quelque florissants que pussent paraître, pendant un certain temps, le commerce, l'industrie et l'agriculture des Étrusques, le manque de liberté rongea la racine et enlevait aux citoyens l'énergie et l'amour-propre qui stimule l'activité; et, quelque avancée qu'apparaisse leur civilisation, elle était dépourvue de la force créatrice et du fondement populaire qui seuls auraient pu en assurer le maintien et la durée. Chez eux, la science n'étendit point sa bienfaisante et douce influence sur la vie commune; elle resta la propriété de la caste dominante, concentrée en elle-même par le droit d'aïnesse, demeura inséparable de la religion et s'enveloppa des épouvantails d'une sombre superstition. — A côté des Étrusques, et étroitement pressés par eux, habitaient les *Ombriens* qui formaient, de même que leurs voisins, une confédération de villes indépendantes, dont *Ameria* semble avoir été la capitale. 2) A la race énergique des *SABELLINS* appartenaient : a) les *Sabins*, peuple endurci, belliqueux, juste et économe, entre les Apennins et le Tibre, avec les villes de *Cures*, de *Reate*, d'*Amitemnum*, d'*Interamna*, de *Nomentum*, de *Nursia*, de *Trebula*. Leur religion était le culte de la nature, b) les *Samnites*, colonie sabelline, envoyée par un « automne sacré, » demeuraient dans des bourgades ouvertes, situées sur les deux côtés des Apennins; ils étaient confédérés, mais sans avoir une capitale pour centre. La force du pays résidait dans les villages isolés. Pasteurs et

campagnards belliqueux et endurcis, les Samnites aimaient aussi le maniement des armes et estimaient la liberté comme leur bien le plus précieux ; aussi les Romains ne parvinrent-ils à les soumettre qu'après des guerres longues et sanglantes. Ils nommèrent leur principale localité *Bovianum*, en l'honneur du « tau-reau de Mars » sous lequel ils étaient partis. c) Les petites peuplades : des *Picentins* (§ 1) le long des côtes de la mer Adriatique depuis le fleuve *Aternus*, avec les bourgs d'*Adria*, de *Cypira*, de *Truentum* ; des *Marses*, peuple courageux du lac Fucin ; des *Vestins* avec *Pinna*, des *Marrucins* avec *Teate* pour chefs-lieux ; des *Frentaniens*, de l'*Aternus* jusqu'au *Frento* ; des *Pélignes* avec les bourgs fortifiés de *Corfinium* et de *Sulmo* ; des *Hirpiens* autour de *Bénévent*. Les *Lucaniens* qui occupaient le territoire des anciens *Enotriens* dans la Basse Italie et qui soumièrent les colonies grecques du littoral, appartenaient aussi, comme les *Campaniens* des environs de Capoue et de Cumes, à la race des Sabellins. Mais ces tribus méridionales empruntèrent aux Grecs assujettis des côtes, leur civilisation, leurs mœurs, leurs arts, mais en même temps leur luxe et leur existence efféminée, et ils allèrent ainsi au devant d'une décadence rapide. — Toutes les peuplades sabellines avaient un gouvernement aristocratique-patriarcal ; elles obéissaient à des chefs de familles ou des anciens de tribus qui, en temps de guerre, se plaçaient avec leurs alliés ou leurs clients sous un souverain (*imperator*). Ils tenaient à la pureté de la tribu et de la famille et concluaient leurs mariages sous la protection de l'autorité. Au moyen de l'usage qui régnait chez eux de vouer un « printemps sacré, » en vertu duquel tout le jeune bétail était sacrifié et toute la jeunesse née dans l'année, pareille à un essaim d'abeilles qui sort au printemps, passait les frontières après une période d'un certain nombre d'années, pour conquérir de nouveaux sièges d'habitation, ils prévenaient l'excès de population et assuraient à leur race des domaines plus étendus. Paysans belliqueux et endurcis, ils menaient dans leurs villages ouverts

ou peu fortifiés une existence simple et modeste et aplanissaient leurs différends par l'épée et la lance plutôt que par la douceur et le droit. La vie urbaine ne se développa point chez eux, ou elle ne se développa qu'à un degré minime. Ils étaient situés trop loin pour le trafic commercial; les montagnes et les forts suffisaient aux besoins de la défense, et les paysans demeuraient dans les hameaux ouverts ou dans les endroits où les forêts, les sources ou les prairies convenaient à chacun. 3) Les *Osques* qui habitaient le *Latium*, la *Campanie* et la *Lucanie*, du *Tibre* jusqu'au *Laus*, étaient parents des Sabellins; ils demeuraient dans des villes, dans des bourgs et sur des montagnes fortifiées. On comptait parmi eux : les *Volsques* sur le littoral jusqu'à *Terracine* (*Anxur*), avec les chefs-lieux d'*Antium* et de *Suessa Pometia* dans le voisinage des Marais Pontins; les *Rutules* autour d'*Ardée* au nord, et les *Ausones* près de *Bénévent* et de *Calès* et sur la côte entre le *Volturnus* et le *Liris* au sud des Volsques. Les *Æques* sur la rive gauche de l'*Anio* et sur l'*Algidus*, avec un territoire jadis étendu, sur lequel étaient situées les ravissantes villes de *Préneste* et de *Tibur*; les *Herniques* (habitants des rochers) sur les hauteurs de l'*Algidus*; les *Auronces* autour de *Suessa*, etc. Les *Atellanes*, comédies accompagnées de danses et de gestes (*pantomimes*) avaient élu domicile chez eux. 4) Les *Latins*, campagnards énergiques au sud du *Tibre*, résidaient dans trente villes indépendantes, unies par une ligue et une diète en confédération; *Albalonga* avait la prééminence, au moins en temps de guerre. Cette ligue des Latins fut le dernier développement des divers hameaux et communes qui étaient restés longtemps indépendants les uns des autres, s'étaient ensuite réunis pour plus de sécurité en cantons ou en confédérations avec un château fort qui servait de lieu de rassemblement, de défense et d'asile, jusqu'à ce qu'enfin un lien fédératif les embrassa tous. Chez les Latins l'agriculture et la liberté civile florissaient sans servage (clientèle) et sans noblesse privilégiée; une langue commune, une même religion fondée sur le culte de

la nature et en relation avec les travaux agricoles (*Saturne*, le dieu des semailles, *Janus* et *Diane* pour soleil et pour lune, *Ops*, l'abondance qui découle de la terre, etc.) et une égalité réciproque de droits, unissaient toutes les villes, quoique chacune d'elles présidât librement à ses affaires intérieures et eût un prince ou roi propre, qui gouvernait la commune sous la coopération du *conseil des anciens* (Sénat) et de l'*assemblée des hommes d'armes*. Parmi les villes, il y a à remarquer, outre Albalonga, dont la fondation était attribuée au fils d'Énée, *Julus*, dont les descendants furent investis de la dignité de roi : *Tusculum*, *Aricie*, *Gabies*, *Lavinium*, *Préneste*, localités qui provenaient en grande partie d'anciens châteaux cantonnaux. Des diètes annuelles dans le bois de Ferentina près de la source sacrée, la fête des Latins avec un repas de sacrifice et une paix de Dieu en l'honneur de Jupiter Latial sur le mont Albain, la réciprocité des mariages (connubium), des droits de cité et des acquisitions de propriétés, reliaient tous les membres de la ligue dans une libre organisation politique.

ROME SOUS LA DOMINATION DES ROIS ET DES PATRICIENS.

La royauté (753-509).

§ 4. Une ancienne légende rapporte que le roi *Numitor*, d'Albalonga, descendant du troyen *Enée*, avait été détrôné par son frère *Amulius* et que sa fille *Rhêa Silvia* avait été consacrée à Vesta, afin qu'elle ne se mariât point et n'eût point d'enfants. Mais ayant eu du dieu Mars les jumeaux *ROMULUS* et *RÉMUS*, le cruel *Amulius* ordonna d'exposer les enfants sur les bords du Tibre, où ils furent pourtant nourris par

une louve et élevés par des pasteurs. Instruits par hasard de leur origine et du sort de leur grand-père, ils rendirent à Numitor le trône d'Albe-la-Longue et bâtirent la ville de ROME (753 av. J. C.), à l'endroit où ils avaient été sauvés si miraculeusement, sur la colline palatine où les pasteurs latins s'étaient établis de temps immémorial et où ils avaient coutume d'honorer leurs dieux de la terre et de la nature par des fêtes rustiques et des lustrations. Les murs de la ville, à peine édifiés, furent tachés du sang de Rémus que son frère Romulus tua dans une dispute. La « fête du loup, » que célébrait la famille des Fabiens sur la colline palatine, est peut-être une tradition de ces temps primitifs; cette fête champêtre et pastorale avait conservé plus qu'aucune autre les badinages d'une simplicité pastorale.

§ 5. Lorsque la petite ville eut été fondée et qu'elle eut été bornée par un sillon dont le creux formait le fossé et l'exhaussement le rempart, Romulus (vers 730), la déclara un lieu d'asile pour les fugitifs et y attira par là des habitants. Mais comme ceux-ci n'avaient point de femmes et que les peuples voisins hésitaient à leur donner leurs filles en mariage, il prépara des jeux pour enlever les *Sabines* qui y assistaient et obtenir par la force ce qu'on lui refusait par la persuasion. Il en résulta entre les Sabins et la nouvelle colonie une guerre qui cependant fut apaisée par l'intervention des jeunes filles enlevées, qui se jetèrent, les cheveux épars et les vêtements déchirés, au milieu des combattants et déclarèrent qu'elles voulaient partager le sort des *Romains*. L'existence

du nouvel État, dont le fondateur, après sa mort merveilleuse, reçut les honneurs divins sous le nom de *Quirinus*, et dont les citoyens prirent le nom de *Quirites* (de *Cures*), avec celui de Romains, fut assurée par un traité en vertu duquel les SABINS, qui habitaient la colline *capitoline*, se réunirent en une seule commune aux LATINS, du Palatin, et quelque temps après à une colonie d'ÉTRUSQUES du mont *Caelius*; il fut convenu que le roi sabin *Titus Tatius*, qui avait habité *Cures*, gouvernerait conjointement avec Romulus, et qu'ensuite on choisirait alternativement pour roi un Latin et un Sabin, dans le *sénat* composé des chefs des familles les plus notables. En mémoire de la noble conduite des femmes et de l'œuvre de réconciliation qu'elles avaient accomplie, Romulus institua la fête des *Matronalies* et leur accorda divers droits et privilèges honorifiques. L'analogie de la vie publique et privée, des idées religieuses et des rites, ainsi que les relations de voisinage qui avaient amené depuis longtemps des conventions et des accords sur le droit de propriété, le droit matrimonial, le droit d'hospitalité, etc., facilitèrent la prompte fusion des trois peuplades et de leurs particularités nationales en une communauté politique avec des droits fixes. Ces trois éléments constitutifs de l'État romain semblent avoir servi de fondement à l'ancienne division du peuple en tribus des *Ramnes*, des *Tities* et des *Luceres*.

§ 6. Afin qu'un lien sacré donnât plus de consistance à la nouvelle communauté, le second roi, le sage Sabin NUMA POMPILIUS (vers 700), organisa la religion et le culte en tenant compte des anciennes

croyances et des institutions traditionnelles des trois tribus, et fit de bons règlements sur la vie civile et domestique, avec laquelle la foi religieuse et les rites sacrés étaient intimement liés.

Les vierges, investies de privilèges et d'honneurs, lesquelles avaient à entretenir le feu sacré de *Vesta*, de même que toutes les institutions et tous les rites qui concernaient l'*agriculture* et le *finage*, sont d'origine *latine*. A la race belliqueuse des *Sabel-lins* appartiennent le culte de *Mars* avec ses prêtres, les *Salien*s et les institutions qui se rapportent aux droits et aux usages de la guerre, par exemple, les *féciaux* (hérauts). Les prédictions par l'inspection des victimes, par le vol des oiseaux, les signes célestes et la nourriture des poules (*aruspices*, *auspices*, *augures*), sous la direction d'un collège de prêtres (*pontifices*) ayant à sa tête un grand-prêtre (*pontifex maximus*), étaient empruntées aux *Étrusques* d'abord un peu négligés ; il en était de même du cérémonial et du rituel appliqué dans toutes les occasions solennelles. On attribue aussi à Numa Pompilius les anciens *corps de métiers* dont les membres considérés comme moins honorables étaient exclus du droit de porter les armes. Et afin que le droit de propriété fût respecté et que la bonne foi régnât dans les transactions, Numa institua un temple et un culte en l'honneur de la divinité de la loyauté et de la confiance réciproque (*fides*). Il consacra à *Janus* au double visage, le dieu de tout commencement dans l'espace et dans le temps, un temple à l'entrée du forum ; les portes en étaient ouvertes en temps de guerre, et fermées en temps de paix. Il fit du même dieu le gouverneur de l'année civile, dont il lui dédia le premier mois. De même que les Grecs faisaient confirmer leurs lois par des oracles divins, Numa Pompilius affirma qu'il tenait ses institutions religieuses de son commerce avec la nymphe *Egérie*, dont le bois sacré était situé au sud de Rome.

§ 7. Les deux rois suivants, le latin TULLUS HOSTILIUS (vers 650), et le sabin ANCUS MARTIUS (vers 625), étendirent le territoire du petit État par des guerres favorables, en sorte qu'aux trois collines déjà mentionnées (le Palatin, le Capitole et le mont Cœlius), s'en rattachèrent quatre autres (l'Aventin, le Quirinal, le Viminal et l'Esquilin), qui se peuplèrent peu à peu. C'est de là que Rome est appelée la *ville aux sept collines*. Sous Tullus Hostilius, les Romains obtinrent, par la victoire des *Horaces* sur les *Curiaces*, la domination sur Albe-la-Longue, dont les habitants, après la destruction de la ville, s'établirent au pied du mont de Bovillæ ou furent transplantés à Rome, où, protégés par le droit d'asile, ils formèrent vraisemblablement la base de la classe des PLÉBÉIENS, dépourvue de droits civils, qui s'augmenta sensiblement sous Ancus Martius, fondateur du port d'*Ostie* à l'embouchure du Tibre, par l'établissement d'habitants vaincus des localités voisines. Il était d'usage d'enlever aux communes assujetties un tiers de leur territoire et de le transformer en campagne romaine. Aucun peuple ne s'est, au même degré que les Romains, approprié le sol à la sueur de son front; il a gagné une seconde fois, avec le soc de la charrue, ce que la lance avait déjà conquis. Par la soumission d'Albe-la-Longue, les droits de prééminence de cette ville comme capitale de la ligue latine furent transférés à Rome, dont les députés eurent, à partir de ce moment, la préséance dans les fêtes de la confédération.

Le combat des *Horaces* romains contre les *Curiaces* d'Albe-la-

Longue, laissa dans la légende poétique un souvenir cher au peuple. Les deux armées étaient sur le point d'en venir aux mains. Pour éviter les suites sanglantes d'une bataille, on convint de faire dépendre la solution de l'issue d'un duel : la domination appartiendrait au peuple vers lequel pencherait la victoire. Il se trouvait dans chacune des deux armées trois jumeaux, à peu près de même âge et de même force et proches parents les uns des autres. Ils furent choisis pour décider par les armes du sort futur de leur ville natale. Le grand combat eut lieu en présence des deux armées. « Lorsqu'à leur rencontre, dit Tite-Live, les armes cliquetèrent et que les blanches épées étincelèrent, un long frémissement parcourut les spectateurs, et tant que l'espérance ne pencha d'aucun côté, la voix et l'haléine restèrent suspendues. Puis, lorsqu'ils furent aux prises et qu'on vit non seulement les mouvements du corps et le brandillement des épées et des boucliers, mais aussi du sang et des blessures, deux Romains tombèrent sans vie l'un après l'autre, tandis que les trois Albains étaient blessés. Alors, le Romain qui n'était pas encore blessé imagina une ruse. Pour diviser le combat, il prit la fuite, dans l'espoir que ses adversaires le poursuivraient, chacun selon que ses blessures le lui permettaient. Il en fut ainsi. Lorsque, après quelque temps, il regarda en arrière, il les vit suivre à de grands intervalles, mais l'un d'eux n'était pas très éloigné de lui. Il courut sur celui-ci avec beaucoup d'impétuosité et le tua avant que les deux autres eussent pu venir à son secours; ensuite, il s'empressa vers le second et lorsqu'il eut aussi vaincu celui-ci, l'issue désormais était à peine douteuse. Le troisième, qui pouvait à peine tenir encore son bouclier, n'était pas en état de résister à l'adversaire fort de sa victoire. Il tomba, et sa mort décida l'asservissement d'Albe-la-Longue. L'armée romaine rentra joyeusement dans ses foyers. Horace marchait en tête, portant devant lui les trois armures. Sa sœur qui avait été promise vint à sa rencontre devant la porte Capène, et lorsqu'elle vit sur les épaules de son frère la cotte d'armes qu'elle-même avait faite pour son fiancé, elle s'arracha les cheveux et appela en pleurant celui qui lui était cher. Le jeune homme s'irrita, des lamentations

de sa sœur au milieu de l'allégresse générale que causait sa victoire. Il tira son épée et en perça la jeune fille avec ces paroles de reproche. « Va rejoindre ton fiancé et lui porter ton amour hors de saison, toi qui oublies tes frères, les morts et le vivant, toi qui oublies ta patrie ! Ainsi périsse toute Romaine qui pleure un ennemi. » Cette action parut horrible aux pères et aux citoyens ; mais on mettait en regard le service qu'Horace venait de rendre. Il fut pourtant traduit devant la justice. Selon la loi stricte, il devait être puni de mort. Mais les larmes et les supplications du vieux père, qui demandait qu'on ne le laissât pas entièrement sans enfants, lui qu'on avait vu un moment auparavant si riche en braves héritiers, agirent de telle sorte que le peuple, dont Horace invoquait la miséricorde, lui fit grâce de la peine de mort. Mais en expiation du meurtre il dut passer, la tête voilée, sous une traverse. Les trois jumeaux romains pourraient bien signifier les trois tribus du patriciat. Beaucoup des familles les plus éminentes de Rome, comme les Fuliens, les Æmiliens, les Cœciliens, les Clœliens, faisaient remonter leur origine à Albe-la-Longue, et se vantaient d'une prétendue descendance d'Énée et de ses compagnons.

§ 8. Les trois derniers rois, TARQUIN *l'ancien* (PRISCUS), SERVIUS TULLIUS et TARQUIN *le superbe*, appartenaient à la race étrusque, comme cela ressort de leurs édifices et de la transplantation à Rome d'institutions étrusques. Sous leur règne, les rapports de la ligue latine furent réglés et Rome fut élevée au rang d'une capitale florissante. Une paix éternelle et une alliance offensive et défensive, avec égalité réciproque de droits, enlacèrent, par mille relations d'affaires, les communes déjà liées par l'uniformité de la langue et des mœurs. Le commandement de l'armée confédérée alterna dans l'origine entre Rome et le Latium.

Tarquin l'Ancien (vers 600) jeta les fondements du *Capitole*,

que son fils Tarquin le Superbe acheva dans les mêmes idées. Ce vaste édifice consistait dans la citadelle et les trois magnifiques temples consacrés aux trois dieux suprêmes. Il était d'ordre toscan et avait trois cellules; Jupiter trônait dans celle du milieu, tandis que celle de droite était destinée à Minerve, celle de gauche à Junon. Tarquin institua en même temps, en l'honneur de Jupiter capitolin, les grands jeux romains des ides de septembre, avec des sacrifices et des luttes dans le cirque. Plus tard il fit construire, pour purifier la ville, les énormes *cloaques* (canaux souterrains), en pierres de taille, ainsi que le *grand cirque* destiné aux courses en char ou à cheval, et le *forum*; il prit le premier les insignes du pouvoir suprême, le *trône d'ivoire* (*sella curulis*), les *douze licteurs*, armés de faisceaux, etc. Il porta de 200 à 300 membres le *sénat*, institué par Romulus, en sorte que l'ainé de chaque famille (*gens*) y eut un siège; c'est de là que les sénateurs s'appelèrent *patres*. Tarquin combattit aussi avec succès contre les Étrusques et les Sabins.

§ 9. Après le meurtre de Tarquin par les fils de son prédécesseur, son gendre, SERVIUS TULLIUS, arriva au pouvoir (vers 550). Celui-ci prit deux mesures très efficaces pour la discipline de l'armée et les affaires publiques : il partagea la ville et la campagne de Rome en un certain nombre de districts ou de régions nommées *tribus*; il y avait quatre tribus urbaines et vingt-six rurales. Elles se subdivisaient en petits cantons qui se nommaient *vici* dans la ville et *pagi* à la campagne, et qui étaient vraisemblablement réunis en paroisses distinctes par des sanctuaires communs pour les plébéiens. Les habitants de chacun de ces cantons formaient une communauté à part avec un gouverneur propre, qui avait à tenir un état de la

population, un cadastre des maisons et des biens, et à régler par là le ban et la cote des impositions. Puis, Servius Tullius répartit tous les habitants de l'État, selon leur revenu (*census*), en cinq classes, qu'il divisa en 193 *centuries*, de façon que les droits et les charges civiles de chacun dépendaient de l'importance de son revenu et que personne n'était privé de droits politiques. Si les patriciens et les riches avaient une position privilégiée, ils avaient aussi à contribuer plus largement aux impôts et au service de l'armée. Une sixième classe (*capite censi*), qui comprenait les *prolétaires* ou le menu peuple sans biens, était libre d'impôts et de service militaire, mais ne jouissait d'aucun pouvoir dans l'État. A partir de cette époque, les *comices* convoqués par *centuries* furent les véritables assemblées populaires. La commune (plébéiens) votait dans les comices des tribus, tandis que les familles patriciennes débattaient leurs intérêts dans les assemblées des curies. Par cette nouveauté, qui devait amener une fusion progressive de la plèbe grandissante avec les familles patriciennes et donner à la royauté une plus large assise de pouvoir populaire, Servius Tullius s'attira la haine de la noblesse, avec l'aide de laquelle il fut tué par son gendre *Lucius Tarquinius superbus*.

Par la constitution de Servius, le service et l'obligation connexe de défendre l'État en cas de nécessité (*le tributum*), au lieu de retomber sur la bourgeoisie comme telle, incombèrent aux propriétaires fonciers, aux domiciliés, qu'ils fussent citoyens ou seulement habitants. Selon l'importance des biens-fonds, les hommes aptes au service, c'est à dire tout habitant de 18 à 60

ans, furent répartis en cinq *classes*; mais ceux de la première ou les pleins-censiers devaient seuls être complètement équipés et ainsi passaient principalement pour les appelés au service (*classici*), tandis que, des quatre classes suivantes des propriétaires moindres, on exigeait à la vérité l'accomplissement du service, mais non l'armement complet. Les plus jeunes, de 18 à 46 ans, étaient surtout appliqués au service de campagne, tandis que les plus âgés protégeaient les foyers. Les deux dernières classes combattaient armées à la légère (vérites). Les non-domiciliés (« layettes, » *proletarii*), devaient fournir à l'armée les artisans et les musiciens, ainsi qu'un certain nombre de remplaçants (*adcesi*), qui marchaient sans armes (*velati*) avec l'armée, et en campagne, là où il survenait des vides, prenaient place dans les rangs avec les armes des malades et des morts. — La légende a représenté d'une manière sombre et tragique la manière dont la puissance fut transférée de Servius Tullius à Tarquin le Superbe : Les deux frères, Lucius et Aruns, fils de Tarquin l'Ancien, étaient mariés aux deux filles du roi Servius. *Lucius*, capable de devenir criminel, quoiqu'il n'y fût pas poussé par son propre penchant, était uni à la fille aînée, femme douce et pieuse; Aruns, honnête et loyal, à la plus jeune, Tullia, femme méchante et perverse. Irritée de la longévité de son vieux père, de l'indifférence de son mari qui semblait prêt à abandonner un jour le trône vacant à son frère impérieux, elle jura la perte de tous deux. Elle convint avec *Lucius* qu'il tuerait son épouse et elle son mari, et qu'ensuite ils contracteraient une alliance matrimoniale. Sans même l'apparence de la tristesse, ils allumèrent leur flambeau nuptial au bûcher. *Lucius* ensuite, excité par sa femme ambitieuse, s'unit à un parti de patriciens mécontents, et forma une conspiration pour renverser le noble roi Servius. Au temps de la moisson, lorsqu'une grande partie du peuple était dans les champs, Tarquin parut dans le sénat, orné des insignes royaux et entouré d'une escorte armée. Au bruit de ces mouvements, le roi accourut sans frayeur dans la curie. Debout à la porte, il reprocha à Tarquin d'être un séditieux; celui-ci saisit le faible vieillard et le précipita en bas des degrés de pierre. Servius, sanglant et meurtri, fut

relevé par des amis et emmené; mais avant qu'il arrivât dans sa demeure, les serviteurs du tyran l'atteignirent et le tuèrent; ils laissèrent le cadavre étendu dans le sang. Cependant, Tullia n'avait pu attendre la nouvelle de l'événement. Elle accourut dans la curie au milieu du tumulte et salua son époux du titre de roi; lui-même eut horreur de sa joie; il lui dit de retourner. Dans une rue qui, depuis lors, porta le nom de *scélérate*, le cadavre de son père se présenta devant elle. Les mulets reculèrent, le conducteur du char saisit les rênes, elle lui ordonna de faire passer l'attelage au dessus du mort. Le sang jaillit sur le char et sur ses vêtements. Le cadavre fut porté nuitamment hors de la ville, parce que Tarquin, craignant l'irritation qui régnait dans le peuple, n'osait point laisser passer le convoi funèbre par le forum, selon l'usage traditionnel. Longtemps encore après que la royauté fut abolie, la plèbe romaine célébrait toujours, dans sa reconnaissance, le jour de naissance du roi populaire.

§ 10. Quoique Tarquin (533-509) restreignît de nouveau les droits accordés aux plébéiens par la constitution de Servius, quoiqu'il étendit les limites de l'État par des guerres favorables avec les Latins et les Volsques, et embellit la ville d'édifices (*le Capitole*) et d'établissements utiles, il ne tarda pas à être à son tour haï des patriciens lorsqu'il s'efforça, avec l'aide de l'armée, d'accroître la puissance royale et de changer sa royauté élective et limitée en souveraineté absolue et héréditaire. Ses violences contre le sénat et les patriciens, jointes aux corvées et aux lourds impôts dont il accablait les plébéiens, causèrent un mécontentement général, qui éclata enfin en révolte ouverte, quand l'odieux attentat de l'un des fils du roi, *Sextus Tarquin*, obligea la vertueuse LUCRÈCE à se donner la mort et excita le peuple à la

vengeance contre la race criminelle. Deux parents du roi, *L. Tarquin Collatin*, mari de la noble *Lucrèce*, et son ami *Lucius Junius*, regardé jusque là comme imbécile et à cause de cela nommé *Brutus*, jurèrent vengeance sur le cadavre de la victime et appelèrent la population de Collatie et de Rome à la liberté et à l'extermination de la domination tyrannique. Le roi partit aussitôt d'*Ardées*, la ville forte des Rutules qu'il tenait assiégée en ce moment, et revint vers Rome avec son armée, pour étouffer la sédition ; mais il trouva les portes fermées et dut partir pour l'exil avec ses fils, lorsqu'un décret de l'assemblée du peuple l'eut dépossédé de la dignité royale et que les troupes mêmes l'eurent abandonné (509).

La légende a également prêté des ornements romanesques à la chute du tyran et à l'expulsion de la famille royale. Tarquin avait été effrayé par de mauvais rêves et de mauvais présages. Il envoya deux de ses fils, *Titus* et *Aruns*, à Delphes pour consulter le dieu pythien. Par plaisanterie, il leur donna pour compagnon un cousin, *Lucius Junius Brutus*, qui passait pour imbécile, parce qu'il avait contrefait la folie et la stupidité pour éviter la défiance mortelle du tyran. Après qu'ils eurent reçu la réponse de l'oracle, les fils du roi demandèrent aussi au dieu quelle serait leur destinée ; celui-ci prédit que la domination sur Rome appartiendrait à celui qui, après leur retour, embrasserait le premier sa mère. Les frères alors convinrent d'embrasser leur mère en même temps et de régner ensuite en commun. Mais quand ils abordèrent en Italie, Brutus tomba comme par accident et embrassa la terre, la mère commune. Quelque temps après, tandis que les Romains assiégeaient *Ardées*, les fils du roi disputaient sur la vertu de leurs femmes avec leur cousin *Tarquin Collatin*, prince féodal de la petite ville de Collatie. La dispute s'échauffa ; une chevauchée nocturne fut résolue

lités latines à conclure avec Rome un traité par lequel la ville fut reconnue comme *capitale* de la LIGUE LATINE; une alliance offensive et défensive, avec un droit commun de domicile, unit les communes isolées qui, pour autant qu'elles n'empiétaient pas sur les obligations de la ligue, étaient libres et indépendantes dans leur constitution et leur administration et célébraient chaque année la fête commune de la ligue dans le temple de Diane, sur l'Aventin couvert de bois. Pour les actions judiciaires, il existait un tribunal spécial composé de juges des deux nations, les récupérateurs (*reciperatores*). Tarquin conquit en outre la riche ville des Volsques, *Suessa Pometia*, et chercha à étendre la domination des Romains par la fondation de colonies (Signia et Circeii); ce fut le point de départ de ces colonies civiles, à l'aide desquelles la race latine-romaine propagea peu à peu dans toute l'Italie sa langue et son caractère national. Il acquit la collection d'anciens oracles, connue sous le nom de LIVRES SYBILLINS, qui fut conservée dans le Capitole et mise en rapport intime avec le culte et la politique de l'État romain; il acheva le CAPITOLE, qui devint désormais l'endroit où l'on conservait les plus importants documents politiques et les offrandes les plus précieuses, le centre des affaires publiques les plus notables, le théâtre des grandes solennités. Les anciens sanctuaires de *Terminus* et de *Juventas*, auraient dû céder leur place au trithéisme toscan pour la construction du Capitole; mais les augures furent défavorables, et lorsqu'on fouilla la terre, on y trouva une tête humaine, fraîche et sanglante (de là le nom de *Capitole*). On y vit le présage que la jeunesse de l'empire romain ne se flétrirait point, que ses limites ne se rétréciraient point, tant que le pontife, honorant les dieux, monterait au Capitole avec la vierge silencieuse. Les sentences sibyllines ne pouvaient être consultées que sur un ordre exprès du sénat et par des experts déterminés; la divulgation du secret était punie de la peine des parricides et des sacrilèges.

§ 11. *Anciennes lois et institutions politiques de Rome.* De la réunion des trois peuplades en communauté romaine, naquirent naturellement trois classes ou *tribus*, les *Ramnes* latins, les

Titius sabins et les *Luceres* étrusques. Chaque tribu se divisait en *dix curies*, dont les fondements formaient un nombre égal de parentés (*gentes*). Quiconque appartenait à une semblable parenté ou *gens* (d'où *gentils*), composée de plusieurs maisons ou familles, d'abord parentes, puis séparées par l'éparpillement des branches, jouissait du plein droit de citoyen et comptait parmi les *patriciens*. La *famille* comprenait seulement les individus qui, en remontant de génération en génération, pouvaient indiquer le degré de leur descendance d'un tronc commun, tandis que la *race* comprenait aussi ceux qui pouvaient prouver seulement leur descendance d'un aïeul commun, mais sans indiquer exactement les membres intermédiaires et par conséquent le degré. A côté de ces citoyens libres, qui jouissaient d'une parfaite égalité de droits, pouvaient porter la simple *toge* d'étoffe de laine blanche, et avaient le droit et le devoir de porter les armes, il existait depuis la plus haute antiquité à Rome, comme dans toute l'Italie centrale, des demi-libres ou serfs, appelés *clients*, dont un certain nombre était attribué à chaque *gens*. C'étaient en partie des descendants d'anciens habitants du pays, à qui les tribus conquérantes avaient enlevé leurs propriétés et accordé en retour un patronage religieux, en partie des rejetons de mariages inégaux, des serviteurs affranchis, des étrangers domiciliés, des habitants appauvris des frontières qui cherchaient une condition à Rome. Entre les gentils, comme protecteurs ou *patrons*, et les *clients* comme protégés, il existait un rapport de piété reposant sur un fondement religieux, avec des droits et des devoirs réciproques. Le maître avait à protéger et à défendre ses gens, ceux-ci à l'honorer comme un père et à lui obéir. — Différents des clients étaient les *plébéiens*, qui formèrent plus tard une opposition aux patriciens; ils étaient originairement des habitants des villes voisines qui avaient été conquises; transférés à Rome, ils étaient à la vérité personnellement libres et possédaient une petite propriété; mais ils étaient sans droits politiques à côté des patriciens avec lesquels ils ne pouvaient contracter d'alliances matri-

moniales. Pourtant les plébéiens, malgré leur absence de droits, étant réunis en communauté politique (*civitas*) avec les patriciens, semblent avoir joui des mêmes droits civils que ceux-ci. Il y avait, en outre, des *esclaves* et des *affranchis*. La maison et la famille, c'est à dire l'homme libre avec l'épouse qui avait été solennellement jointe à lui par les prêtres, avec les fils et les filles, les enfants des fils, et toute la possession, était défendue comme unie par le père de famille et maître dont le pouvoir sur la femme, les enfants et les biens, était illimité. Il exerçait une autorité de juge et avait droit de vie et de mort. L'extinction d'une maison passait pour une calamité; pour l'empêcher, la commune permettait à celui qui n'avait pas d'enfants d'adopter des enfants étrangers avec tous les droits et les devoirs du propre fils. Après la mort du maître, la tutelle était exercée par les fils sur la veuve, par les frères sur les sœurs non mariées. Car si la femme n'était pas non plus écartée de l'acquisition d'argent et de biens, si la mère et la fille avaient au contraire une part d'héritage égale à celle des fils, la femme appartenait pourtant à la maison, non à la commune; elle était toujours sujette domestique.

Le président d'une tribu s'appelait *tribun*; le président d'une curie *curion*. Les membres d'une curie (*curiales*) étaient unis par des devoirs et des droits communs, avaient un culte particulier et une salle de réunion (*curia*). Tous ceux qui appartenaient à une parenté portaient un même nom de famille (comme Fabius, Metellus, Claudius. etc.); ce nom de famille était aussi transféré aux clients. Le prénom (Caius, Marcus, Titus, etc.), servait à désigner l'individu. Les *gentes* avaient des dieux de famille ou des héros de race particuliers, qu'elles honoraient par des sacrifices communs dans des sanctuaires spéciaux, appartenant à la *gens*, des lieux d'inhumation communs et un droit propre. — Le patron avait à défendre ses clients en justice, à protéger ses biens et son industrie et à lui venir en aide par ses conseils; en revanche le client devait assister le patron de son argent, lorsqu'il avait été fait prisonnier de guerre, lorsqu'il

avait été condamné à une amende ou qu'il avait à se mettre en frais dans les emplois, etc. Lors du mariage des filles du patron, le client avait à payer une dot; il escortait le patron à la guerre et dans l'exercice de ses fonctions; l'un des deux ne pouvait accuser l'autre ni témoigner contre lui. La clientèle était héréditaire; le droit de patronage appartenait chaque fois au père de famille et ne pouvait être exercé que par des patriciens; les mauvais traitements infligés aux clients étaient punis sévèrement. — On pouvait tomber dans la classe des esclaves, soit d'après le droit des gens en étant prisonnier de guerre, soit d'après le droit civil, par exemple à cause de dettes ou de certains crimes. L'esclave était considéré comme une chose; le maître avait un plein droit de propriété sur son corps et sur sa vie, sur ses forces et sur ses biens. L'esclave ne pouvait épouser une femme libre; pour épouser une esclave il avait besoin de l'autorisation du maître, à qui les enfants tombaient à leur tour en partage comme esclaves. — Lorsque la liberté était accordée à un esclave, il entrait dans la classe des *affranchis*, mais il n'obtenait par là ni la considération ni les droits d'un indigène (*ingenuus*). Lorsque l'affranchissement avait lieu solennellement, l'affranchi obtenait droit de cité, entrait comme client dans la *gens* de son maître, pouvait comme Romain porter la toge et exercer une industrie; lorsque l'affranchissement n'était que factice, sans les formalités prescrites, ses droits étaient plus limités, et à sa mort le bien qu'il avait acquis appartenait au maître.

L'état romain consistait en *roi, sénat et peuple* (*populus*, c'est à dire l'ensemble des patriciens). L'ancienne royauté romaine était limitée par la *volonté du peuple*, qui se manifestait, soit directement dans des assemblées populaires, soit au moyen d'un plein-pouvoir transféré au sénat. C'était donc une autorité instituée et reconnue par le peuple pour la conduite de toutes les affaires politiques, et transférée selon une libre élection; elle avait sa légitimation dans le peuple à qui elle retournait après la mort du roi pour être déléguée à un autre. Le roi une fois élu et

pourvu de la consécration sacerdotale (*inauguration*), il entrait à l'égard du peuple dans le même rapport que le père à l'égard de la famille. Il exerçait un pouvoir illimité comme chef de l'armée et juge suprême, et était autorisé à porter les *insignes* empruntés à l'Étrurie; lorsqu'il était dans ses fonctions officielles, il était précédé de messagers (licteurs) ornés de haches et de verges; les jours d'audience (*dies fasti*), assis sur la chaise curule (*sella curulis*), il rendait la justice sur la place publique; il possédait aussi un caractère sacerdotal et dirigeait les sacrifices et les prédications. Un domaine de la couronne considérable était distraît du bien public et affecté à son entretien. Les droits d'ancrage, les amendes judiciaires et la redevance que payaient les domiciliés qui n'étaient pas citoyens, formaient d'autres revenus. Aucune indemnité n'était accordée pour les travaux publics (corvées), le service de la guerre et de l'État. A la mort du roi, le conseil des anciens s'assemblait sans convocation et désignait un « interroi » (*interrex*), par lequel le nouveau roi était choisi, sauf la ratification du sénat et du peuple. Le sénat était originairement une assemblée d'anciens de famille, choisis à vie par le roi (*concilium*); celui-ci ou son remplaçant, le préfet de la ville, en avait la présidence, mais il était tenu de le consulter sur chaque affaire d'Etat. Le sénat participait au gouvernement, et, dans toutes les propositions soumises à l'assemblée du peuple sur la guerre et la paix et sur la législation, il avait la préparation et l'introduction par des *sénatus-consultes*. Le nombre des conseillers répondait à celui des parentés, en sorte que l'augmentation de celles-ci, par la naturalisation de nouvelles communes, avait pour conséquence une augmentation des sièges du sénat. Sous les rois déjà, le nombre des sénateurs fut porté à trois cents. — Les droits réservés aux assemblées du peuple (comices), étaient l'élection du roi, l'adoption et le rejet des lois, l'admission dans la bourgeoisie, la grâce des citoyens condamnés qui invoquaient la commune (droit de provocation) et la décision de la paix et de la guerre. Alors seule-

ment que les réunions (*comitia*) du peuple étaient d'accord dans la déclaration de guerre avec le conseil et le roi, la guerre était tenue pour une guerre juste sur laquelle on pouvait s'attendre à voir descendre la bénédiction des dieux. La division originelle de tout le peuple en patriciens et en plébéiens, fit place avec le temps à une séparation, d'après les conditions, en *sénateurs*, *chevaliers* et *plébéiens*; les deux premières classes portaient, comme marque de distinction, une *bague d'or*, et à la tunique une *bande de pourpre*, large chez les sénateurs, étroite chez les chevaliers.

LES CHEVALIERS. Romulus choisit TROIS CENTS CHEVALIERS parmi les propriétaires fonciers les plus riches et les plus considérés des trente curies; ce nombre fut petit à petit décuplé par les rois suivants et au temps de la république. Ils servaient sans solde dans la cavalerie, mais recevaient de l'État un cheval et du fourrage. Leur élection dépendait de la fortune. Quiconque dissipait son bien, ou se rendait coupable de mauvaise conduite militaire ou morale, était exclu à la *revue*, qui avait lieu de temps en temps. L'ancienne chevalerie forma par la suite le noyau de la classe postérieure des chevaliers qui comprenait les plus riches citoyens de Rome, lesquels, réunis en sociétés, prenaient à ferme les revenus de l'État et les impôts (*publicani*, fermiers-généraux). Depuis les Gracques, la judicature leur fut aussi conférée. Par contre, leur service dans la cavalerie cessa par la suite, lorsqu'on commença à Rome à entretenir des armées permanentes.

LA RÉPUBLIQUE JUSQU'À L'ÉGALITÉ DES CLASSES (509-566).

La domination des patriciens.

§ 12. Après l'expulsion de Tarquin, la plus haute puissance résida dans les familles aristocratiques, qui avaient le plus contribué à l'abolition de la royauté, et fut rendue accessible à plu-

sieurs par la division des fonctions et la limitation de leur durée. Le gardien de la communauté et de la loi était le *sénat*, augmenté de nouveaux membres « conscrits » (*conscripti*), qui proposait et ratifiait les lois soumises aux délibérations de l'assemblée populaire des centuries et les fonctionnaires que celle-ci avait à choisir, qui décidait de la paix et de la guerre, surveillait l'administration, la justice, l'économie publique et la religion. Sous son inspection, *deux consuls* (nommés d'abord *préteurs*), élus chaque année parmi les patriciens, dirigeaient les affaires courantes de l'administration et de la justice et conduisaient l'armée pendant la guerre, tandis que tout ce qui se rattachait à la religion d'État et au culte était réglé par le *roi des sacrifices*, qui continua à porter le titre de roi, afin que les dieux ne manquassent point du médiateur ordinaire, mais qui, par suite de l'obligation de ne revêtir aucun autre emploi, était en même temps le plus impuissant de tous les fonctionnaires romains. Outre les consuls, d'après lesquels l'armée était désignée dans le calendrier, qui priaient et sacrifiaient pour la commune et recherchaient en son nom la volonté des dieux avec le secours des gens experts, il y avait encore, pour l'administration du trésor public sous le contrôle supérieur du sénat, des *questeurs* (trésoriers), dont le nombre, qui était d'abord de *deux*, fut peu à peu augmenté selon les besoins et l'agrandissement de l'empire. Ils étaient nommés par les consuls et se retiraient comme eux au bout d'une année. Les patriciens seuls avaient accès à tous ces emplois. Dans leurs curies, ils arrêtaient des mesures pour la conservation de leur autorité et de leurs privilèges; dans les comices généraux des centuries, où les consuls étaient élus, comme ils étaient les plus riches, ils disposaient souvent, d'après la constitution de Servius, de la majorité des voix, et tenaient ainsi dans leurs mains les résolutions du peuple et enlevaient toute puissance aux assemblées des tribus des plébéiens. Mais le peuple possédait le droit important de désigner annuellement le chef de la commune et de décider en dernière instance de la vie

et de la mort du citoyen (droit de provocation), et par là il avait la prépondérance.

§ 13. La nouvelle république eut de rudes combats à soutenir à l'intérieur et à l'extérieur. Sous les *premiers consuls* BRUTUS et COLLATIN, un certain nombre de jeunes Romains de distinction formèrent une conjuration pour ramener la famille royale expulsée. Lorsqu'elle eut été découverte, le rigide Brutus punit de mort les coupables, parmi lesquels se trouvaient deux de ses propres fils. Les Romains furent menacés au dehors par PORSENNA de *Clusium*, dont Tarquin avait invoqué le secours et qui occupait le *Janicule*, sur la rive droite du Tibre. Les luttes de la jeune république contre cet ennemi puissant furent dans la suite ornées de maintes légendes héroïques par les écrivains romains, pour glorifier la fondation de l'État libre. Un jour, les Romains traversèrent le fleuve pour chasser les Étrusques du Janicule; mais ils furent repoussés et contraints de regagner promptement la ville. Les ennemis y seraient facilement entrés avec eux, si le robuste HORATIUS COCLÈS, à qui la garde du pont avait été confiée, n'avait résisté aux assaillants avec deux compagnons, pendant que, sur son ordre, la foule détruisait le pont derrière eux. Bientôt Horatius renvoya également ses deux frères d'armes et résista seul, comme Ajax, jusqu'à ce que le craquement des poutres qui s'écroulaient et la clameur des travailleurs lui eurent appris que l'œuvre était accomplie. Alors il pria le père Tiberinus de le recevoir avec ses armes et de le protéger dans son

flot sacré, sauta dans l'eau et se sauva à la nage vers la ville, au milieu des traits des ennemis. En reconnaissance, lorsque la famine sévit, chaque habitant lui offrit la part de nourriture dont il pouvait se priver ; ensuite, la république lui éleva une statue et lui donna autant de terre qu'il put en labourer en un jour. MUCIUS SCOEVOLA obtint une récompense semblable. Lorsque Rome était affamée par suite du siège, ce jeune héros entreprit, avec l'autorisation du sénat, de délivrer sa patrie en tuant le roi des Étrusques. Il se glissa dans le camp et arriva jusqu'à l'espace intérieur où se trouvait la tente du roi. Mais au lieu du roi il frappa par erreur un serviteur, richement habillé. Lorsqu'ensuite Porsenna voulut le forcer par des menaces à faire des aveux, Mucius étendit la main droite dans un brasier qui flambait près de lui, pour prouver qu'il ne craignait ni la torture ni la mort. C'est de là qu'il reçut le nom de *Scœvola* (main gauche). Mais si glorieux que fussent les Romains de ces premières luttes pour la liberté, des relations postérieures nous apprennent que Porsenna (507) s'empara de la ville et obligea les Romains à acheter son départ en livrant des otages, qui bientôt pourtant échappèrent par une fuite hardie à travers le fleuve, sous la conduite de la courageuse CLÉLIE, et en abandonnant un tiers de leur territoire (dix tribus). En même temps les Eques et les Volsques reprirent les villes que leur avaient enlevées les rois ; les Véiens entrèrent en campagne pour les Tarquins et livrèrent aux Romains, dans la forêt d'Arsia, un combat dans lequel Brutus, le fondateur de la nou-

velle république, et Aruns Tarquin se tuèrent l'un l'autre; les Romains remportèrent la victoire. Enfin, la ligue latine, instituée par le dernier roi, prit les armes pour la défense de son fondateur. Alors les Romains créèrent une nouvelle dignité, la **DICTATURE** dont l'utilité fut bientôt confirmée par la victoire remportée sur les Latins, au lac *Regillus* (499), au nord du mont latin, sur le chemin de Rome à Præneste. Trois ans plus tard (496), une alliance fut conclue, par laquelle des droits égaux furent reconnus aux deux États.

Le **DICTATEUR** était investi de la toute-puissance royale; aussi, les 24 licteurs armés de verges et de haches lui appartenaient-ils, tandis que douze licteurs seulement précédaient les consuls. Il n'était nommé qu'en cas de besoin pour six mois, et, le danger passé, il résignait ses fonctions *extraordinaires*, qui lui prêtaient une autorité illimitée dans la ville et en campagne et lui assujettissaient complètement tous les fonctionnaires. Le consul nommait l'élu du peuple à l'heure tranquille de minuit, au milieu de cérémonies religieuses. Le dictateur nommait, au dessous de lui, le maître de la chevalerie (*magister equitum*). La dictature, dont il ne pouvait être fait appel auprès de l'assemblée du peuple, était un moyen commode de comprimer l'esprit aventureux des plébéiens et d'empêcher les divisions. Le grand champ de Tarquin sur les bords du Tibre fut consacré à Mars et appelé le champ de Mars (*Campus Martius*). Il resta inculte et servit aux exercices militaires et aux assemblées du peuple, particulièrement aux assemblées électorales.

§ 14. Pendant les guerres d'affranchissement, les plébéiens avaient prêté un concours vigoureux aux patriciens; à cause de cela, ils avaient obtenu quelques lois favorables, grâce au consul *Valérius Popli-*

cola (ami du peuple). Mais à peine la mort de Tarquin à Cumès (495) eut-elle délivré les patriciens de la crainte du retour de la famille royale, qu'ils ne tinrent plus compte de ces dispositions, opprimèrent le peuple et usèrent sans ménagements de leurs privilèges. Parmi ceux-ci on comptait surtout les sévères *lois sur les dettes*. Comme propriétaires libres, sans droit de cité, les plébéiens étaient astreints au paiement de l'impôt foncier et au service militaire sans solde, et avec apport des armes et de l'équipement. Pendant qu'ils étaient en campagne, leur champ, rogné par les cessions à Porsenna, était mal cultivé ; les mauvaises récoltes, les dégâts occasionnés par la guerre, les invasions dévastatrices des voisins hostiles, engendraient le paupérisme, et pour échapper au besoin momentané, ils contractaient des dettes envers les patriciens. Alors, quand le plébéien n'acquittait pas à l'heure voulue le haut intérêt qui s'élevait ordinairement au douzième du capital (8 1/2 pour cent), il appartenait corps et biens au créancier, qui pouvait le vendre comme esclave avec ses enfants à l'étranger ou le garder près de lui comme serviteur. Il était horrible de voir le pauvre, enterré vivant dans la prison pour dettes de chaque citoyen riche. Mais le sort de celui que le créancier laissait habiter sur le champ n'était pas moins rude ; il avait à supporter les charges foncières et à cultiver le sol, et le créancier s'emparait de la récolte en déduction de compte. Les patriciens, qui étaient seuls possesseurs des biens communaux (§ 17), pour l'usufruit desquels ils n'acquittaient ni impôt foncier, ni taxes, qui faisaient

cultiver leurs biens propres par des clients, des fermiers ou des esclaves auxquels l'honneur de servir à l'armée était refusé, et qui gardaient pour eux le butin de la guerre avec tous les profits, étaient à l'abri de la plupart des accidents qui amenaient l'appauvrissement des plébéiens, et le commerce maritime lucratif des produits du pays leur livrait de grosses sommes d'argent. Lorsque cette situation fut devenue trop écrasante, et qu'aucune loi ne protégeait le malheureux débiteur contre le créancier impitoyable, environ 18,000 plébéiens armés, convoqués pour l'armée, refusèrent l'obéissance, occupèrent le mont sacré au bord de l'Anio (494), dans l'intention de fonder une nouvelle ville, et revinrent seulement après que *Ménénus Agrippa*, qui leur avait été délégué, leur eut fait saisir les inconvénients d'un pareil désaccord par la fable des membres en querelle avec l'estomac, et leur eut promis qu'il serait fait droit à leurs griefs. Ils obtinrent des TRIBUNS DU PEUPLE (avoués), qui, indépendants de l'autorité consulaire, défenseurs sacrés inviolables de leurs compagnons, pouvaient opposer leur *veto* à toutes les résolutions du sénat et à tous les arrêts des consuls, préjudiciables aux plébéiens, et, si cela ne suffisait point, empêcher l'aggravation des impôts et la levée des troupes. Des plébéiens seuls, choisis dans l'assemblée des tribus, pouvaient être revêtus de ces fonctions : leur nombre, d'abord de cinq, fut doublé par la suite. Deux aides (*édiles*), qui exerçaient la police et avaient l'inspection des édifices publics, des jeux, des magasins, etc., étaient chargés d'empêcher l'usure et le renchérisse-

ment et de maintenir l'ordre et la tranquillité de la ville. Il y eut quelque chose d'imposant et de grandiose dans cette révolution commencée par la foule même, sans direction fixe, sous des chefs de hasard, et accomplie sans effusion de sang; révolution dont le peuple se ressouvenait volontiers avec orgueil.

Il est évident qu'une fonction, dont les détenteurs étaient non seulement irresponsables, mais aussi personnellement inattaquables, qui leur conférait le droit d'entraver, par une décision prise d'autorité, toute la vie politique et judiciaire, d'interdire la tenue des assemblées du peuple et des séances du sénat, était une puissance dangereuse dont les ambitieux et les esprits turbulents pouvaient aisément abuser; il faut reconnaître par contre que le tribunat a le plus contribué à assurer à la constitution romaine un développement constant et légal, à l'organisation républicaine une durée si longue et si paisible. Les tribuns étaient les interprètes d'une opposition légale, dont la mission était de poursuivre la suppression des abus et la réforme de l'état de choses; ils maintenaient par là la vie publique dans un progrès continu et la préservaient du relâchement et de l'engourdissement. Par la loi de *Publius Volero*, de l'an 472, l'élection des tribuns fut attribuée expressément aux comices des tribus.

L'ÉMIGRATION SUR LE MONT SACRÉ. Plusieurs circonstances se combinèrent pour amener la retraite sur le mont Sacré. Sous le consulat d'*Appius Claudius* qui, comme toute la race des Claudiens, était généralement haï à cause de ses sentiments hostiles au peuple, de son insolence et de son orgueil, les griefs longuement amassés éclatèrent enfin au grand jour. Un vieillard, sorti de la prison pour dettes, en haillons sales, pâle et amaigri par la faim, la barbe et les cheveux en désordre, invoqua le secours des Quirites au milieu de ses angoisses mortelles. Il

montra au peuple les traces sanglantes de mauvais traitements inhumains ; il raconta qu'après avoir assisté à vingt-huit combats, après que son champ et sa maison eurent été pillés et incendiés pendant la guerre, la famine du temps des Étrusques l'avait contraint de tout vendre ; qu'il avait dû emprunter et que sa dette s'était accrue par l'usure ; que son créancier alors se l'était fait adjuger avec ses deux fils et les avait jetés dans les fers. Plusieurs reconnurent dans ses traits défigurés un vaillant capitaine ; la pitié et l'indignation agitèrent toute la ville ; les nécessiteux et les débiteurs s'attroupèrent et tous exigèrent un remède à la misère générale. On était précisément en guerre avec les Volsques et le peuple refusa le service. Alors le second consul, P. Servilius, fit annoncer que quiconque était retenu pour dettes pouvait prendre part à la guerre, et que les enfants des soldats seraient inattaquables dans leur liberté et dans la possession du bien paternel. A cette promesse, tous les engagés prêtèrent le serment d'enrôlement, et le consul remporta une victoire éclatante. Mais quand Appius Claudius renvoya en prison les débiteurs revenus de la guerre, les plébéiens, irrités de son manque de foi, entrèrent en révolte ouverte et s'opposèrent à l'exécution de l'ordre. Après quelque temps, le populaire *Marcus Valérius*, que les patriciens avaient nommé dictateur dans cette extrémité, parvint pourtant à apaiser les plébéiens et, en renouvelant la promesse qui leur avait été faite, à les conduire de nouveau au combat et à la victoire contre les Volsques, qui avaient encore une fois envahi le pays, et les *Æques* et les *Sabins* qui menaçaient les frontières. Mais l'affranchissement des esclaves pour dettes fut de nouveau rejeté par le sénat. Alors Valérius, découragé, déposa sa dignité ; mais les plébéiens, qui étaient encore au dehors de la ville, refusèrent l'obéissance aux consuls et occupèrent, sous leurs tribuns militaires, le mont *Lacré* sur les bords de l'*Anio*, dans l'intention d'y fonder une nouvelle ville.

§ 15. CORIOLAN. Bientôt après, une famine éclata à Rome, et lorsqu'enfin quelques vaisseaux chargés de

blé arrivèrent de Sicile, le fier patricien MARCIUS CORIOLANUS, aigri par le refus des centuries de lui conférer le consulat, fit la proposition de n'en rien livrer aux plébéiens, des magasins de l'État, avant qu'ils eussent consenti à l'abolition des tribuns du peuple. Alors les plébéiens, qui avaient juré pour eux et pour leurs enfants de défendre les tribuns et de considérer comme proscrit et livré à la colère céleste quiconque attenterait à leur dignité, le mirent au ban dans leur assemblée des tribus et l'obligèrent à prendre la fuite. Dans sa soif de vengeance, il se rendit chez les Volsques et leur persuada de faire, sous sa conduite, une invasion sur le territoire romain. Déjà ils s'étaient avancés en dévastant jusqu'à la cinquième borne milliaire, lorsque la mère et l'épouse du général parvinrent à émouvoir sa conscience et à le décider à la retraite. Les Volsques irrités le tuèrent, mais ils conservèrent les villes conquises (491).

Luttes des plébéiens contre les patriciens pour l'égalité des droits.

§ 16. Rome s'affaiblit tellement par les divisions des classes, que les ennemis extérieurs lui enlevèrent l'une après l'autre les villes municipales et restreignirent le territoire romain. Au nord, les VÉIENS s'avançaient avec une audace toujours croissante, et lorsqu'enfin les trois cents FABIENS marchèrent contre eux, tous les membres de cette généreuse famille patricienne moururent de la mort des

héros (479). D'abord, défenseurs durs et orgueilleux des droits des patriciens et, comme tels, hostiles aux plébéiens, ils s'étaient ensuite tournés vers le peuple et s'étaient ainsi attiré la haine de leurs égaux. On les accusa d'avoir conspiré à dessein la guerre avec les Véiens. Alors ils implorèrent du sénat le privilège de combattre contre Véies de leur propre main et sans autre assistance, comme s'il s'agissait d'une querelle de famille, et lorsque leur demande eut été accueillie avec joie, ils entrèrent sur le territoire ennemi au milieu des félicitations du peuple. Ils causèrent de grands dommages aux Véiens et sortirent de plus d'une rencontre vainqueurs et chargés de butin; jusqu'à ce qu'enfin, égarés par le désir d'enlever un troupeau de bétail qui avait été amené avec intention dans la campagne, ils tombèrent dans une embuscade, et, environnés par les ennemis, furent tués après une défense des plus braves sur une hauteur, aux bords du petit fleuve *Cremera*. Un seul d'entre eux survécut et perpétua la race. Les Volsques et les Éques faisaient des incursions et commettaient des dégâts au sud; Q. CINCINNATUS, arraché de la charue et nommé dictateur, vainquit les derniers sur le mont *Algidus* (458), et les fit passer sous le joug formé par trois lances. Les plébéiens, dont les bras devaient gagner les batailles, étaient peu désireux de répandre leur sang pour rendre leurs oppresseurs plus puissants et plus riches; parfois ils se laissaient même battre volontairement, lorsqu'ils avaient pour chef un dur patricien. En revanche, ils se livraient à des combats ardents dans la ville, pour enlever aux

citoyens privilégiés le monopole des biens communaux, de l'administration de la justice, de la législation et des hauts emplois publics.

Cincinnatus et les Éques. Voici, au rapport de Niebuhr, ce que l'ancienne légende héroïque racontait de la guerre des Éques et de l'honnête Cincinnatus, ami du peuple : « Les Éques avaient conclu la paix ; pourtant, Gracchus Clælius les conduisit de nouveau sur le mont Algidus et ils recommencèrent leurs pillages annuels. Une ambassade romaine se rendit dans le camp pour se plaindre de cette iniquité ; elle fut accueillie avec mépris ; l'Imperator des Éques lui défendit de l'importuner ; elle pouvait conter ses griefs aux chênes à l'ombre desquels son tribunal était établi. Les envoyés accueillirent cette parole comme un présage : l'esprit qui animait l'arbre sacré de Jupiter, apprit d'eux l'injustice des orgueilleux et entendit les soupirs des opprimés.

« Minucius cependant fut battu et enveloppé : cinq chevaliers qui se sauvèrent avant la fermeture des lignes avec lesquelles les Éques cernèrent le camp romain, en apportèrent la nouvelle. Aussitôt les pères nommèrent Q. Cincinnatus dictateur. Au moment où la nouvelle de sa nomination lui fut portée, il cultivait son champ. C'était en été ; et celui que son peuple élevait à la plus haute dignité, poussait sa charrue et était déshabillé, sauf un tablier, comme c'était la coutume des paysans en été. Le messenger lui dit de s'habiller pour recevoir les ordres du sénat et de la bourgeoisie ; Racilia, sa femme, lui présenta sa toge. Une nacelle était amarrée au rivage ; à l'autre bord, il fut reçu par ses parents et tous ses amis, et par ses trois fils : son enfant le plus cher n'était point parmi eux ; accusé par les plébéiens, il s'était enfui devant la justice.

« Le matin, avant le jour, le dictateur était au forum. Il nomma pour chef de la cavalerie L. Tarquinius, aussi noble, aussi courageux et aussi pauvre que lui-même ; il fit fermer toutes les boutiques, retarder tous les délais et prêter le serment militaire à tout le monde ; il ordonna à tous ceux qui étaient en

état de porter les armes, de se trouver équipés au coucher du soleil sur le champ devant la ville. Chacun devait avoir des provisions pour cinq jours et être muni de douze pieux. Pendant que les uns, après avoir taillé les pieux et essayé leurs armes, se reposaient, les autres devaient leur préparer les aliments.

« Pendant la marche, les commandants rappelèrent aux légions que depuis trois jours les paysans étaient cernés; les porte-drapeaux et les fantassins s'excitèrent à l'envi à doubler le pas. A minuit, ils avaient atteint l'Algidus et le voisinage du camp ennemi, que le camp romain enveloppa de toutes parts; le dictateur fit alors avancer les siens jusqu'à ce qu'un cercle entourât les Éques; puis il fit faire halte; on creusa un fossé, on éleva un rempart, sur lequel furent plantées les palissades qui avaient été apportées. Ils poussèrent le cri de guerre des Romains, qui apprit aux gens du consul que le secours attendu était arrivé, et ils ne tardèrent pas à faire une sortie. Les Éques se battirent toute la nuit jusqu'au lever du soleil; alors ils aperçurent le retranchement infranchissable qui les environnait, et Cincinnatus conduisit les cohortes contre le camp dont le centre fut attaqué par Minucius. Entièrement découragés, ils demandèrent à n'être pas tous exterminés : le dictateur ordonna d'enchaîner Gracchus Clœlius et ses officiers; il accorda la vie à la masse : la ville de Corbion avec tout ce qui s'y trouvait, fut le prix du pardon. Ils déposèrent les armes devant le vainqueur; selon l'usage, une ouverture fut pratiquée dans la ligne qui les tenait prisonniers, deux lances y furent plantées et une troisième posée transversalement en l'air; c'est par là qu'ils sortirent. Le camp, les chevaux et les bêtes de somme, les armes et le bagage, tout ce qui appartenait à la troupe, à l'exception de la tunique que chacun portait, tout resta aux vainqueurs. Aucune part, dans le butin ni dans le triomphe, ne fut accordée à Minucius et aux siens; ils ne murmurèrent point; au contraire, lorsque le dictateur retourna à Rome, ils le saluèrent comme patron et lui consacrèrent une couronne d'or du poids d'une livre. Le triomphe, qui ne coûtait pas une larme à une seule mère, fut un jour de jubilation : des

tables étaient couvertes devant toutes les maisons depuis la porte Capène jusqu'au Forum : les combattants, chargés de butin, se restauraient de ce qui leur était offert, et les citoyens se levant du banquet, suivaient le cortège au Capitole, et mêlaient leurs voix aux joyeuses chansons des soldats, »

§ 17. LOIS AGRAIRES. L'État romain était en possession de grandes terres arables et de grands pâturages, qui n'étaient pas répartis entre les particuliers, mais qui consistaient en biens publics, en perpètes communes, dont les patriciens réclamaient exclusivement l'usufruit comme un privilège de leur classe. Ils avaient pour cela à payer un impôt de jouissance au trésor public, à savoir le dixième du rapport des champs ensemencés, le cinquième des vignobles et des vergers, et un droit de pacage pour le bétail. Les patriciens considéraient ce domaine public (*ager publicus*) comme leur bien propre, le faisaient cultiver par leurs clients et par leurs esclaves, et usaient réciproquement d'indulgence lorsque l'impôt ou le droit n'était pas acquitté. Ainsi s'accrurent d'autant les charges du commun peuple, et, comme les distributions usitées des biens publics nouvellement acquis aux plébéiens nécessaires, vinrent aussi à cesser par suite de la cupidité des riches, les petits propriétaires fonciers se trouvèrent dans une situation des plus pénibles. De temps en temps, les plébéiens, qui n'avaient que de petites parcelles de terre, demandaient des *lois agraires*, en vertu desquelles une partie du bien commun leur serait abandonné à titre de propriété ou d'usufruit. Mais chaque fois que cette réclamation se fit jour,

elle rencontra l'opposition la plus décidée. Le supplice du consul *Sp. Cassius* qui avait proposé et fait adopter la première loi agraire (486) par laquelle un territoire enlevé aux Herniques fut attribué en partie aux patriciens comme emphytéose, en partie aux plébéiens comme propriété, était un précédent bien fait pour détourner de tentatives analogues. A l'expiration de son année de consulat, l'homme éminent par ses services, qui avait été trois fois revêtu de la plus haute fonction publique et avait célébré deux triomphes, fut accusé de haute trahison par les patriciens irrités et, chargé d'imprécations, il fut précipité du Capitole, du haut de la *roche tarpéienne*. La place où s'élevait la maison du téméraire resta déserte; et quelques années plus tard, lorsqu'un tribun du peuple, *Genucius*, menaça les consuls d'une plainte à cause de l'exécution incomplète de la loi cassienne, on le trouva, avant le procès, assassiné dans sa maison (473).

§ 18. LES DÉCEMVIRS. Tant que l'administration de la justice reposait sur la connaissance du droit coutumier non écrit, des formes et des usages traditionnels, elle resta exclusivement entre les mains des patriciens, qui s'en servaient selon leur bon plaisir et souvent avec partialité. Pour ne plus être exposés à cet arbitraire, le peuple réclama, par l'organe du tribun *Terentilius Arsa*, un droit commun à toutes les classes et des lois fixes et écrites; mais il trouva une longue et vive résistance chez les patriciens qui voyaient dans cette prétention une atteinte à leurs privilèges. Dans cette lutte, les dissensions et les

haines de parti arrivèrent à leur plus haut degré. Le peuple romain se divisa en deux camps hostiles. La discorde, jointe à une épidémie qui, vers le même temps, moissonna toutes les classes, affaiblit l'État, au point que les Éques et les Volsques s'avancèrent sans obstacle jusque sous les murs de la ville, et qu'un aventurier sabin (Herdonius) occupa, avec une troupe d'esclaves et de fugitifs, le Capitole dont il ne put être chassé qu'avec peine. Mais comme les tribuns du peuple (462), portés à dix depuis 457, réclamaient incessamment la confection d'un droit coutumier, s'opposaient à la perception des impôts et à la levée des troupes, et réunissaient leurs forces dans un seul but, les plébéiens réussirent enfin à faire envoyer des délégués dans la Grande Grèce et à Athènes, pour y étudier la législation et en choisir ce qu'ils jugeraient convenable. Après leur retour, les deux classes convinrent de faire déposer leurs charges à tous les fonctionnaires (consuls, tribuns du peuple, etc.); douze patriciens furent investis d'un pouvoir absolu (législatif, judiciaire et exécutif) et chargés de l'élaboration de nouvelles lois politiques et civiles. Les nouveaux fonctionnaires nommés DÉCEMVIRS d'après leur nombre (452-450) accomplirent d'abord parfaitement leur mission; et leurs lois, adoptées par l'assemblée du peuple et sanctionnées par le sénat à la fin de la première année, obtinrent un succès tel qu'on laissa subsister sans scrupule le décemvirat pendant la seconde année, afin qu'il complétât son œuvre. Mais alors les dix patriciens abusèrent de leur puissance absolue pour commettre

des actes d'arbitraire et de violence. Ils opposèrent la prison, l'amende, l'exil et la hache du bourreau à leurs antagonistes plébéiens; une guerre avec les Éques et les Volsques ayant éclaté, ils firent tuer dans une embuscade un vieillard plébéien, le brave Siccus Dentatus, couvert de blessures, et, après que leur deuxième année eut été révolue et la confection des LOIS DES DOUZE TABLES complétée, ils restèrent en charge de leur propre autorité. L'attentat d'Appius Claudius, l'un de leurs membres les plus éminents, fit éclater le mécontentement général. Il s'était épris de la belle VIRGINIE, fille d'un chef plébéien, et fiancée de l'ancien tribun du peuple Lucius Icilius. Pour la posséder, il persuada à l'un de ses clients de la reconnaître pour son esclave qui s'était enfuie et de la réclamer devant le tribunal des décemvirs. Appius Claudius entendit l'accusation sur le forum en présence d'une grande multitude. Mais à peine avait-il prononcé le jugement qui livrait Virginie au plaignant, que le père de celle-ci accourut et lui plongea un couteau dans le cœur, pour la sauver du déshonneur. Le peuple indigné entourait encore le cadavre de la victime, lorsque l'armée entra dans la ville sous la conduite de ses tribuns, se campa sur l'Aventin et demanda avec des menaces l'éloignement des décemvirs et le retour de l'ancien ordre de choses. Comme le sénat et les décemvirs hésitaient, le vieux tribun M. Duilius conseilla aux plébéiens de se retirer, à l'exemple de leurs pères, sur le mont Sacré, et d'asseoir un camp à cet endroit où avait été jeté le fondement de leurs libertés. Le conseil trouva de

l'écho. Aussitôt, ils se mirent en marche, traversèrent la ville en bon ordre et sortirent par la porte Colline; hommes et femmes, jeunes et vieux, se joignirent au cortège. Cette démonstration brisa l'orgueil des patriciens. Les décemvirs déposèrent leurs charges; Appius Claudius, menacé d'une enquête judiciaire par le peuple et les tribuns, se tua lui-même en prison; son collègue Oppius fut livré au supplice; les autres expièrent leurs crimes par l'exil et la perte de leurs biens. Les lois des douze tables restèrent pourtant en vigueur, et commencèrent sérieusement la conciliation des divers éléments populaires en une seule communauté politique sur une base juridique.

Les lois des douze tables, qui résultaient d'un mélange de dispositions étrangères (grecques) et de dispositions indigènes, servirent de fondement au droit romain, dont la constitution en science (*jurisprudence*) est l'un des plus grands mérites des Romains, qui portèrent également l'*art militaire* au plus haut degré de perfection. Ceux qui y gagnèrent furent les plébéiens, qui avaient volontairement abandonné l'œuvre de la réforme des lois aux patriciens plus experts. Ils obtinrent non seulement les lois des douze tables comme remède contre l'arbitraire judiciaire, mais leurs résolutions (*plébiscites*) prises dans l'assemblée des tribus, acquirent une force de loi incontestée et générale, et le droit d'appel (*provocation, appellation*) des décisions des consuls aux comices centuriates devait être reconnu par tous les magistrats sans en excepter le dictateur, et confirmé par serment avant leur entrée en fonctions. L'administration du trésor de la guerre fut enlevée aux consuls et conférée aux deux questeurs qui désormais furent élus dans les comices des tribus, mais

pourtant parmi les patriciens. Depuis lors, le tribunat s'éleva en puissance et en considération. Les tribuns du peuple reçurent voix délibérative au sénat (d'abord sur un banc spécial à la porte, ensuite dans l'assemblée même) et leur personne, aussi bien que la durée non interrompue et le nombre complet du collège, était garantie, par les serments les plus sacrés et par tout ce que la religion offrait de plus respectable.

§ 19. TRIBUNAT MILITAIRE ET CENSURE. Ainsi les plébéiens s'étaient déjà rapprochés des patriciens; l'inégalité devint moins grande encore par la concession qui leur fut faite peu de temps après, et en vertu de laquelle les deux classes pouvaient contracter entre elles des mariages valables (*connubium*) sans perte de droits pour les enfants (445), de sorte qu'enfin les plébéiens attaquèrent aussi la plus importante prérogative des patriciens, la possession exclusive du consulat. Cependant, les patriciens s'opposèrent d'abord de toutes leurs forces à cette prétention, et lorsque les plébéiens empêchèrent la levée pour le service militaire, ils déclarèrent qu'ils aimaient mieux ne plus avoir de consuls que de consentir à l'admission des plébéiens. Puis, on convint que chaque année on choisirait dans les deux classes six ou huit *tribuns militaires* avec une autorité consulaire, qui conduiraient l'armée et occuperaient les emplois supérieurs (444). Cette institution dura jusqu'à la législation de Licinius. A titre de compensation, les patriciens établirent la dignité des CENSEURS, à laquelle ils pouvaient seuls parvenir (443). Ceux-ci, au nombre de deux, choisis d'abord pour la durée d'un *lustre* (cinq ans), puis pour dix-

huit mois, s'occupaient du recensement en inscrivant tous les patriciens et tous les plébéiens d'après leur état et leur fortune, dressaient les listes des sénateurs et des chevaliers, percevaient les impôts qui devaient être payés au trésor, dirigeaient la construction des temples, des routes et des ponts et exerçaient un contrôle sur les mœurs en punissant de la privation des droits de citoyen ou des droits de classe les fautes ou les actes contraires aux convenances ou au bien public. Il n'est pas étonnant qu'avec un cercle d'attributions si étendu, la censure passât dans la suite des temps pour l'emploi le plus important et le plus considéré, et que, dans l'année 265, il fut décidé que personne ne pourrait en être revêtu deux fois.

La création de trois et de quatre tribuns militaires prouve qu'il ne régnait pas encore une complète égalité; mais ici encore les patriciens furent ordinairement privilégiés, et parvinrent à empêcher l'élection de magistrats plébéiens par toutes sortes de ruses et notamment sous prétexte d'auspices défavorables. Cela est confirmé par le fait que souvent la série des tribuns militaires fut interrompue pendant des années par des consuls, alors que les patriciens avaient la prépondérance. Les patriciens parvinrent à arrêter quelques tentatives faites par les plébéiens pour mettre un terme à cette situation incertaine. Lorsque le riche chevalier plébéien *Sp. Maelius*, en vendant du blé à bas prix ou en le distribuant gratuitement, acquit tant d'adhérents parmi le peuple qu'il pouvait en résulter des inconvénients pour la domination des patriciens, ceux-ci l'accusèrent de tendre à l'autocratie, sur quoi le vieux Cincinnatus nommé dictateur le fit massacrer dans les rues de Rome par son maître de chevalerie, *Servilius Ahala* (439). Sa maison fut démolie, le blé de ses greniers distribué pour rien au peuple,

et ceux qui menaçaient de venger sa mort furent mis de côté secrètement. Ce meurtre judiciaire resta impuni. Mais vers cette époque les plébéiens eurent accès à l'emploi de questeurs et par là au sénat.

PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS.

§ 20. Pendant ces luttes intestines, les armées romaines, chez lesquelles se manifestaient l'énergie mutine et l'esprit d'indépendance des plébéiens, combattaient victorieusement les ennemis. Liguées avec les Latins et les Herniques, elles battirent de nouveau les Volsques et les Éques, et restreignirent leur territoire par l'établissement de colonies. Les citoyens reçurent une solde pendant la guerre; les armées purent ainsi tenir plus longtemps la campagne, de sorte qu'elles hivernaient quelquefois dans des baraques. Après la destruction de la ville forte de *Fidène* (426), elles tournèrent toutes leurs forces contre l'Étrurie limitrophe, et, après un siège de dix ans, elles conquièrent, sous la conduite de CAMILLE, la ville de *Véies* (396) dont les habitants furent en partie tués, en partie réduits à l'esclavage. La coutume perpétuée longtemps plus tard de terminer les jeux romains par la « vente des Véiens, » dans laquelle un vieil estropié, en manteau de pourpre, était exposé en vente comme roi des Véiens, était un résonnement de la joie que le grand succès excita dans Rome. Depuis lors, la puissance de l'Étrurie fut brisée. Le fier général qui s'était attiré la haine

des plébéiens par une rentrée fastueuse (*triomphe*) par une répartition inégale du butin et par son opposition à la motion de partager le territoire de Véies par lots égaux entre tous les citoyens, ayant été assigné par les tribuns du peuple pour avoir à se justifier, s'exila volontairement et retira ainsi son appui à l'État dans un moment où celui-ci en avait le plus besoin.

§ 21. Vers ce temps, en effet, les *Gaulois* établis depuis un siècle et demi dans les régions du Pô, après avoir détruit la vieille ville étrusque de *Melpum* (396), franchirent les Apennins et assiégèrent la ville de *Clusium*. Les habitants demandèrent des secours aux Romains, qui se bornèrent à envoyer une ambassade dans le camp ennemi pour intercéder en faveur des protégés de Rome. Les Gaulois déclarèrent qu'ils étaient prêts à maintenir la paix si les Clusiniens voulaient leur céder une partie de leur pays. Les envoyés considérèrent cette réponse comme méprisante et, avides de vengeance, ils se mêlèrent au combat dans une sortie, et l'un d'entre eux, Quintus Fabius, tua un général gaulois. Cette violation du droit des gens mit les Gaulois en fureur. Ils abandonnèrent aussitôt *Clusium*, s'avancèrent à grands pas vers Rome, sans causer de dégâts dans les pays qu'ils traversaient, et firent subir à l'armée romaine, près du petit fleuve *Allia*, une défaite si complète (389), que quelques fugitifs seulement se sauvèrent à Véies; Rome même, que les femmes et les enfants avaient quittée, tomba sans résistance au pouvoir des ennemis. Les Gaulois incendièrent la ville

déserte, tuèrent sur le Forum quatre-vingts vieillards, qui voulurent tomber en victimes propitiatoires, et assiégèrent ensuite le Capitole où s'étaient retirés les hommes en état de porter les armes, avec les trésors et les objets précieux. Mais comme la garnison, sous la conduite de l'héroïque Marcus MANLIUS, opposait une résistance opiniâtre, et que les rangs des Gaulois étaient décimés par la faim et la maladie, après sept mois de siège une convention fut conclue, par laquelle les Gaulois promirent de se retirer moyennant une rançon de mille livres d'or. L'arrogant BRENNUS éleva encore la somme du poids de son épée qu'il jeta dans l'un des plateaux de la balance. L'histoire, selon laquelle Camille le banni aurait poursuivi les ennemis avec une troupe de fugitifs et leur aurait repris leur butin, est douteuse et peut être attribuée à la vanterie romaine. Le jour du combat de l'Allia (18 juillet) fut indiqué dans le calendrier romain comme un jour de deuil et de pénitence. Selon la croyance populaire, c'était le même jour qu'étaient tombés autrefois les trois cents Fabiens sur la Cremera. La terrible catastrophe de la défaite et de l'incendie, la date du 18 juillet et le ruisseau de l'Allia, la place où les reliques avaient été enfouies et où la citadelle avait été surprise, toutes les particularités de cet événement inouï passèrent du souvenir des contemporains dans l'imagination de la postérité.

• *Les Gaulois assis sur les deux rives du Pô, qui, par la suite, furent appelés « Gaulois à toge, » étaient des rameaux du grand*

peuple des Celtes, qui, divisé en beaucoup de tribus, habitait tout l'ouest de l'Europe, la péninsule pyrénéenne, le vaste territoire des Gaulois, des Belges et des Helvètes et les îles Britanniques, qui s'était étendu du Danube moyen à l'Hémos, et dont les rameaux les plus écartés, franchissant le Bosphore de Thrace, se répandirent dans l'Asie Mineure avec leurs coutumes indigènes et leur nom national de Galates. Les Celtes aimaient la vie nomade; il leur manquait l'attachement au sol, particulier aux Germains et aux peuples italiques. « Les libres Celtes, dit Cicéron, regardaient comme une honte de labourer la terre de leurs propres mains. » Les paysans libres, qui semblent avoir été très nombreux autrefois, diminuèrent de plus en plus dans la suite, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus que des maîtres et des vassaux, en sorte que les chevaliers constituaient la nation et que le peuple vivait dans la plus humble clientèle; la dignité royale céda devant la domination sans frein de la noblesse. Les Celtes manquaient par dessus tout de l'aptitude à vivre sous des lois, à subordonner la volonté privée à la volonté générale, à fonder de commun accord une organisation fixe, une administration forte, et à poursuivre avec constance un but supérieur. « De même que les particuliers devaient obtenir la protection d'un magnat pour vivre avec sécurité, de même, » assure Niebuhr, « les peuples faibles se mettaient dans la clientèle d'un peuple plus puissant; car ils formaient une masse incohérente, et celui qui avait acquis de cette façon une élévation fort étendue, en usait arbitrairement, jusqu'à ce que l'abus devenu insupportable ou la haine aveugle contre le puissant, poussât les gouvernés à l'abandonner et à s'assembler autour d'un nouveau centre. » La seule règle à laquelle ils se soumettaient était l'organisation militaire; aussi leur principale occupation était-elle la guerre et le maniement des armes. A chaque instant ils étaient prêts à entrer en campagne, tantôt comme mercenaires sous des drapeaux étrangers, tantôt à la suite d'aventuriers hardis dans des expéditions de brigandage et de dévastation. Leur bravoure et leur ardeur sauvage étaient reconnues et redoutées dans toute l'antiquité; mais leur mobilité sans persévérance,

leur désunion, leur résistance contre tout ordre et toute discipline, les empêchaient de rien créer de durable ; ainsi s'explique le fait que les Celtes ont ébranlé tous les États et n'en ont fondé aucun, qu'ils n'ont eu aucun empire ni aucune civilisation propre. La peinture que les anciens font des Celtes justifie l'épouvante que causait leur apparition. Leur haute stature, leurs traits farouches, leur longue chevelure hérissée et leurs grandes moustaches rendaient leur aspect horrible ; leur courage sauvage, leur nombre incalculable, le bruit d'une énorme quantité de cornes et de trompettes jetaient la consternation dans les armées qui combattaient contre eux ; mais si elles parvenaient à surmonter cette crainte, souvent le manque d'ordre, d'obéissance et de persévérance leur assurait la victoire sur un essaim de barbares bien supérieur en nombre. Leur équipement était également mauvais, ils avaient rarement des armures ; leurs longs et étroits boucliers étaient faibles et incommodes ; ils se jetaient sur l'ennemi avec des épées de combat larges, minces et mal aiguës, qui souvent, au premier coup sur le fer, étaient ébréchées et mises hors d'état de servir. Ils apportaient de la vanité et de l'ostentation à orner d'or leurs corps et leurs armes. Dans le combat, tout Gaulois de distinction portait des bracelets et de lourds colliers d'or, lors même qu'il avait le buste nu ; car souvent ils rejetaient leurs manteaux brodés et bariolés de toutes les couleurs de l'arc en ciel. Ordinairement, ils combattaient à pied ; quelques troupes seulement étaient à cheval, et alors chaque homme libre était suivi de deux écuyers à cheval aussi ; dans l'ancien temps, ils avaient aussi des chars de combat, conduits par des vassaux, qui protégeaient le noble. Plusieurs traits rappellent la chevalerie du moyen âge, comme par exemple la coutume du duel, inconnue aux Grecs et aux Romains, et les orgies à la bière et à l'hydromel. Non seulement à la guerre ils avaient l'habitude de provoquer l'ennemi après l'avoir insulté par leurs paroles et leurs gestes ; en paix même ils combattaient à outrance l'un contre l'autre. Ils aggravaient souvent leurs blessures pour faire parade de larges cicatrices. Dans les pays conquis ils détruisaient la population, les villes et les cultures ; ils attachaient

par les cheveux les têtes coupées des vaincus à la crinière de leurs chevaux; ils conservaient le crâne des plus notables comme un héritage pour leurs descendants. Tel était l'ennemi qui assaillit alors les murs de Clusium.

LES LOIS DE LICINIUS STOLON (366).

§ 22. Après le départ des ennemis, le peuple romain était tellement découragé, qu'il ne voulait plus reconstruire les murs de la ville, mais se transporter dans Véies déserte. Les patriciens ne parvinrent qu'avec peine à l'en détourner, et pour empêcher le retour d'une semblable pensée, les maisons de Véies furent démolies et le sol fut voué à rester éternellement inculte. A peine Rome avait-elle été rebâtie avec des rues étroites et tortueuses et de petites habitations, que les patriciens revendiquèrent de nouveau tous leurs privilèges, et appliquèrent les lois sur les dettes avec leur ancienne rigueur. Les plébéiens, appauvris par suite de la guerre avec les Gaulois, épuisés par la construction des maisons et l'achat de bétail, d'instruments de travail et de semences de blé, et requis, en outre, de couvrir la rançon gauloise et de payer la solde de l'armée, furent ainsi réduits à de cruelles extrémités; ce qui engagea le sauveur du Capitole, M. Manlius (*Capitolinus*), à intercéder pour eux et à proposer la diminution de la charge des dettes et la répartition du domaine public. Un brave officier ayant été sur le point d'être incarcéré pour dettes, Manlius le libéra de son propre argent. Il fit aussi mettre ses terres en vente, et jura que tant

qu'il posséderait un pied de terre, il ne souffrirait pas qu'un Romain fût emprisonné pour dettes. Par là, il enflamma tellement la haine des patriciens, qu'ils le condamnèrent à mort (383), sous prétexte qu'il aspirait à la puissance royale ; il fut précipité de la roche tarpéienne, sa maison fut rasée et sa mémoire flétrie.

§ 23. Mais cette dureté envers un homme éminent et populaire tira les plébéiens de leur inertie. Deux courageux tribuns du peuple, LICINIUS STOLON et L. SEXTIUS (376), firent trois propositions (*rogations*) pour lever toutes les contestations qui avaient surgi jusque là : 1. Les consuls seraient rétablis, mais l'un d'eux serait toujours un plébéien ; 2. Aucun citoyen romain ne pourrait posséder plus de cinq cents jugères (arpents) du bien public, ni n'enverrait aux pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail et plus de cinq cents de menu bétail ; le reste serait attribué, comme propriété, aux plébéiens, en petits lots de sept arpents ; 3. L'intérêt déjà payé des créances serait déduit du capital, et le reste acquitté en trois ans par portions égales. Ces propositions furent combattues à outrance durant dix ans par les patriciens ; mais tous leurs efforts, et l'élévation même du vieux Camille à la dictature, échouèrent contre la fermeté et la constance des deux tribuns, qui ne consentirent à aucune division des propositions, firent persister le peuple, qui se serait volontiers contenté de l'acquisition des terres et de la rémission des dettes, à demander l'adoption du projet en masse, et employèrent contre les opposants tous les moyens légaux, les accusations, l'opposition

aux élections des magistrats et à la levée des troupes. Les patriciens durent enfin consentir à la transformation des propositions liciniennes en lois et à la restriction de leurs privilèges. Comme compensation à la perte de la possession exclusive du consulat, les patriciens obtinrent comme autrefois l'institution des censeurs, la création nouvelle d'un PRÊTEUR (366), chargé de diriger les procès civils et de nommer les juges. Mais trente ans plus tard (336), ces deux dignités, de même que celle des *édiles curules* et tous les autres emplois, étaient déjà devenus accessibles aux plébéiens, et les résolutions des assemblées du peuple étaient affranchies de la nécessité d'être sanctionnées par le sénat; dans les circonstances importantes, telles que la conclusion de la paix ou des traités, le sénat abandonnait la décision à l'assemblée centuriate. Les dignités sacerdotales des *pontifices* et des *augures* appartenrent seules quelque temps encore aux patriciens, tant qu'enfin les plébéiens parvinrent à renverser aussi cette dernière barrière et à obtenir une *complète égalité des deux classes* (302). C'est, du reste, dans ces luttes et cet aplanissement final que résida la cause principale de la grandeur de Rome. Par la législation licinienne-sextienne, le droit public supérieur avait remporté la victoire sur le droit limité des familles, le mouvement sur l'inertie et l'immobilisme. A partir de ce moment s'ouvre l'ère dans laquelle les deux ordres rivalisent de vertu civique et d'héroïsme. La légende du dévouement du noble *M. Curtius*, qui se jeta un jour tout armé et monté sur un cheval de parade au fond d'un

gouffre dans la place publique, afin d'apaiser la colère des dieux par l'offrande la plus digne que Rome pût présenter, est une indication emblématique du désintéressement patriotique par lequel fut fermée la fissure entr'ouverte dans l'organisme romain.

Les *édiles curules* étaient, comme les *édiles plébéiens* qui existaient depuis longtemps (§ 14), des magistrats de police, mais revêtus d'une autorité plus grande. Ils exerçaient leur contrôle non seulement sur la ville et sur les actes publics, mais aussi sur les mœurs. Plus tard, on leur conféra la disposition des grands jeux, ce qui leur fournit l'occasion d'acquérir la faveur populaire par des dépenses et de s'ouvrir ainsi l'accès de la préture et du consulat. On élut d'abord un seul préteur pour l'administration de la justice dans la ville; plus tard, il y en eut un second pour la justice des étrangers, et avec le temps, le nombre des préteurs augmenta jusqu'à 4, 6, et même jusqu'à 12 ou 16. Les édits du préteur urbain formaient l'élément le plus imposant du droit civil.

TEMPS HÉROÏQUE DE ROME.

SOUSSION DES PEUPLADES DE L'ITALIE CENTRALE ET DE LA BASSE ITALIE.

La première guerre samnite (342-340).

§ 24. Les suites de la *Concorde*, à laquelle Camille, peu de temps avant sa mort (364), consacra un sanctuaire au pied du Capitole, en mémoire de la réconciliation et de l'apaisement des anciennes dissensions, se montrèrent bientôt dans les victoires

remportées sur les bandes de Gaulois (363). C'est à cette occasion que fut nommé le premier *dictateur plébéien* et que furent accomplies (361) les actions d'éclat tant vantées de *Titus Manlius (Torquatus)* et de *M. Valerius (Corvus)*. Bientôt l'organisation meilleure de l'armée, introduite par Camille, et une nouvelle ligue avec le Latium (351), mirent les Romains en état de soumettre toute l'Étrurie méridionale avec les villes de *Cære* et de *Falérie* et de livrer ensuite la guerre au peuple montagnard, vigoureux et indépendant des SAMNITES. — Des pillards samnites s'étaient emparés autrefois (424) de la colonie étrusque de Capoue et de la plaine campanienne, mais dans cette « ville des plaisirs, » sous les influences de la civilisation grecque et des jouissances raffinées, ils avaient promptement dégénéré et étaient devenus étrangers à leurs frères de Samnium, qui conservaient sans altération les mœurs rudes et la bravoure de leurs pères. Lorsque les Samnites de la montagne menacèrent Capoue d'une guerre, les habitants efféminés ne purent résister à leurs attaques et se tournèrent vers Rome pour demander du secours. Les Romains leur refusèrent d'abord leur assistance contre les Samnites, leurs alliés ; mais lorsque les Capouans se mirent entièrement sous leur protection et reconnurent la domination romaine, ils entrèrent en campagne et, sous Valérius Corvus, battirent bravement les ennemis à Cumes, sur le mont Gaurus (342). Une deuxième armée, qui se trouvait très exposée dans les montagnes de Samnium, par suite de l'imprévoyance du consul, fut sauvée par la bra-

voure et l'habileté de *Décimus Mus*; mais à Suessala, à l'entrée des gorges caudines, les forces combinées des deux consuls firent subir aux Samnites des pertes telles, qu'on recueillit sur le champ de bataille quarante mille de leurs boucliers. — Bientôt après, les Romains se virent menacés par leurs confédérés, les Latins, ce qui les engagea à conclure avec les Samnites une paix avantageuse et une alliance (340), afin de tourner leurs armes contre les ennemis les plus proches.

T. MANLIUS et V. CORVUS. Lorsque les Gaulois et les Romains se trouvaient en présence sur les rives de l'Anio, un géant gaulois s'avança sur le pont qui séparait les deux armées et qu'aucune des parties belligérantes ne voulait rompre pour ne trahir aucune crainte, et provoqua les plus braves Romains en duel. Un noble jeune homme, *Titus Manlius*, demanda aux consuls la permission de combattre (361); il s'avança, armé à la légère, vers le géant fanfaron, et, en s'approchant de lui si près qu'il ne pouvait faire aucun usage de ses grandes armes, il le perça de sa courte épée espagnole. Quand l'ennemi fut étendu sur le sol, Manlius lui enleva son collier taché de sang et le mit à son propre cou. Les Romains conduisirent le vainqueur vers le dictateur, au milieu de félicitations et d'acclamations. Parmi les plaisanteries des guerriers, on entendit le surnom de *Torquatus* (porte-collier) qui fut bientôt généralement usité et qui devint aussi un titre d'honneur de ses descendants et de sa famille (Liv. VII, 10). Les Gaulois se retirèrent sans combat dans la Campanie; mais l'année suivante, à leur retour, ils furent battus devant la porte Colline par le dictateur Q. Servilius Ahala. — Quelque temps après, un combat semblable eut lieu dans l'armée que Camille avait conduite en campagne. Tandis que les Romains étaient tranquillement à leurs postes, un Gaulois, remarquable par sa taille et son armure, s'avança, frappa son bouclier de sa lance,

et provoqua l'un des Romains à se battre avec lui (350). Un jeune tribun militaire, *Marcus Valerius*, sollicita du consul l'honneur d'entrer en lice. Selon le récit de Tite-Live, le combat des hommes fut éclipsé par l'intervention des dieux : au moment où le Romain était aux prises, un corbeau, tourné contre l'ennemi, se plaça tout à coup sur son casque. Le tribun militaire enchanté reconnut aussitôt un signe envoyé du ciel et fit cette prière : « que si un dieu ou une déesse lui avait envoyé ce message ailé, il ou elle voudût bien l'assister amicalement et gracieusement. » Et alors, non seulement l'oiseau conserva la place qu'il avait prise, mais à chaque nouvel assaut il entr'ouvrait ses ailes et donnait des coups de bec et de griffe dans le visage et dans les yeux de l'ennemi, jusqu'à ce que celui-ci, effrayé à cet aspect, aveuglé et rendu fou, fut tué par Valérius. Le corbeau s'éleva dans les airs et disparut aux regards du côté de l'Orient. Jusque là les deux parties étaient restées immobiles à leurs postes. Mais quand le tribun voulut enlever l'armure du vaincu, les Gaulois ne tinrent pas plus longtemps en place ; les Romains coururent plus promptement encore vers le vainqueur. Alors, il s'éleva autour du cadavre du Gaulois une querelle qui se termina par une bataille sanglante. Les Romains remportèrent une victoire décisive. Marcus Valérius, surnommé depuis lors *Corvus* (le corbeau), fut élu consul sur ces entrefaites. Les habitants de *Cære* durent céder aux Romains la moitié de leur territoire, et ils reçurent, comme les *Faliskes*, le droit de cité romain sans suffrage (*civitas sine suffragio*), ce qui aboutissait à ce résultat que la commune conservait son administration propre par des magistrats qu'elle avait élus et son droit coutumier, mais qu'elle perdait son indépendance à l'extérieur, en sorte que les guerres et les alliances romaines étaient valables pour elle, et que les levées et les impôts atteignaient les habitants de *Cære* comme les citoyens romains ; relation qui fut de plus en plus fréquemment appliquée et qui fonda les *droits municipaux*. Les Romains garantirent leur frontière septentrionale contre les Etrusques par l'établissement des places fortes de *Sutrium* et de *Nepete*.

LA GUERRE LATINE (340-337).

§ 25. Les Latins ne voulaient pas reconnaître plus longtemps Rome comme tête de la ligue; ils prétendaient à une parfaite égalité et une fusion de l'État romain et de l'État latin en une seule communauté, et réclamaient une participation au sénat, au Consulat et à toutes les fonctions. Il en résulta une guerre furieuse, qui se termina à l'avantage des Romains par la bataille victorieuse du *Vésuve*, dans laquelle le consul plébéien *Décus Mus* se fit consacrer comme victime expiatoire et ensuite se précipita à cheval là où les rangs des ennemis étaient les plus épais (340). Avant le combat, le patricien Manlius Torquatus usa de toute la rigueur de la discipline romaine contre son propre fils, qui avait attaqué l'ennemi contre l'ordre de la bataille et l'avait vaincu. Le consul impitoyable fit exécuter la sentence de mort par le licteur; mais les guerriers honorèrent la mémoire du héros par de pompeuses funérailles. Après la victoire sanglante de Manlius à *Trifanum*, les Latins furent soumis dans l'espace de trois ans, et, après la dissolution de leur ligue, transportés en partie sur le territoire romain, en partie transformés en confédérés subjugués avec des villes libres (*municipes*). Le même sort fut réservé bientôt après aux Herniques, aux Éques et aux Volsques, qui entrèrent tous dans la condition de confédérés romains (*socii*) avec les droits différents des

villes isolées. Tous durent reconnaître la souveraineté du peuple romain, faire le service militaire, et subvenir par des contributions aux dépenses nécessitées par l'entretien des troupes. En revanche ils purent se gouverner eux-mêmes comme par le passé. Les éperons d'airain des navires pris à *Antium*, la vicille ville des pirates volsques, ornèrent depuis lors la tribune aux harangues (*rostra*) du Forum romain. De nombreux lots de terre qui furent distribués dans les territoires vaincus aux citoyens romains, et des colonies militaires bien assises assurèrent les nouvelles conquêtes. Ainsi Rome poursuivit son dessein d'envelopper d'un réseau solide les positions militaires qu'elle avait conquises, et de profiter par une politique magnanime des avantages obtenus sur les champs de bataille.

Quelques villes qui s'étaient conduites le plus bravement, comme *Aricie*, *Pedum*, *Lanuvium* et *Nomentum*, reçurent le DROIT LATIN, c'est à dire qu'elles conservaient leurs propres magistrats, obtinrent le droit de cité romaine avec quelques restrictions par la division en deux nouvelles tribus, et pouvaient, lorsqu'elles allaient à Rome et se soumettaient au cens, voter dans les comices, mais qu'elles perdaient leur indépendance. D'autres, comme les villes campaniennes de *Formie*, de *Capoue*, de *Fundi*, de *Cumes*, de *Suessula*, etc., devinrent des MUNICIPES avec une administration intérieure indépendante, sans droit de cité romain. Les habitants des municipes pouvaient, en gardant leur droit de cité indigène, s'établir à Rome, où ils devaient remplir toutes les obligations du citoyen romain, et jouissaient des avantages, mais non des droits de celui-ci. La reconnaissance des municipes ou la garantie réciproque du droit de cité déterminait que le citoyen d'une autre ville, qui voulait s'établir à Rome ou le Romain qui voulait s'établir dans une

autre ville, participerait à tous les avantages du droit de cité, à l'exception du droit de suffrage et de l'accès aux emplois publics, sans pourtant être véritablement citoyen et sans perdre le droit de cité de sa patrie. Cette situation répond à l'isoplitie des Grecs. Elle était très importante à cause des rapports multiples des peuples entre eux, et elle n'exista pas seulement dans les limites de l'Italie. Elle fut sans doute unie fréquemment au droit d'hospitalité. Ce doit avoir été le cas notamment pour Cœre, et la conséquence en fut que les Cœrites qui s'établissaient à Rome furent inscrits comme manants sur un rôle particulier de contributions avec le droit de cité inférieur. — Pour affaiblir les villes latines par l'isolement, on abolit le droit de mariage (*connubium*) et d'acquisition de propriété, qui leur avait été commun jusque-là ; les Latins cessèrent aussi de servir dans les légions romaines et marchèrent dans les rangs des confédérés. De semblables municipes, dans lesquels un *préfet* romain administrait la justice selon le droit romain, s'appelaient *PRÆFECTURES*. — Lorsqu'un certain nombre de nouveaux citoyens colons étaient conduits dans un municipe pour servir en quelque sorte de garnison et de tige d'une bourgeoisie fidèle, il prenait le nom de *COLONIE*, ce qui ne signifiait point un nouvel établissement. Les colons, dans l'origine généralement au nombre de trois cents, auxquels les anciens habitants devaient toujours céder un tiers de leurs terres, furent d'abord pris parmi les habitants pauvres, mais bientôt aussi parmi les Latins alliés ; de là la distinction entre les *coloniæ civicum* et *latinorum*. Dans leur disposition intérieure, les colonies ne s'écartaient des autres municipes qu'en ce que, dans ceux-ci, on avait coutume de souffrir encore des restes de leur droit antérieur, ce qui n'existait point dans les colonies.

LA DEUXIÈME ET LA TROISIÈME GUERRE SAMNITE (525-290).

§ 26. Le bonheur des Romains éveilla la jalousie des Samnites. La prise de possession de « l'ancienne

et de la nouvelle ville » grecque de *Néopolis*, que les Samnites et les Tarentins avaient vainement cherché à défendre par des troupes de garnison, et l'établissement d'une colonie militaire à *Frégelles* sur les frontières samnites, institution par laquelle les Romains assuraient les conquêtes faites et en favorisaient de nouvelles (§ 25), amenèrent bientôt une reprise des hostilités entre les deux peuples avides de combats; les Campaniens, les Lucaniens et les États grecs de la Basse Italie prirent aussi part au conflit. Les avantages que remportèrent les Romains dans les premières années, auraient été perdus par l'imprévoyance des consuls *Véturius* et *Posthumius* dans les hautes *fourches caudines* entourées de côtes escarpées (321), où l'armée cernée dut se rendre au chef ennemi *Pontius* et passer honteusement sous le joug après avoir livré ses armes et donné des otages, si le Sénat romain n'avait pas, avec une duplicité sans pareille, déclaré nul le traité de paix conclu avec *Pontius* dans un moment de nécessité, et livré, selon leur désir, aux Samnites, les consuls enchaînés qui avaient transgressé leurs pouvoirs contre la loi et la tradition. Les Samnites cependant n'acceptèrent pas les consuls qui leur étaient renvoyés; ils épargnèrent même les otages qui avaient mérité la mort, selon le droit de la guerre, et ils reprirent en même temps les armes. Rome se releva pleine de honte et d'amertume. Les généraux suivants, et notamment *Papirius Cursor* (coureur) et *Fabius Maximus*, s'efforcèrent de laver l'opprobre et de rétablir l'honneur militaire à Rome (319). *Luceria* fut prise,

la liberté fut rendue aux otages prisonniers et la garnison envoyée sous le joug. Ces entreprises furent couronnées d'un succès tel qu'au bout de quelques années les Samnites (313), malgré une seconde victoire à *Lautules*, ne purent plus résister seuls aux assauts des Romains, et durent chercher des secours à l'étranger.

§ 27. Les Étrusques, qui craignaient la grandeur croissante de Rome, prirent d'abord les armes ; mais déjà trois ans plus tard, *Fabius Maximus* anéantit la fleur de leurs troupes (310-309) par la victoire du lac de *Vadimon* et de *Pérouse*, tandis que *Papirius* vainquit à *Longula* les Samnites qui s'avançaient en riches armures et en tuniques de pourpre avec des boucliers d'argent. Les peuplades d'origine sabelline s'unirent alors aux Samnites, mais elles furent aussi en partie soumises, en partie détachées des autres par des traités particuliers et placées dans la situation des confédérées ou des municipales. Ces coups répétés brisèrent la force des Samnites. Après la bataille décisive de *Bovianum* (305), qui eut pour suite la perte de cette place militaire capitale et la prise de son gouverneur *Statius Gellius*, ils conclurent une paix (304), par laquelle ils conservèrent, à la vérité, leur indépendance, mais ils durent aussi reconnaître celle des Lucaniens qui se trouvaient auparavant sous leur domination. Cette paix ne dura pourtant que six ans ; les Romains employèrent cet intervalle à subjuguier complètement les peuplades environnantes et à établir des forteresses et des routes pour les armées. Les Samnites, irrités de cet

accroissement de puissance de leurs adversaires et de leur propre démembrement, cherchèrent à ramener à eux les Lucaniens en butte aux déchirements des partis. Mais une partie de la population invoqua le secours des Romains, dont la promesse amena la *troisième guerre samnite* (298). Celle-ci se termina bientôt de la même manière que les autres. Les Samnites perdirent leur territoire dévasté par les généraux romains et se retirèrent en Ombrie pour être plus près de leurs nouveaux confédérés, les Ombriens, les Gaulois et les Étrusques. Mais la *bataille de Sentinum* (295) dont la victoire resta longtemps incertaine, jusqu'à ce qu'elle se tournât du côté des Romains par le dévouement du jeune Décus Mus, émule de son père, renversa le dernier espoir des alliés. Dans cette guerre le nom de Fabius et de Décus se trouvèrent liés presque à chaque haut fait. Bientôt après, le général *Pontius* tomba au pouvoir des Romains. Que ce fût le vainqueur de Caudium ou son fils, toujours est-il que ce fût une action vile et indigne du peuple romain, de le conduire enchaîné à Rome et de le faire massacrer en prison (292). En vain le *bataillon sacré* des Samnites, qui avait juré de préférer la mort à la fuite, tenta d'opposer encore aux Romains son épée toujours victorieuse; CURIUS DENTATUS qui voulait commander à des riches plutôt que d'être riche lui-même, lui fit subir une seconde défaite qui arrosa le champ de bataille du sang de la jeunesse samnite, l'orgueil de la nation. Dès lors, les Samnites et leurs alliés, les Ombriens, les Étrusques et les Gaulois-Sénonois durent recon-

naître la suprématie de Rome et servir, comme confédérés, d'arrière-ban aux vainqueurs. Les Romains s'assurèrent par de nombreuses colonies militaires la possession des pays conquis, mais ils traitèrent les vaincus avec une douceur habile (290).

GUERRE AVEC TARENTE ET PYRRHUS (281-275).

§ 28. Pendant les guerres samnites, les *Tarentins* riches, efféminés et lâches avaient tenu une conduite équivoque; ils s'étaient emparés des navires romains qui étaient entrés dans leurs ports, en avaient massacré ou vendu l'équipage, et traité avec mépris un ambassadeur romain qui leur offrait un traité avantageux. Aussi, à peine les Romains se furent-ils rendus maîtres de leurs ennemis, qu'ils tournèrent leurs armes vers la Basse Italie, où déjà quelques colonies grecques, comme *Thurii*, *Crotone* et *Locres*, avaient conclu avec eux une alliance défensive. Les *Tarentins*, sentant leur faiblesse, appelèrent à leur aide le belliqueux *PYRRHUS*, roi d'ÉPIRE, avide d'aventures et de conquêtes, qui saisit avec empressement cette occasion d'acquérir une nouvelle gloire militaire, et se transporta en Italie avec une armée de mercenaires de toutes les nations. En partie par son excellente *phalange*, en partie par les *éléphants* inconnus aux Romains, *Pyrrhus* remporta la victoire dans deux batailles (280-279) — à *Héraclée* sur *Lavinus* et à *Asculum* où le troisième *Décius* se voua à la mort, — mais avec de telles pertes que, pendant la première il s'écria : « Avec de tels soldats, le monde

serait à moi, » et pendant la seconde : « Encore une victoire semblable, et je suis perdu. » Après ces revers, le Sénat romain ne paraissait pas éloigné de conclure avec l'adversaire qui s'était avancé jusqu'à quatre lieues de la ville aux sept collines et auquel les villes grecques et les peuplades de la Basse-Italie s'étaient rendues, une paix défavorable et de garantir l'indépendance des États qui avaient secoué le joug ; mais l'aveugle *Appius Claudius*, qui se fit conduire au Sénat dans le moment décisif, combattit ces intentions, et poussa l'assemblée à répondre qu'une paix ne pourrait être négociée qu'après le départ de Pyrrhus de l'Italie ; principe qui, exprimé ici pour la première fois, servit à Rome de règle pour l'avenir. La sagesse et l'attitude pleine de dignité du Sénat, qui fit à l'orateur thessalien *Cinéas*, envoyé de Pyrrhus, l'impression d'une « assemblée de rois, » le civisme, la droiture et la simplicité des généraux romains *Fabricius* et *Curius Dentatus* excitèrent l'admiration du roi chevaleresque qui n'avait connu jusque-là que le monde grec dégénéré, au même degré que la bravoure, l'héroïsme et la science militaire des légions.

PYRRHUS. Dans les circonstances difficiles au milieu desquelles Pyrrhus s'était trouvé dès sa jeunesse, « il se perfectionna, dit Niebuhr, dans l'art de gagner et de dominer quiconque s'approchait de lui. C'est par un charme semblable qu'il attirait à lui des peuples étrangers et éveillait en eux le désir de l'avoir pour roi ; mais tout son talent ne s'étendait qu'aux détails, et son seul plaisir était de gagner. Il était plus grand dans les batailles que dans les expéditions ; et comme, avec la confiance

de pouvoir prouver son art et ses facultés dans chaque nouvelle bataille, il se consolait presque inconsidérément de la ruine d'une entreprise, de même il s'irritait de tout effort pour conserver à lui des partisans qu'il avait gagnés ; il préférait les laisser se séparer de nouveau de lui. Il avait l'insouciance de la connaissance de ses forces. Jouir de celles-ci par l'exercice était son unique but. »

§ 29. Pyrrhus perdit bientôt toute espérance de voir se terminer heureusement la guerre avec Rome. Il ne cherchait que l'occasion de pouvoir quitter honorablement le sol de l'Italie. C'est pourquoi il accueillit avec joie la demande que lui firent les Syracusains de protéger la liberté des villes helléniques de Sicile contre les Carthaginois (278). Dans sa pensée aventureuse, il se voyait déjà maître d'un empire grec d'Occident, qui aurait ses points d'appui solides à Tarente et à Syracuse. Mais le plan qu'il avait formé de s'emparer de la belle île échoua et, lorsqu'après un séjour de trois ans il retourna à Tarente, les ailes de « l'aigle » étaient paralysées ; les combats et la maladie avaient éclairci les rangs des vieux soldats, le bien-être et la soif de butin avaient ébranlé la discipline, les rapports et le contact avec les Italiques avaient brisé leur orgueil patriotique. Bientôt les forces raffermies des Romains sous le belliqueux Curius Dentatus, lui firent subir à *Maleventum* (nommée depuis BENEVENTUM) une défaite telle (275) qu'il se vit obligé de se retirer promptement. D'un esprit inquiet, il entreprit bientôt après une expédition hasardeuse dans le Péloponnèse, d'où il ne revint pas. La même année où

Pyrrhus, dans une épaisse mêlée devant Argos, fut renversé de cheval par un jet de pierre et tué par le capitaine ennemi, Tarente devint tributaire des Romains et perdit ses murailles, ses armes et ses vaisseaux de guerre. La soumission des *Lucaniens*, des *Apuliens* et des *Bruttiens* affermit, l'année suivante, la domination de Rome sur la Basse Italie. La conclusion de la guerre fut la conquête de *Rhegium* (270), qu'une légion séditeuse de la Campanie avait tenue en sa possession pendant dix ans, après avoir massacré les habitants. De cette population de brigands, tout ce qui échappa à l'épée fut fouetté en place publique à Rome et décapité. A partir de ce moment, la puissance et le bien-être des États grecs de cette région furent détruits pour jamais. Les descendants de la bourgeoisie hellénique de Posidonia se réunissaient secrètement un jour chaque année, pour se rappeler en pleurant les anciennes mœurs, la langue et la constitution anciennes. Les peuplades vaincues durent reconnaître, soit à titre de confédérés, soit à titre de sujets, la souveraineté de Rome, et les villes dépeuplées furent rattachées plus étroitement à Rome par la naturalisation de colons romains auxquels les autres habitants étaient soumis. Elles perdirent le droit de faire la guerre en leur nom et de conclure librement des traités avec l'étranger, et les navires capturés mirent les Romains en état de commencer les hostilités contre les Carthaginois maîtres de la mer, qui, en dépit du traité d'alliance qu'ils avaient conclu contre Pyrrhus, s'étaient montrés douteux et déloyaux pendant la

guerre. Vers la même époque, lorsque toute l'Italie, depuis le Rubicon jusqu'au détroit de Messine, fut soumise aux Romains, Ptolémée Philadelphie d'Égypte envoya une pompeuse ambassade pour rechercher l'amitié et l'alliance de Rome, qui lui furent volontiers accordées. Dès lors Rome entra dans le cercle des grands événements politiques qui, liés aux noms des Carthaginois et des maisons souveraines d'Alexandrie, exerçaient leur empire depuis les colonnes d'Hercule jusqu'au delà de l'Indus.

. Ce fut le plus beau temps de la République. La vertu rigide, les mœurs austères, la simplicité de la vie écartaient la richesse et le luxe. Curius et Fabricius moururent, comme autrefois en Grèce Aristide, tellement pauvres que l'État prit soin de doter leurs filles, et que les funérailles de Fabius Maximus durent être faites aux frais de ses amis. La vertu et la grandeur d'âme donnaient seules le rang et la considération; patriciens et plébéiens rivalisaient d'héroïsme et de bravoure. Par l'extension des frontières romaines, les assemblées du peuple perdirent peu à peu leur terrain légitime et l'autorité politique se concentra de plus en plus dans le Sénat; comme le remarque Mommsen, « le jugement sévère de l'histoire doit reconnaître que cette corporation a compris à temps et dignement rempli sa haute mission. Appelée, non par le vain hasard de la naissance, mais par le libre choix de la nation; confirmé de cinq en cinq ans par la censure des hommes les plus respectables; nommé à vie et indépendant de l'expiration du mandat ou de l'opinion variable du peuple; uni et concentré depuis l'égalisation des classes; renfermant en lui tout ce que le peuple possédait d'intelligence politique et de vues pratiques; investi d'un pouvoir illimité dans toutes les questions financières et dans la conduite de la politique extérieure; dominant entièrement les pouvoirs exécutifs par leur courte

durée et par l'intervention tribunitienne, devenue serviable depuis la cessation des disputes de classes, le Sénat romain était l'expression la plus noble de la nation, la première corporation politique de tous les temps par son esprit de suite et sa prudence, son unité et son patriotisme, une « assemblée de rois » qui parvint à unir l'énergie despotique à l'abandon républicain. Jamais un État n'a été protégé au dehors plus fermement et plus sûrement que Rome dans son beau temps par le Sénat. Par lui, le peuple romain est parvenu à accomplir la plus grandiose de toutes les œuvres humaines, il s'est gouverné sagement et heureusement par lui-même. »

LUTTES DE ROME AVEC CARTHAGE.

CARTHAGE ET SYRACUSE.

§ 30. Au ix^e siècle avant notre ère (880), des émigrants phéniciens (puniques) fondèrent sur une hauteur pétreuse de la côte septentrionale d'Afrique, au fond du large golfe ouvert pour deux ports, la ville marchande de *Carthage*, qui arriva bientôt à un haut degré de puissance et de bien-être par l'activité et la prudence souvent accompagnée de ruse et de tromperie (*foi punique*) de ses habitants. Après avoir rendu tributaires les peuplades africaines du voisinage, elle força les autres colonies phéniciennes (Utique, Hippone, Leptis, etc.) à former une ligue de villes sous son hégémonie, soumit avec le temps les colonies tyriennes au sud de l'Espagne et dans la plupart des îles de la Méditerranée (Sicile, Corse, Sardaigne, Baléares, Malte, etc.) et fonda de nouvelles colonies. Mais ses établissements n'étaient pas, comme les colonies grecques, des succursales de civilisation ; ils servaient seulement au commerce et à la cupidité des riches marchands, qui y tiraient un profit énorme des fabriques et des

mines, en récoltaient les moissons dorées, y occupaient les emplois lucratifs et obligeaient les habitants à servir dans l'armée et sur la flotte. Les tribus de pasteurs et de paysans libyens mêmes, auxquels ils imposèrent leur langue et leurs mœurs, ne furent pas tirées par eux de leur état sauvage et primitif. Les « Libyphéniciens » ne servaient qu'à contre-cœur dans les armées carthaginoises, et leurs vaisseaux n'étaient montés que par des esclaves et des rameurs serviles. La disposition en forme de jardins des environs opulents et fertiles de Carthage et les superbes maisons de campagne qui s'élevaient sur les hauteurs couvertes d'oliviers et d'orangers témoignaient de la richesse qu'ils avaient acquise par leur commerce lucratif et leur économie rurale; mais leur caractère resta rude et cruel et tourné seulement vers les côtés sombres de la vie. — La constitution était *aristocratique*. Un petit conseil choisi dans la *noblesse de naissance* et un grand conseil pris dans la *noblesse d'argent*, présidés par deux *suffètes*, analogues aux rois de Sparte, possédaient le pouvoir législatif et dirigeaient l'administration de la justice, l'armée et le gouvernement, tandis que les cas extraordinaires étaient seuls soumis à la décision de l'*assemblée du peuple*. Le puissant *conseil des Cent hommes*, composé des familles les plus notables, surveillait l'État et demandait compte aux généraux et aux fonctionnaires de leur gestion. Cet exclusivisme aristocratique entravait la formation d'une classe moyenne et bourgeoise et engendrait dans la masse des mécontentements, une indifférence apathique et des inclinations vénales. Entre la classe dominante des riches marchands, des propriétaires fonciers et des hauts dignitaires, et celle de la masse du peuple qui vivait au jour le jour, il y avait un large interstice qui devint un abîme pour l'État et la nation. Les revenus publics étaient inépuisables, tellement que Polybe appelle Carthage la ville la plus riche du monde, et il s'y développa un vaste système de banque et de finances, auquel aucun autre n'était comparable; les ressources militaires étaient très grandes, la flotte de guerre et la puissance navale étaient

supérieures à celles de toutes les autres nations ; mais les abus sociaux et la soif de jouissances de la bourgeoisie régnante rongeaient la racine de cette organisation. Les sciences et les arts n'étaient cultivés qu'en vue de leur utilité ; les Carthaginois étaient étrangers à la vie intellectuelle. Leur culte fondé sur l'adoration des astres, et en particulier l'hommage rendu et les horribles sacrifices offerts au Dieu du feu *Moloch*, attestent la cruauté du caractère des Carthaginois et leur sombre conception du monde.

§ 31. Les Carthaginois s'étaient établis en Sicile depuis des siècles déjà, et y avaient lutté avec les Syracusains pour la domination de l'île et des colonies grecques. A l'époque de la guerre des Perses, le tyran syracusain *Gélon* leur fit subir une grande défaite (480) ; mais les dissensions des communes grecques qui consommaient leurs forces dans des luttes intestines, les ramenèrent dans l'île bien située. Appelé au secours par les Ségestins, *Hannibal*, fils de Giscon, traversa la Méditerranée, attaqua *Sélinus*, *Himère*, et la riche et superbe *Agrigente* et rapporta dans sa patrie une grande quantité de prisonniers et de butin. L'effroi qu'inspirèrent ces revers permit à *Denys*, jeune et brave guerrier, fils d'un pauvre mulier, d'arriver à la souveraineté de Syracuse (405-368) ; mais plus occupé d'affermir son pouvoir que de vaincre et de chasser l'ennemi, il acheta la paix des Carthaginois au prix de *Sélinus*, d'*Agrigente* et d'autres villes grecques de la côte septentrionale, et s'abandonna ensuite à la débauche et aux vices de son naturel ombrageux et vindicatif. Sous son fils et successeur (368-345), les Carthaginois étendirent encore leurs possessions, et ils dirigeaient déjà leurs regards vers la capitale, Syracuse, déchirée par la fureur des partis (358). La réalisation de leurs projets fut arrêtée pour quelque temps par le héros corinthien *Timoléon* qui, après avoir délivré Syracuse de la tyrannie de *Denys le Jeune*, remporta sur eux la victoire de *Crimissus* (343) et les força à se contenter du district à l'ouest du *Lycus* (*Halycus*) ; mais sous le hardi tyran *Agathoclès* (317-289)

qui s'était élevé de l'état inférieur de potier à la souveraineté de Syracuse, la lutte fut poursuivie avec des chances si diverses, qu'en même temps Syracuse fut assiégée par les Carthaginois et Carthage par l'armée d'Agathoclès ; en effet, tandis que les Carthaginois, appelés par les ennemis du tyran, poussaient le siège avec négligence, Agathoclès épia le moment favorable et, au milieu des vaisseaux ennemis, fit voile vers les côtes de l'Afrique. Après avoir débarqué, il fit mettre le feu à sa flotte, pour ne laisser aux soldats que le choix entre la mort et la victoire, et, par sa résolution et sa bravoure, s'empara bientôt de tout le territoire punique, à l'exception de la capitale ; pendant ce temps, le général carthaginois Hamilcar était battu devant Syracuse, fait prisonnier et mis à mort. Agathoclès alors invoqua le secours du gouverneur de Cyrène en lui faisant des promesses séduisantes. Celui-ci accéda à sa demande ; mais sous prétexte qu'il avait l'intention de trahir, il fut assailli par le rusé Syracusain et tué dans le combat ; ses soldats, au nombre de 20,000, furent contraints à entrer au service d'Agathoclès, qui, dans l'orgueil de sa puissance et dans l'espoir d'être bientôt maître de toute l'Afrique septentrionale, s'attribua le titre de roi (306). Mais la fortune ne tarda pas à changer. Vaincu dans une bataille par les Carthaginois, il s'enfuit secrètement en Sicile, et abandonna ses soldats en pays étranger ; ceux-ci, irrités d'une pareille perfidie, massacrèrent son fils et entrèrent ensuite au service des Carthaginois. Agathoclès raffermi son pouvoir à Syracuse par des violences et des cruautés, et l'étendit sur la plus grande partie de l'île ; un poison que lui fit prendre son propre petit-fils consuma tellement ses forces qu'il consentit à être brûlé (289). Après la mort de l'audacieux aventurier, l'île fut livrée à une anarchie sauvage. Les mercenaires campaniens, nommés *Mamertins*, s'emparèrent, en s'en retournant (281), de la ville de *Messine*, tuèrent ou expulsèrent la population mâle dont ils se partagèrent les biens, les femmes et les enfants. Puis, ils pillèrent et ravagèrent les environs et jetèrent dans toute l'île un dés-

ordre et une consternation que les Carthaginois cherchèrent à faire tourner à leur profit. Pyrrhus fut appelé en aide par les Syracusains ; il assiégea *Lilybée* et fit les préparatifs d'un débarquement en Afrique ; mais pourtant, comme il avait conçu le projet de s'emparer lui-même de l'île, comme il violait les constitutions des communes et opprimait les citoyens par des exactions, les Grecs de Sicile l'obligèrent à s'en retourner promptement. La Sicile se trouva par là replongée dans son ancienne confusion, parce que les Mamertins dévastaient impunément le pays en cachant leurs rapines derrière les murailles de Messine. Alors les Syracusains choisirent pour général (275) et ensuite pour roi (270) le brave, affable et généreux *Hiéron*, descendant de *Gélon*, qui s'avança, avec une armée de citoyens et de mercenaires contre les Mamertins, les défit en campagne et les pressa tellement en cernant leur ville de Messine, qu'ils cherchèrent des secours à l'étranger. Les uns tenaient pour les Carthaginois, qui, par envie d'*Hiéron* et des Syracusains, avaient offert leurs secours et avaient fait prendre possession de la citadelle de Messine par leur général *Hannon* ; la majorité pourtant invoqua l'assistance des Romains.

DENYS ET TIMOLÉON. Denys le Jeune, que son noble beau-frère *Dion* avaient vainement cherché, avec l'aide du philosophe *Platon*, à détourner de la débauche et des cruautés, fut enfin expulsé par l'intervention de *Dion* qui était revenu de l'exil (358) ; mais après que l'honnête *Dion* eût été tué par un faux ami ambitieux, tandis que l'anarchie et le désordre régnaient à Syracuse, Denys qui, dans l'intervalle, avait vécu à Locres au milieu de la débauche et des plaisirs grossiers, parvint à s'emparer pour la seconde fois de la tyrannie. Mais l'expérience ne l'avait rendu ni plus sage ni meilleur ; c'est pourquoi les Syracusains, fatigués de ses débordements, se tournèrent vers Corinthe et demandèrent du secours à leur ville-mère. Les Corinthiens leur envoyèrent une flotte et une armée sous la conduite du sévère et rigide *Timoléon*, qui, peu de temps auparavant, avait montré

son zèle pour la liberté démocratique en prenant part au meurtre de son propre frère qui s'était érigé en tyran de Corinthe, et qui saisit avec joie l'occasion d'apaiser son trouble intérieur par de nouveaux exploits et d'échapper à la malédiction de sa mère qui pesait sur lui. Il chassa Denys qui, à partir de ce moment, devint maître d'école à Corinthe (345) et établit à Syracuse une *constitution républicaine sur des bases démocratiques modérées*. Après que Timoléon eût détruit la citadelle de Syracuse pour rendre impossible le retour de la tyrannie, qu'il eût battu les Carthaginois sur le fleuve *Crimissus* et les eût forcés à faire la paix (343), il acheva ses jours à Syracuse au milieu de grands honneurs († 337). Les pompeuses funérailles et les larmes sincères dont le peuple honora son libérateur, étaient des preuves significatives de l'estime qu'il faisait de son civisme. — Au temps d'Agathoclès, le sicilien TIMŒUS (mort vers 256) composa, pendant un exil de cinquante ans à Athènes, son *Histoire de Sicile* sous forme d'annales, et un ouvrage sur les *Expéditions de Pyrrhus*. Nous ne possédons de ces deux écrits que quelques extraits et quelques fragments. Il passait pour partial, médisant et peu délicat, et son style fut blâmé tantôt comme sec et froid, tantôt comme ampoulé et déclamatoire. En revanche, il apportait du soin dans l'application des sciences accessoires et surtout de la géographie et de la chronologie.

LA PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE (264-241).

§ 32. Pour les Romains, la fertilité et la beauté de l'île voisine étaient trop séduisantes pour qu'ils n'accueillissent point, après quelque opposition de la part des citoyens scrupuleux, la proposition d'alliance défensive des Mamertins adonnés au brigandage, quoiqu'ils ne se dissimulassent point que les Carthaginois ombrageux, déjà en possession de

la citadelle de Messine, feraient tous les efforts pour empêcher l'approche menaçante de Rome, et qu'il parût dangereux à plusieurs d'abandonner la politique continentale par laquelle les pères avaient fondé la grandeur de Rome et de s'aventurer dans une nouvelle carrière dont personne ne pouvait entrevoir l'issue. C'était un de ces moments où le calcul cesse et où la foi dans sa propre étoile et dans l'étoile de la patrie donne seule le courage de saisir la main qui fait un signe dans les ténèbres de l'avenir. Le sénat porta l'affaire devant l'assemblée du peuple, pour ne pas prendre cette décision importante de sa propre autorité, et ce fut seulement après son adhésion que le traité peu honorable avec les Mamertins fut conclu ; le consul *Appius Claudius Caudex* franchit alors le détroit de Messine par une nuit épaisse. L'armée romaine parvint aussitôt (263) à chasser les ennemis, divisés entre eux, des murs de la ville, à amener Hiéron dans une ligue avec Rome, et, après un combat sanglant, funeste aux deux parties, à arracher *Agrigente* aux Carthaginois qui crucifièrent leur général Hannon, parce qu'il s'était laissé prendre la citadelle de Messine (261). Mais les conquêtes que les Romains firent sur terre dans les années suivantes ne dédommagèrent point les alliés du trouble apporté dans leur commerce ni de leurs pertes sur mer ; car les Romains ne parvinrent pas à opposer une flotte en rapport avec la puissance navale des Carthaginois et à leur enlever l'empire de la mer. Aussi, firent-ils construire, sur le modèle d'un navire carthaginois à cinq ponts qui avait échoué, des vaisseaux de guerre

qui furent pourvus d'un pont d'abordage protégé des deux côtés, au moyen duquel les bâtiments ennemis pouvaient être arrêtés et le combat rendu pareil à un combat sur terre. Par là, le consul *Caj. Duilius* gagna la première BATAILLE NAVALE à MYLES non loin des îles Lipari (260) et obtint pour récompense une colonne navale (*columna rostrata*) dans sa ville natale. Une seconde rencontre en mer, qui eut lieu au *promontoire tyndarique*, resta indécise. Les Romains alors résolurent de terminer promptement la guerre par un voyage hardi vers l'Afrique. Après la grande victoire navale à la hauteur d'Ecnomus, ils s'ouvrirent la mer et se dirigèrent vers l'Afrique avec une flotte de 330 voiles et une armée de terre considérable sous la conduite du brave consul RÉGULUS. Du port de *Clupea* où l'armée aborda sans obstacle, Régulus, soutenu par les villes et les peuplades de Numidie, s'avança en conquérant et en dévastant le long des côtes et s'approcha des portes de la capitale surprise. Les Carthaginois implorèrent la paix; mais le fier vainqueur leur ayant imposé la dure condition non seulement de renoncer à la Sicile et à la Sardaigne, mais aussi de se reconnaître dépendants de Rome et dans les guerres futures d'accroître la flotte romaine de leurs vaisseaux, ils reprirent courage et se préparèrent à une résistance désespérée. La nécessité leur prêta de l'énergie; ils renforcèrent leurs troupes d'excellents cavaliers numides et de mercenaires grecs, et confièrent à un général expérimenté, au Spartiate *Xanthippe*, la conduite de la guerre défensive. Celui-ci vainquit les Romains près du port

de *Tunes* (255); de cette belle armée, 2,000 hommes seulement se sauvèrent; les autres furent tués ou faits prisonniers de guerre avec le consul. Les Carthaginois châtièrent terriblement les communes qui les avaient abandonnés; trois mille chefs numides furent mis en croix.

§ 33. A ce coup succéda une série de revers. Deux flottes furent détruites par la tempête, en sorte que les Romains renoncèrent pour quelques années à la guerre sur mer; sur terre ils ne combattaient qu'en masse par crainte des éléphants qui avaient décidé la victoire à *Tunes*, mais dont eux-mêmes ne se servaient pas encore à cette époque. Ils reprirent courage seulement lorsque, sous la conduite de *Cæcilius Metellus*, dans une sortie de *Panorme* qu'ils avaient conquise après la perte d'Agrigente, ils vainquirent le général carthaginois *Hasdrubal* (251) et s'emparèrent de tous les éléphants. Vers ce temps vraisemblablement les Carthaginois envoyèrent Régulus à Rome pour effectuer un échange de prisonniers, et, quand il l'eut déconseillé au sénat et fut retourné pour tenir son serment, le firent périr de la façon la plus cruelle. Les Romains firent des préparatifs pour assiéger les places fortes de *Lilybæum* et de *Drepanum*; mais leurs attaques contre les invincibles citadelles maritimes échouèrent; et comme l'inhabile consul Appius Claudius, malgré les auspices défavorables, changea mal à propos le plan des opérations, il fut battu par terre et par mer devant Drepanum. La guerre ensuite se traîna en longueur (249), au milieu de petits combats et d'entreprises insigni-

fiantes, jusqu'à ce que l'excellent général carthaginois HAMILCAR BARCAS, le chef du parti démocratique (Barcinien), y apportât une nouvelle vie. Après s'être emparé de la forteresse d'*Eryx* et avoir assuré à ses soldats un abri où Drepanum pouvait leur fournir tout ce qui leur était nécessaire et où ils s'établirent commodément, il observa, du haut d'une éminence de rochers, tous les mouvements des Romains, parcourut le pays plat et entreprit des incursions dans la Basse Italie, sans s'inquiéter des armées romaines qui, de la plaine, le tenaient assiégé (242). Cela n'était possible qu'aussi longtemps qu'Hamilcar se tenait ouverte la communication avec Drepanum et qu'aucune flotte romaine n'empêchait les transports par eau. Mais dès qu'à Rome, à la suite d'un magnifique élan de patriotisme, une flotte de 200 voiles eût été équipée à l'aide de contributions privées et de l'aliénation du trésor du temple, et que le consul LUTATIUS CATULUS eût battu près des *îles OEgatiques* l'escadre ennemie avec les vaisseaux de transport, les eût en partie submergés, en partie capturés, les Carthaginois furent obligés de conclure promptement une paix (241) par laquelle ils renonçaient à la Sicile et aux petites îles environnantes et consentaient à payer une indemnité considérable pour les dépenses de la guerre. Le général descendit des montagnes qu'il avait longtemps détendues et remit aux nouveaux maîtres de l'île les forteresses que Carthage avait possédées sans interruption depuis au moins 400 ans, et contre les murs desquelles étaient venus se briser tous les assauts des Hellènes. A partir de ce moment,

il y eut à Carthage, sous la conduite d'Hannon le Grand, un parti modéré de la paix, opposé au parti national barcinien.

La SICILE, « le grenier de l'Italie, » devint la première *province* romaine. Un pays transformé en province romaine recevait du général vainqueur, sous réserve de la confirmation du sénat, une organisation particulière, et était alors administré par un *propréteur* ou un *proconsul* avec un *légal* et un *questeur*. D'abord les gouverneurs furent nommés spécialement pour cet emploi ; mais plus tard, les préteurs et les consuls qui quittaient leurs fonctions tiraient au sort le gouvernement qui était ordinairement conféré pour un an. Outre l'administration, les proconsuls et les propréteurs avaient aussi dans leurs attributions la justice et la guerre. La justice était rendue, dans les affaires civiles des citoyens entre eux, d'après le droit indigène, mais dans toutes les questions qui concernaient le droit public et le droit des gens, d'après le droit romain et en langue latine, ce qui était pour les lointains pays barbares une source de civilisation, mais aussi de lésion et d'oppression. Les Romains tiraient des provinces différentes sortes de revenus ; outre le domaine public qu'ils affermaient à des sociétés, ils percevaient encore des impôts personnels et fonciers, en argent ou en dîmes, des droits de pacage sur les pâturages publics, des redevances sur les mines et sur les salines, des droits d'ancrage, etc. Les impôts n'étaient pas perçus immédiatement, mais affermés. Les sujets des provinces perdaient le droit de porter les armes, et n'envoyaient pas même un contingent aux armées romaines ; les places fortes avaient une garnison romaine. Au reste, les diverses villes étaient traitées différemment sous le rapport des impositions et de la juridiction, selon la conduite qu'elles avaient tenue pendant la guerre, façon d'agir qui éteignait tout esprit public et éveillait l'envie et la rivalité.

LA GUERRE GAULOISE. — LES CARTHAGINOIS
EN ESPAGNE.

§ 34. Pendant que les Carthaginois avaient à soutenir, après la paix, contre leurs troupes mercenaires révoltées dont ils voulaient rogner la solde promise, une guerre d'extermination qui dura trois ans, s'étendit sur tout le pays réduit au désespoir par la dureté et l'oppression puniques et faillit causer la ruine de l'État, jusqu'à ce qu'enfin elle fût terminée d'une façon sanglante et cruelle par la science militaire d'Hamilcar (238), les Romains occupèrent l'île de *Sardaigne* qui appartenait aux Carthaginois et dont la garnison révoltée et les habitants belliqueux invoquèrent le secours de Rome. Ils la joignirent à l'île de *Corse* qu'ils conquièrent également après des combats furieux contre les habitants à demi sauvages, et formèrent ainsi une deuxième « *province romaine* » (229). Ils enlevèrent ensuite aux corsaires illyriens qui infestaient les côtes de la mer Adriatique et de la mer Ionienne, troublaient le commerce et avaient même capturé quelques navires romains et tué un ambassadeur, l'île de *Corcyre* avec les villes d'*Épidamnos* (Durazzo) et d'*Apollonie*, et arrêtaient les pirateries. La place forte d'*Aquilée*, fondée plus tard au N.-E. de l'Italie empêcha pour toujours le retour des brigandages. La deuxième fermeture du *temple de Janus* qui tombe à cette époque et qui indiquait d'une manière symbolique une paix générale (la première eut lieu sous Numa, la troisième et dernière

sous Auguste) ne peut avoir été que de courte durée, puisque vers 226 déjà toute la force de Rome se trouva engagée dans une guerre avec les *Gaulois-Cisalpins* qui, irrités de la fondation de nouvelles colonies militaires dans leur pays, voulaient mettre une barrière aux envahissements des Romains et à cet effet avaient appelé à leur aide leurs frères celtiques des Alpes et de la vallée supérieure du Rhône (Gésates). Déjà le terrible ennemi, portant la flamme et le ravage et battant partout les troupes opposées, se trouvait devant Clusium, lorsque les Romains s'avancèrent à sa rencontre à la tête des peuplades italiques effrayées et firent subir à *Télamon* sur les côtes d'Etrurie, non loin de l'embouchure de l'Ombrone, une telle défaite aux Gaulois braves, mais mal armés, que 40,000 d'entre eux couvrirent le champ de bataille et que 10,000 prisonniers de guerre tombèrent entre les mains des vainqueurs. Une deuxième victoire remportée quelques années plus tard (222) sur le Pô (à Clastidium) par MARCELLUS, après un combat dans lequel Viridomar, roi des Gésates, fut tué de la main des Romains, mit en la puissance de ceux-ci la Haute Italie avec Milan, la capitale des *Insubriens* également vaincus. Les Romains se trouvèrent ainsi maîtres de l'Italie jusqu'à ses frontières naturelles, les Alpes, et cherchèrent à assurer leurs nouvelles possessions par des colonies militaires (Placentia, Crémone). Les fertiles contrées d'en deçà et d'au delà du Pô furent d'abord attirées dans la fédération italique (220) et reliées à la capitale par des grandes routes (la voie *flaminienn*e

et la voie *émilienne*), mais par la suite elles furent transformées en province romaine sous le nom de *Gaule cisalpine*.

§ 35. Cependant les Carthaginois trouvèrent une compensation à leurs pertes dans l'Espagne méridionale, riche en métaux. La possession de *Gadès* (Cadix) et d'autres points de la côte favorablement situés leur facilita la conquête du pays. Le parti national de la guerre des Carthaginois avait des chefs capables et entreprenants dans l'énergique Hamilcar et dans ses trois fils, « l'engeance du lion, » qu'il élevait dans les camps comme les héritiers de ses desseins, de son génie et de sa haine. Les conquêtes d'Hamilcar sur le Guadalquivir (Bœtès) et sur la Guadiana (Anas) furent de beaucoup étendues par son successeur et son gendre *Hasdrubal* qui fonda la *Nouvelle Carthage* (Carthagène), excellente place d'armes avec un bon port et le magnifique « château royal » d'Hasdrubal. Par le talent militaire d'Hamilcar qui trouva la mort dans un âge peu avancé en combattant bravement en pleine campagne, et par l'habileté politique d'Hasdrubal, fut fondé en Espagne un empire carthaginois (228) qui comprenait les plus belles contrées du littoral du sud et de l'est de la péninsule et qui devint florissant par son agriculture, ses mines et son commerce. Cette prospérité excita la crainte et l'envie des Romains ; c'est pourquoi, par un traité avec Hasdrubal (226) ils fixèrent d'abord l'*Èbre* (Iberus) comme une frontière infranchissable et conclurent ensuite une alliance défensive avec la colonie grecque de *Sagonte*. La méfiance amena bien-

tôt une rupture, lorsque le choix de l'armée appela à la place d'Hasdrubal enlevé prématurément par un assassinat, le fils d'Hamilcar, HANNIBAL âgé de 28 ans (220) qui joignait à la prudence de son prédécesseur l'intrépidité et la promptitude de vue de son père et qui, dans son adolescence, avait juré devant l'autel une éternelle haine au nom romain. Son corps robuste, exercé à la course, à la lutte et à l'équitation, était tellement endurci qu'il supportait aisément les fatigues et les privations de la vie de camp. Après quelques démêlés favorables avec les peuplades espagnoles, Hannibal prit le prétexte d'un différend sur les limites (219) pour assiéger Sagonte et commencer la guerre qui d'ailleurs était inévitable tôt ou tard. En vain des ambassadeurs romains l'en dissuadèrent; il les adressa au sénat carthaginois et en attendant serra la ville de si près, qu'il la conquit en huit mois. Sagonte fut changée en un monceau de décombres; les habitants s'ensevelirent sous les ruines de leurs maisons ou se précipitèrent dans les flammes qui consumèrent leurs biens et leurs trésors entassés sur la place publique; ceux qui restèrent furent passés au fil de l'épée. Hannibal, en véritable représentant de son peuple, se conduisit avec une impitoyable rigueur, sans la moindre trace de l'humanité qui animait les Grecs, du droit qui animait les Romains. Mais c'était un homme d'état richement doué, un général qui joignait la prudence à l'énergie, la présence d'esprit à la fougue, une nature dominante qui exerçait sur les hommes une puissance souveraine. Il avait reçu, comme une part d'héritage

de sa nation, la ruse et la finesse inventive, particulières au caractère punique. — Dans l'entre temps, l'ambassade romaine était arrivée à Carthage, et comme l'assemblée du conseil hésitait à lui livrer le général qui avait agi arbitrairement, l'orateur Quintus Fabius déclara qu'il portait dans son sein la paix ou la guerre, qu'elle n'avait qu'à choisir; et quand elle demanda la guerre à voix haute, il ouvrit sa toge déployée.

Les anciens habitants de l'Espagne, *Celtes* et *Ibères* qui vivaient en partie isolés, en partie mélangés (*Celtibères*), étaient, comme les *Lusitaniens* en Portugal, les *Cantabres* et les *Basques* dans l'Espagne septentrionale, braves et belliqueux, et surtout fort habiles dans les escarmouches et la guerre des montagnes (*guerilla*); mais comme ils n'avaient entre eux aucune cohésion politique, ils devenaient aisément, malgré tout leur courage, la proie de peuples civilisés.

LA DEUXIÈME GUERRE PUNIQUE (218-201).

§ 36. Au printemps de l'année 218, Hannibal traversa l'Èbre, soumit les peuplades qui habitaient entre ce fleuve et les Pyrénées, et envahit ensuite la Gaule avec une armée de Lybiens et d'Espagnols, forte de 60,000 fantassins, 9,000 cavaliers et 37 éléphants, tandis que son frère Hasdrubal tenait l'Espagne dans le respect avec une armée mélangée et une flotte imposante. Après qu'Hannibal se fût frayé un chemin à travers la Gaule méridionale et eût traversé le Rhône (*Rhodanus*) malgré l'opposition d'une

division de l'armée romaine, il entreprit le mémorable PASSAGE DES ALPES (le mont Cénis ou le petit Saint Bernard). Au milieu de combats continuels avec les rudes habitants des montagnes, les Allobroges et les Centrons, l'armée gravit, sans chemin tracé et sans gîte, les hauteurs couvertes de neige et de glace, et s'avança sur les murailles de rochers en côtoyant des abîmes. Le quinzième jour, l'armée diminuée de plus de moitié et privée presque entièrement de bêtes de somme et de trait, arriva dans la Haute Italie. Mais avec ces troupes animées de sentiments d'honneur et d'orgueil et excitées par l'appât du butin, un général aussi éminent qu'Hannibal, qui avait grandi dans les camps et possédait à un degré rare l'amour des soldats, pouvait tout oser dans un pays dont les habitants soumis depuis peu aspiraient après une occasion favorable pour secouer le joug des Romains et saluaient les Carthaginois comme leurs libérateurs. Aussi, à peine le brave consul CORN. SCIPION eût-il été vaincu et grièvement blessé dans un engagement de cavalerie aux bords du Tessin, et son collègue, l'impétueux et imprudent SEMPRONIUS complètement défait dans la *bataille précipitée de la Trébia*, malgré la bravoure admirable de ses soldats harassés de fatigue, mourants de faim et trempés d'eau, que la *Gaule cisalpine* tomba au pouvoir d'Hannibal et renforça de cavaliers bien équipés et de fantasins endurcis son armée affaiblie (217). Après avoir pris quelque repos en *Ligurie*, il entreprit sur les rudes Apennins une marche très pénible, pendant laquelle une inflammation lui fit perdre un œil, et

il pénétra en dévastateur dans l'Étrurie par la vallée de l'Arno, qu'inondaient les eaux du printemps. Au LAC DE TRASIMÈNE où *Magon*, frère d'Hannibal, attendait avec la cavalerie dans une embuscade, le consul FLAMINIUS atteignit le général carthaginois ; mais il expia sa précipitation inconsidérée par une défaite complète dans laquelle il succomba lui-même ; ses soldats furent tués en partie, en partie noyés dans les flots argentés du lac. Un tremblement de terre qui déchira le sol pendant le jour nébuleux du combat et ouvrit un tombeau aux victimes, passa inaperçu dans la chaleur de l'action. Toute l'Étrurie était perdue, et le chemin de Rome était ouvert au vainqueur ; mais repoussé des murs de *Spolette*, il préféra se retirer en Apulie non loin des côtes de l'est, à travers les pays habités par les petites peuplades sabellines et couverts de métairies romaines, afin d'attirer à lui les peuplades belliqueuses de la Basse Italie.

§ 37. Ici le général carthaginois rencontra un homme qui lui causa de grands embarras par sa prévoyance et sa sagesse, le dictateur FABIVS MAXIVS LE TEMPORISEUR (*cunctator*), un adversaire de la souveraineté populaire démocratique et de ses chefs. Celui-ci évita toute bataille rangée, mais il poursuivit pas à pas l'armée ennemie en tirant profit de chacune de ses positions défavorables. En Campanie, il la mit, par l'occupation des hauteurs de *Casilinum*, dans une situation si mauvaise, qu'Hannibal ne parvint à se sauver que par une ruse, en chassant sur la montagne des bœufs avec des fagots enflammés aux cornes

et en trompant ainsi l'ennemi. La prudence du dictateur et la fidélité des confédérés italiens et grecs, qui fermaient leurs villes aux Carthaginois et s'imposaient volontairement les plus grands sacrifices et les plus grands efforts, maintinrent Rome debout. Mais les murmures du peuple inintelligent contre la tactique lente et méthodique du vieux dictateur qui résistait aux tendances de l'esprit populaire et restait fidèle au bon vieux temps où le sénat était tout-puissant et où l'on avait confiance dans les sacrifices et les prières, aussi bien que les plaintes des confédérés durement foulés par les armées ennemies, engagèrent l'année suivante le consul (plébéien) TÉRENTIUS VARRON, le héros incapable du parti, à abandonner cette conduite prudente que conseillait aussi son collègue (patricien) PAUL-ÉMILE, et à tenter une nouvelle bataille. La terrible DÉFAITE DES ROMAINS à CANNES (216) montra bientôt combien Fabius et Paul-Émile avaient eu raison. Plus de 40,000 fantassins romains, 2,700 chevaliers, 80 hommes de rang sénatorial, le généreux Paul-Émile à la tête, couvrirent le champ de bataille ; presque chaque famille eut une perte à déplorer. Les survivants furent faits prisonniers, et les fugitifs traités comme infâmes et obligés à servir sans solde par le sénat inébranlable qui conserva, dans ces circonstances cruelles, son courage et sa force d'âme. La défection de toute la Basse Italie qui se rendit à Hannibal et une alliance avec Syracuse, où Hiéron mourut vers ce temps et où le superbe et incapable *Hiéronyme* prit les rênes du gouvernement, furent les suites les plus immédiates

de cette bataille désastreuse; et, comme si Rome devait trouver sa fin dans cette année, la légion envoyée en Gaule fut aussi entièrement détruite avec son chef. En Espagne seulement, les frères Scipion sauvèrent l'honneur militaire des Romains, et par la défaite d'Hasdrubal sur l'Èbre, entravèrent le plan de réunir toute la puissance carthaginoise pour ruiner la ville orgueilleuse. — Le jour de la bataille de Cannes fut marqué de noir dans le calendrier romain, comme autrefois le jour du malheur de l'Allia (§ 21). Après la bataille, Hannibal envoya, dit-on, à Carthage, comme signe de sa victoire, trois boisseaux d'anneaux d'or qui avaient été enlevés aux bras des chevaliers tués. Cependant, il ne jugea pas à propos de marcher aussitôt sur Rome avec son armée affaiblie, comme on le lui conseillait.

§ 38. Pendant que les charmes et les mœurs dissolues de la riche et voluptueuse ville de *Capoue* et de la séduisante Campanie où Hannibal passa l'hiver, énervaient les rudes guerriers, et que son armée diminuée ne recevait pas de renforts convenables, à l'instigation d'un contre-parti envieux de Carthage, on s'occupait à Rome d'aplanir les différends entre le sénat et le peuple, entre les aristocrates et les démocrates, différends qui avaient amené jusque-là tous les malheurs. Le remerciement que le sénat adressa au triste consul Térentius Varron à son retour à Rome, « de n'avoir pas désespéré du salut de la patrie, » fut le symptôme de la conclusion de la paix et de la réconciliation des partis; le sénat ensuite reprit effectivement la haute direction de la

guerre, et l'assemblée du peuple ne conserva plus que la sanction formelle. Fortifiés par cette union, les Romains firent alors de nouveaux préparatifs avec une animation extraordinaire, en appelant sous les armes tous les hommes sortis de l'adolescence, et en enrôlant les débiteurs, les criminels, et jusqu'aux esclaves. On voulait faire comprendre au dernier citoyen que pour lui, comme pour tous, il n'y avait pas de paix et que le salut n'était que dans la victoire. A l'entrée du printemps, ils purent mettre des troupes fraîches en campagne. Deux rencontres heureuses, l'une à *Nola* sous *Marcellus* (215), l'autre à *Bénévent* (214) où les *légions d'esclaves* conduites par l'héroïque *Sempronius Gracchus* conquièrent leur liberté, remplirent les Romains d'un nouveau courage et les mirent en état de châtier les villes qui les avaient abandonnés. *Marcellus* fit voile pour la Sicile et assiégea *Syracuse* qui, bien que déchirée par les partis après le meurtre du roi *Hiéronyme*, se défendit avec courage et bonheur, avec l'aide de l'inventif mathématicien et physicien *ARCHIMÈDE*, en sorte que *Marcellus* ne parvint à se rendre maître de la ville, avec de grands efforts, qu'après un siège de trois ans (212). La vengeance des Romains fut terrible; les soldats massacrèrent et pillèrent; *Archimède* fut tué sur ses études; les plus beaux ouvrages d'art furent transportés à Rome, et *Syracuse* perdit à jamais son éclat. Toute la Sicile appartint de nouveau aux Romains. Mais le bien-être, la civilisation et la liberté avaient disparu dans ces guerres effroyables; les Romains même durent sauver l'île d'une ruine totale

par l'éloignement des sauvages troupes de bandits. Hannibal trouva à cette perte quelque compensation dans Tarente et les villes grecques de la côte sud-est, d'où il fit alliance avec Philippe III de Macédoine (§ 41); mais les Romains ayant cerné et serré de près Capoue avec deux légions, il chercha à délivrer la ville inquiétée, par une marche devant les portes de Rome, dans l'espoir que les Romains s'empresseraient de secourir la capitale et abandonneraient le siège. Mais une légion suffit pour obliger Hannibal à se retirer du voisinage dévasté de la capitale, et Capoue affamée et divisée dut se rendre à l'autre légion (211). Vingt-sept sénateurs moururent de leur propre main, 53 par la hache du bourreau; les citoyens furent réduits à l'esclavage et leurs biens furent donnés à des étrangers. Les trésors de Capoue furent transportés à Rome, tous les droits furent anéantis et depuis lors des *préfets* romains commandèrent dans la ville. Atella et d'autres villes de la Campanie subirent un sort semblable. Deux ans plus tard, Tarente retomba également au pouvoir des Romains (209). Fabius Maximus, « le bouclier de Rome, » emmena 30,000 habitants comme esclaves et emporta 70,000 livres d'or et d'argent comme butin, mais il laissa aux Grecs humiliés les statues « des dieux irrités. » La conquête de Tarente fut le dernier fait d'armes du vieux général; il mourut bientôt après, confiant dans la victoire finale de sa patrie. La terreur ramena bientôt tous les peuples italiques sous la domination de Rome, et la position d'Hannibal sans argent, sans envois de renforts ni de provisions, devint plus difficile d'année

en année. Le pays reconquis fut traité rigoureusement; des colons romains et latins envahirent les villes dépeuplées. Toute l'Italie était dans une situation effroyable; les métairies étaient détruites, les champs restaient en friche, des villages florissants étaient devenus des gîtes de mendiants et de brigands; le trésor romain était épuisé, toute l'épargne était dépensée.

§ 39. L'Espagne était désormais la seule espérance d'Hannibal abandonné par son ingrate patrie. Après plusieurs combats, Hasdrubal y était devenu maître de tous les pays au sud de l'Èbre, par la défaite et la mort des deux frères Publius et Cnéius Scipion (211). Mais les choses prirent une autre tournure, lorsque le généreux CORNÉLIUS SCIPION, âgé de 24 ans, également grand comme général et comme ami des efforts intellectuels, obtint le commandement qu'il avait sollicité dans ce pays lointain et se présenta comme vengeur de son père et de son oncle. Par sa bravoure et son talent militaire, il s'empara bientôt de la forte place maritime de Nouvelle-Carthage et d'autres possessions des Carthaginois, tandis que par sa douceur et son affabilité il gagna les chefs indigènes, et par la supériorité de son esprit il acquit en peu de temps une telle considération et une telle puissance qu'Hasdrubal, après avoir perdu la bataille de *Bacula*, résolut de se rendre à l'appel de son frère, de partir pour l'Italie où vers le même temps (208) l'héroïque Marcellus, « l'épée de Rome, » avait été tué à *Venusia* par une embûche des Carthaginois et où les confédérés romains, fatigués et épuisés par la

guerre, commencaient à hésiter. Dans l'intention de porter un coup décisif à Rome, il prit le chemin des Alpes comme l'avait fait Hannibal, entra dans la Haute Italie, et, renforcé par des troupes gauloises, il se tourna alors, de la plaine du Pô, vers la côte de la mer Adriatique, pour rejoindre son frère, qui était campé dans l'Apulie vis-à-vis du consul CLAUDIUS NÉRON. Mais la résolution hardie de ce consul, d'opérer, par une expédition vers l'Ombrie, sa jonction avec son collègue LIVIUS SALINATOR et ensuite d'attaquer l'ennemi avec des forces combinées, amena la mort du courageux Hasdrubal (207) et la destruction de son armée sur le petit fleuve *Metaurus* (ou *Sena*), avant qu'Hannibal eût reçu l'avis de son arrivée, parce que les Romains avaient saisi tous les messagers. A la tête sanglante d'Hasdrubal, qu'à son retour le consul jeta dans le camp ennemi, le général abattu reconnut le triste destin de Carthage.

§ 40. C'est surtout dans l'infortune qu'Hannibal déploya tous ses talents militaires : sans secours du dehors, sans alliés en Italie, il se maintint plusieurs années encore avec le reste de son armée dans le voisinage de Crotone, dans le Brutium, et résista à un ennemi supérieur en nombre. Cependant Corn. Scipion conquiert Gades, le dernier boulevard des Carthaginois, et, après avoir entièrement soumis l'Espagne, il revint triomphant et chargé de butin à Rome où il obtint le consulat par la faveur du peuple (205). Mais son âme avide d'exploits ne trouvait point de repos dans la capitale, où il avait beaucoup d'adversaires puissants et où la loi et la constitution

opposaient de grands obstacles à ses efforts personnels, tandis que l'enthousiasme populaire le poussait à de nouvelles entreprises. Il était l'astre qui semblait destiné à apporter à son pays la victoire et la paix. Le sénat circonspect n'ayant pas approuvé le plan d'un débarquement et d'une campagne en Afrique, Scipion, nommé gouverneur de Sicile (204), ouvrit à Syracuse un camp d'enrôlement, et quand il eut réuni autour de lui beaucoup de volontaires et notamment les guerriers qui s'étaient enfuis de Cannes et qui aspiraient à rétablir leur honneur, il franchit la mer Méditerranée. Avec l'aide du roi numide *Masinissa* qui avait combattu autrefois avec Carthage contre Scipion, mais qui avait changé de parti, depuis que son voisin *Syphax*, roi de la Numidie occidentale et ami des Carthaginois, lui avait enlevé sa belle fiancée carthaginoise *Sophonisbe*, fille d'Hasdrubal, et l'avait forcé à fuir dans le désert, les Romains incendièrent, non loin d'Utique, le camp des Numides et des Carthaginois (203), qui consistait en tentes de jonc et de paille et en cabanes de bois, et firent subir une grande défaite aux ennemis alliés. Dans une seconde rencontre, Syphax, le fidèle allié de Carthage, tomba entre les mains du vainqueur; il fut envoyé comme prisonnier à Rome où le chagrin le conduisit bientôt au tombeau. Sa femme Sophonisbe espéra vainement se soustraire à la vengeance des Romains par un prompt mariage avec Masinissa. Menacée d'être livrée, elle préféra boire le poison que Masinissa lui-même lui fit présenter. Après de pareils coups, la dernière espérance de Carthage

reposait sur l'armée d'Italie, à laquelle on adressa un message pressant; et, quelque affliction qu'en ressentit le général carthaginois, il répondit à l'appel de sa patrie qui le sollicitait de revenir, et ému jusqu'aux larmes, il quitta le pays de sa gloire, en abandonnant à la vengeance des Romains les villes et les peuplades alliées de la Basse Italie.—L'arrivée du grand capitaine rompit les négociations entamées par le gouvernement carthaginois en vue d'obtenir la paix et rendit au parti patriotique son ancienne considération. Il devait échouer dans la tentative qu'il fit pour amener son antagoniste victorieux, par une entrevue personnelle, à des conditions de paix plus avantageuses et pour le disposer à la modération en lui rappelant les vicissitudes de la fortune. Scipion exigea une soumission absolue; Hannibal alors se décida à un combat décisif; la BATAILLE DE ZAMA (202) se termina, malgré la bravoure des vieux guerriers et les dispositions habiles du chef expérimenté, par la défaite des Carthaginois. Les mêmes soldats qui, quatorze ans auparavant, avaient fléchi à Cannes, exercèrent des représailles sur leurs anciens vainqueurs, et rétablirent leur honneur militaire. Hannibal lui-même conseilla la paix, si dures qu'en fussent les conditions. Les Carthaginois durent promettre de n'entreprendre aucune guerre sans l'assentiment des Romains, se désister de leurs prétentions sur l'Espagne, livrer leurs navires de guerre et s'engager à payer annuellement un tribut élevé. Après avoir incendié la flotte carthaginoise et conféré le royaume des deux Numidies à Masinissa, Scipion,

appelé depuis lors l'AFRICAIN, revint à Rome où il entra en triomphe à travers les rues ornées, tandis qu'Hannibal, contrarié par les Romains soupçonneux dans ses efforts pour fermer les blessures de sa patrie par de bonnes ordonnances et de sages réformes, dut enfin quitter sa ville natale en fugitif et porter à la cour d'Antiochus, roi de Syrie, la haine ardente qu'il avait vouée aux Romains. A partir de ce moment, Rome posséda l'hégémonie incontestée sur le domaine occidental de la Méditerranée; mais la population de l'Italie avait diminué d'un quart. Pourtant, le Romain à qui les dieux avaient permis de survivre à cette lutte de géants, pouvait regarder avec fierté dans le passé et avec confiance dans l'avenir. L'entière soumission et l'extermination partielle des habitants celtiques de la plaine du Pô, et l'assujettissement de la population inquiète et belliqueuse de l'Espagne aux abondantes mines d'or et d'argent, terminèrent la grande lutte en Occident.

SOUSSION DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE.

§ 41. Vers ce temps, régnait sur la Macédoine et sur une partie de la Grèce le roi Philippe III, jeune homme plein d'intelligence et d'esprit, mais déloyal et sensuel, véritable fils de son époque par son arrogance et son immoralité, comme par ses exploits chevaleresques. Le voisinage menaçant des Romains à Dyrrachium et à Apollonie l'engagea à conclure une alliance avec Hannibal (§ 38); mais au lieu de seconder vigoureusement le général carthaginois, il

perdit son temps en combats infructueux par terre et par mer, accompagnés de scènes d'une cruauté sauvage, contre les alliés des Romains en Grèce et en Asie Mineure (les Étoliens, les Athéniens, les Rhodiens, Attale de Pergame, etc.), jusqu'à ce que l'heureuse fin de la guerre punique permit aux Romains de tourner leurs armes contre lui pour protéger leurs confédérés. Philippe, soutenu par la Ligue achéenne et d'autres États grecs, parvint à résister quelque temps. Il répondit à l'assaut et à la destruction de Chalcis dans l'Eubée, sa principale place d'armes, en ravageant le pays autour d'Athènes, et il repoussa les attaques en Macédoine même, en faisant preuve d'une grande adresse et d'une parfaite connaissance des lieux. Mais quand l'habile T. QUINCT. FLAMINIUS, épris de la littérature et de l'art helléniques, eut appelé en termes pompeux les États grecs à la liberté, eut attiré à lui les Achéens, et, non moins expert à la guerre qu'en politique, eut vaincu les Macédoniens aux *têtes de chien* (Cynocéphale) près de Pharsale (197), Philippe consentit à une paix par laquelle il reconnut l'indépendance de la Grèce, céda toutes ses possessions à l'étranger, abandonna sa flotte et une grosse somme d'argent, et renonça au droit d'entreprendre la guerre par lui-même. Les sollicitations passionnées de la haine nationale des Grecs pour la destruction de la Macédoine ne trouvèrent aucun crédit auprès du vainqueur humain qui s'intéressait au sort du roi délicat et chevaleresque.

§ 42. Pour flatter la vanité des Hellènes, l'adroit Flaminius fit annoncer pompeusement pendant les

fêtes isthmiques (196) la délivrance de la Grèce de la domination macédonienne et rétablit les relations politiques avec justice et équité. Les émigrants spartiates furent placés au sud de la péninsule et soustraits ainsi à la tyrannie de Nabis, que les Romains cherchaient à ménager, malgré son opiniâtreté. Mais la liberté n'est pas une grâce dont on dispose à son gré; et comment aurait-elle fleuri d'une manière régulière et durable chez une nation si divisée par les haines passionnées des partis? On s'aperçut bientôt que l'on n'avait fait que changer de maître; les Macédoniens avaient été remplacés par les puissants Romains qui, en possession des trois « menottes, » *Démétrias, Chalcis et Acrocorinthe*, pouvaient comprimer tout élan national. Aussi, l'enthousiasme pour les libérateurs se perdit-il peu à peu; les Étoliens sauvages et querelleurs, qui avaient formé une ligue semblable à celle des Achéens, et étaient hostiles aux Romains à cause de la protection que ceux-ci accordaient au cruel Nabis, cherchèrent à exciter contre eux le roi de Syrie Antiochus III (le grand). Antiochus se laissa d'autant plus facilement persuader qu'Hannibal lui conseillait également de combattre les Romains et que le sénat avait blessé son orgueil en demandant qu'il affranchît les États grecs de l'Asie Mineure et renonçât à ses conquêtes en Thrace. Allié aux Étoliens, et confiant dans la fermentation qui régnait en Espagne et dans d'autres provinces, il commença donc la guerre. Mais au lieu d'attaquer immédiatement les Romains en Italie, de concert avec Philippe de Macédoine,

comme le lui conseillait Hannibal, « le libérateur » perdit son temps dans l'Eubée au milieu de fêtes et de banquets somptueux, et désobliga le roi de Macédoine en faisant ensevelir pompeusement les ossements blanchissants de ceux qui étaient tombés à Cynocéphale, tandis que les Romains s'avançaient rapidement en Thessalie après l'assaut des *Thermopyles* par *M. Porcius Caton* (191) qui avait été à une excellente école militaire dans l'Espagne montagnueuse, battaient le roi de Syrie et l'obligeaient à retourner en hâte dans l'Asie Mineure avec les débris de son armée. Il y fut poursuivi par une armée romaine, sous la conduite de *Luc. Corn. Scipion*, que son frère, l'Africain, secondait comme conseiller. Après la victoire navale de la flotte romaine-rhodienne au promontoire *Myonnesos* (190), une bataille meurtrière fut livrée par un sombre jour de pluie à *MAGNÉSIE*, sur le mont *Sipylos* en Lydie; elle fut fatale à Antiochus et força le roi fugitif et délaissé à acheter la paix par l'abandon de toutes ses possessions européennes et de tous les pays de l'Asie Mineure en deçà du Taurus et par le paiement d'une énorme indemnité. Le nombre des morts fut, dit-on, de 50,000 dans l'armée syrienne, et de 300 seulement dans l'armée romaine. Jamais une grande puissance ne fut anéantie si promptement et si ignominieusement. Le pays enlevé, y compris la Galatie conquise l'année suivante par le consul *Manlius Vulso*, fut attribué en attendant aux Rhodiens dont l'île était alors la première puissance maritime et commerciale dans les eaux orientales, et à *Eumènes de Pergame*,

pour prix de leur aide et de leur fidélité et comme compensation des dommages qu'ils avaient subis, ou bien, l'on en forma des États indépendants, mais impuissants et déchirés par des querelles éternelles, jusqu'à ce que les luttes intestines et les dissensions de ces États protégés et le soulèvement des derniers Attalides amenèrent l'érection d'une *province Asia* (130) de la Méditerranée à l'Halys et au Taurus. Les Étolien, brigands à la solde de tous les princes et de tous les États, furent soumis aussi (par *Fulvius Nobilior*) dépouillés de leur indépendance, et, comme les princes et les villes du Méandre supérieur et de la Pamphylie, condamnés à livrer leur argent et leurs trésors artistiques. Les Romains rapportèrent du riche Orient dans la capitale un butin incommensurable; mais à la suite de la victoire et de la richesse, le luxe, la magnificence et la soif de jouissances s'introduisirent aussi dans la puissante ville. Le sénat remit le reste des tributs et renvoya les otages au roi Philippe de Macédoine qui avait tenu pour les Romains dans cette guerre. Mais il avait compté sur beaucoup plus, et l'humiliation prétendue qu'on lui faisait subir en rabaissant les services qu'il avait rendus, engendra, chez l'orgueilleux roi, une aigreur qui aurait amené une nouvelle guerre, si une réconciliation n'avait été opérée par son fils Démétrius qui avait vécu quelque temps à Rome comme otage et s'était acquis l'amour et la confiance du sénat et du peuple. *Hannibal*, menacé d'être livré aux Romains, trouva un asile chez *Prusias* de Bithynie, auquel il rendit d'excellents services dans une guerre contre

Eumènes de Pergame. Mais comme Prusias à son tour n'osait pas le protéger plus longtemps, il prit du poison pour n'avoir pas à supporter le dédain de ses ennemis exécrés (183). Il y était préparé depuis longtemps, « car il connaissait les Romains et la parole des rois. » Dans une lutte de cinquante ans, il avait tenu loyalement le serment de sa jeunesse. Vers le même temps, son grand adversaire Scipion mourut aussi dans son bien de campagne de Linteraum en Campanie, loin de Rome d'où l'avait chassé la jalousie de ses ennemis, après avoir donné l'ordre aux siens « de ne pas déposer son cadavre dans la ville natale pour laquelle il avait vécu et où reposaient ses aïeux. » Le dernier beau jour qui avait précédé son exil volontaire avait été celui où, accusé faussement de corruption et d'infidélité, il avait déchiré ses livres de compte en présence du peuple et des accusateurs et invité les Romains à l'accompagner au temple de Jupiter pour célébrer l'anniversaire de la bataille de Zama, et où le peuple l'avait suivi au Capitole en poussant des cris d'allégresse.

RUINE DE LA DOMINATION DES ATTILADES A PERGAME.

Eumènes (197-158) qui signala son amour pour les arts et les sciences par la fondation de la riche bibliothèque de Pergame, eut pour successeur son frère *Attale II* (158-138), auquel succéda le fils d'Eumènes, *Attale III* Philopator (138-133). Celui-ci, prince cruel et bizarre, institua par son testament les Romains héritiers de son royaume et de tous ses biens. Ce legs prépara au sénat de grandes complications. A Rome même, l'héritage devint une pomme de discorde entre les partis querelleurs, et en Asie *Aristonicus*, fils naturel du roi décédé, leva le drapeau de la

révolte, et combattit longtemps avec bonheur et succès contre les légions romaines, en s'appuyant sur quelques princes et quelques villes libres de l'Asie Mineure, à la tête d'une imposante armée de mercenaires et d'esclaves affranchis, qu'il promettait de faire « citoyens de la ville du soleil. » Le consul et grand pontife Licinius Crassus Mucianus, l'un des hommes les plus riches et les plus distingués de Rome, fut vaincu par le chef d'insurgés et tué par ses lanciers thraces (130). Il ne voulut pas qu'un pareil ennemi eût la gloire d'exposer comme prisonnier le généralissime de Rome, et c'est pourquoi il excita les barbares à dessein. Mais bientôt la fortune changea. Aristonicus fut battu et conduit prisonnier à Rome où il mourut de mort violente. Pergame devint la capitale de la nouvelle province Asia.

§ 43. L'aigreur et la colère de Philippe III contre Rome passèrent à son fils illégitime *Persée*, qui, par de méchantes intrigues et des rapports perfides, avait porté le père défiant à tuer son noble fils Démétrius (181), bien disposé en faveur des Romains, et s'était frayé par le crime le chemin du trône. Philippe, convaincu trop tard de l'innocence de son fils et de la perfidie de Persée, était mort plein de repentir et de chagrin (179). Persée, entreprenant et ambitieux, mais sans perspicacité politique, était à peine en possession de son royaume, qu'au moyen des richesses immenses qu'il avait amassées secrètement à cet effet, il fit de grands préparatifs, recruta des confédérés et prit une attitude guerrière contre Rome. Mais l'avarice, le manque d'énergie et l'inexpérience amenèrent, après quelques avantages passagers, remportés par les fautes des généraux romains, la chute du roi mal conseillé et chargé de la malédiction pater-

nelle. Après la victoire de PAUL-ÉMILE à PYDNA (168), Persée se rendit à merci à l'amiral romain *Octavius*, dans l'île sacrée de Samothrace où il s'était réfugié avec quelques-uns de ses fidèles ; il fut conduit par les rues de Rome avec ses trésors, ses enfants et ses amis prisonniers, parmi lesquels se trouvait le roi Genthios d'Illyrie ; il mourut en captivité à Albe. La Macédoine, comme autrefois la Thessalie, fut démembrée en quatre cantons distincts et indépendants les uns des autres, rendue tributaire et gouvernée à la manière républicaine, avec une immixtion romaine. La Grèce, bouleversée par la trahison, les intrigues et les partis, et dépendante depuis longtemps par l'intervention des Romains à titre d'arbitres dans les querelles intestines, approchait également à des fin. Mille nobles achéens, parmi lesquels se trouvait le grand historien POLYBE, furent cités devant la justice romaine comme accusés d'intelligences secrètes avec Persée, et retenus pendant dix-sept ans comme otages en Italie, jusqu'à ce que la mort eût réduit leur nombre à trois cents ; le riche État commercial de Rhodes, qui avait servi maladroitement de conciliateur, fut obligé, par les mêmes raisons, de se soumettre, après beaucoup d'humiliations, à la souveraineté de Rome ; dans toutes les villes grecques, le parti macédonien fut poursuivi d'accusations de haute trahison et châtié par la perte de la liberté, des biens ou de la vie. Eumènes de Pergame lui-même, dont le dévouement à Rome était si manifeste que Persée avait attenté à sa vie, pouvait déjà prévoir, par la défaveur du sénat, qu'il passerait bientôt de l'état de

confédéré à celui de sujet. La basse flatterie et la soumission rampante des rois et des ambassadeurs étrangers, engendraient dans le sénat le plus profond mépris pour le monde grec-oriental. Lorsque le roi Prusias fut conduit dans le sénat, il tomba la face contre terre et rendit hommage « aux dieux sauveurs. » Faut-il s'étonner que dès lors les Romains ne gardèrent plus aucun ménagement dans leurs procédés à l'égard des princes et des États étrangers ? L'exemple le plus significatif de cette conduite arrogante est le fait du rude *Popilius Laenas* à l'égard du roi syrien *Antiochus Epiphanes* (168), engagé dans une campagne contre Alexandrie. L'ambassadeur romain lui tendit un écrit dans lequel le sénat lui offrait la paix avec l'Egypte. Antiochus, après l'avoir lu, répondit qu'il voulait consulter son conseil à ce sujet ; le Romain alors traça, avec un bâton, un cercle autour du roi, et lui dit qu'avant d'en sortir il aurait à lui faire connaître sa décision. Interdit par un pareil procédé, Antiochus répondit qu'il ferait ce qui conviendrait au sénat. — Dix-sept ans après la bataille de Pydna (151), un prétendu fils de Persée, encouragé par les succès des Carthaginois au début de la troisième guerre punique, leva le drapeau de la révolte en Macédoine et trouva des partisans parmi la population crédule et brouillonne de la Macédoine et de la Thessalie, fatiguées de la tyrannie romaine. Les Romains, après avoir vaincu l'imposteur mystérieux Andriscos, appelé ordinairement le faux (pseudo) Philippe, saisirent cette occasion souhaitée de faire transformer, par MÉTELLUS, la MACÉDOINE EN PROVINCE

ROMAINE (148). Elle conserva son ancienne délimitation, mais elle fut placée désormais sous un prévôt et trésorier romain. Quelques mouvements nationaux des Macédoniens, qui ne pouvaient oublier leur ancienne grandeur et leur glorieuse dynastie, furent aisément comprimés dans la suite. Métellus n'avait pas encore quitté le pays vaincu, lorsque l'ordre donné par des ambassadeurs romains aux Achéens d'écarter de la ligue Lacédémone qui leur était hostile, ainsi que Corinthe, Argos et plusieurs autres localités, et de leur rendre l'autonomie, excita la fureur du peuple de Corinthe et devint le signal d'une guerre avec la *ligue achéenne*. Les Achéens, sous la conduite de *Critolaos*, l'ennemi des Romains, furent vaincus par Métellus dans deux batailles, aux *Thermopyles* et à *Scarphea*, en Locride; mais il dut laisser poursuivre la guerre par son successeur MUMMIUS, homme inculte, peu accessible à la culture littéraire et artistique, qui, après la victoire de *Leucopetra* (rocher blanc), sur l'isthme, assiégea et détruisit la riche Corinthe par l'ordre du sénat et interdit, avec une exécration, la reconstruction de la ville (146). Ainsi disparut « la belle étoile d'Hellé, » le dernier joyau de la Grèce autrefois si riche en villes. Le général *Dioxos*, de Mégalo polis, s'empoisonna, après avoir fait périr sa femme dans les flammes de sa maison incendiée; les habitants de Corinthe furent en partie exterminés, en partie emmenés en esclavage, les trésors artistiques furent détruits, vendus ou transportés à Rome, et la Grèce changée en province romaine, sous le nom d'ACHAÏE et soumise au gouverneur

macédonien. Désormais les verges et les haches des proconsuls romains grondèrent aussi en Grèce. Mais le peuple hellénique fut traité avec plus de douceur et de ménagements que les « barbares » des autres pays; la vie communale fut mieux organisée, car les Romains écartèrent les constitutions démocratiques des villes et confièrent l'administration à un conseil composé des citoyens les plus capables. Pourtant, sous le poids des impositions romaines et des lois tyranniques, le bien-être des États, autrefois florissants, disparut bientôt, et l'on vit s'éteindre jusqu'à la dernière étincelle du patriotisme et de l'amour de la liberté des siècles précédents. Les Spartiates poursuivirent, comme mercenaires, le rude métier de la guerre, tandis que les Athéniens furent, quoique peu estimés, recherchés par les Romains pour leur amusement comme artistes et savants, comme comédiens et danseurs, comme poètes et beaux-esprits. Athènes cependant conserva toujours un certain rang après Alexandrie, Antioche, etc., comme école de civilisation de l'ancien monde.

LA TROISIÈME GUERRE PUNIQUE (149-146).

§ 44. Cependant Carthage avait retrouvé une situation assez florissante par le commerce intérieur et l'agriculture, surtout depuis qu'Hannibal était parvenu à renverser l'infâme et égoïste gouvernement aristocratique et à établir une administration bourgeoise qui protégeait et maintenait avec équité l'ordre et le droit et qui conduisait les affaires de

l'État avec tant de sagesse et d'intelligence, que les contributions de guerre pouvaient être payées aux Romains sans que les citoyens fussent obérés par des charges extraordinaires. Cet essor éveilla de nouveau l'envie des Romains remplis de haine nationale et donna de plus en plus de poids aux discours excitants de *Caton* qui, par irritation personnelle parce que les Carthaginois avaient rejeté son intervention dans leurs différends avec Masinissa, autant que par crainte de l'état commercial encore riche et puissant, demandait sans cesse la destruction de la ville rivale (*Præterea censeo Carthaginem esse delendam*). Les marchands romains, qui espéraient recueillir la succession de l'opulente Carthage, alimentèrent les flammes de la haine. Masinissa, instruit des dispositions du parti de la guerre et assuré de la protection romaine, agrandit son territoire aux dépens de ses voisins, leur enleva, en prétextant d'anciens droits, une quantité de localités et de districts florissants, et irrita les Carthaginois par d'incessantes querelles sur les limites et d'injustes empiétements, tellement qu'enfin, comme le jugement arbitral des Romains tournait toujours à l'avantage du Numide, leur ami, ils prirent les armes à l'instigation du parti des patriotes et notamment du brave Hasdrubal, et défendirent leur territoire. Rome y vit une rupture de la paix et saisit cette occasion bienvenue de déclarer la guerre. Les Carthaginois demandèrent grâce et livrèrent d'abord trois cents otages importants, ensuite leurs armes et leurs vaisseaux. Mais Rome ayant exigé que Carthage fût démolie et que les habi-

tauts ne pussent plus s'établir qu'à deux milles au moins de la mer, ils résolurent de s'enterrer sous les murailles de leurs maisons, plutôt que d'abandonner le sol de leur ville natale, la chère et ancienne patrie de la mer. Une fureur effroyable saisit la foule. Elle s'en prit aux fonctionnaires qui avaient conseillé de livrer les otages et les armes, elle tua les messagers qui avaient apporté la fatale nouvelle, elle extermina les Italiens qui séjournaient dans la ville. Bientôt la colère se tourna vers l'ennemi extérieur et remplit toutes les classes et toutes les familles du courage et du désir de se défendre jusqu'à la mort. La ville ressemblait à un camp, les temples étaient changés en fabriques d'armes; jour et nuit, tout le monde, sans distinction de sexe ni d'âge, construisait des machines et des engins de guerre; tout le monde travaillait au but suprême, le salut de la patrie. Pour avoir des poutres, on démolit les édifices publics; pour restaurer les cordes des arcs, les femmes se coupèrent les cheveux; dans un temps fabuleusement court, les murailles et les hommes furent de nouveau armés. Les légions exercées des Romains elles-mêmes ne purent résister à cet élan d'enthousiasme : battues à plusieurs reprises, elles furent mises dans une situation tellement critique, qu'elles revêtirent, avant l'âge légal, de la dignité consulaire avec un pouvoir dictatorial, le fils de *Paul Émile*, entré par *adoption* dans la famille de *Scipion l'Africain*, P. CORNÉLIUS SCIPION (*Émilien*), qui avait seul rapporté de la gloire des champs lybiens et avait déjà donné plusieurs preuves de hautes

aptitudes militaires. Celui-ci coupa, au moyen de murailles et de digues, toute communication avec Carthage par terre et par eau, en sorte que la famine et la maladie commencèrent à désoler la ville. Pourtant, les habitants ne voulaient point entendre parler de reddition; Hasdrubal, qui commandait, fit amener tous les prisonniers romains sur les créneaux des murailles, d'où ils furent précipités après avoir souffert les plus cruelles tortures, à la vue des assiégeants. Enfin Carthage fut prise après un combat acharné de six jours dans les rues de la malheureuse ville. Les Romains durent emporter d'assaut les édifices fortifiés les uns après les autres, et ils n'y parvinrent qu'en posant des planches de toit en toit ou transversalement au dessus des rues pour pénétrer de haut en bas dans la maison voisine ou opposée, et en renversant avec une rage effrénée tout ce qui s'opposait à leur passage. La soif de sang des guerriers furieux et un incendie terrible causèrent la mort de la plus grande partie de la population. Le reste se sauva sur la hauteur où était situé le temple d'Esculape, et demanda grâce. Lorsque la vie leur eut été accordée, ils parurent devant le vainqueur, au nombre de 30,000 hommes et 25,000 femmes, c'est à dire moins du dixième de l'ancienne population. Une troupe résolue de transfuges romains, qui occupaient, avec Hasdrubal et sa femme et ses enfants, et défendaient à outrance le temple du dieu sauveur, le plus haut sommet du château, mit elle-même, dans son désespoir, le feu à l'édifice et chercha la mort dans les flammes. Mais Hasdrubal ne put regarder la

mort en face; il s'enfuit vers le vainqueur et demanda la vie à genoux. On la lui accorda; mais quand son épouse le vit aux pieds de Scipion, elle sentit bondir son cœur orgueilleux à l'aspect de l'humiliation de sa chère patrie, et, en recommandant amèrement à son époux de conserver sa vie avec soin, elle se précipita dans les flammes avec ses fils. La lutte était terminée. L'allégresse fut sans bornes, dans le camp aussi bien qu'à Rome; mais Scipion, qui assista avec son ami Polybe à l'œuvre de destruction, versa des larmes de tristesse, et, songeant à l'inconstance de toute puissance et de toute grandeur humaines, il prononça les paroles homériques : « Un jour viendra où la sainte Ilion tombera. » Dans le sort de Carthage il pressentait l'avenir de sa propre patrie. Les cinquante mille prisonniers que le glaive avait épargnés, furent réduits en esclavage par le vainqueur qui porta, depuis lors, le surnom du JEUNE AFRICAÎN, et en partie vendus, en partie condamnés à languir en prison. Le sénat donna l'ordre de raser la ville de Carthage et les localités environnantes, de faire passer la charrue sur la place déserte et de charger le sol d'une malédiction éternelle, en sorte qu'on ne pût y élever aucune maison ni y semer aucun champ de blé. Un incendie, qui dura dix-sept jours, pour la mémoire des siècles, changea la fière souveraine de la mer Méditerranée en un monceau de décombres; et, à l'endroit où les Phéniciens actifs avaient trafiqué durant cinq cents ans, des esclaves romains menèrent paître désormais les troupeaux de leurs maîtres éloignés. Caton et Masinissa, les promoteurs

de ce désastre, ne virent pas la fin de leur œuvre; tous deux moururent à un âge avancé dans la première année de la guerre. Le territoire conquis devint la *province Afrique*.

Culture et littérature.

§ 45. Les relations des Romains avec la Grèce eurent une influence des plus heureuses pour le goût et la littérature, comme pour les mœurs et la manière de vivre. Les trésors de l'art hellénique, emportés des villes conquises, et les magnifiques productions littéraires du génie ouvrirent un nouveau monde à la partie éclairée de la nation et éveillèrent des sentiments encore inconnus. Un parti puissant, ayant à sa tête les généreux *Scipions*, *Marcellus*, *Flaminius* et d'autres encore, accueillit avec faveur la sagesse, la poésie et l'art helléniques, encouragea des savants, des poètes et des philosophes grecs, et chercha à transplanter à Rome l'esprit et la langue avec les trésors du peuple vaincu. Sous la protection des Scipions, des poètes romains imitèrent les modèles grecs. *PLAUTE* (254-184), pauvre Ombrien, emprunta aux comiques grecs de la jeune école le sujet et la forme de ses *comédies* spirituelles et pleines d'esprit d'observation, dans lesquelles, en véritable poète populaire, il joignit à la joyeuse humeur et aux vertes railleries qui, depuis lors, se naturalisèrent en Italie, une disposition ingénieuse et un style élégant, et plut ainsi à la foule comme aux gens instruits; *TÉRENCE* († 154) originairement esclave à Carthage, plus fin, plus réglé, mais moins original, imita des pièces du poète principal de la *comédie nouvelle*; l'Athénien Ménandre fut, dit-on, aidé dans ses travaux par le jeune *Scipion* et son ami *Lælius*; et le poète *ENNIUS* († 169), choisit les *exploits des Scipions* pour sujet de ses poésies épiques, écrites en hexamètres, mais dont il n'est resté que quelques fragments. *Caius Lucilius*, qui châtia

dans ses célèbres *satires* les mœurs légères et la contrefaçon grecque (grécomanie) des principaux Romains et glorifia les Scipions dans un poème héroïque, était également un ami du jeune Scipion. — Au reste, chez les Romains entièrement adonnés à la vie pratique, à la guerre, à l'administration publique, peu soucieux du perfectionnement de l'homme intime et exempts du désir d'idéaliser ce qui était humain et d'humaniser ce qui était sans vie, la culture intellectuelle et poétique ne pouvait arriver au même degré d'élévation que chez les Grecs ; le drame grec était trop délicat et trop sublime pour un peuple sensuel qui se divertissait aux jeux de gladiateurs, aux combats d'animaux et aux jeux mimiques et satiriques (*atellanes* et *fescennines*) pleins de plaisanteries grossières. C'est pourquoi chez les Romains, ni la tragédie, ni la comédie ne pénétrèrent dans la vie populaire et nationale ; elles ne trouvèrent de succès et d'approbation qu'auprès de quelques familles éclairées. La religion d'État romaine, fondée entièrement sur des rites superstitieux, des divinations et des miracles, ne fournissait pas non plus, comme chez les Grecs, une matière favorable aux productions du poète et de l'artiste. Il n'y avait de réellement national que les anciens chants alternatifs en rapport avec le culte des divinités agraires, dont on a conservé des traces dans le *chant des frères Arvaux*, et qui furent les germes d'un spectacle populaire avec des travestissements, des masques et des rôles à caractères fixes. Les anciens Romains cultivaient aussi les hymnes chantés sur la flûte pendant les banquets, à la louange des hommes célèbres, les hymnes funèbres pendant les enterrements et les chants religieux avec danse et musique pendant les processions solennelles ; mais on ne trouve ni dans l'ancienne, ni dans la nouvelle Rome aucune trace d'une source de chansons, jaillissant librement du fond de l'âme, comme en possédaient les Grecs. Les Romains durent même laisser d'abord la description de leurs faits d'armes aux Grecs, parmi lesquels POLYBE (203-121), ami et compagnon d'armes de Scipion le Jeune, se distingua entre

tous par son *histoire pragmatique universelle* à l'époque de la guerre punique.

On cite comme le premier *poète dramatique*, tragique aussi bien que comique, LIVIUS ANDRONICUS (272-207), Grec de Tarente, qui, après la conquête de sa ville natale, vint, comme esclave prisonnier de guerre, dans la maison de *Livius Salinator*, où il acquit, comme précepteur et comme écrivain, une somme suffisante pour racheter sa liberté. Pendant son préceptorat, il traduisit l'*Odyssée* en latin ; malgré l'incorrection du langage et les défauts de la traduction, son livre servit longtemps à l'enseignement. Comme il était aussi devenu comédien, il chercha à introduire le drame grec à Rome. Les tragédies et les comédies dont il s'occupa, sont empruntées au mythe grec, comme le prouvent les noms et les titres ; elles étaient vraisemblablement de simples traductions libres de pièces grecques dans un style rude et ampoulé. — Un autre poète, estimé dans le drame aussi bien que dans l'épopée, fut CN. NÆVIUS (entre 264 et 194), citoyen irréprochable de la Campanie, qui servait dans les armées romaines pendant la première guerre punique. Outre un poème *héroïque sur la guerre punique*, il écrivit des comédies, d'après les modèles grecs, avec une verve vraiment italique et une telle hardiesse, que ses critiques mordantes des mœurs et des vices romains et ses attaques contre des personnages notables lui attirèrent un emprisonnement temporaire, ce qui le poussa sans doute à fuir à Utique, où il mourut, selon son épitaphe. On fait aussi remonter à lui la création du drame sérieux, avec le costume romain, la robe *prétexte*. — Q. ENNIUS, Grec de Campanie, de haute extraction, qui servait dans les légions romaines, s'attira, par son instruction et sa bravoure, l'amitié de Scipion l'Ancien et obtint l'indignat à Rome. Parmi ses œuvres, la plus célèbre était la grande épopée intitulée : *Annales*, écrite en vers hexamètres, qui, de même que la chronique rimée de Nævius, mais d'une manière plus complète et plus élégante, traitait poétiquement l'histoire romaine jusqu'à son temps. Il chanta en outre les exploits de Scipion l'Ancien, composa des tragédies et des comédies, et chercha à introduire

chez les Romains toutes les variétés de la poésie grecque, avec toutes leurs formes et toutes leurs sortes de vers, et surtout la poésie didactique. On peut admettre avec vraisemblance qu'il se distinguait plus par l'habileté et l'élégance que par l'inspiration et l'invention. — Le fils de sa sœur, *M. Pacuvius*, de Brundisium, et *L. Attius*, composèrent aussi des tragédies et des comédies à l'imitation des Grecs ; mais on n'en connaît guère que quelques titres. En revanche, on possède encore de *T. MACCIUS PLAUTUS*, le père de la comédie romaine, vingt pièces qui, bien qu'imitées en grande partie des poètes grecs *Diphilos* et *Philémon*, ont cependant une véritable couleur romaine dans le langage, les saillies et les plaisanteries. Les pièces de Plaute, populaires et pourtant agréables aussi pour les gens instruits, sont des miroirs de la vie et des mœurs romaines, qu'elles censurent parfois d'une manière très incisive, quoique moins blessante que chez Nævius. L'attrayante façon d'exposer, la vivacité du dialogue, la rare diversité du langage et de l'expression, ont fait de Plaute le poète favori du peuple romain de tous les temps. Parmi ses pièces qui, dans la période moderne, ont été imitées par plusieurs poètes de toutes les nations, les plus remarquables sont : les *CAPTIFS* (*Captivi*), comédie efficace par sa tendance morale ; le *TRÉSOR* (*Trinummus*), et le *NAUFRAGE* (*Rudens*), qui se distinguent par leur excellente disposition, le *SOLDAT FANFARON* (*Miles gloriosus*), l'une des comédies les plus applaudies, dans laquelle le caractère boursoufflé, la grossièreté et la rapacité des soldats incultes de l'époque alexandrine, sont admirablement dépeints ; la *COMÉDIE DES POTS* (*Aulularia*), que Molière a imitée dans *l'Avare* ; *AMPHITRYON*, « tragi-comédie, » dans laquelle Jupiter et Mercure mêmes représentent des personnages comiques ; le *FANTÔME* (*Mostellaria*), qui a servi souvent de modèle aux dramaturges français et anglais ; l'*ANIÈRE* (*Asinaria*), qui offre une peinture acerbe de la dépravation des mœurs grecques ; les *MÉNECHMES*, *POENULUS*, où se trouvent des restes du langage carthaginois ; *Truculentus*, *Pseudolus*, etc. — *PUBLIUS TERENTIUS Afer*, né, en 193, à Carthage, vint à Rome comme esclave d'un sénateur. Ayant recouvré sa liberté, il obtint plus tard, à cause de ses talents, l'entrée de plusieurs

maisons distinguées et jouit du commerce du monde élégant de Rome, en vue duquel il composa ses six pièces, fidèlement imitées de Ménandre, et plus remarquables par la pureté du langage et la délicatesse de la conduite, que par les traits d'esprit ou la peinture vigoureuse des caractères : l'ANDRIENNE (la jeune fille d'Andros), ou la fille retrouvée ; le BOURREAU DE LUI-MÊME (*Heautontimorumenos*) ; les FRÈRES (*Adelphi*), drame plein de vie et de mouvement qui a été imité par les poètes anglais et français ; l'Eunuque, *Phormion* et *Hécyre*. — Dans le théâtre romain, les sénateurs d'abord (depuis 187 av. J.-C.) et ensuite aussi les chevaliers (depuis 67), occupèrent des places spécialement désignées. Chez les Romains, l'HISTOIRE est née plus tard ; dans les cinq premiers siècles, aucun ouvrage historique complet n'a été composé. Les historiens postérieurs mirent à profit, comme pièces à l'appui et comme sources pour les faits : 1. Les ANNALES DES PRÊTRES (*Annales Pontificum, annales maximi*), ainsi nommées parce qu'elles étaient rédigées par le Pontifex maximus, qui inscrivait, année par année, les événements les plus mémorables sur une table blanche exposée publiquement. Ces annales, très sommaires, ne contenaient qu'une indication sèche des événements extraordinaires, notamment des prodiges, des phénomènes étranges de la nature, des éclipses de soleil et de lune, de la mortalité et des années de cherté, etc. Ces annotations mêmes ne remontaient pas au delà de l'incendie par les Gaulois ; les parties plus anciennes semblent avoir été complétées plus tard. 2. Les CHRONIQUES PRIVÉES ou annales des faits primitifs, composées en partie par des contemporains, en partie d'après la tradition. C'étaient tantôt des chroniques publiques de la ville, tantôt des annales domestiques. Les dernières s'accrurent en nombre et en volume, à mesure que s'augmentait la puissance des diverses familles, et dans plusieurs les actes des familles peuvent avoir été amplifiés et vantés. 3. Les anciens *libri lintei* (écrits sur toile), conservés dans le temple de Junon Moneta, déesse de la mémoire, sur le mont Capitolin. 4. Les INSCRIPTIONS DEDICATOIRES et les TRAITÉS, comme le document dédicatoire du temple de Diane sur l'Aventin, le traité de commerce avec Carthage dans la première année de la république ;

les traités d'alliance conclus avec les Latins sous Tarquin le Superbe, etc. Ces documents étaient ordinairement conservés dans les archives qui se trouvaient dans le temple de Jupiter Capitolin. 5. Les MÉMORIALS DES MAGISTRATS (*Commentarii magistratuum*), documents, formulaires d'actes, concernant les fonctions d'un magistrat, consul, censeur, préteur, etc., et conservés au greffe de la charge. 6. A ces mémoriaux correspondaient les *Commentarii pontificum*, collection de cas de l'ancien droit public ou sacré avec les décisions du pontife dans les cas de sa juridiction. Il existait encore beaucoup d'autres annotations des différents collèges sacerdotaux, lesquelles servirent vraisemblablement de sources aux annalistes et aux historiens postérieurs. Mais la principale source de l'histoire primitive de Rome est la *tradition orale*, les légendes et les mythes, qui se rattachaient à des noms ou à des faits particuliers. Les points importants du développement constitutionnel et d'autres éléments de l'histoire, peuvent s'être conservés dans la réalité ou dans la mémoire jusqu'au temps des écrivains et avoir formé une souche de faits autour de laquelle la légende et la poésie appliquaient leurs fantaisies. Les historiens romains montrèrent trop peu de sens historique et critique pour séparer la vérité de la fiction; c'est pourquoi l'histoire primitive de Rome manque de certitude. Mais la supposition de Niebuhr que « l'histoire primitive de Rome est une œuvre de la poésie populaire et s'est transmise en chansons de génération en génération, » a rencontré beaucoup de contradicteurs. Il est invraisemblable qu'une poésie populaire épique ait jamais fleuri à Rome; car les Romains manquaient des éléments et des conditions qui avaient fait naître et rendu possible en Grèce une épopée nationale comme l'épopée homérique. — De ces documents et de ces annotations sortirent, au troisième siècle av. J.-C., les *ANNALES HISTORIQUES*, qui indiquaient, dans un ordre chronologique, les événements des siècles précédents aussi bien que ceux de l'époque actuelle, traitaient les premiers sommairement, les autres plus en détail, et se servaient de la langue grecque, sans doute parce que la prose latine ne s'était pas encore formée. Parmi les œuvres des annalistes, la chronique écrite en grec

(et peut-être aussi en latin), par *Fabius Pictor*, sénateur pendant la guerre d'Hannibal, occupe le premier rang et jouissait déjà dans l'antiquité de la plus haute considération. Fabius Pictor et son contemporain, *Cincius Alimentus*, conduisirent l'histoire romaine depuis la fondation de la ville jusqu'à leur temps, de telle sorte qu'ils commençaient par un aperçu des origines de la ville et s'étendaient ensuite sur les événements plus récents. Leurs écrits n'existent plus. — Un haut intérêt s'attachait aussi aux *origines* de Rome et des États italiques en sept livres, de *M. Porcius Caton*; dans cet ouvrage, fruit de profondes recherches, les événements historiques n'étaient pas présentés sous la forme de chroniques, année par année, mais en sections plus grandes; malheureusement la plus ancienne œuvre historique en langue latine est également perdue pour nous. Le premier livre contenait la légende de la fondation de Rome, de la royauté et de l'expulsion des Tarquins; le deuxième et le troisième, les légendes analogues de l'origine des autres communes italiques et leur entrée dans la confédération romaine; le quatrième et le cinquième, les premières guerres puniques jusqu'à la guerre avec Antiochus; enfin, le sixième et le septième, les événements des dernières vingt années de l'auteur. — Le grand historien POLYBE, l'un des mille nobles achéens qui durent venir à Rome comme otages (§ 43), mit à profit son séjour de dix-sept ans sur le territoire romain et l'amitié de Scipion le Jeune, pour rassembler les matériaux de sa grande HISTOIRE UNIVERSELLE en 40 livres, depuis la première guerre punique jusqu'à la chute de Carthage et de Corinthe. A cet effet, il entreprit de grands voyages en Espagne, dans la Gaule et en Afrique, à Rhodes, dans l'Asie Mineure et en Égypte. Après avoir exposé brièvement et clairement, dans une introduction comprenant les deux premiers livres, la première guerre punique et les événements qui se passaient, à la même époque et pendant la guerre d'Hannibal, en Afrique, en Italie et en Grèce, il poursuit, du III^e au XXX^e livre, son véritable plan, c'est à dire qu'il montre comment, quand et de quelle façon toutes les parties connues de la terre sont tombées sous la domination romaine. Les dix derniers livres comprenaient l'histoire des

mouvements guerriers et des soulèvements auxquels il prit part lui-même, et dépeignaient la politique romaine, afin de montrer à la postérité la raison et la convenance de l'hégémonie romaine. De ce grand ouvrage d'histoire, modèle de l'historiographie moderne, nous ne possédons plus que les cinq premiers livres en entier et des fragments seulement des autres. Cette histoire universelle dont, au reste, le centre était Rome qui, comme il cherche à le démontrer, devait sa grandeur à sa politique sévèrement méthodique, inaugurerait une nouvelle espèce d'histoire, nommée pragmatique, qui remonte aux causes par lesquelles les événements ont été préparés et accomplis, en indique les circonstances et les conséquences, et non seulement juge les **actions**, mais caractérise aussi les motifs. Si le style et le langage de Polybe manquent de pureté attique, la clarté, la pénétration, le discernement, la profonde connaissance de la politique et de la guerre, l'impartialité et l'amour de la vérité sont les avantages qui en font l'un des écrivains les plus éminents de l'antiquité. Homme d'État comme Thucydide, Polybe ne possède pourtant pas le génie souverain et l'imagination ardente de l'historien attique, et le point de vue cosmopolite enlève à son intuition de l'histoire la chaleur patriotique et la couleur nationale. Intermédiaire entre le monde hellénique et le monde romain, Polybe regardait le crépuscule du soir de l'ancien soleil et le plein midi du nouveau, là avec tristesse, ici avec une admiration respectueuse; de plus, il n'était pas exempt d'une certaine amertume, parce qu'il sentait qu'il restait pour les Romains un étranger, pour ses compatriotes un renégat, et que, par sa conception grandiose des événements, il appartenait à l'avenir plus qu'au présent.

La PHILOSOPHIE et l'ART ORATOIRE (*rhétorique*) qui s'y rattache, passèrent aussi du monde grec dans le monde romain; et quoique le sévère *Caton* apportât, comme censeur, une barrière à leur propagation (§ 46), le besoin de l'éloquence publique, croissant avec la démocratie, et le penchant des Romains de distinction pour la sagesse grecque, en favorisèrent bientôt la diffusion. Les harangues de *Caj. Lælius* et de *Scipion Émilien* étaient des chefs-d'œuvre du latin le plus excellent comme du

plus noble patriotisme. La philosophie *stoïque*, qui enseignait que le sage doit s'élever à la domination des impressions sensuelles, fut surtout répandue par le Rhodien *Panæti*us, ami et compagnon des Scipions, de Lælius et de Polybe. La direction pratique de cette philosophie était mieux saisie par les Romains pratiques et sérieux, que la tendance académique de *Carnéade* et d'autres qui s'adonnaient à la spéculation et s'approchaient de plus en plus du système du doute (scepticisme), tellement qu'*Archésilas*, fondateur de l'académie moyenne, niait toute connaissance de la vérité, doctrine que Carnéade atténua en soutenant que la science se borne à la vraisemblance et doit se contenter d'en compter les degrés. L'académie, par sa dialectique et sa doctrine de la vraisemblance, n'offrait certains avantages qu'aux orateurs et aux hommes d'État pour leur éducation politique et oratoire. L'*épicurétisme* fut aussi accueilli de plus en plus favorablement, au milieu de la soif croissante de jouissances et de la propension pour une existence commode et retirée.

§ 46. Mais on ne se borna pas à l'art et à la littérature, on emprunta aux peuples orientaux et grecs leur culte et leurs mystères religieux, leur élégance et leur raffinement, leur luxe et leur profusion dans les vêtements et dans les banquets, leur politesse dans les relations sociales, leurs jouissances sensuelles et leurs amusements. Les vainqueurs héritèrent des richesses et de la civilisation, mais aussi des désirs et des vices des peuples subjugués. Comme par là les mœurs primitives, la discipline, la simplicité, la tempérance étaient menacées, un contre-parti, ayant à sa tête M. PORCIUS CATON s'opposa résolument aux nouveautés. La rigueur avec laquelle cet homme remarquable, fils de paysans sabins, combattit, en qualité de censeur, la nouvelle tendance, a rendu son nom proverbial (Caton le Censeur). A son instigation, les *philosophes* grecs (l'académicien sophiste *Carnéade*, le péripatéticien *Cristolaüs* et le stoïque *Diogène*) furent bannis de la ville, les écoles oratoires fermées, les fêtes

licencieuses de Bacchus interdites, aussi bien que d'autres rites mystiques et superstitieux, empruntés à l'étranger, les Scipions et Luc. Quinct. Flaminius, le frère du libérateur des Grecs, punis comme corrupteurs des mœurs, et des lois promulguées contre la débauche et le faste. Il chercha aussi à empêcher l'introduction de la *médecine* grecque en recommandant les remèdes domestiques qui lui avaient procuré, ainsi qu'à sa femme, une longue vie et une santé robuste, et en rabaisant le savoir et le caractère des médecins étrangers. Pour réagir contre la nouvelle littérature, il alla jusqu'à composer lui-même des ouvrages sur l'agriculture, base de la grandeur de Rome, et sur les anciennes peuplades italiques (§ 45) dont il voulait opposer la simplicité et la pureté de mœurs à la dégénération qui commençait à envahir son époque, de la même façon qu'il opposait sa frugalité, son économie et sa joyeuse sociabilité au milieu du cercle intime de ses clients aux prodigalités et à l'élégance de ses adversaires. Mais l'exemple de Caton qui apprit encore le grec dans sa vieillesse, prouve que l'attachement à ce qui est ancien et traditionnel s'efface toujours devant les nouveaux progrès. Caton n'était pas un grand homme et moins encore un homme d'État perspicace ; jamais il ne fit un effort pour détruire les sources du mal ; toute sa vie se passa à combattre des symptômes, à lutter contre l'esprit du temps à l'aide de la police et de la justice. Mais tel qu'il était, ennemi de tout ce qui était méchant ou vulgaire comme de tout ce qui était élégant et délicat, il rendit au moins, par ses attaques sans crainte ni pitié et par son incroyable activité, ce service au pays de faire refluer pour un certain temps le torrent de la corruption. Il n'attachait de valeur qu'à ce qui était utile et applicable à la vie pratique, comme il le déclare à son fils dans le remarquable ouvrage où il expose en préceptes courts et substantiels, sans les subtilités mais aussi sans la profondeur des Grecs, ce qu'un brave homme doit être comme individu, comme orateur, comme guerrier, comme jurisconsulte et comme médecin.

L'introduction de la borne grossière que les prêtres phrygiens de *Pessinonte* prétendaient être l'image fidèle de *Cybèle*, mère des Dieux, et l'importation à Rome de ce culte mystique et dissolu avec ses prêtres eunuques et mendiants (galles) marquèrent le commencement de ce mélange superstitieux de religions et de cultes, par lequel les dieux indigènes et domestiques de l'ancienne Italie avec leur culte simple, leurs joyeuses fêtes et leurs sacrifices innocents furent défigurés ou expulsés et remplacés par la mythologie, les doctrines occultes, la symbolique et les divinations grecques et orientales. — Les richesses apportées à Rome par les guerres puniques, macédoniennes et syriennes étaient si énormes, qu'elles devaient avoir la plus grande influence sur l'économie morale et civile des Romains. Les principales familles de Rome (*Optimates*) à qui était confiée la conduite de la guerre et des affaires publiques possédèrent ainsi des trésors qui leur permirent de se livrer à des dépenses princières. Elles échangeaient leurs petites habitations contre des palais entourés de jardins spacieux et magnifiques, décorés d'objets d'art et de raretés des pays les plus divers, et pourvus de tous les raffinements de l'élégance; elles acquirent des biens de campagne d'une grande étendue (*latifundies*) avec de pompeuses villas; elles entretenirent de nombreux esclaves de tout genre. Pour obtenir les sommes d'argent nécessaires à tant de prodigalités, il ne fallait pas être scrupuleux dans le choix des moyens; de là, les plaintes continuelles au sujet de l'usure, de l'accaparement et des tromperies des fournisseurs, de la corruption, de l'avidité et de la concussion des Romains de distinction. Les femmes surtout étalaient le plus grand luxe de vêtements, et quand le sévère Caton voulut y mettre des bornes par un impôt sur le luxe, elles excitèrent un soulèvement en règle et obtinrent ainsi le retrait de la loi et la levée de l'ancienne défense contre les parures d'or, les vêtements bariolés et les chars. Par là, la discipline domestique se relâcha et l'ancienne modestie disparut; l'émancipation des femmes de la soumission complète à leurs époux dénoua le lien conjugal, si étroit autrefois, et contribua à la corruption des mœurs. — L'immoralité descendit des grands au peuple. On renonça à

l'ancienne simplicité et aux travaux pénibles de l'agriculture. La nouvelle population préférait aux occupations civiles le service militaire qui, à côté des fatigues, offrait aussi des jouissances et un riche butin. Les soldats avaient une prédilection à suivre les chefs qui montraient de la complaisance pour leurs penchants et leurs convoitises; et comme ceux-ci avaient besoin, pour arriver aux emplois et aux dignités, de l'appui des soldats-citoyens qui votaient dans les comices, ils n'étaient que trop souvent enclins à excuser l'inconduite, les pillages et le débordement des mauvaises passions de leurs troupes; aussi les plaintes au sujet de la ruine de la discipline militaire sous des chefs qui aspiraient à la faveur populaire, étaient-elles de plus en plus pressantes. Cette recherche de la popularité, cette quête des voix dans les élections, était la pire maladie de l'organisme romain. On s'efforçait de se recommander à la multitude par des prévenances et des gentillesse délicates ou grossières. On rivalisait pour se rendre agréable par des *jeux* dispendieux qui avaient toujours été chers aux Romains, et l'on parvenait ainsi à se faire élire magistrat; on séduisait le peuple par des flatteries et des complaisances qui étouffaient tout sentiment d'honneur. Les jeux publics attestent que le raffinement n'était que superficiel; car tandis que les jeux nationaux des Grecs portaient aux hauts faits et aux nobles efforts, les *combats de gladiateurs* et d'*animaux* n'avaient d'autre but que de nourrir les appétits sensuels et sauvages et de contenter l'envie brutale d'un peuple de soldats. Rome ressemblait à un gouffre sans fond, et il n'était pas rare d'y voir la misère à côté du luxe effréné. L'*usurier* appliquant partout sa dent rongeuse tirait son superflu du nécessaire d'autrui. Le honteux *commerce d'esclaves* même devint une source de revenu. Les habitants incultes, à demi sauvages, de la Sardaigne et de la Corse, que l'on employait pour des travaux grossiers, se vendaient à bas prix, en sorte qu'on disait proverbialement à Rome: « à bon marché comme un Sarde, » tandis que les Grecs et les Asiatiques instruits et efféminés, servaient comme écrivains, comme lecteurs, comme précepteurs, comme portiers, comme intendants, et étaient achetés à très haut prix. Mais malgré

cette dégradation et ces vices intérieurs, la grandeur de Rome s'accroissait au dehors ; et les travaux accomplis par les censeurs, — les chaussées (la *voie Flaminienne* et la *voie Emilienne* à travers l'Etrurie et l'Ombrie vers Ariminum), les édifices publics, les portiques, les canaux et les cloaques — témoignaient de l'esprit grandiose et de l'énergie persévérante de ce peuple inquiet et mobile. Par l'exécution des édifices entrepris sous sa censure, M. Caton devint le fondateur des *basiliques*, magnifiques portiques propres à des services publics aussi bien qu'à l'établissement de riches boutiques.

DÉGÉNÉRESCENCE DE ROME.

L'administration provinciale et le soulèvement de Numance.

§ 47. Lorsqu'Attale III *Philométor* (§ 42) de Pergame, prince bien doué, mais pervers, institua le peuple romain héritier de son royaume, de ses biens et de ses trésors (133), le territoire de la république s'étendait déjà du Taurus aux colonnes d'Hercule et des côtes du nord de l'Afrique aux glaciers des Alpes. Les Orientaux de cette époque parlaient avec admiration de « la puissante république de l'ouest, qui subjuguait les royaumes voisins et éloignés et faisait craindre partout son nom, mais qui restait en bon accord avec ses amis et ses protégés ; les Romains avaient une grande magnificence et cependant personne ne portait la couronne, personne ne s'étalait dans la pourpre, mais ils obéissaient à ceux qu'ils choisissaient chaque année pour leurs maîtres, et l'on ne voyait chez eux ni envie ni divisions. » Mais la décroissance à l'intérieur marchait de pair avec la grandeur extérieure. A la place de l'ancienne

noblesse de naissance des patriciens, on vit alors s'élever une aristocratie de familles, mêlée de plébéiens et de patriciens, laquelle, en possession de grandes richesses et d'une glorieuse réputation transmise par les pères, s'empara peu à peu de toutes les dignités et de tous les emplois, s'efforça de tenir à l'écart les hommes nouveaux et fonda une domination oligarchique d'*optimates*. Pour augmenter par des victoires et des triomphes la gloire qu'elles avaient reçue de leurs aïeux, ces maisons sénatoriales recherchaient sans cesse de nouvelles guerres, dont elles avaient la conduite; et pour ne pas diminuer la fortune sur laquelle reposait l'éclat et la puissance de la famille, tout en jouissant néanmoins de tous les plaisirs et de toutes les délices, elles épuisaient les provinces et extorquaient à leurs clients des présents et des contributions. Les *proconsuls* et les *propréteurs* (gouverneurs investis d'un pouvoir consulaire) administraient les pays conquis avec le *questeur* (trésorier) et une cohorte d'écrivains et d'employés subalternes, mais ils avaient en vue leur propre profit plus que la prospérité des vaincus. En même temps, ils avaient le commandement supérieur des troupes et nommaient les généraux en second (*légats*) et la plupart des officiers (tribuns militaires, centurions). La faveur et les intérêts de familles étaient plus puissants, pour l'obtention des places, que la vertu et les services. Les riches membres de la chevalerie entreprenaient comme fermiers-généraux (*publicani*) la perception des impôts et des taxes et l'exploitation des mines et des biens doma-

niaux, pour une somme déterminée à payer au trésor public, et ils cherchaient alors à couvrir leurs dépenses par les plus infâmes extorsions que pratiquaient des péagers, des receveurs et des sous-fermiers. Ce que laissaient encore les employés et les fermiers était dévoré par des marchands et des usuriers affamés, en sorte qu'il suffisait de peu de temps pour détruire le bien-être d'une province romaine. La cupidité avec sa suite de vices et d'abus, la corruption, le trafic des emplois, la ruse, la fraude, la chicane, l'usure, s'établissaient sous toutes leurs formes dans les pays conquis. Les riches présents de rois étrangers à des sénateurs influents étaient considérés comme des signes d'honneur. Il existait à la vérité une loi (*de repetundis*) qui donnait aux provinces maltraitées le droit d'accuser comme criminels leurs oppresseurs après l'expiration de leur mandat; mais comme les juges, choisis dans la classe des sénateurs ou des chevaliers, appartenaient tous à la noblesse d'argent ou de famille, et que de semblables griefs étaient jugés du point de vue de l'administration et non du point de vue juridique, comme d'ailleurs les plaintes d'étrangers contre des citoyens romains étaient entourées de mille difficultés, les accusés étaient généralement acquittés ou condamnés pour la forme à une faible amende. Alors seulement que les prévarications étaient criantes, comme chez *Verrès*, le bourreau de la Sicile, il arrivait bien à un avocat habile, tel que *Cicéron*, d'obtenir le bannissement volontaire ou forcé du coupable.

§ 48. Parfois quelques provinces, dans lesquelles le sentiment de la liberté et l'esprit guerrier n'étaient pas éteints, cherchaient à se délivrer par la force de leurs oppresseurs. Le premier exemple fut donné par les Portugais (*Lusitaniens*) qui, indignés de la cruauté et de la perfidie d'un général romain (Galba) qui avait attiré 7,000 individus sans défense sur le Tage en leur promettant de meilleures habitations et les avait ensuite fait massacrer ou vendre comme esclaves (149) sans pour cela être puni à Rome, se soulevèrent sous leur hardi et généreux compatriote *Viriathus*, et combattirent les légions avec succès dans une guerre d'escarmouches (guerilla). La fortune des armes délivra pour quelque temps la Lusitanie et l'Espagne occidentale des chaînes de la domination étrangère. Viriathus, reconnu maître et roi de toute la Lusitanie, s'entendait à unir toute la prépondérance de sa haute situation à une simplicité pastorale. Aucun signe ne le distinguait du commun des soldats; chez son beau-père le prince Astolpa, dans l'Espagne romaine, il se leva du riche banquet nuptial sans avoir touché à la vaisselle d'or et aux mets délicieux; il mit sa fiancée à cheval et retourna avec elle dans ses montagnes. Il ne prenait jamais du butin qu'une part égale à celle qu'il attribuait à chacun de ses camarades. On ne reconnaissait le général qu'à sa haute stature et à ses excellentes saillies, mais surtout à sa tempérance; il ne se couchait jamais que complètement équipé et combattait toujours au premier rang. On croyait revoir en lui l'un des héros homériques. Il obligea le général

Servilien, cerné dans des rochers, à conclure une paix (141) par laquelle les Lusitaniens furent reconnus indépendants et Viriathus proclamé leur roi. Mais ce traité fut rompu comme celui qui avait été conclu autrefois avec le prince des Samnites dans les fourches caudines (§ 26) et Rome envoya des armées plus nombreuses. Le héros lusitanien résista courageusement ; mais les Romains eurent recours à la trahison et à la ruse pour jeter, par l'intrigue et la séduction, la discorde parmi les insurgés ; Viriathus fut mis à mort par son entourage le plus proche et le pays fut replongé dans ses anciennes chaînes (140). Les Lusitaniens honorèrent le grand homme par des funérailles qui surpassèrent toutes celles que l'on avait vues dans le pays ; deux cents couples de gladiateurs combattirent aux jeux funèbres. — L'ardeur de la révolte fut encore plus vive chez la race espagnole des *Celtibères* qui avaient pour capitale NUMANCE sur une éminence escarpée aux bords du haut Durus (Duero). Indignés de l'oppression et de la cruauté inouïes des gouverneurs romains qui pillaient les villes, massacraient ou asservissaient les habitants, les *Arévaques* des environs de Numance prirent les armes et repoussèrent pendant cinq ans les attaques des Romains. Ils investirent une armée en retraite, l'enfermèrent dans une gorge de montagnes et imposèrent au consul Mancinus un traité de paix et une reconnaissance de leur indépendance. Mais cette fois encore le Sénat refusa sa sanction. Il fit conduire (137) jusqu'aux avant-postes ennemis le brave consul, dépouillé de ses insignes et les mains

liées derrière le dos, afin de couvrir par un grossier semblant la rupture du traité et le parjure des officiers qui avaient tous juré la paix, et il ordonna de poursuivre la guerre avec une nouvelle opiniâtreté. Les hardis montagnards ne fléchirent pourtant pas. Ce fut seulement lorsque Scipion le Jeune, le vainqueur de Carthage, eut été placé à la tête de l'armée (134) et, soutenu par une troupe d'amis et de clients qui s'étaient joints volontairement à lui, eut ranimé la vigueur éteinte et rétabli la discipline dans le camp, soit par des combats incessants, soit par l'établissement de murs, de tours et de fossés, que Numance, après des luttes désespérées, fut réduite par la famine à se rendre. Les plus nobles citoyens se tuèrent héroïquement de leurs propres mains, pour échapper aux moqueries du vainqueur (133). Parmi ceux qui restaient, le général choisit cinquante des plus notables pour les produire à son triomphe ; les autres furent vendus comme esclaves.

Scipion, appelé aussi depuis lors le *Numancien*, détruisit la ville déserte dont les débris (non loin de Soria) rappellent encore aujourd'hui un combat grandiose pour la liberté, et en partagea le territoire aux villes voisines.

Les troubles des Gracques.

§ 49. La nouvelle noblesse héréditaire des Optimates, non seulement occupait tous les emplois urbains et excluait des dignités tous les nouveaux venus (*novi homines*), sans égard pour leurs services ou leurs talents, mais elle était aussi en posses-

sion de la propriété foncière, parce qu'elle s'était de nouveau emparée du domaine public (*ager publicus*), et avait accaparé les petites métairies par l'achat, l'usure, les intrigues et même par la violence. « Le caprice de quelques individus, » dit Salluste dans la guerre de Jugurtha, « décidait toutes les affaires au dedans et au dehors ; pour eux seuls étaient la fortune publique, les provinces, les magistratures, les distinctions et les triomphes : au peuple étaient réservés le service militaire et l'indigence. Le butin fait à l'armée devenait la proie des généraux et de quelques favoris. Les parents, les jeunes enfants des soldats avaient-ils quelque voisin puissant, ils étaient chassés de leurs foyers. Armée de pouvoir, une cupidité sans frein et sans bornes usurpa, profana, dépeupla tout ; rien ne fut épargné, rien ne fut respecté, jusqu'à ce que cette noblesse elle-même eût creusé l'abîme qui devait l'engloutir. » Peu à peu, la classe des agriculteurs libres, sur laquelle reposaient l'ancienne force, la loyauté et la vertu guerrière de Rome, disparut totalement, en sorte qu'il n'existait plus qu'une bourgeoisie sans biens, paresseuse et vénale, grossie d'étrangers et d'affranchis, à côté de la noblesse héréditaire qui étalait des richesses incommensurables. Sur l'étendue de terrain qui aurait autrefois nourri cent cinquante familles de paysans, vivait à présent une seule famille riche avec cinquante esclaves, la plupart non mariés. On pouvait dire à haute voix, sur la place publique de la capitale, que les animaux avaient leur gîte, mais qu'il n'était resté aux citoyens que la lumière et l'air, et que ceux qui se nommaient les maîtres du monde ne disposaient plus d'une motte de terre. Tant que les nobles firent cultiver leurs biens énormes (*latifundii*) par des clients, on supporta le malaise, parce que le paysan appauvri pouvait pourtant vivre encore et nourrir sa famille comme journalier ; mais lorsqu'ils confièrent, avec une basse cupidité, la culture de leurs terres à des hordes d'esclaves, prisonniers de guerre, sous la surveillance d'un économe, chassèrent le petit locataire et l'exposèrent à la misère ou avilirent le prix de ses denrées agricoles par des impor-

tations d'au delà des mers et par le « blé d'esclaves, » de telle sorte que les fruits de son travail ne suffisaient plus à sa subsistance, il s'éveilla chez les âmes généreuses un sentiment de compassion pour l'homme du peuple qui, né libre, ne pouvait pas, ne fût-ce que par dignité, se livrer aux mêmes occupations que l'esclave.

Depuis que, par la loi gabinienne et cassienne (138 et 136 av. J.-C.), le vote secret, au moyen de tablettes, avait remplacé dans les élections le vote oral et public, l'influence des Optimates sur la foule misérable et vénale était devenue plus grande encore qu'auparavant; car, en l'absence d'une classe moyenne indépendante et aisée, l'occasion leur était offerte de dominer les élections et de faire tourner le vote au gré de leurs souhaits par la corruption, l'achat de voix et l'affranchissement d'esclaves. — Deux moyens se présentaient pour remédier à cet état de choses et arrêter le paupérisme : ou l'augmentation de la classe moyenne aisée par la concession du droit de cité complet aux confédérés latins, ou la répartition plus équitable de la propriété foncière; l'envie de dominer et l'orgueil des puissants aristocrates se soulevaient contre le premier de ces moyens; contre le second, plaidaient la cupidité et l'intérêt des propriétaires fonciers qui avaient arrondi leurs vastes domaines, en avaient formé un tout et en avaient disposé une partie en parcs avec d'élégantes maisons de campagne, ornées de riches œuvres d'art. — Tib. Gracchus et ses amis et partisans furent conduits sur le chemin de la réforme par leur sollicitude pour l'avenir de la patrie autant que par des considérations d'humanité. La terrible guerre des esclaves en Sicile (§ 60), qui éclata de leur temps, était pour eux un exemple des dangers que la masse croissante des esclaves pouvait faire courir à la société et au pays. Mommsen dépeint ainsi cette situation : « Au grand marché d'esclaves de Délos, où les marchands d'esclaves de l'Asie Mineure débitaient leurs denrées aux spéculateurs d'Italie, plus de dix mille esclaves étaient, dit-on, débarqués en un jour et vendus avant le soir; chiffre qui prouve en même temps quel

nombre énorme d'esclaves était livré et comment pourtant la demande surpassait toujours l'offre. Il n'y a pas à s'en étonner ; de pareils troupeaux d'esclaves étaient d'excellents instruments pour les spéculations les plus diverses ; on les appliquait à presque tous les usages lucratifs. La plupart des métiers étaient exercés par eux, et le profit en était attribué au maître. Les esclaves des sociétés qui avaient affermé les impôts percevaient régulièrement les revenus dans les degrés inférieurs. Ils s'occupaient des travaux des mines, des poissonneries ; de bonne heure on envoya des troupeaux d'esclaves dans les mines d'Espagne, dont les administrateurs les accueillaient volontiers et les payaient fort cher. Dès le temps de Caton, la vendange n'était pas faite en Italie par les serviteurs dans les vignobles, mais donnée, à la suite d'un arrangement, à un possesseur d'esclaves : par dessus tout, c'étaient l'agriculture et l'entretien des bestiaux que l'on abandonnait aux esclaves ; depuis longtemps déjà la garde des troupeaux de chèvres et de moutons était confiée à des esclaves-pasteurs armés et souvent à cheval. Le même procédé s'appliquait aussi aux provinces et devenait pour les Romains un moyen de spéculation ; la Dalmatie, par exemple, était à peine conquise, que les capitalistes romains commencèrent à s'attacher au nourrissage des bestiaux en grand. Mais ce qu'il y avait de beaucoup pire sous tous les rapports, c'était la culture des champs par un troupeau d'esclaves marqués avec le fer, travaillant le jour, avec les ceps aux jambes, sous les yeux de surveillants, et parqués la nuit dans l'*ergastule* commun, étage souterrain dans lequel étaient pratiquées beaucoup d'étroites ouvertures de fenêtre auxquelles on ne pouvait atteindre du sol avec la main. »

Le généreux et patriotique tribun du peuple, TIBÉRIUS GRACCHUS (163-133), fils de *Cornélie*, — la fille du grand Scipion l'Africain, nourrie, comme toute sa famille, de la civilisation hellénique et aspirant à un idéal philosophique et humanitaire, — s'érigea en défenseur des pauvres opprimés, en proposant le renou-

vement de la loi agraire de Licinius (§ 13) avec quelques modifications. D'après sa motion, personne ne pouvait posséder plus de 500 arpents du bien public pour lui-même et 250 pour chaque fils, mais en totalité pas au delà de 1000 journaux; le reste serait attribué aux familles nécessiteuses de la bourgeoisie romaine ou aux confédérés latins, en petits lots de 30 journaux, non comme propriété, mais en emphytéose inaliénable, contre une rente foncière modérée, et la répartition serait opérée par une commission de trois hommes. A cette proposition, il rattacha celle de répartir entre les citoyens les plus pauvres l'héritage laissé au peuple romain par le roi Attale de Pergame (§ 42). Les Optimates, ayant à leur tête le violent *Scipion Nasica*, firent aussitôt éclater un orage terrible. Depuis trois cents ans les familles avaient été en possession et elles s'étaient depuis longtemps accoutumées à considérer comme leur propriété le bien pour lequel elles ne payaient ni fermage, ni rente foncière. Pour faire échouer ce projet, elles décidèrent un autre tribun du peuple, M. Octavius, qui se trouvait également menacé dans sa possession, à combattre la motion. En vain Tibérius employa tous les moyens de douceur et de persuasion pour détourner de son opposition le collègue autrefois lié avec lui; l'intérêt et les excitations des riches l'emportèrent. Gracchus se vit par là dans la nécessité ou d'abandonner son plan humain et patriotique, ou d'écarter son adversaire. Il choisit le dernier parti; il fit déposer son collègue et choisir, à la place, un de ses clients dans l'assemblée de tribu,

où les campagnards particulièrement étaient nombreux. Sa proposition fut alors adoptée, et l'on élut la commission, qui fut composée de lui-même, de son frère Caius et de son beau-père Appius Claudius. Par ce procédé inouï, contraire à la loi et à la tradition, à l'égard d'un fonctionnaire qui passait pour saint et inviolable, Gracchus donna une apparence de vérité aux insinuations de ses adversaires, qui le suspectaient de vouloir renverser la constitution pour s'arroger un pouvoir royal, et, malgré la pureté de ses intentions, il perdit peu à peu la confiance et la faveur du peuple égaré. L'année suivante, avant même que l'on eût effectué la délimitation difficile et la séparation du domaine public et des biens privés et commencé la répartition du premier, une nouvelle élection de tribuns ayant eu lieu avec une agitation passionnée, le noble chef du peuple, âgé seulement de trente ans, fut tué, avec 300 de ses partisans, par les Optimates et leurs suppôts, qui exercèrent ensuite une vengeance terrible par la hache du bourreau. Le peuple reconnut trop tard son erreur, et honora, par l'érection d'une statue, son généreux défenseur, auquel ses adversaires n'avaient pas même accordé une sépulture honorable.

Un écrivain moderne rapporte de la manière suivante la mort de Tibérius Gracchus : « Gracchus était au milieu de ses amis, abandonné de ses collègues ; la foule avait été éloignée de lui ; elle se pressait furieuse à l'entrée, enfin tout pouvait encore être sauvé. Mais dans le temple de la Foi l'animation de la noblesse croissait de minute en minute. Le consul Scævola restait calme, impassible comme la loi ; pour autant qu'il connût

son jeune ami, il s'agissait seulement de calmer les esprits, afin que tous les deux, consul et tribun, conservassent dans les mains le cordeau de la loi. Lorsqu'enfin Scipion Nasica lui cria aigrement de protéger la république et de renverser le tyran, il se déclara tranquillement prêt à résister à tout acte de violence; si Tibérius donnait lieu à un plébiscite illégal, il n'en reconnaîtrait en aucun cas la validité. La mesure était comble; Nasica éclata : « Le consul trahit la ville; quiconque veut sauver les lois n'a qu'à me suivre. » Il jeta sa toge au dessus de sa tête; on a supposé qu'il avait voulu par là se donner l'apparence d'aller, comme prêtre, sacrifier à Jupiter. Le peuple s'écarta avec crainte et respect lorsqu'il le vit apparaître à la tête d'un cortège imposant. Ceux qui le suivaient avaient rejeté leur toge autour de leur bras; dans l'autre main ils tenaient un bâton; ils s'avancèrent; la foule n'osa pas les toucher et se laissa patiemment écarter. Ils se jetèrent sur Gracchus et sur son entourage. Il n'essaya d'opposer aucune résistance; on voulut l'arrêter, il abandonna sa toge et se précipita au dehors. Comme il trébuchait sur quelques cadavres et se relevait ensuite, son collègue, Saturejus, le frappa d'abord avec un pied de chaise sur la tête; L. Rufus se vanta de lui avoir porté le deuxième coup. Devant les portes du temple de la Foi, près des statues des rois, il tomba mort. Le soir, trois cents cadavres gisaient avec le sien sur le Capitole et au pied du mont, car beaucoup avaient été précipités. Caius voulut faire enlever et enterrer le corps de son frère dès la nuit suivante. Mais on redoutait de semblables enterrements. On le lui défendit, et, au matin, tous les morts furent jetés dans le Tibre. Lorsque Scipion l'Africain apprit en Espagne la fin tragique de son beau-frère, il manifesta ses sentiments de haine par les paroles d'Homère : « Ainsi périsse quiconque a accompli des actions pareilles. »

Le sénat ne jugea pas à propos de suspendre sur-le-champ le travail commencé pour la délimitation et la répartition. Mais la conduite inconsidérée de la commission de répartition, composée d'hommes de parti démocratiques, en arrêta la continuation. Des affiches publiques invitèrent chacun à donner les renseigne-

ments qu'il possédait sur l'étendue des biens domaniaux ; on remonta inexorablement à l'ancien cadastre et, non seulement on recouvra les anciennes et les nouvelles occupations sans distinction, mais souvent aussi de véritables propriétés privées, dont le détenteur ne pouvait pas fournir de preuves suffisantes, furent confisquées. Les particuliers et les communes furent profondément blessés par ces mesures. C'est pourquoi, sur la proposition de Scipion l'Africain, l'an 129, la juridiction fut enlevée à la commission et l'on confia aux consuls le soin de distinguer les biens domaniaux de la propriété privée.

La mort tragique de Tibérius n'empêcha point son frère puîné, CAÏUS GRACCHUS, de proposer de nouveau, dix ans après (123), les lois agraires et d'y rattacher une loi en vertu de laquelle des distributions de blé des greniers publics seraient faites à prix réduit aux citoyens pauvres, ainsi que d'autres projets populaires, tels, par exemple, que le raccourcissement du terme du service militaire. Avec une vue nette et une pleine conscience, il s'engagea dans la voie de la révolution et s'efforça de tirer vengeance des adversaires politiques qui avaient tué son frère. Semblable à l'homme blessé à mort qui se jette sur son ennemi, Caius Gracchus se précipita dans la dangereuse carrière avec une hâte passionnée. Son éloquence persuasive, ses talents d'homme d'État, sa nature noble, quoique ambitieuse, son caractère affectueux et cordial lui acquirent un grand nombre de partisans dans les classes inférieures du peuple, dont il chercha à adoucir la misère présente par la construction de routes, par des travaux publics et surtout par l'émigration vers la nouvelle colonie Junonia, qui devait être fondée, en vertu d'un plébiscite, sur le territoire

de Carthage. Il parcourut la ville et le pays à la tête d'innombrables troupes de prolétaires qui lui servaient de sauvegarde. Personne n'osait résister à sa puissance, depuis que le grand Scipion l'Africain Émilien, le beau-frère et l'adversaire des Gracques, avait été trouvé un matin mort dans son lit (129). Ce meurtre était la réponse démocratique à l'assassinat aristocratique du temple de la Foi; les partis semblaient rivaliser de méfaits sanglants.

L'habile chef populaire parvint à engendrer une division dans les rangs de l'aristocratie; par deux projets de loi sur l'organisation judiciaire et l'assiette des impôts de la province Asie, il parvint à attirer de son côté les *chevaliers*, c'est à dire l'aristocratie d'argent et le commerce, et à les séparer de la noblesse ou des sénateurs. Ainsi, beaucoup de ses réformes furent introduites sans opposition considérable. Ce succès le rendit de plus en plus audacieux. Il ne lui suffit plus de faire passer la loi agraire et d'obtenir la répartition du domaine public, il aspira à réviser toute la constitution; la loi décrétée par un plébiscite, en vertu de laquelle les tribuns pouvaient être réélus d'année en année, sans interruption, lui ouvrait le chemin d'un tribunat à vie, dont il songeait à employer le pouvoir pour affaiblir ou écarter la constitution de sénateurs et pour fonder une dictature appuyée sur l'assemblée démocratique du peuple. Pour renforcer son parti et son autorité, Gracchus, pressé par son ami et collègue, *Fulvius Flaccus*, proposa d'accorder aux confédérés le droit de cité romain. Les Optimates furent saisis d'épouvante et

ils résolurent d'appliquer de nouveau un moyen qui avait déjà réussi. Un tribun du peuple, qu'ils avaient gagné, *Livius Drusus*, promit d'autres grands avantages au peuple qui déjà commençait à craindre que l'augmentation du nombre des citoyens ne lui fit perdre ses propres privilèges et ne diminuât sa part dans les distributions de blé; les lots de terre à partager deviendraient une propriété franche et inaliénable; la rente foncière qu'y avait appliquée Gracchus disparaîtrait, et, au lieu de colonies au delà de la mer, on fonderait des établissements plus commodes en Italie même. L'aristocratie atteignit complètement son but auprès du peuple inerte et crédule. La proposition d'étendre le droit de cité échoua dans l'assemblée du peuple, et bientôt après, une nouvelle élection de tribuns ayant eu lieu, Caius Gracchus, qui se trouvait précisément en Afrique pour ériger la colonie carthaginoise, ne fut plus élu; on ferma ainsi la carrière à son activité. L'aristocratie, encouragée par ce dénouement et fortifiée par l'élévation au consulat de *Lucius Opmius*, le chef du parti rigide de la noblesse, se livra alors à l'opposition la plus extrême. Les prêtres combattirent la reconstruction des lieux maudits; et quand Gracchus revint et voulut emmener la colonie, le sénat convoqua une assemblée du peuple pour faire avorter l'entreprise. Le meurtre d'un sergent à l'ouverture de l'assemblée occasionna un mouvement terrible dans la foule excitée. Gracchus, accusé par le sénat d'avoir violé la constitution, empêché de parler par le vacarme de ses adversaires, se retira avec son parti en armes

sur l'Aventin, l'ancienne citadelle du peuple dans les précédentes guerres civiles. Le consul Opimius, investi d'un pouvoir dictatorial par le décret du sénat : « Videant consules ne quid respublica detrimenti capiat, » invita le lendemain les démocrates, qui s'étaient retranchés et s'étaient renforcés d'esclaves armés, à se rendre à discrétion ; sur leur refus, il donna l'ordre de les attaquer, et il s'en suivit un violent combat. Les insurgés succombèrent. Fulvius et trois mille de ses compagnons, parmi lesquels se trouvait son propre fils qui avait cherché un accommodement, furent tués et leurs cadavres furent jetés dans le Tibre. Gracchus s'enfuit dans le bois sacré de la Furina, au delà du fleuve, et se fit percer le sein par un esclave. Des exécutions, des proscriptions et des emprisonnements délivrèrent complètement les Optimates de leurs adversaires, dont la défaite, jointe à l'abrogation successive de presque toutes leurs lois populaires, rendit les aristocrates maîtres absolus de la république. Le parti du peuple, intimidé et sans chef, se courba sans résistance sous le dur joug de la réaction. « La noblesse, dit Salluste, usa de sa victoire à sa façon, passionnément, se débarrassa de beaucoup de personnes par l'épée et par l'exil, et s'attira ainsi plus de crainte, du reste, que de véritable puissance. Souvent de grands États sont précipités de la sorte dans l'abîme, quand un parti s'efforce de soumettre l'autre par tous les moyens et cherche alors à se venger cruellement sur les vaincus. » La mémoire des Gracques demeura proscrire ; Cornélie ne put point porter le deuil pour

son dernier fils; mais la sympathie que beaucoup avaient ressentie pour les deux nobles frères et principalement pour Caius, se montra d'une manière émouvante, après leur mort, dans la vénération presque religieuse que la foule persista à garder, en dépit de toutes les mesures de police, pour leur mémoire et pour les endroits où ils étaient tombés.

Situation de la chevalerie. Parmi les propositions que firent adopter les Gracques, la plus importante fut qu'à l'avenir les informations judiciaires sur les crimes d'État aussi bien que sur les actions civiles n'appartiendraient plus à la classe des sénateurs, mais à celle des chevaliers; car par là les sénateurs furent soustraits à un jury de leurs pairs et soumis à un tribunal composé de membres qui leur étaient inférieurs par le rang et étaient étrangers à leurs intérêts de classe, ce qui affaiblissait leur considération et engendrait une profonde division entre la noblesse héréditaire et l'aristocratie d'argent. Le même but était atteint par la proposition de changer, au moyen d'une loi du peuple, l'assiette des impôts de la province Asie, de telle sorte que, dorénavant, on n'imposât plus des sommes déterminées aux communes isolées, mais que des dîmes, des droits de pacage et de douane fussent levés dans la province et affermés à Rome; ainsi l'on gagnait à cette innovation les riches chevaliers et les marchands de la capitale, qui s'offraient comme intermédiaires (*publicani*), et espéraient tirer de grands profits de l'opération. C'est de Caius Gracchus que procède le principe, étranger à l'ancien droit public, « que tout fonds et tout terrain des communes soumises doit être considéré comme propriété privée de l'État. »

LES TEMPS DE MARIUS ET SYLLA.

La guerre de Jugurtha (112-106).

§ 52. Les Optimates déshonorèrent leur domination par leur cupidité, leurs chicanes et leurs viles corruptions, et dépouillèrent tout sentiment de justice et d'honneur. Pour prévenir les futures lois agraires, ils changèrent, par plébiscite, le bien public occupé en propriété privée exempte d'impôt et imprimèrent ainsi à leur conduite intéressée le sceau de la justice et de la légalité. La discipline et l'ordre déchurent; la considération du gouvernement s'effaça de plus en plus; une réaction honteuse mina les fondements de l'Etat et de la société. Occupés de seuls intérêts de parti, ils abandonnèrent les provinces à l'arbitraire des gouverneurs. Confiant dans la dégénérescence morale et dans la vénalité qui régnait à Rome, le rusé et belliqueux JUGURTHA, petit-fils de Masinissa de Numidie, prit la résolution de s'approprier le royaume de Numidie, qu'il avait gouverné d'abord conjointement avec ses deux cousins Hiempsal et Adherbal. Il en proposa d'abord une division et, pendant les négociations, fit assassiner Hiempsal; il vainquit Adherbal et l'obligea à fuir dans la province romaine, d'où il se rendit à Rome et implora la protection du sénat. Jugurtha, qui avait jadis servi dans l'armée romaine devant Numance et qui y avait entendu dire qu'à Rome tout était à vendre, obtint, à l'aide de grosses sommes qu'il fit répartir entre les

sénateurs, non seulement que le meurtre d'Hiempsal restât impuni, mais qu'une commission romaine procédât à une nouvelle division qui lui assura la meilleure moitié à l'ouest, tandis qu'elle assignait à Adherbal la partie orientale consistant presque entièrement en déserts de sable. Encouragé par ce résultat, Jugurtha aspira à la possession du royaume entier, sans égard pour la garantie des Romains. Il livra la guerre à son cousin et l'assiégea dans la ville de Cirta. Adherbal, soutenu par les habitants italiques, fit résistance quelque temps et appela encore une fois Rome à son secours. Mais le sénat, corrompu de nouveau par Jugurtha, se contenta d'envoyer une ambassade pour détourner le roi de Numidie d'autres actes de violence. Ce fut en vain. Jugurtha parvint à s'en débarrasser, et obligea ensuite la ville à se rendre; Adherbal fut livré au supplice et l'on tua la population mâle, africaine comme italique (112). L'emportement général contre ce forfait obligea enfin le sénat à agir plus sérieusement. La guerre fut déclarée, et le consul Calpurnius Bestia fut envoyé en Afrique avec une armée. Mais Jugurtha acheta promptement une paix avantageuse. Sa reddition à merci n'était que feinte; et quand, par suite d'une décision du sénat, il se rendit à Rome avec une escorte sûre pour se justifier, il fit tuer dans les rues de la capitale un de ses parents, Massiva, qui aspirait au trône de Numidie. Ce nouveau crime, commis sous les yeux du sénat, combla la mesure. La paix fut dénoncée; Jugurtha fut renvoyé de Rome, et Spurius Albinus prit le commandement en chef. Jugurtha parvint

pourtant, en corrompant les chefs, à faire rester l'armée inactive et, par suite de la vie oisive du camp, à la faire tomber dans une mollesse et une indiscipline telles qu'elle fut vaincue à la première attaque et obligée de passer sous le joug (109). Toute l'Afrique sembla perdue; la population opprimée salua Jugurtha comme un libérateur et un héros national. Cet affront souleva le peuple conduit par l'habile tribun, *Memmius*, au point qu'il recommença et poursuivit avec succès la lutte contre la noblesse dépravée. En vain le sénat chercha à conjurer la tempête par l'apaisement de la justice méconnue en transférant le commandement en chef contre Jugurtha à *MÉTELLUS*, homme intègre, savant dans l'art de la guerre, mais fier de sa noblesse, et en bannissant les généraux et les sénateurs coupables; en vain Métellus rétablit l'honneur romain par le retour de la sévérité et de la discipline dans le camp et soutint l'ancienne renommée des armes romaines par la victoire du Muthul, par d'autres combats heureux et des conquêtes; le peuple, plein de méfiance à l'égard de la noblesse, désirait un chef choisi dans son sein, pour arriver par lui à la domination dont les notables s'étaient rendus indignes. Il trouva ce chef en *C. MARIUS*, vigoureux fils de paysan, ambitieux et hautain, qui joignait à la bravoure et au talent militaire, à la rudesse des mœurs, la haine contre les nobles et le mépris de leur culture et de leur raffinement, et qui servait alors sous les ordres de Métellus. Blessé de la fierté de celui-ci, Marius se rendit à Rome où il fut élu consul par le parti popu-

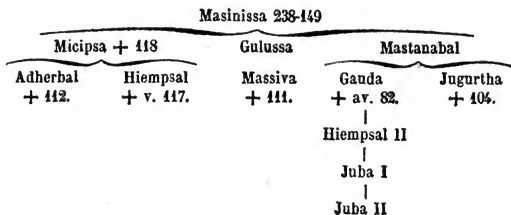
laire (107) et chargé de conduire et de terminer la guerre contre Jugurtha, après qu'on eut écarté Métellus d'une façon mortifiante. Malgré sa ruse, son esprit fertile en ressources et son habileté dans la guerre d'escarmouches, Jugurtha ne put résister longtemps au robuste et infatigable Marius, fier de son propre mérite et non de la gloire de ses aïeux, et à son armée endurcie par la discipline et renforcée de troupes de vigoureux paysans, de prolétaires et d'affranchis. Vaincu, dépouillé de ses villes et de ses forts, il s'enfuit chez le roi voisin *Bocchus de Mauritanie* pour l'exciter à la guerre contre les Romains; mais il fut livré avec ses enfants par ce prince faible et versatile, au prudent, habile et brave général en second, L. CORN. SYLLA, qui le conduisit enchaîné dans le camp. Ainsi finit la guerre qui avait duré sept ans. La victoire s'attacha immédiatement au nom de Marius; lorsque le vainqueur entra le 1^{er} janvier de l'an 104 à Rome, le roi Jugurtha, chargé de chaînes, avec ses deux enfants, précédait son char triomphal; sur son ordre, le fils du désert mourut quelques jours après dans la prison souterraine de la ville, la « froide chambre de bains, » comme l'appela l'Africain lorsqu'il en franchit le seuil pour y être noyé ou y mourir de froid et de faim. Bocchus reçut, pour récompense de sa trahison, la province orientale de la Numidie; les Romains donnèrent le reste du pays à Gauda, demi-frère de Jugurtha.

MARIUS. Marius né en 155, était fils d'un pauvre paysan du bourg d'*Arpinum*; pendant son tribunat il s'était d'abord

signalé comme adversaire des notables par la proposition d'étrécir les petits ponts élevés sur le Champ-de-Mars pour les élections et de ne pas regarder les tablettes; car il empêchait par là les Optimates qui avaient l'habitude de se placer sur ces ponts et de surveiller le vote, de dominer l'élection. Après son élévation au consulat, Marius fit devant le peuple une harangue dans laquelle il comparait ses qualités à celles de la noblesse et disait entre autres choses : « Je ne puis, à la vérité, montrer pour me recommander, ni des images d'aïeux, ni les triomphes ou les consulats de mes ancêtres, mais bien, si c'était nécessaire, des lances, des drapeaux, des armures et d'autres distinctions guerrières, et, en outre, des blessures sur la poitrine. Ce sont là mes images d'aïeux, c'est là une noblesse qui ne m'a pas été transmise par héritage, mais que je me suis acquise moi-même au prix de fatigues et de dangers infinies. Mes paroles ne sont pas élégamment tournées, j'y tiens peu; la véritable valeur de l'homme se montre assez par elle-même. A ceux-là l'art est nécessaire pour couvrir leurs infamies de belles paroles. La littérature grecque ne m'est pas connue non plus; j'avais peu de goût d'apprendre à la connaître, parce qu'elle n'était pas en état de rendre virils ceux qui l'enseignent. Mais j'ai appris ce qui est le plus utile à la république, à battre l'ennemi, à défendre un poste, à ne rien craindre si ce n'est une mauvaise réputation, à supporter indifféremment le froid de l'hiver et l'ardeur de l'été, à coucher sur la terre nue et à endurer en même temps les privations et la fatigue. A cet égard, je prêcherai d'exemple devant les soldats, mais je ne les laisserai pas souffrir dans mon intérêt personnel, je n'emploierai point leurs efforts à ma propre glorification. »

« Il est certain, » dit Mommsen, « que Marius eut la part la plus minime aux véritables succès, que la conquête de la Numidie jusqu'au désert fut l'œuvre de Métellus, la prise de Jugurtha celle de Sylla, et qu'entre les deux, Marius joua un rôle quelque peu compromettant pour un ambitieux. En présence de la brillante campagne de Sylla dans le désert, de son courage et de sa présence d'esprit, de sa pénétration et de son

empire sur les hommes, qui avaient éclaté aux yeux de toute l'armée et du général lui-même, le généralat de Marius était entièrement mis dans l'ombre. Marius ne supporta pas volontiers que son prédécesseur prit le nom de vainqueur de Numidie; il s'emporta lorsque plus tard le roi Bocchus fit élever sur le Capitole une statue d'or qui représentait Jugurtha livré à Sylla. Ces rivalités militaires n'auraient eu qu'une faible portée, si elles n'avaient pas empiété sur les luttes politiques des partis, si l'opposition n'avait pas dépossédé le général sénatorial, si le parti du gouvernement n'avait pas fêté à dessein Metellus et plus encore Sylla, comme les coryphées militaires, et ne les avait préférés au vainqueur nominal. »



Cimbres et Teutons.

§ 53. Marius n'avait pas encore terminé la guerre africaine, lorsque les frontières de l'empire romain furent menacées le long du Danube, d'Orient en Occident par les CIMBRES, du nord au sud par les TEUTONS. C'étaient des peuples septentrionaux de race germanique, à la taille élevée et élancée, aux cheveux blonds, qui étaient partis avec leurs femmes, leurs enfants et tout ce qu'ils possédaient, pour chercher de nouvelles demeures. Des chariots recouverts de

cuir tendu leur servaient de maisons mobiles, où la femme et les enfants étaient entassés avec les ustensiles. Ils étaient vêtus de peaux de bêtes et de cuirasses de fer, portaient de longues épées et des boucliers de hauteur d'homme, de lourdes massues de combat et des casques de cuivre richement ornés; le nombre de leurs cavaliers armés était évalué à 15,000. Ils combattaient en poussant des cris et des rugissements épouvantables, afin d'effrayer l'ennemi; des prêtresses vêtues de blanc sacrifiaient les prisonniers sur les autels des dieux et prédisaient l'avenir qu'elles avaient interrogé dans leur sang. La soif de voyages et d'aventures, inhérente aux Germains, et le penchant mystérieux de l'homme du nord pour les attraites du midi, joints à l'excès de population, aux inondations et à d'autres causes locales, peuvent avoir déterminé cette émigration. Quelque temps vagabonds, ils errèrent à la lisière septentrionale de la province habitée par les Celtes aux bords du Danube, jusqu'à ce qu'ils frappèrent aux portes de l'empire romain. Les Cimbres firent d'abord subir une défaite sanglante aux Romains (113) qui les attendaient dans une embuscade de la *Carinthie*, près de la florissante ville de *Noreja*, au nord de *Klagenfurt*; ensuite, alliés avec les Teutons, les Helvètes et d'autres peuples celtiques qui s'étaient joints à eux comme compagnons d'armes pendant la longue migration, ils se transportèrent sur le Rhin et le Jura, et, comme on ne voulait point leur assigner de terres, ils portèrent dans la Gaule le vol, le meurtre et la dévastation. Grâce aux divisions, à la vénalité

et à l'ineptie des chefs et des généraux romains, dans l'espace de quatre ans, ils anéantirent sur le Rhône et sur les bords montagneux et marécageux du lac Léman, cinq armées consulaires, et répandirent l'inquiétude et l'effroi dans toute l'Italie. Le souvenir des anciennes expéditions des Celtes, de la bataille de l'Allia et de l'incendie de Rome, remplit les âmes d'angoisse. La puissance romaine chancela, lorsque les Cimbres, après leur double victoire d'*Arausio* (Orange) pénétrèrent en Italie par les portes des Alpes (105). Mais par bonheur pour Rome ils envahirent d'abord le territoire des Gaulois et se répandirent ensuite à l'ouest, vers les Pyrénées. Ils vinrent comme un éclair, comme un éclair ils disparurent; ils ressemblaient aux vagues de la mer et aux rafales du vent, qui tantôt s'avancent capricieusement, tantôt s'arrêtent subitement ou se tournent de côté ou en arrière. Le peuple romain attribua aussi, non sans raison, cette calamité à la dégénérescence morale de l'aristocratie, et il se vengea comme dans la guerre de Jugurtha. *Cæpion*, le proconsul de Gaule, qu'on accusait d'avoir dérobé avec ses compagnons les trésors du temple de Tolosa, fut puni par l'exil et la perte de ses biens, et Marius, nommé de nouveau consul pendant son absence, reçut le commandement en chef contre les Cimbres; afin que le terme de son mandat ne l'arrêtât point dans ses entreprises, on lui conféra cinq fois de suite la dignité consulaire, comme pour braver l'aristocratie et ses lois (105-100). Marius réalisa l'espérance du parti populaire. Tandis que les peuples germaniques se battaient avec les

habitants de l'Espagne, il renforça son armée de gens de main qu'il enrôla dans les légions par suite d'un nouveau système d'engagement, sans distinction d'origine entre les Romains, les Italiques et les confédérés, et qu'il disciplina en les faisant bêcher et piocher, en les habituant à des marches et à des travaux de fortification. Il avait établi un camp solide près du Rhône, lorsque les ennemis, après une absence de trois ans, apparurent pour la seconde fois avec de nouveaux renforts dans les défilés des Alpes, pour forcer le passage de l'Italie avec une armée divisée en deux corps. En vain les Teutons et les Ambrones s'efforcèrent pendant trois jours d'envahir le camp; leur courage sauvage échoua contre la supériorité des Romains dans la guerre de fortification et contre la prudence du général. Après de grandes pertes, ils se décidèrent à abandonner l'assaut et, en tournant le camp, à s'avancer plus avant, vers l'Italie. Sans se laisser émouvoir par les cris moqueurs de l'ennemi qui s'informait si les Romains n'avaient pas de commission pour leurs femmes, Marius le laissa partir tranquillement pendant six jours; il le suivit alors en bon ordre et lui fit subir une défaite complète à AQUÆ SEXTILÆ (Aix) dans la Gaule méridionale (Provence). Ceux qui ne furent pas tués ou ne se tuèrent pas eux-mêmes furent emmenés en esclavage (102). Les femmes qui attendaient sur les chariots se tuèrent avec leurs enfants pour ne pas être livrées aux moqueries des Romains. Les Cimbres et les Helvétés avaient cependant envahi la Haute-Italie par le Tyrol; mais ils s'y abandonnè-

rent aux délices qu'offrait la riche contrée, jusqu'à ce que Marius, qui avait opéré sa jonction avec son collègue *Lutatius Catulus* leur fit subir une semblable défaite cruelle dans la PLAINE RAUDIQUE près de Vercelles (101). L'héroïsme grossier de ces Germains qui se frappaient avec leurs enfants pour ne pas être réduits en esclavage, fit trembler les Romains. Quelques débris cherchèrent un asile dans les Alpes de Venise et dans les montagnes du Tyrol, où l'on croit que leurs descendants se sont conservés jusqu'aujourd'hui. L'avalanche d'hommes qui, durant treize années, avait jeté l'effroi parmi les nations, reposait dans la terre ou travaillait sous le joug. Mais sur les cadavres des victimes les partis romains poursuivirent leurs tristes dissensions, le démocrate Marius revendiquant pour lui l'honneur de la journée, qui pourtant, dans l'opinion des aristocrates, appartenait à Catulus.

La guerre sociale (guerre marsique).

§ 54. Marius, le sauveur de l'Italie, l'orgueil et l'espoir du parti populaire, obtint pour récompense un sixième consulat (100). Sous son influence, les démocrates acquirent la prépondérance et reprirent les plans des Gracques ; les Optimates, menacés dans leurs droits et dans leurs propriétés, s'unirent plus étroitement pour résister plus vigoureusement aux attaques du peuple et de ses tribuns remuants. Bientôt les deux partis se trouvèrent en état d'hostilité. A peine Marius était-il entré en fonctions et

avait-il obtenu pour collègue un homme insignifiant, qu'il fit nommer à des emplois importants de la ville les deux chefs du parti du peuple, Apuléius *Saturninus*, l'éloquent et ardent ennemi du sénat, et son collègue Caius Servilius *Glaucia*, homme de basse extraction et de sentiments non moins communs, mais doué d'une rude éloquence populaire : le premier fut élu tribun du peuple après le meurtre d'un compétiteur aristocratique, le second fut choisi comme prêteur. Uni à ces scélérats audacieux, et appuyé par une tourbe d'anciens soldats et alliés, Marius suivit les traces de Caius Gracchus, en faisant présenter par Saturninus la proposition d'attribuer des terres en Afrique, en Gaule et au delà des Alpes, aux guerriers qui avaient rendu de si grands services à la patrie par la victoire sur les Cimbres et les Teutons. Par cette motion à laquelle se rattachaient encore de nouvelles distributions de blé à vil prix, non seulement on renouvelait les anciens plans de colonisation dans une plus large mesure, mais on poursuivait aussi l'égalsation des Romains et des confédérés italiques dans les nouvelles colonies civiques. Marius seul pouvait être chargé de la réalisation de ces projets, laquelle lui donnait l'occasion de renouveler le consulat d'année en année et de devenir ainsi par le fait maître de Rome. On ajouta à la proposition la clause qu'en déans les cinq jours de l'adoption, chaque sénateur jurerait d'observer fidèlement la loi sous peine de perdre son siège. Lorsque les propositions eurent été admises dans l'assemblée du peuple, tous les sénateurs prêtèrent

le serment prescrit, à la seule exception de *Q. Metellus* qui préféra abandonner la patrie. Marius et Saturninus virent avec joie l'homme le plus habile du parti adverse s'éloigner de la ville par un exil volontaire. Mais cette victoire apparente du parti populaire fut le commencement de sa défaite. Marius eut honte de ses compagnons qui cherchaient à exécuter leurs plans à l'aide de la populace la plus vile ; il se sépara d'eux ouvertement et se rapprocha du parti du sénat ; en même temps, la chevalerie, c'est à dire la classe des riches citoyens et marchands, effrayée des procédés insolents et menaçants des classes inférieures, s'était retirée des démocrates et réconciliée avec la noblesse. Révoltés de la conduite équivoque de Marius, les deux chefs du peuple résolurent de poursuivre par eux-mêmes l'œuvre commencée ; à cet effet, Saturninus, par le meurtre, la révolte et d'autres moyens honteux, fit prolonger son tribunat au moyen d'une nouvelle élection, et chercha en même temps à extorquer violemment l'élévation de Glaucia au consulat, à l'aide de bandes armées et par le meurtre de son compétiteur (*C. Menimius*). Ces excès des arrogants chefs du peuple décidèrent enfin le sénat à agir énergiquement. Le jour où devait avoir lieu la nouvelle élection des tribuns (10 décembre 100), le sénat vint en armes sur la place publique, ayant à sa tête le vénérable Marcus Scaurus ; la jeunesse des classes distinguées fut convoquée et conduite par le consul Marius même contre le parti du peuple, renforcé d'esclaves. On combattit bientôt dans toutes les rues de la capitale.

Les démocrates succombèrent et furent pressés sur le Capitole où on leur coupa l'eau et on les obligea ainsi à se rendre. On les enferma dans la maison de ville et Marius se donna toutes les peines pour sauver les chefs qui l'accusaient publiquement d'être leur complice; mais la jeunesse grimpa d'elle-même sur le toit et tua les prisonniers avec les tuiles arrachées. Ainsi moururent les deux démagogues pervers Saturninus et Glaucia, avec beaucoup de compagnons des classes inférieures du peuple comme des classes plus aisées; ils tombèrent sans jugement ni droit, comme les avant-postes que le gros de l'armée abandonne et oblige à périr sans résultat dans une lutte désespérée. Ce dénouement assura la victoire la plus complète au parti du gouvernement. Marius était anéanti moralement. Pour ne pas assister au retour honorable de son adversaire Q. Metellus qui avait été rappelé, il se rendit volontairement en Orient (99); l'aristocratie d'argent, foncièrement brouillée avec le parti démocratique et le prolétariat, et réconciliée avec la classe des sénateurs, usa de sa position de juge pour se débarrasser de ses adversaires par des jugements, des emprisonnements et des proscriptions. Mais l'abus de la victoire amena de nouveaux orages. Le jury formé de chevaliers ne châtia pas seulement les démocrates; il procéda aussi avec une grande rigueur contre certains membres de la classe sénatoriale qui, comme Mucius Sœvola et d'autres, cherchèrent à s'opposer aux exactions et aux concussions des fermiers des impôts dans les provinces, et, sur une accusation infâme,

il condamna, contre tout droit, le brave et honorable consulaire P. Rutilius Rufus, à perdre son avoir. Il en résulta une nouvelle division parmi les classes supérieures; une grande partie de la classe des sénateurs, ayant à sa tête M. Livius Drusus, excellent patriote, d'une grande énergie morale, mais d'un emportement juvénile, forma le dessein d'enlever l'autorité judiciaire à la classe des chevaliers et de la rendre à la classe des sénateurs, mais en même temps de purger l'État de ses autres vices et d'obvier par là aux secousses futures et aux mouvements populaires. La proposition d'affecter à l'établissement de colons civiques tout le sol italique qui n'était pas encore partagé, à savoir le domaine de la Campanie et la meilleure partie de la Sicile, devait, jointe à des distributions de blé plus larges et plus régulières, empêcher le paupérisme croissant des masses et en même temps faire en sorte que les démagogues à venir n'eussent plus rien à répartir; en attribuant en outre aux confédérés romains la faculté d'obtenir le droit de cité, Drusus chercha à affermir la constitution de l'État et à se créer de nombreux appuis dans l'assemblée du peuple pour l'accomplissement de ses plans de réforme. Ainsi il s'éleva du sein de l'aristocratie un chef du peuple qui s'efforçait de guérir les anciennes plaies de l'État en y appliquant les mêmes remèdes que Caius Gracchus, à cette différence près qu'il n'avait point, comme les démagogues antérieurs, la prétention de se poser en maître. Élu tribun du peuple (91) Drusus introduisit dans l'assemblée les propositions de répartition des terres,

de distribution de blé et de réforme judiciaire : les places de jurés seraient rendues au sénat qui serait mis en état de satisfaire à ses nouvelles obligations par l'adjonction de 300 nouveaux membres ; de plus, les sentences prononcées seraient examinées par une commission et les juges coupables de corruption seraient appelés à se justifier. Sans faire mention d'abord de la plus audacieuse de ces mesures, la concession du droit de cité aux confédérés italiques, Drusus rencontra la plus vive résistance à ces deux propositions. La chevalerie chercha à empêcher la réforme de l'organisation judiciaire et une partie du sénat l'assignation des terres. Une excitation terrible s'empara des esprits. Au moment où il congédiait la foule qui l'accompagnait, Drusus fut frappé, dans son propre vestibule, d'une main si sûre qu'il rendit l'âme quelques heures après. Le meurtrier ne fut pas découvert, il n'y eut pas d'instruction judiciaire ; les projets de réforme ne furent pas exécutés et la chevalerie vindicative accusa de haute trahison tous les partisans du tribun. La mort du noble Drusus fut le signal de la guerre civile la plus effroyable qui eût jamais désolé la belle Italie. Les confédérés italiques, qui avaient partagé les bons et les mauvais jours de Rome durant plusieurs siècles, avaient recueilli une triste récompense de leur fidélité ; tandis que la jeunesse vigoureuse était appelée au service militaire et répandait son sang dans les provinces lointaines pour la domination étrangère, ceux qui restaient dans leurs foyers soupiraient sous les verges et les haches de leurs oppresseurs et avaient

encore à subir la brutalité des employés et les empiétements sur leurs droits. L'espoir d'être placés sur la même ligne que les citoyens romains avait été plusieurs fois éveillé en eux, mais toujours il avait été déçu, et chaque fois le parti victorieux des aristocrates avait élargi comme à plaisir l'abîme que la loi creusait entre les Romains et les Italiques. Des tentatives avortées de soulèvement s'étaient terminées par le meurtre et la destruction, comme à Fregelles après la ruine des Gracques. La nouvelle de la mort du magnanime Drusus, ce chef aristocratique du peuple, dans la parole duquel les confédérés avaient placé la plus grande confiance, qui avait réuni les plus éminents d'entre eux dans une ligue secrète et les avait engagés par serment à défendre Drusus et la cause commune, jeta l'étincelle enflammée dans les esprits où la haine couvait depuis longtemps. Le meurtre d'un préteur romain dans le théâtre d'Asculum donna le signal à la révolte des alliés (90), qui, pareille à la flamme à travers les steppes, se répandit bientôt sur toute la péninsule. Tous les peuples d'origine sabelline, les Samnites et les Marses belliqueux les premiers, refusèrent l'obéissance aux Romains et conclurent, sous la conduite du brave et prudent *Quintus Silon*, une LIGUE ITALIQUE à la tête de laquelle se trouvaient un conseil (sénat) avec deux consuls et qui devait avoir pour capitale *Corfinium* dont on changea le nom en celui d'*Italica* dans le pays des Pélignes, une sorte d'anti-Rome, mais avec les mêmes fondements et les mêmes institutions. Des armées exercées sous des

généraux expérimentés et une caisse de guerre commune semblaient assurer le succès de l'entreprise. A Rome on se couvrit de vêtements de deuil, on érigea le tribunal de haute trahison et l'on ne songea plus qu'à lever des soldats et à préparer des armes. Pour renforcer l'armée, on convoqua des troupes celtiques et numides, on arma les affranchis et l'on attribua le droit de bourgeoisie romain aux Latins, aux Etrusques et aux Ombriens demeurés fidèles, ainsi qu'à certaines villes de la Basse Italie, pour les empêcher de se joindre aux autres. Ainsi les Romains, après plusieurs vicissitudes et beaucoup de combats sanglants, des sièges et des destructions de villes, parvinrent peu à peu à se rendre maîtres de leurs ennemis, grâce à l'habileté des généraux qui, dans ce commun danger, oublièrent leurs haines de parti et rivalisèrent d'efforts pour sauver la patrie. Mais la fermentation était encore tellement menaçante, que les Romains jugèrent prudent (88), pour prévenir de nouveaux soulèvements, d'offrir le droit de cité romain selon la loi julienne à tous les alliés qui déposeraient les armes et rentreraient dans l'obéissance. De cette façon, les portes de la bourgeoisie romaine, qui étaient restées si longtemps fermées à la prière, s'ouvrirent tout à coup, quand ce furent les épées qui y frappèrent; non point entièrement toutefois, mais d'une manière blessante et partielle. Car on restreignit les droits de ces nouveaux citoyens sous le rapport du suffrage et de l'obtention des emplois, et on les plaça, à l'égard des anciens citoyens, dans une situation analogue à celle

des affranchis à l'égard des nés-libres ; demi mesure qui renfermait en elle des germes de nouveaux orages. Les villes celtiques au delà du Pô reçurent le droit latin.

La guerre des alliés eut les conséquences les plus désastreuses pour l'organisation militaire et politique des Romains. L'admission des soldats étrangers et des masses de prolétaires dans les rangs des légions, relâcha l'ancienne discipline et engendra dans l'armée un esprit de résistance et d'insubordination, qui conduisit souvent aux méfaits les plus sauvages. Devant Pompéi, un vice-commandant de l'armée de Sylla fut tué par ses propres soldats à coups de pierres et de bâtons. Les dépenses accrues de la guerre, n'étant plus supportées que par les citoyens, produisirent l'appauvrissement et les dettes. Comme au temps des luttes civiles entre les patriciens et les plébéiens, les créanciers et les débiteurs étaient en guerre ouverte, et plus la riche aristocratie d'argent des chevaliers se montrait impitoyable dans le recouvrement des impôts et augmentait le nombre des nécessiteux, plus on réclamait hautement et avec menaces de nouvelles lois sur les dettes, et même de nouveaux livres de compte, c'est à dire l'anéantissement légal des prétentions de tous les créanciers à l'égard de tous les débiteurs. Le préteur urbain *Asellio*, qui chercha à atténuer la rigueur de la loi par une interprétation plus douce, s'attira la haine des riches, tellement qu'il fut tué, devant le temple de la Concorde, sans qu'une enquête judiciaire suivît le crime (89). Parmi

les familles sénatoriales mêmes, il en était beaucoup dont les affaires étaient dérangées. Celles-ci arrivèrent au plus haut degré d'irritation, lorsque le tribun du peuple *Publ. Sulpicius Rufus*, homme de bonne extraction et d'une grande éloquence, jusque là partisan et défenseur de la constitution, proposa, parmi d'autres réformes, de déclarer déchu de son siège tout sénateur qui devrait au delà de 2,000 deniers. Il comptait ainsi purifier l'aristocratie de ses éléments funestes, mais il s'attira par là une animadversion telle qu'il fut obligé, comme son ami et confrère *Livius Drusus*, de s'allier à la démocratie et de chercher un appui parmi les nouveaux citoyens mécontents et les affranchis, en leur offrant la perspective de l'égalité de droits dans les comices. Environné d'une escorte armée de 3,000 mercenaires et d'un « anti-sénat » de 600 jeunes gens, *Sulpicius* dominait le forum et la ville ; pour gagner la confiance des classes inférieures, il se lia avec le vieux *Marius* dont le nom avait encore une influence dans les rangs du peuple, et poussa par là l'aristocratie menacée à s'unir étroitement à *Corn. Sylla* qui réunissait en lui, avec la politesse et l'amour des arts, tous les vices et tous les mauvais penchants de l'aristocratie.

La première guerre de Mithridate et la première guerre civile (88-80).

§ 55. La guerre civile avec ses suites horribles s'agitait encore çà et là dans les montagnes et dans

les cavernes des Samnites, lorsque les Romains furent menacés du côté de l'Orient par un ennemi aussi prudent que brave, MITHRIDATE (130-63), roi du beau pays montagneux du *Pont* sur les côtes de la mer Noire. Ennemi des Romains comme Hannibal, l'éloquent et belliqueux prince chercha à réunir les États asiatiques dans une vaste ligue et à les affranchir de la domination de Rome. Les exactions que les fermiers des impôts et les péagers romains exerçaient dans ces contrées, favorisèrent ses efforts; car ni la couronne royale ni la cabane du paysan n'étaient à l'abri de la confiscation; chaque épi semblait croître pour la dime romaine, chaque enfant de parents libres semblait être né pour devenir esclave. Mithridate s'entendait à attiser les haines et les mécontentements. Issu, du côté paternel, de l'ancienne maison des rois de Perse, parent des Séleucides du côté maternel, il réunissait dans sa personne tous les grands souvenirs des peuples orientaux; aussi la tradition l'entoura-t-elle bientôt d'une auréole poétique, et amplifia-t-elle sa taille et sa force de géant, son agilité à la course et à la lutte, son adresse à monter à cheval et à conduire un char, son penchant pour les femmes, le vin et les jouissances sensuelles. Il gagna les villes grecques en favorisant extérieurement la langue, l'art et la culture helléniques, quoique sa nature intérieure trahit le barbare. Remarquable par son esprit d'entreprise et son courage, grand souvent par ses succès, et toujours par son caractère, général dans le conseil et soldat dans l'action, Mithridate était un

adversaire redoutable, surtout en ce qu'il joignait à des sentiments chevaleresques et à plus d'une vertu royale, les qualités d'un despote cruel, aussi disposé aux trahisons et aux perfidies, aux meurtres et aux exécutions violentes, aux ruses et aux déguisements, qu'aux aventures hardies et aux faits d'armes glorieux. Avide, superstitieux, cruel et sans foi, mais puissamment organisé et doué d'un courage inflexible, le roi du Pont fut l'ennemi le plus éminent du peuple romain, contre lequel il se défendit comme le lion du désert contre le chasseur. Après s'être emparé de la presqu'île de Crimée et des pointes de terre à l'opposite, avec les riches villes marchandes grecques, et en avoir formé un royaume bosporéen, il soumit par la force et la ruse, avec l'aide de son gendre *Tigranes* d'Arménie, les pays romains de Paphlagonie, de Cappadoce et de Bithynie, après en avoir chassé ou tué les rois, et organisa une flotte de guerre et une forte armée de fantassins et de cavaliers de toutes les nations. Puis il fit alliance avec la Crète et d'autres îles de la mer Égée, et dirigea vers l'ouest la piraterie à laquelle on s'y livrait : il attira dans son parti les États inconsiderés de l'Asie Mineure, en excitant les sympathies grecques et la haine contre les Romains. Il fut bientôt maître de la Phrygie et de toute l'Asie antérieure ; les villes lui envoyaient des messagers pour inviter le « Dieu sauveur » à les visiter, et la bourgeoisie, en habits de fête, affluait devant les portes pour le recevoir. Pergame, le siège du gouverneur romain, devint sa nouvelle capitale. Le

vieux proconsul Manius Aquillius fut conduit par tout le pays, tantôt enchaîné à un Bastarne à cheval, tantôt lié sur un âne; on le fit ensuite mourir en lui versant de l'or fondu dans la bouche. Non content de cette victoire, le roi du Pont imagina une vengeance plus terrible encore. Il envoya d'Éphèse aux gouverneurs et aux villes qui dépendaient de lui l'ordre inhumain de massacrer en un seul et même jour tous les Italiques (togati) de leur circonscription, libres ou non, sans distinction de sexe ni d'âge, de jeter leurs cadavres en pâture aux oiseaux, de confisquer leurs biens et d'en livrer la moitié aux meurtriers, la moitié au roi. Par suite de cet ordre, quatre-vingt mille hommes, femmes et enfants sans défense, furent mis à mort de sang-froid. Rhodes et le littoral du sud restèrent seuls aux Romains. Mais Mithridate ne menaçait pas la domination romaine seulement en Asie; déjà sa flotte avait débarqué à Délos et dans l'Eubée et s'était attaquée aux marchandises et aux habitants italiques; déjà son armée de terre entrait de la Thrace en Macédoine et en Thessalie, tandis que ses partisans cherchaient à persuader aux Athéniens, aux Béotiens, aux Achéens, aux Lacédémoniens et à d'autres peuplades de l'Hellade et du Péloponnèse de se joindre à la ligue pontique, et que ses généraux Archélaos et Aristion pénétraient de vive force en Grèce. Dans cette extrémité le sénat romain transféra le commandement suprême contre Mithridate au chef des aristocrates CORN. SYLLA, qui s'était distingué dans la guerre sociale et avait obtenu le consulat pour récompense.

Mais Marius envia à son adversaire la campagne d'Asie qui promettait de l'honneur et des richesses; avec l'aide du tribun du peuple *Publ. Sulpicius Rufus* (§ 54) et en se servant habilement des nouveaux citoyens et des affranchis auxquels on fit entrevoir l'admission dans les anciennes tribus avec un plein droit de bourgeoisie et de suffrage, il obtint un plébiscite en vertu duquel il fut chargé de la conduite de la guerre contre Mithridate. Deux officiers portèrent ce plébiscite à Sylla campé devant Nola, mais ils furent lapidés par les soldats soulevés, dévoués à leur général et rendus farouches par la guerre; après quoi, Sylla, au lieu de donner suite au plébiscite et d'abandonner le commandement à son antagoniste, marcha sur Rome avec son armée. Il remporta sur le peuple surpris des victoires faciles au dehors et à l'intérieur de la ville (88), fit proscrire, comme traître envers la patrie, Marius avec onze de ses compagnons les plus actifs, et prit différentes mesures pour assurer le repos et la sécurité de la ville, pendant que son grand adversaire, après bien des aventures et des dangers, se sauvait par des chemins secrets dans les marais de *Minturnes*, et que Sulpicius recevait la mort de la main de meurtriers. Il rétablit la considération du sénat qu'il compléta par l'admission de 300 nouveaux membres; il restreignit le pouvoir et l'influence des classes pauvres dans l'assemblée du peuple par le rétablissement de l'ancien ordre de vote et d'élection, et amoindrit les droits des tribuns du peuple; il tempéra la tyrannie des lois sur les dettes et ouvrit au

prolétariat la voie de l'émigration vers des colonies lointaines. Dans toutes ces mesures, il procéda avec réserve et modération, afin de pouvoir entrer aussitôt en campagne contre Mithridate, et il souffrit même qu'on élût consul, à côté de *Cn. Octavius* qu'il avait proposé et qui appartenait au parti aristocratique, le brave, mais égoïste chef de démocrates *Luc. Corn. Cinna*, après que celui-ci se fut engagé par serment à ne pas attaquer les nouvelles institutions. Par cette concession, Sylla espérait adoucir la partie adverse.

PUBL. SULPICIUS, proscrit comme ennemi de la patrie, fut saisi près de Laurentum et mis à mort; sa tête envoyée à Rome fut exposée par ordre de Sylla dans la place publique, sur la même tribune aux harangues où, quelques années auparavant, il avait apparu dans toute la force de sa jeunesse et de son éloquence. Les autres proscrits échappèrent à leurs persécuteurs, qui talonnaient également le vieux *Marius*. « A quelque point, » dit Mommsen, « que le général eût troublé le souvenir de ses jours glorieux par une suite d'actes pitoyables, à présent que le sauveur de la patrie fuyait pour disputer sa vie, il était redevenu le vainqueur de Vercelles et dans toute l'Italie on apprenait avec anxiété les incidents de sa fuite merveilleuse. A Ostie il s'était embarqué pour l'Afrique; mais les vents contraires et le manque de provisions l'obligèrent de débarquer au promontoire de Circé et d'errer à l'aventure. Le vieux consulaire, sans amis, presque seul, arriva à pied et souvent tourmenté par la faim, dans le voisinage de la colonie

romaine de Minturnes, à l'embouchure du Gari-gliano. Là, il aperçut dans le lointain les cavaliers qui le poursuivaient; il atteignit le rivage à grande peine, et monta dans un navire marchand pour échapper à ses persécuteurs; mais bientôt les bateliers craintifs abordèrent de nouveau, et ils regagnèrent le large pendant que Marius dormait sur le rivage. Ses persécuteurs le trouvèrent dans le marais de sable de Minturnes, enfoncé jusqu'à la ceinture dans le limon, et la tête cachée sous un amas de roseaux; ils le livrèrent aux autorités de la ville de Minturnes. Il fut jeté en prison, et le geôlier, un esclave cimbrique, reçut l'ordre de l'exécuter; mais le Germain eut peur des regards étincelants de son ancien vainqueur, et la hache lui échappa des mains, lorsque le général lui demanda, de sa voix puissante, s'il était homme à tuer Caius Marius. Quand on apprit cela, les autorités de Minturnes furent saisies de honte en voyant que le sauveur de Rome trouvait plus de respect parmi les esclaves à qui il avait apporté la servitude que parmi ses concitoyens qui lui devaient la liberté; on dénoua ses chaînes, on lui donna un navire et de l'argent et on l'envoya à Ænaria (Ischia). Les bannis, à l'exception de Sulpicius, se retrouvèrent peu à peu dans ces eaux; ils mouillèrent à Eryx et près de l'ancienne Carthage, mais en Sicile comme en Afrique les employés romains les repoussèrent. Ils se retirèrent ainsi vers la Numidie dont les dunes de sable leur offraient un asile pour l'hiver; mais le roi Hiempsal qu'ils espéraient gagner et qui, en effet, avait pendant quelque temps paru vouloir s'allier avec

eux, ne l'avait fait que pour les perdre plus sûrement, et il chercha alors à s'emparer de leurs personnes. Les fugitifs n'échappèrent qu'à grand'peine à ses cavaliers, et ils trouvèrent un refuge provisoire dans la petite île Cercina sur les côtes tunisiennes. Nous ne savons si Sylla remercia sa bonne étoile pour lui avoir épargné la mort du vainqueur des Cimbres ; au moins ne paraît-il pas avoir fait châtier les employés de Minturnes. »

§ 56. Sylla passa en Grèce, emporta d'assaut, après un rude siège, Athènes affamée qui fut noyée dans le sang en punition de sa défection, et, dans la sanglante *bataille de Chéronée*, le général pontique Archelaos, malgré la supériorité du nombre de ses troupes et de sa cavalerie, fut vaincu si complètement qu'à peine le douzième de son armée parvint à se sauver. Cependant la position de Sylla qui n'était soutenu par aucune flotte de guerre et qui, dans le besoin d'argent du gouvernement, ne pouvait tirer de Rome que de faibles ressources, était très précaire, surtout lorsque, bientôt après, les démocrates arrivèrent de nouveau au pouvoir et cherchèrent à traverser ses entreprises. Mais le talent militaire et le patriotisme de Sylla surmontèrent toutes les difficultés. Il laissa le général démocratique Lucius Val. *Flaccus*, collègue de Cinna, partir librement, par la Macédoine et la Thrace, pour l'Asie Mineure où bientôt après une révolte de soldats, excitée par son général en second C. Flav. *Fimbria* lui ravit le jour et plaça son adversaire à la tête de l'armée, et il fit subir ensuite au général pontique Dorylaos qui était

survenu avec des renforts, une défaite si complète à *Orchomène* (85), que la plupart des ennemis périrent soit par l'épée, soit dans les marais copaiques. Cette victoire replaça toute la Grèce sous la domination de Rome et décida le roi du Pont, dont la cruauté et le despotisme avaient rendu le nom jadis si vanté en horreur chez les Grecs en Asie et dans les îles, et dont l'armée avait été battue dans l'entretemps par le chef des démocrates Fimbria, à nouer des négociations avec Sylla. Le général aristocratique, avide de se venger de ses adversaires politiques, accueillit ses offres et conclut avec Mithridate une paix (84) par laquelle Rome non seulement regagna sa domination sur toute l'Asie antérieure, mais aussi fut indemnisée par une grosse somme d'argent et par la cession de la flotte pontique. Les villes et les provinces défectionnaires eurent à payer des dédommagements considérables. Outre une charge de guerre de 20,000 talents, les contribuables durent acquitter toutes les dîmes et tous les impôts arriérés depuis cinq ans. Appauvris par les extorsions, ils devinrent la proie d'usuriers romains. Fimbria, qui appartenait au contre-parti démocratique, fut traité en ennemi et persécuté, malgré sa victoire sur Mithridate et son attitude virile comme compagnon de Marius. Menacé par Sylla et abandonné par ses soldats, il se tua dans un temple de Pergame. Il a souillé son nom par la destruction de la Nouvelle Iliou qui s'était jointe au parti adverse.

La fureur de destruction et la soif de brigandage qui éclatèrent à la destruction d'Athènes rendirent

le nom de Sylla en exécution à tous les Grecs. Il n'épargna ni les monuments grandioses d'Athènes, les longues murailles, l'Académie, le Lycée, etc., ni les temples et les sanctuaires d'un passé respectable. Il enleva même au temple de Delphes jusqu'à ses dernières offrandes consacrées et prépara la ruine complète de Thèbes. Chez un Sylla, l'amour de l'art devait naturellement céder devant l'avidité et la soif de jouissances. Lors de la conquête d'Athènes, les écrits d'Aristote et de Théophraste qui avaient été tenus cachés jusque là, tombèrent entre les mains du vainqueur, qui les fit connaître et les conserva par là à la postérité.

§ 57. A Rome cependant, le consul démocratique Cinna avait cherché, contrairement à sa promesse, à renverser de nouveau les institutions de Sylla, à rétablir les proscrits dans leur honneur et à assurer aux nouveaux citoyens et aux affranchis l'admission dans les anciennes tribus avec plein droit de bourgeoisie; mais après un sanglant combat dans les rues, il avait été dépouillé du consulat par le parti des aristocrates, chassé de la ville avec le brave et noble chef démocratique Sertorius et beaucoup de ses partisans, et frappé de proscription. Altéré de vengeance, il rassembla autour de lui des troupes de nouveaux citoyens, de confédérés et d'esclaves mécontents auxquels il promit la liberté, et appela à son aide, des ruines de Carthage, son ami Marius (87). Celui-ci répondit promptement, réunit en Étrurie une troupe composée de paysans endurcis, de brigands audacieux, d'affranchis et de demi-citoyens sans droit, et,

d'accord avec Cinna, contraignit les villes épuisées par la famine, la maladie et les divisions, à se rendre. Marius alors, délivré de la proscription par les sénateurs tremblants, donna un libre cours à sa vengeance. Des bandes de soldats farouches parcoururent les rues de la capitale en pillant et en tuant. Les chefs du parti des aristocrates, parmi lesquels on comptait des sénateurs et les consulaires les plus distingués par leurs aïeux et par leurs hauts-faits (Catulus, le vainqueur des Cimbres, le consul Octavius, l'orateur Antonius, Lucius et Caius César, Publius Crassus et son fils, etc.) furent tués, leurs maisons pillées et dévastées, leurs biens confisqués et leurs cadavres sans sépulture livrés aux chiens et aux oiseaux de proie. Durant cinq jours et cinq nuits, Rome éprouva toutes les angoisses d'une ville conquise. Après avoir assouvi sa vengeance, Marius se fit élire consul pour la septième fois et atteignit ainsi le but que lui avait assigné un oracle dans sa jeunesse et que l'homme superstitieux avait poursuivi sans relâche pendant un grand nombre d'années. Les dieux lui avaient accordé ce qu'il désirait; mais à présent encore, comme dans l'ancien temps des légendes, ils se faisaient un jeu ironique de perdre l'homme par l'accomplissement de ses souhaits. Objet d'orgueil de la part de ses concitoyens lors de son premier consulat, objet de raillerie lors du sixième, il arrivait au septième, chargé de la malédiction de tous les partis, de la haine de toute la nation; lui, si loyal, si habile et si brave, il était flétri comme le chef d'une bande de brigands. L'inquiétude terrible

dans laquelle le jetaient ses propres fureurs et la crainte mêlée d'envie du bonheur et de la vengeance de Sylla, éloignaient le repos de son âme, chassaient le sommeil de ses yeux; il chercha à s'étourdir dans le vin, jusqu'à ce qu'une fièvre chaude mit fin à sa vie après sept jours de délire sauvage (13 janvier 86). A la nouvelle de sa mort, Rome et l'Italie respirèrent, comme autrefois à la nouvelle de la victoire sur les Teutons. Quelque temps après, Sertorius fit tuer quatre mille de ses compagnons les plus scélérats. Deux ans plus tard, Cinna qui, pendant plusieurs années, avait revêtu arbitrairement le consulat, sans l'élection de l'assemblée du peuple, fut tué dans un tumulte de soldats (84); le parti démocratique se vit ainsi privé de ses chefs les plus capables, au moment où Sylla, après avoir heureusement terminé la guerre de Mithridate, abordait en Italie (83). Son patriotisme avait jusque-là rejeté toutes les provocations à une vengeance privée de la part des aristocrates, jusqu'à ce que l'ennemi du pays eût été vaincu et les limites du territoire rétablies. Pendant qu'on massacrait ses amis, qu'on détruisait ses maisons, qu'on plongeait sa famille dans la misère, il était resté tranquillement à son poste.

§ 58. Appuyé par les aristocrates qui affluaient de toutes parts, Sylla s'avança vers Rome. Dans la Basse-Italie, il battit en plusieurs rencontres les consuls démocratiques et amena leurs troupes de son côté; ensuite il tint le jeune Marius (82) qui, avant son départ de la capitale, avait fait tuer les hommes qui restaient encore du parti adverse, et parmi eux le

respectable grand pontife Q. Scaevola, si étroitement assiégé dans Præneste (Palestrina) qu'il le poussa à se donner la mort, et, dans une bataille terrible et meurtrière hors des portes de Rome (*porta Collina*) il anéantit enfin le parti de Marius et des Samnites soulevés. Sylla avait, à la vérité, garanti à son débarquement les droits politiques nouvellement acquis à tous les nouveaux citoyens et Italiques, afin de ne pas les pousser dans le camp des ennemis ; mais les tribus sabellines chez lesquelles le hardi général *Pontius* de Télèse et *M. Pomponius* avaient excité l'ancienne ardeur guerrière et la haine contre les Romains, avaient préféré le combat pour ne pas risquer la position indépendante qu'elles avaient acquise pendant la domination des démocrates, et elles avaient annoncé l'intention de détruire de fond en comble la ville de Rome, « la forêt des loups. » La victoire de Sylla devant la porte Colline sauva la capitale d'une ruine certaine et fut en même temps le coup de mort des démocrates dont toute l'armée avait été engagée dans le combat. Quatre mille prisonniers furent tués quelques jours après dans le cirque, pendant que Sylla avait réuni, pour une délibération, le sénat dans le temple voisin de Bellone. Les cris d'angoisse de ceux qui avaient été voués à la mort, les gémissements des blessés et des mourants pénétrèrent dans la salle de l'assemblée. Les sénateurs écoutèrent, frémirent et se soumirent en tremblant aux ordres du maître. Dans les villes soulevées du Latium et de la Campanie, les citoyens, désespérant de leur salut, incendièrent leurs propres maisons et se tuèrent

avec les leurs, pour ravir à des adversaires détestés leur vengeance et leur butin. La guerre civile avait déjà tranché cent mille existences humaines, lorsque Sylla, surnommé *l'heureux*, pour couronner sa victoire, publia les TABLES DE PROSCRIPTION sur lesquelles étaient inscrits les noms de ceux que chacun pouvait tuer et dépouiller de leurs biens. Par là furent déchirés tous les liens du sang, de l'amitié, de l'hospitalité et de la piété; les fils furent armés contre leurs pères, les esclaves contre leurs maîtres; le recéleur était frappé de la même peine que les proscrits, tandis que le délateur recevait une part des biens. Plus de cent sénateurs et consulaires et plus de 2,000 chevaliers trouvèrent la mort. Le tombeau de Marius fut ouvert et ses cendres jetées dans l'Anio; ses trophées furent renversés; son neveu adoptif M. Marius Gratidianus, le prêteur populaire, fut tiré de sa cachette et exécuté sur le tombeau de Catulus au milieu de tourments cruels. L'effroi et la démoralisation régnaient partout. Par cette loi de proscription, la lâcheté devenait une vertu, la générosité une faute. Sylla fit du meurtre un art; il prêta ingénieusement à la mort des formes innombrables pour augmenter les tourments du sacrifice. Les passions les plus sauvages se déchaînèrent pendant plusieurs mois sur Rome et sur l'Italie. Sylla, nommé DICTATEUR pour un temps illimité, et investi d'une toute-puissance royale pour la confection de lois, publia la LOI CORNÉLIENNE en vertu de laquelle toute l'autorité publique tomba dans les mains des aristocrates, la judicature fut enlevée aux chevaliers, et les impositions des provinces et la

situation des classes inférieures organisées à nouveau. Le sénat porté à 500 membres par l'adjonction des partisans de Sylla et de beaucoup de chevaliers pourvut désormais à la justice suprême et dirigea la législation et l'administration, tandis que les assemblées du peuple (79) furent limitées (par la suppression du droit d'appel) et que le tribunat devint pour quelque temps une ombre sans pouvoir. Ni un tribun ni un autre fonctionnaire ne pouvaient parler au peuple sans la permission du sénat. — Après avoir achevé ces institutions, Sylla se retira dans son bien de campagne près de Cumès, où bientôt (78) il mourut dans sa soixantième année, soit d'une hémorrhagie, soit d'une maladie horrible, occasionnée par la débauche et les excès. Son cadavre, escorté par un cortège sans fin que précédaient les insignes militaires et les faisceaux, fut transporté à Rome où, au milieu des cérémonies funèbres les plus grandioses, il fut orné de deux mille couronnes d'or, dernières offrandes des fidèles légions, des villes et des amis, livré aux flammes dans le champ de Mars et les cendres déposées à côté des tombeaux des anciens rois. Il s'enorgueillissait de ses vices ; des mimes, des bouffons et des courtisanes formaient son entourage favori dans ses heures de loisir. La dureté et l'insensibilité de son âme sont attestées par le fait qu'il pouvait se dire heureux au milieu des cadavres de ses victimes. Sans foi dans une destinée supérieure, il se confiait à sa fortune et à son génie, ne voyait dans les vicissitudes de la vie que des coups du sort, et cherchait à étouffer la voix de sa conscience par l'obser-

vance minutieuse de pratiques superstitieuses, par des sacrifices et des offrandes aux dieux. Ses *Mémoires* ne sont pas parvenus jusqu'à notre temps..

« Sylla était beau, dit Drumann, avant que le vice le marquât. Il l'atteste lui-même et la faveur des femmes semble le confirmer. Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Mais il vieillit avant le temps. La colère et des excroissances dégoûtantes coloraient seules son visage pâle, et ses traits et son regard ne trahissaient plus que la convoitise et le dédain. La maladie fut la punition de ses débordements; mais il ne succomba qu'après avoir atteint le terme ordinaire de la vie. Son corps robuste renfermait un esprit plus robuste encore. Sylla n'eut besoin ni d'apprentissage, ni même d'expérience pour être le premier dans le conseil et dans les camps; il saisissait en jouant ce que d'autres obtenaient par leurs efforts et s'abandonnait à son génie parce qu'il était sûr de lui-même. Sans être savant et sans s'occuper de littérature autrement que pour son amusement, il était familiarisé même avec la littérature grecque. » — « Sylla, remarque Mommsen, avait des raisons de se fier à son étoile. La capricieuse déesse de la fortune semblait avoir été prise ici d'un caprice de constance et se complaire à amasser sur son favori, en succès et en honneurs, ce qu'il désirait et ne désirait pas. » Si l'on peut toujours reconnaître un grand homme d'État dans sa politique, l'abus de son pouvoir et les tables de proscription ont jeté une ombre sur son nom et flétri sa mémoire.

La constitution de Sylla. La loi de proscription de

Sylla déclarait infâmes, sans droits et incapables d'occuper des emplois, même les enfants et les petits-enfants des condamnés, dont le nombre s'éleva à la fin à 4,700 inscrits sur l'affreuse table de sang. Les biens confisqués tombaient entre les mains des compagnons, des complaisants et des amis de « l'heureux » Sylla. La *loi agraire* de Sylla enleva à ses adversaires proscrits leur propriété rurale dont s'enrichirent aussitôt ses partisans avides, anéantit le nouveau droit de bourgeoisie et créa pour ses soldats des colonies militaires avec plein droit de bourgeoisie romaine (à Præneste, à Spoletium, à Fæsulæ, à Volaterræ, à Arretium et ailleurs), institution qui fit naître une foule de citoyens turbulents, querelleurs, disposés à se vendre et à se mettre au service de tout despote. Car le plan froidement combiné de Sylla était, dans les villes et les provinces qui s'étaient rangées du parti adverse, de renouveler la population, de transférer l'argent et les biens à des possesseurs autres que ceux qui les avaient détenus jusque là. On enleva de nouveau aux affranchis le droit absolu de suffrage et l'on rétablit pour eux l'ancienne situation ; les distributions de blé au peuple cessèrent et le système d'affermage des dîmes et des péages en Asie fut remplacé par des impositions régulières. En outre, Sylla s'entourna d'une sorte de garde du corps, en donnant la liberté à 10,000 esclaves audacieux et robustes et en en faisant ses clients sous le nom de *Cornéliens*. Lucius Sergius *Catilina*, meurtrier de son frère et de son beau-frère, et, dans la suite, promoteur d'une conjuration qui avait pour

but la ruine de Rome (§ 64), était le chef d'une bande de Gaulois farouches et inhumains. Le nombre des fonctionnaires fut aussi augmenté (celui des préteurs porté à 8, celui des questeurs à 20, celui des augures et pontifes à 15); on régla l'intervalle dans la succession des emplois de telle sorte qu'entre l'exercice de deux charges inégales deux années au moins devaient s'écouler, et dix années au moins entre l'exercice réitéré de la même charge, et enfin l'on régularisa et l'on précisa plus exactement la législation pénale pour toutes les sortes de délits. Le sénat fut fondé entièrement sur l'élection directe du peuple; par contre, le choix des prêtres fut enlevé à l'assemblée du peuple et l'on restitua aux collèges des prêtres le droit de se compléter eux-mêmes. Sylla ne laissa aux tribuns du peuple que le droit d'intercession contre des jugements, punit de lourdes amendes l'abus de ce droit et établit qu'à l'avenir l'exercice du tribunat rendrait impropre à occuper une charge plus élevée. Désormais, les consuls et les préteurs exerceraient exclusivement l'autorité civile, les proconsuls et les propréteurs exclusivement l'autorité militaire, et il n'y aurait point régulièrement de troupes en Italie. Comme les proconsuls et les propréteurs étaient nommés seulement par le sénat, toute la puissance militaire était ainsi entre ses mains. — L'organisation judiciaire fut complètement modifiée, non seulement en ce que les jurés furent de nouveau choisis dans la classe des sénateurs et placés sous la haute direction des six préteurs, mais Sylla augmenta aussi le nombre des

cours de jurés en renvoyant les différents crimes à des commissions particulières de jurés, en érigeant des tribunaux spéciaux avec des procédures distinctes et en séparant les affaires civiles et les affaires criminelles. L'un des produits les plus féconds de l'époque de Sylla fut le développement d'une *organisation municipale* indépendante; dans toute l'Italie un grand nombre de communes furent organisées et soumises aux fonctionnaires de l'État et à l'administration supérieure de la justice à Rome. Sylla, par sa sévérité, contint dans les bornes légales l'arrogance et la mutinerie des généraux qui ne voulaient pas s'accommoder au nouvel ordre de choses. Mais cette législation envahissante qui sacrifiait sans ménagement tous les droits humains et civiques aux intérêts de parti, rencontra beaucoup de contradicteurs. Aux hommes du droit positif, aux avocats et aux procureurs, il paraissait horrible de disposer ainsi de l'existence et de la propriété des citoyens et des villes; le parti modéré du sénat désirait, par des concessions aux démocrates, détourner ceux-ci de nouvelles tentatives de soulèvement; les provinces entre le Pô et les Alpes n'étaient pas satisfaites du droit latin qu'on leur avait accordé; la bourgeoisie qui avait perdu par la confiscation une grande partie de ses biens fonciers, portait une haine mortelle aux soldats de Sylla qui s'étaient introduits dans leur milieu; les affranchis et les nouveaux citoyens cherchaient à reprendre l'ancienne position d'où les avait expulsés l'arrêt de Sylla. A ceux-ci s'ajoutaient encore les fugitifs et les proscrits, dont beaucoup

erraient çà et là, en brigands et en mendiants, autour de leurs anciennes demeures, et leurs enfants et leurs parents qui avaient perdu leur honneur et leur fortune, et la grande masse d'individus endettés et ruinés, et les soldats nouvellement domiciliés qui, peu soucieux d'un travail et d'un gain honnêtes, et impropres à l'agriculture, ne voyaient leur salut que dans la continuation du désordre et de l'anarchie révolutionnaires. De ces divers éléments se forma une opposition puissante qui, bientôt après la mort de Sylla, amena de nouvelles tempêtes dans l'État. La position du sénat, auquel le dictateur avait attribué toute l'autorité, était, en présence de ces éléments agités, en présence de la mulinerie des gouverneurs et des généraux dans les provinces et de la masse du peuple en fermentation dans la capitale, comme celle d'une forteresse exposée et menacée de toutes parts, situation d'autant plus embarrassante qu'il ne se trouvait aucun chef qui eût pu prendre la place de Sylla, qui possédât assez d'énergie dans la volonté et dans l'action pour tenir tête aux circonstances. L'aristocratie chercha à combler cette lacune au moyen d'associations dans des buts communs; ainsi la direction des affaires tomba dans les mains de coteries, dont les intrigues et les cabales avaient pour objet la satisfaction de l'égoïsme, de la vanité, de l'intérêt personnel. Ce fut avant tout par l'effet de cette opposition que, dès l'année de la mort de Sylla, on choisit pour consul, sous les auspices de Pompée, un homme d'un caractère équivoque, *M. Æmil. Lepidus* qui avait quitté, pour des raisons

peu avouables, le camp des partisans de Sylla. Autrefois ardent optimiste et fortement impliqué dans les ventes des biens des proscrits, il avait, en qualité de gouverneur de Sicile, pillé la province à tel point qu'une accusation le menaçait et, pour y échapper, il s'était jeté dans l'opposition. Encouragé par les succès de Sertorius en Espagne (§ 59) il demanda, les armes à la main, la restauration de l'ancienne autorité tribunitienne et le rétablissement des expulsés dans leurs droits de citoyens et leurs propriétés; mais il succomba sous le parti des aristocrates. Après avoir été battu en deux rencontres, il fit voile vers la Sardaigne avec le reste de l'armée (77), mais il mourut peu après son débarquement.

LES TEMPS DE CNÉIUS POMPÉE.

Sertorius.

§ 59. Les partisans de Marius, proscrits et poursuivis, qui erraient dans des pays et sur des rivages lointains, se réunirent autour du démocrate *Sertorius* qui, par sa prudence et son affabilité comme par sa droiture et sa bravoure, était parvenu à gagner la confiance des peuplades subjuguées de l'Espagne et du Portugal, où il avait fondé une république indépendante, composée de Romains et d'indigènes. Avec une faible armée de démocrates romains et de volontaires lusitaniens, le « nouvel Annibal, » comme

l'appelaient ses soldats espagnols, parcourut victorieusement la péninsule pyrénéenne jusqu'à l'Èbre, vainquit plusieurs gouverneurs, et plaça même *Q. Metellus Pius*, général habile quoiqu'un peu trop méthodique, dans un grand embarras en évitant toute bataille décisive, mais en le harcelant et en lui coupant les vivres. Des milliers d'Espagnols les plus nobles jurèrent fidélité jusqu'à la mort à leur chef aimable et chevaleresque. On eût dit que l'Occident allait se détacher de Rome. Un sénat de trois cents membres, composé des chefs des émigrants, administra la péninsule à la façon du sénat romain; des corsaires favorisèrent les relations par mer avec l'Italie et l'Asie Mineure; Mithridate conclut une alliance avec le chef des démocrates, qui lui envoya des officiers habiles en échange de vaisseaux et d'argent, et lui promit la cession des États confédérés de l'Asie Mineure à l'exception de la province Asie. Fort par son esprit inventif comme par l'attachement du peuple espagnol, Sertorius résista durant plusieurs années avec gloire et bonheur aux attaques des ennemis, à l'or et aux armes de Métellus Pius comme à la bravoure et à la science militaire de Pompée. Ce fut seulement quand le vaillant chef, à l'instigation de Perpenna, eut, pendant un banquet, été tué par ses compagnons envieux (72) que POMPÉE, qui dans sa jeunesse s'était attaché à Sylla et qui passait à présent pour le chef des aristocrates, parvint à soumettre les insurgés et à assujettir leur nouvelle république. Son naturel doux et conciliant, son abord affable et populaire, son caractère irréprochable qui se reflétait sur sa figure

honnête, le rendaient propre à servir d'intermédiaire entre les tendances hostiles. Moitié héros, moitié aventurier, l'entreprenant général sabin, l'habile cavalier et gladiateur robuste, éveillait et excitait l'imagination du peuple et l'ardeur des guerriers par sa taille imposante; ses manières chevaleresques, son extérieur digne et sa bravoure personnelle. Il livra le traître Perpenna aux mains du bourreau et il brûla sans les lire les papiers de Sertorius que le misérable lui avait remis dans l'espérance de sauver sa vie. Une partie des émigrants fut transportée dans la Gaule; une autre reçut l'autorisation de retourner dans la patrie; le reste poursuivit sa vie d'aventures.

Mort de Sertorius. « A Osca, » raconte Mommsen, « on informa le général, par ordre de Perpenna, que les troupes avaient remporté une victoire éclatante. Sertorius, accompagné, selon sa coutume, par son escorte espagnole, parut aussi au banquet solennel, préparé par Perpenna pour célébrer cette victoire. Contre l'usage dans le quartier-général de Sertorius, la fête dégénéra bientôt en bacchanale; des propos véhéments circulaient au dessus de la table et l'on eût dit que quelques convives cherchaient une occasion d'engager une querelle. Sertorius se rejeta sur son lit et fit semblant de ne pas entendre le bruit. Alors, une coupe retentit sur le sol; Perpenna donnait le signal convenu. Marc-Antoine qui était couché à côté de Sertorius, lui porta le premier coup, et comme le général se détournait et cherchait à se lever, il se précipita sur lui et le tint renversé,

jusqu'à ce que les autres convives, tous complices de la conjuration, se jetassent sur les combattants et tuassent le général sans armes. Ses fidèles compagnons moururent avec lui. L'un des plus grands hommes, sinon le plus grand que Rome eût produit jusque là, un homme qui, dans des circonstances plus heureuses, serait peut-être devenu le régénérateur de Rome, finit ainsi par la trahison de la misérable bande d'émigrants qu'il avait été condamné à diriger contre sa patrie. L'histoire n'aime point les Coriolans; elle n'a pas fait non plus d'exception en faveur de cet homme généreux, éminent et regrettable entre tous. » Perpenna s'attribua ensuite le commandement en chef; mais comme il n'avait pas la confiance des soldats, son armée s'affaiblit tellement par la désertion des indigènes comme des émigrants, qu'elle fut battue à la première rencontre avec Pompée et Métellus. Les conjurés moururent tous l'un après l'autre d'une mort violente, à l'exception d'un seul.

La guerre des esclaves (72-71).

§ 60. Les mauvais traitements auxquels les innombrables esclaves, prisonniers de guerre ou achetés, étaient exposés de la part de maîtres avides (§ 49) poussèrent enfin les malheureux au désespoir et amenèrent une menaçante tentative de délivrance. 70 esclaves *gladiateurs* de Capoue échappèrent au fouet de leur geôlier (72), forcèrent les prisons d'esclaves de la Basse-Italie et jetèrent le cri de liberté.

En peu de temps leur nombre s'éleva à cinquante mille. A leur tête se trouvait le Thrace intelligent et audacieux SPARTACUS, qui avait d'abord l'intention de reconduire dans leur patrie les troupes pourvues d'armes qu'elles avaient conquises. Mais la défaite et la fuite de quelques armées consulaires qui lui coupaient le chemin semblent l'avoir rempli de l'espérance hardie de renverser la puissance romaine et de tirer vengeance des conquérants du monde. Grande fut l'épouvante des Romains lorsqu'une légion après l'autre succomba sous les bandes d'esclaves et que les barbares répandirent dans le pays et dans la ville le pillage, l'incendie et le meurtre. Mais le manque de discipline et d'entente amena une séparation des esclaves et des entreprises inconsidérées, par suite desquelles M. CRASSUS, l'homme le plus riche de Rome, qui marcha contre eux avec une armée imposante et endurcie par une discipline rigoureuse, parvint à remporter la victoire. Il sépara du reste de l'Italie, par un retranchement de sept milles, la péninsule du Bruttium où les brigands s'étaient retirés, et les vainquit ensuite sur les hauteurs de Sila. Le champ de bataille fut couvert de plus de 12,000 combattants, tous blessés à la poitrine. A la vérité, leur chef réussit à pénétrer en Lucanie avec une partie de l'armée; mais le combat meurtrier de *Silarus* (aujourd'hui Sele) dans lequel Spartacus tomba après une lutte héroïque, brisa pour jamais la puissance des esclaves (71). Blessé et renversé, il dirigeait encore sa lance contre les assaillants; le grand capitaine de brigands, et avec

lui les meilleurs de ses compagnons, périrent de la mort d'hommes libres et de braves soldats. Les prisonniers furent livrés au supplice; leurs cadavres empalés et mis en pièces restèrent sans sépulture sur la voie publique. Quelques bandes qui avaient échappé à l'épée furent complètement anéanties par Cn. Pompée qui revenait de l'Espagne. Les aigles honteusement perdues furent ainsi regagnées. La dignité consulaire pour l'année suivante (70) fut la récompense des deux vainqueurs; ils rivalisèrent pour obtenir la faveur du peuple par des distributions de blé, des libéralités et des institutions démocratiques qui rendirent au tribunat son ancienne puissance et écartèrent de l'administration de la justice la partialité et la vénalité, au moyen de la répartition des judicatures entre les sénateurs et les chevaliers; ils adoucirent ou abrogèrent dans ses points essentiels la législation étroitement aristocratique de Sylla. Le congé donné à leurs deux armées signala le commencement d'un nouveau règne de la loi et du droit.

Soulèvements d'esclaves en Sicile. Crassus. Auparavant déjà, les esclaves qui, en partie, avaient vécu dans le bien-être au sein de leur patrie, et que leurs pénibles travaux, leur maigre chère et leur gîte dans d'étroites ergastules réduisaient au désespoir, avaient cherché, par des soulèvements successifs, à améliorer leur sort. Dans les années 136-133, les esclaves de Sicile s'étaient déjà levés en masse et avaient combattu les armées romaines avec un tel succès, que leur chef, l'esclave syrien *Eunus* qui

passait pour prophète et thaumaturge, avait pris le titre de roi, et que les esclaves, ses adhérents, possédaient presque toute l'île. Les Romains ne parvinrent enfin à se rendre maîtres de la révolte qu'avec peine et au milieu d'horribles massacres. Après la prise d'Enna le consul Publ. Rupilius fit, dit-on, crucifier 20,000 hommes. Plus tard, lorsque les riches propriétaires romains, pendant la domination de la noblesse, exploitèrent leurs biens avec dureté et égoïsme, les esclaves maltraités de la Sicile levèrent de nouveau le drapeau de l'insurrection (102) et, sous leurs chefs, le « roi » *Tryphon* et *Athénion*, s'emparèrent de tout le pays plat. Il fallut une seconde guerre de cinq ans pour rétablir la tranquillité. — Les richesses de Crassus, devenues proverbiales, provenaient de l'achat à vil prix des maisons et des biens qui avaient appartenu aux victimes des proscriptions de Sylla. On lui reprochait aussi des falsifications dans les rôles; car il n'était pas scrupuleux sur le choix des moyens de s'enrichir. Sa fortune était évaluée à 170 millions de sesterces (45 millions de francs). Son habitude d'avancer à ses « amis » de l'argent sans intérêt tenait dans sa dépendance une foule de personnes influentes. Crassus était un homme puissant; on le comparait au taureau du troupeau, qu'il n'était prudent à personne d'irriter.

*La guerre des pirates (67) et la deuxième guerre de
Mithridate (74-65).*

§ 61. Dans les montagnes stériles du sud de l'Asie-Mineure (Cilicie, Carie, Lycie, Isaurie) habitaient de hardis pirates qui, alliés à la Crète, l'antique patrie des flibustiers, à Chypre et à d'autres îles, équipèrent environ mille petits navires et canots fins voiliers et, pendant les troubles intérieurs de l'empire romain, inquiétèrent la mer Méditerranée, désolèrent les îles et les côtes par leurs rapines et leurs dévastations, pillèrent de riches temples, emmenèrent prisonniers des Romains de distinction afin d'en extorquer des rançons élevées, et entravèrent le commerce et la navigation. On comptait au delà de 400 localités prises ou mises à contribution par les pirates, et parmi ces localités des villes telles que Cnide, Samos, Colophon; toute la population d'autres îles ou d'autres ports non moins florissants émigra pour ne pas être entraînée par les pirates et vendue comme esclave aux propriétaires et aux marchands romains. Le grand nombre de démocrates sans patrie, de fugitifs poursuivis et de gens ruinés accrut leurs rangs. Ils formèrent un État de pirates avec une organisation civile et un vigoureux esprit public, puissance politique avec laquelle Mithridate et la démocratie romaine en Espagne avaient fait alliance. La véritable patrie de cet État de flibustiers était la mer; ils mettaient leurs femmes, leurs enfants et leurs trésors en sûreté dans les châteaux de rochers

de la Cilicie, de la Lycie et de l'Isaurie, où ils cherchaient un lieu d'asile sûr dans les moments critiques. Les Romains dont la marine avait entièrement périclité pendant les troubles civils, n'étaient pas en état de réprimer ce désordre, quelque bravement que Publ. Servilius les combattit à terre (78-76) tellement qu'il acquit le nom de « l'Isaurien » par la destruction de la ville d'Isaure et d'autres places-fortes; la piraterie fut par là aussi peu détruite que par la conquête de l'île de Crète qu'effectua Cocc. Metellus; l'arrogance des flibustiers alla si loin que, dans un combat naval, ils pendirent les Romains prisonniers, avec leurs propres chaînes, aux mâts des vaisseaux capturés. Le paysan latin, le voyageur sur la voie appienne, l'élégant baigneur dans le paradis terrestre de Baies, personne n'était sûr un moment de sa fortune et de sa vie; toute relation et tout commerce étaient suspendus; la plus horrible cherté régnait en Italie et surtout dans la capitale. Tous ces maux réclamaient une guérison radicale. Et de qui pouvait-elle venir, sinon du « grand Pompée, » le favori du peuple romain? A cet effet, et en dépit de tous les efforts de l'aristocratie, la bourgeoisie institua et conféra à Pompée dans l'assemblée du peuple, par la *loi gabinienne*, une DICTATURE MARITIME sur toutes les mers, les îles, et les pays de côtes à dix milles à l'intérieur des terres, avec un plein pouvoir illimité pour trois ans (68-67), une véritable autorité royale, indépendante du sénat. Pourvu abondamment de troupes, d'argent et de navires, Pompée purgea en trois mois toutes les eaux de la

Méditerranée des audacieux pirates, en pourchassant leurs vaisseaux dans les régions les plus éloignées, en les emprisonnant comme dans un filet et en les combattant victorieusement dans une rencontre décisive. 1300 vaisseaux de corsaires avec 10,000 hommes armés furent anéantis, 400 navires et 20,000 pirates tombèrent au pouvoir du vainqueur. Pompée conquirit ensuite et détruisit, dans leur propre pays, les châteaux-forts et les villes, et chercha, par l'établissement de milliers de prisonniers dans la ville de *Soli* en Cilicie, qui depuis lors prit le nom de *Pompéiopolis*, à empêcher le retour de l'ancienne piraterie. Sa douceur habile contribua plus à ce rapide succès que la crainte de ses armes; elle lui ouvrit les portes de citadelles peu accessibles. Les villes de Crète mêmes se rendirent à lui; mais elles furent pourtant soumises encore davantage par l'aristocrate Métellus et toute l'île fut enfin transformée en province romaine (69). — A peine Pompée eut-il assuré de nouveau la domination romaine sur la mer par la destruction de la piraterie, qu'il obtint aussi, par la *loi manilienne*, le commandement en chef sur les pays du Pont et de l'Arménie. Jamais encore, depuis que Rome existait, un pareil pouvoir n'avait été réuni dans les mains d'un seul homme. La qualification de « roi des rois » que lui donnèrent les Grecs de l'Asie-Mineure, n'était pas une flatterie.

§ 62. Pendant les guerres intestines de Rome, Mithridate, l'éternel ennemi des Romains, avait repris ses anciens plans de conquête et d'affranchissement, s'était allié à *Sertorius* et était entré à main

armée par la Cappadoce dans la Bithynie (75) qui avait été laissée héréditairement par *Nicomède* aux Romains, tandis que sa flotte luttait contre la puissance navale de Rome. Comme dans la première guerre, sa levée de boucliers fut aussi le signal du massacre des familles romaines dans les villes de l'Asie Mineure. Vainqueur dans un combat naval, Mithridate mit le siège devant la riche ville de Cyzique, alliée des Romains; mais la bravoure de la bourgeoisie grecque l'arrêta jusqu'à l'arrivée de *Licinius Lucullus* avec une armée qui battit les troupes du roi, affaiblies par la faim et la maladie (74). Une faible partie seulement se sauva par mer avec Mithridate vers le Pont. En même temps, la flotte ennemie fut dispersée ou anéantie dans la mer Égée. Encouragé par ce succès, Lucullus poursuivit alors Mithridate dans son propre royaume. Protégé par derrière par les fidèles Galates sous leur prince Déjotarus, il franchit l'Halys et, par l'heureuse *bataille de Cabire* (72), il força le roi du Pont à s'enfuir avec une suite peu nombreuse chez son gendre, le grand roi Tigranes d'Arménie, tandis que son royaume et tous ses trésors tombaient au pouvoir des Romains. Les villes grecques du littoral, Amisos, Sinope, Héraclée, firent seules une résistance opiniâtre. Réduits à la dernière extrémité, les habitants incendièrent leurs maisons et se retirèrent avec leur avoir sur les vaisseaux. Lucullus plaça le Pont et l'Asie Mineure, qui avaient été opprimées par des usuriers et des fermiers avides, sous une nouvelle administration et des tribunaux réguliers, et porta ensuite la guerre, de

son propre chef, contre *Tigranes* qui avait étendu sa domination sur l'Euphrate jusqu'à Antioche et la Syrie et fondé à l'est plusieurs principautés arméniennes, et dont l'éclat et la toute-puissance rappelaient Salmanassar et Nabuchodonosor. Des peuples emmenés formaient la population de sa nouvelle et gigantesque « ville de Tigranes » (*Tigranocerta*) imitation de Ninive et de Babylone, avec de hautes murailles, des palais et des jardins. Tigranes accourut avec une armée innombrable de la Syrie vers sa capitale menacée; ses seuls lanciers couverts de fer étaient plus nombreux que toute la troupe de Lucullus, qui paraissait aux Arméniens trop forte pour une ambassade, trop faible pour une armée. Mais un seul jour de bataille (6 oct. 69) anéantit l'armée de Tigranes, vingt fois plus considérable que celle des Romains. Le rapport du vainqueur annonçait que 100,000 Arméniens et 5 Romains étaient tombés, et que le roi avait rejeté son turban et son bandeau pour s'échapper sans être reconnu avec quelques cavaliers. La victoire de Tigranocerta fut une des étoiles les plus brillantes dans les glorieux fastes militaires de Rome. Les peuples soumis abandonnèrent leur oppresseur et rendirent hommage au vainqueur. Lucullus faisait déjà des préparatifs pour soumettre tout le royaume et porter les aigles romaines dans la Parthie lointaine, lorsque les légions, mécontentes d'un service prolongé dans un pays inconnu, plein de torrents furieux et de montagnes couvertes de neige, et égarées par des mal-intentionnés, refusèrent obéissance au général dans le

voisinage de l'ancienne capitale Artaxata et, par leur résistance, empêchèrent ses entreprises. Le butin incommensurable dont les soldats s'emparèrent à la prise de la ville de Nisibis, comme auparavant à Tigranocerta, ne parvint pas à réfréner les dispositions à la mutinerie. Sur ces entrefaites, Mithridate regagna le Pont où il fit de nouveaux armements avec une activité sans relâche. Après une retraite parfaite, Lucullus retourna à Rome jouir de ses richesses et de ses jardins de plaisance (67), tandis que Pompée joignait à ses autres dignités le commandement supérieur de l'armée d'Arménie et du Pont et devenait par là maître absolu de l'Asie.

LUCULLUS, homme affable et instruit, avait réuni, dans ses palais, ses maisons de campagne et ses parcs nombreux (où l'on vit les premières *cerises*, qu'il transplanta de Cérusus dans le Pont en Europe) de grands trésors de l'art et de la science qui, avec son luxe devenu proverbial, faisaient de sa maison le centre recherché et admiré de toutes les jouissances matérielles et intellectuelles. La cupidité, source de ses richesses fabuleuses, était le seul vice qu'on lui reprochât. Quant au reste, il passait pour un habile général et pour un homme bienveillant et intègre; mais il était peu aimé des soldats. « Il était impopulaire, » dit Mommsen, « comme partisan déclaré de l'oligarchie, impopulaire parce qu'en Asie Mineure il avait énergiquement réprimé l'affreuse usure des capitalistes romains, impopulaire à cause des travaux et des fatigues qu'il exigeait des soldats, impopulaire parce qu'il imposait à ceux-ci une discipline rigou-

reuse et qu'il avait empêché le pillage des villes grecques par ses gens, tandis qu'il faisait charger pour lui-même maint char et maint chameau des trésors de l'Orient, impopulaire à cause de sa manière d'être élégante, distinguée, mais, autant que possible, encline à rechercher ses aises. Il n'existait en lui aucune trace du charme qui établit un lien personnel entre le général et les soldats. Durant trois ans on lui refusa l'honneur du triomphe; lorsqu'enfin il lui fut accordé, il fut des plus brillants sous le rapport du butin et des prisonniers, mais l'escorte des soldats était minime. — Si l'on considère seulement les actes militaires, il n'y a peut-être pas de général romain qui ait autant fait que Lucullus avec des moyens si bornés; le talent et le bonheur de Sylla semblaient s'être transmis à son élève. Et pourtant la brillante campagne fut presque sans résultat; les succès d'une guerre de huit ans furent perdus par la mutinerie des soldats. Il fallut recommencer la campagne.

§ 63. Dans une bataille nocturne sur l'Euphrate, au milieu de ce site montagneux et coupé de ravins où s'éleva dans la suite Nicopolis (ville de victoire), Pompée vainquit l'infatigable Mithridate si complètement que celui-ci se sauva en Colchide avec trois compagnons seulement. Ceux de ses soldats qui ne succombèrent pas sous le fer des Romains impétueux furent broyés sous les pieds des chevaux et sous les roues. Pompée ensuite s'empara sans coup férir de l'Arménie et obligea Tigranes, en querelle avec son propre fils, à se soumettre et à lui rendre hommage.

Le roi humilié se jeta aux pieds du général romain dans le camp près d'Artaxate et, comme signe de sa soumission absolue, il lui plaça dans les mains le diadème et la tiare. Pompée, heureux de sa victoire facile, lui rendit les insignes de sa dignité et lui accorda la paix qu'il sollicitait, sous la condition qu'il rendrait les pays conquis et qu'il paierait une immense somme d'argent à la caisse de guerre et aux soldats romains. Depuis lors, Tigranes fut un prince feudataire des Romains. Pompée victorieux traversa alors le Caucase aux gorges nombreuses et soumit les *Ibères*, nation brave, bien réglée, et adonnée à l'agriculture, qui, sous la conduite de chefs de famille et d'anciens, cultivait le pays en commun sans propriété privée des paysans isolés, ainsi que les nombreuses tribus des *Albanais* (Alains), pasteurs et cavaliers armés d'arcs, et recula les frontières de la république romaine jusqu'au puissant rempart de montagnes entre la mer Noire et la mer Caspienne. Chassé de toutes ses possessions, Mithridate âgé de soixante-huit ans, conçut le projet désespéré de marcher sur l'Italie par les pays du Danube, à la tête de son armée bigarrée. Mais la destinée du vieux roi devait s'accomplir plus tôt. En lutte avec son propre fils *Pharnace*, abandonné de ses soldats et trahi par ses sujets opprimés, il se donna la mort dans le château de Panticapœum. Un messenger couronné de laurier annonça au général romain, dans le camp devant Jéricho, le trépas de son plus grand ennemi. Après avoir mis fin par voie d'autorité à la domination des *Séleucides* en Syrie (64) et fait exécuter plu-

seurs princes rapaces, il disposa les États asiatiques de telle sorte que trois provinces, la *Bithynie* avec une partie du Pont, la *Cilicie* avec la Pamphylie et l'Isaurie, et la *Syrie* avec la Phénicie, furent ajoutées au territoire romain, tandis que la *Grande-Arménie*, la partie septentrionale du Pont (*Bosphore*), la *Paphlagonie*, la *Galatie*, la *Cappadoce* échurent à des rois tributaires de Rome. Le même sort fut réservé à la *Judée* où Pompée, après avoir assiégé le temple de Jérusalem pendant le repos du sabbat (63), institua *tétrarque* le Macchabée Hyrcan, dont il emmena à Rome, lors de la célébration de son triomphe, le frère *Aristobule* qui, à la tête de son parti fanatique, s'était défendu durant trois mois avec une opiniâtreté héroïque, sur le mont escarpé du temple. Beaucoup de Juifs se donnèrent la mort de désespoir en se précipitant du haut des murailles ou en s'incendiant dans leurs maisons. Mais le véritable maître du pays fut le protégé de Rome, l'Iduméen rusé *Antipater*, père d'Hérode. La démolition des murs de la ville et des châteaux-forts royaux devait prévenir toutes les séditions. Le prince des déserts, Aretas de Damas tendit aussi en s'agenouillant la branche d'olivier en signe d'hommage et de paix. Un certain nombre de villes nouvellement fondées ou rétablies et agrandies avec perpètes communes et droits municipaux, étaient destinées à résister au brigandage, et à devenir des plantations de la culture romaine-grecque.

Mort de Mithridate. Mithridate, despote inflexible, était souvent en différend avec sa famille. Lorsqu'il s'enfuit pour la première fois de son royaume devant

Lucullus, il avait fait tuer toutes ses femmes et ses sœurs afin qu'elles ne tombassent point au pouvoir des Romains ; une seule d'entre elles, la fidèle et virile *Hypsicratée* l'accompagna en Arménie sous les vêtements d'un cavalier perse. Le père méfiant avait déjà tué trois de ses fils, lorsque le quatrième, Pharnace, se souleva par crainte contre lui et voulut le livrer aux Romains. En vain le vieux prince supplia son fils, sur les créneaux de son palais, de lui laisser la vie ; sa propre cruauté avait endurci contre lui le cœur des siens ; ses mains étaient teintes du sang de ses femmes et de ses enfants. Le sultan désespéré résolut de mourir comme il avait vécu. Il prit du poison qu'il avait toujours avec lui et en donna à ses femmes et à ses filles ; chez celles-ci, le breuvage opéra aussitôt ; mais sa propre nature qu'il avait cherché à accoutumer à divers poisons, résista à celui-ci, de sorte qu'enfin, après avoir vainement tenté de se suicider, il se fit tuer par un garde galate. Pompée donna l'ordre d'enterrer dans le caveau royal de Sinope le cadavre que lui avait livré Pharnace ; il abandonna à celui-ci les pays situés sur le Bosphore cimmérien à titre de royaume tributaire. Le roi *Déjotarus* obtint la *Galatie* avec la ville de Pessinus. — Dans son organisation, Pompée apporta la plus grande sollicitude à l'état des villes. Non seulement il fonda plusieurs nouvelles cités, telles que *Pompéiopolis* en Cilicie et en Paphlagonie, *Nicopolis* en Arménie, *Mégalopolis* en Cappadoce ; il restaura, il agrandit et il pourvut de droits beaucoup de localités tombées, comme Cabeira (Diospolis,

Néocésarée), Eupatoria (Magnopolis), Mazaca en Cappadoce (Césarée); d'autres furent réorganisées et on leur affecta des terres. En Cilicie et en Coélesyrie seulement, on comptait vingt villes bâties par Pompée. Plusieurs des cités les plus considérables, comme *Antioche* sur l'Oronte, *Séleucie*, *Gaza*, *Phanagoria*, *Mitylène*, obtinrent l'autonomie et des privilèges importants. Ainsi fut édifié l'état romain d'Asie qui, avec ses rois feudataires et ses vassaux, ses prêtres princiers (à Pessinus, à Comana de Cappadoce et du Pont, à Morimène, le grand-prêtre du temple de Zeus en Cilicie, etc.), et ses villes entièrement ou à moitié libres, fait songer au saint empire romain de la nation allemande. Le nouvel impôt qu'eurent à payer à Rome les princes feudataires, les prêtres et les villes, accrut presque de moitié les revenus publics.

La conjuration de Cutilina et M. Tullius Cicéron (63-62).

§ 64. Quelque temps avant que Pompée fit son entrée triomphale de deux jours et emplit le trésor public de richesses fabuleuses, M. TULLIUS CICÉRON avait mérité le nom glorieux de *père de la patrie*. Cicéron, né dans une ville provinciale (Arpinum) de parents bourgeois, s'était tellement distingué par ses talents, son activité et sa conduite irréprochable, que, quoique non noble (*homo novus*), il obtint peu à peu les principaux emplois publics et enfin le consulat. A Athènes et à Rhodes, il s'était livré aux sciences des Grecs et surtout à l'éloquence et à la philosophie, avec tant d'ardeur et de succès, qu'il

pouvait être comparé à Démosthènes comme homme d'État et comme orateur, et avait composé des œuvres profondes sur l'art oratoire et la philosophie. Sa vanité, sa jactance et d'autres faiblesses disparaissaient devant son civisme, son patriotisme et sa droiture à toute épreuve. Son point de vue politique, souvent déterminé par son amitié pour Pompée, était celui d'un médiateur sans position bien accusée entre les partis. Sous son consulat, CATILINA, homme énergique, d'une origine distinguée, mais souillé de vices et perdu de dettes, forma, de concert avec quelques Romains ambitieux, d'un rang élevé, une conjuration qui avait pour but de tuer les consuls, d'embraser Rome, de renverser la constitution, de s'emparer du pouvoir et d'instituer une dictature militaire. Mais le vigilant consul Cicéron, dont le zèle est attesté par ses *quatre harangues* contre Catilina, prononcées dans le sénat et remarquables par leur vigueur et leur animation, fit avorter l'entreprise criminelle, dont il avait été instruit par des agents secrets et des traîtres. Le rusé Catilina, habile dans l'art de feindre, fut démasqué par Cicéron et obligé de s'enfuir de la ville : sur la proposition du consul et avec l'assentiment de Caton le Jeune, le sénat prononça la peine de mort contre lui et contre ses complices déjà arrêtés (Lentulus, Céthégus et autres). Ceux-ci, malgré l'intercession de César, furent aussitôt étranglés à la lueur de torches dans un souterrain de la prison du Capitole, sans qu'on leur eût accordé la voie légale de l'appel au peuple. Quant à Catilina qui s'était enfui en Étrurie avec le reste de sa troupe, il

trouva la mort en combattant courageusement les armées consulaires dans une vallée étroite, fermée par des rochers, près de Pistoria (Pistoïa). La résolution et la bravoure des combattants auraient été dignes d'une meilleure cause. Alors déjà, beaucoup pensaient que les fils de la conjuration s'étendaient plus haut que Catilina et Lentulus, et désignaient Crassus et César comme les confidents secrets et les auteurs du complot; mais personne n'osait irriter « le taureau du troupeau. »

Mommsen, qui voit dans la conjuration catilinaire le premier symptôme d'une révolution grandiose, qui aurait eu pour but, avec la participation secrète de Crassus et de César, d'écarter la prépondérance menaçante de Pompée et de remplacer le sénat par une dictature militaire démocratique, fait l'excellente peinture qui suit des complices de ce plan criminel : « La vie à la mode de la capitale ne délabrait pas seulement la fortune, mais aussi l'énergie du corps et de l'esprit. Ce monde élégant, aux cheveux parfumés, à la barbe et aux manchettes à la mode, quelque joyeux qu'il fût au milieu des danses, au son de la cithare et au bruit des coupes, cachait pourtant en lui un effroyable abîme de décadence morale et économique, de désespoir bien ou mal dissimulé et de résolutions extravagantes. Dans ce cercle, on soupirait ouvertement après le retour du temps de Cinna avec ses proscriptions, ses confiscations et son abolition des dettes; il y avait assez de gens, et des plus distingués par leur origine et leur position, qui n'attendaient qu'un signal pour se ruer, comme

une troupe de brigands, sur la société civile, et reprendre de vive force la fortune qu'ils avaient dissipée. Là où une bande se forme, il ne manque pas de chefs; ici aussi, il se trouva bientôt des hommes qui se qualifièrent de chefs de brigands. L'ancien préteur Lucius Catilina, le questeur Cnéius Pison se distinguèrent de leurs compagnons non seulement par leur illustre naissance et leur rang élevé; ils avaient complètement coupé les ponts derrière eux et ils imposaient à leurs camarades par leur scélératesse autant que par leurs talents. Catilina était l'un des plus pervers de cette époque perverse. Ses méfaits appartiennent aux annales criminelles, non à l'histoire; son extérieur seul, son visage pâle, son regard égaré, sa marche tantôt nonchalante, tantôt précipitée, trahissaient déjà son passé détestable. Il possédait à un haut degré les qualités nécessaires au chef d'une bande pareille, la faculté de jouir de tout et de se priver de tout, le courage, le talent militaire, la connaissance des hommes, l'énergie du crime, et cette horrible pédagogie du vice, qui s'entend à faire tomber les faibles, à rendre criminels ceux qui sont tombés. Il n'était pas difficile à des hommes qui possédaient de l'argent et une influence politique, de former avec de semblables éléments une conjuration pour renverser l'ordre établi. Catilina, Pison et leurs pareils entraient volontiers dans tout plan qui leur offrait en perspective des proscriptions et une abolition des dettes; le premier était, en outre, particulièrement hostile à l'aristocratie, parce qu'elle s'était opposée à la poursuite du con-

sulat par cet homme méprisable et dangereux. De même qu'autrefois, comme archer de Sylla, il avait fait la chasse aux proscrits à la tête d'une troupe de Celtes et avait tué entre autres de sa propre main son beau-frère dans un âge avancé, de même il se laissa facilement persuader de rendre des services analogues au parti opposé. Une ligue secrète fut fondée. Le nombre des individus qui en firent partie s'éleva, dit-on, à plus de quatre cents; on y comptait des affiliés dans toutes les provinces et toutes les villes d'Italie; en outre, on le comprend sans peine, une insurrection qui inscrivait sur son drapeau l'annulation des dettes, devait attirer à elle de nombreux adhérents dans les rangs de la jeunesse dissolue. » — Salluste termine son histoire de la guerre de Catilina par le récit suivant : « Lorsque Catilina voit ses troupes dispersées et que seul il survit avec un petit nombre des siens, il se rappelle sa naissance et son ancienne dignité; il se précipite dans les rangs les plus épais de l'ennemi, et succombe en combattant. Mais, le combat fini, c'est alors qu'on put apprécier toute l'intrépidité, toute la force d'âme qu'avait montrée l'armée de Catilina. En effet, presque partout, la place où chaque soldat avait combattu vivant, mort, il la couvrait de son cadavre. Un petit nombre dans les rangs desquels la cohorte prétorienne avait mis le désordre, étaient tombés à quelque distance, mais tous frappés d'honorables blessures. Catilina fut trouvé bien loin des siens, au milieu des cadavres des ennemis; il respirait encore; et ce courage féroce, qui l'avait animé pendant sa vie, demeurait

empreint sur son visage. Enfin, de toute cette armée, ni dans le combat ni dans la fuite il n'y eut pas un seul homme libre fait prisonnier. Tous avaient aussi peu ménagé leur vie que celle des ennemis. Et l'armée du peuple romain n'avait pas remporté une victoire sans larmes et peu sanglante, car tous les plus braves avaient péri dans le combat, ou s'étaient retirés grièvement blessés. Beaucoup, qui étaient sortis de leur camp pour visiter le champ de bataille ou pour dépouiller les morts, retrouvèrent, en retournant les cadavres, les uns un ami, les autres un hôte ou un parent. Il y en eut encore qui reconnurent des ennemis personnels. Ainsi, des émotions diverses, la joie, la douleur, l'allégresse et le deuil agitaient toute l'armée. »

JULES CÉSAR ET LA MORT DE CRASSUS.

Le premier triumvirat (60).

§ 65. Le succès de Sylla poussa des hommes ambitieux à l'imiter. Chacun cherchait à être le premier et à gouverner l'État selon son caprice. Le but de tous les efforts n'était plus désormais la grandeur de la patrie, mais la satisfaction de l'égoïsme et de l'ambition. Pompée agit dans ce sens; il ne lui manqua que le titre de roi. Mais tandis que, dans la plénitude de son bonheur, il se reposait sur ses lauriers au sein de la mollesse et du luxe, et, occupé de conserver son manteau triomphal, il se complaisait, dans son vain amour-propre, à écouter les louanges

outrées qu'on lui adressait de toutes parts, son grand rival CAJ. JUL. CÉSAR le surpassait peu à peu en hauts faits et l'emportait sur lui dans la faveur populaire. Cet homme extraordinaire joignait les avantages extérieurs aux avantages intérieurs — une haute naissance et une grande fortune, une taille majestueuse et un esprit pénétrant, une profonde instruction et une vigueur infatigable, en sorte qu'il n'était pas moins distingué comme orateur et comme écrivain que comme général et guerrier, et par dessus tout comme homme d'État. Sa libéralité qui le conduisit à s'endetter, ses principes démocratiques, sa parenté avec Marius et Cinna, qui l'exposa à de grands dangers pendant l'effroyable temps de Sylla, lui acquirent la faveur populaire, le plus sûr moyen d'élévation, et son ambition le poussa aux actions d'éclat. Pour lutter contre le parti des aristocrates et des vieux républicains à la tête duquel se trouvait M. PORCIUS CATON (le Jeune), éminent par la fermeté de caractère, la rigidité de mœurs, le civisme et le courage, comme par la culture de l'esprit et la noblesse des sentiments, César forma avec Pompée et Crassus une ligue nommée *triumvirat* dont le but était de se prêter un mutuel appui pour la réalisation de leurs projets égoïstes. Soutenu par César qui obtint le consulat pour l'année suivante, Pompée poursuivit l'exécution de la nouvelle loi agraire, d'après laquelle vingt mille citoyens, la plupart anciens soldats de son armée, furent établis dans le territoire de Capoue et furent mis en possession de terres. Depuis lors, les triumvirs, avec l'aide du parti populaire qui fut gagné par

des distributions de blé, des répartitions de terres et d'autres mesures, dominèrent l'État, sans se soucier davantage du sénat, firent confirmer les institutions de Pompée en Asie, éloignèrent Caton de Rome sous un prétexte honorable, et par l'entremise du vicieux tribun Clodius, de l'illustre famille des Claudiens, ils firent bannir Cicéron, l'habile avocat auquel César et Crassus ne pouvaient pardonner l'exécution sans jugement, le meurtre inconstitutionnel des compagnons de Catilina. Par cette coalition, l'aristocratie tomba dans une fâcheuse situation. « Nous sommes tenus en échec de toutes parts, » écrivait l'un de ses membres; « déjà nous avons renoncé à la liberté par crainte de la mort ou de l'exil. Chacun soupire, nul n'ose parler. » — Pour avoir une occasion de gloire et obtenir une armée à sa dévotion, César, à la fin de son consulat, se fit conférer le gouvernement de la Gaule citérieure et ultérieure et de l'Illyrie (58) et quelques années plus tard, pour terminer la conquête de la Gaule, il renouvela le triumvirat dans une entrevue à Lucques (55).

Par là il conserva pour cinq ans le gouvernement de la Gaule, tandis que le sexagénaire Crassus, pour satisfaire son ambition et plus encore sa cupidité, choisit la riche Syrie avec ses trésors, et que Pompée obtint comme province l'Espagne avec l'Afrique qu'il fit pourtant gouverner par ses légats, pendant qu'il exerçait à Rome un pouvoir dictatorial. Le fidèle gardien de la république, Caton, de retour à Rome, ne put rien faire contre une pareille supériorité, et Cicéron chagrin se retira de la vie publique. Cras-

sus trouva la mort en Asie. Tandis que, poussé par une avarice insatiable, il pillait les trésors des temples et se livrait à des extorsions, le roi des Parthes *Orodes* (Arsace XIV † 36) équipa une brave armée de lanciers et d'archers à cheval et occupa la Mésopotamie. Séduit par un perfide prince de Bédouins, Crassus, malgré des avertissements bien intentionnés, franchit l'Euphrate avec un fol aveuglement, mais il fut vaincu (53) dans une plaine de sable près de Carrhæ par la cavalerie parthe sous l'habile général Surenas, et, après que son brave fils Publius fut tombé avec la plus grande partie de l'armée, il fut tué en fuyant, dans une embuscade. Les vainqueurs par raillerie lui remplirent la bouche d'or. Des 40,000 légionnaires romains qui avaient traversé l'Euphrate, il ne revint pas un quart; la moitié avait péri; environ 10,000 prisonniers furent transportés à l'extrême orient du royaume et réduits en servitude. Le prudent légat Cassius n'en sauva qu'un faible reste en Syrie.

EXIL DE CICÉRON. CATON. Cicéron avait autrefois, comme mandataire du sénat, conduit un procès intenté à Clodius pour cause de violation des rites, et, à chaque occasion, il avait irrité par ses discours mordants cet homme libertin et déréglé, mais non dépourvu de talents; de là leur inimitié. Avec l'appui de César, Clodius obtint le tribunat après être devenu plébéien par adoption. Il fit alors adopter la motion que quiconque aurait condamné ou condamnerait un citoyen romain sans un jugement du peuple, encourrait la peine du bannissement. Par suite de cette loi,

Cicéron qui n'avait proposé la condamnation des compagnons de Catilina que sur un sénatus-consulte, fut proscrit et banni (§8), sa maison fut réduite en cendres et deux de ses maisons de campagne détruites. En vain, il avait cherché à faire révoquer l'arrêt en se couvrant de deuil pour supplier le peuple, vainement il avait demandé grâce à Pompée en tombant à genoux ; il dut partir pour l'exil, et en quittant Rome il montra autant de pusillanimité qu'au moment de sa condamnation. Clodius alors, confiant dans les bandes de scélérats qui l'accompagnaient sans cesse, se conduisit avec tant d'insolence, que Pompée et à la fin César lui-même se détournèrent de lui, ce qui permit au tribun Annius Milon de provoquer le rappel de Cicéron. Le grand orateur revint en triomphateur de son exil de seize mois. Sa maison et ses biens de campagne furent reconstruits aux frais de l'État. — Caton, né l'an 95 avant J.-C., le plus honnête homme de Rome, s'était laissé charger de transformer en une province romaine l'île de Chypre qu'un plébiscite avait enlevée contre tout droit à son souverain, frère du roi d'Égypte, comme complice de la piraterie de la Crète (§7). A cette nouvelle, le roi de Chypre se donna la mort. Caton prit possession des biens et des trésors du prince riche et avaré (s'élevant à 45 millions de francs) et les versa loyalement et consciencieusement dans la caisse de l'État. Aussi Mommsen appelle Caton un homme de la meilleure volonté et d'un dévouement rare, probe et constant, plein d'attachement à sa patrie et à la constitution héréditaire, mais d'un

esprit lent, et sans passion, sensuellement comme moralement; il le considère, malgré ses vertus, comme une des apparitions les plus aventureuses et les plus déplaisantes et il en fait le portrait original qui suit : « Par malheur, il tomba prématurément sous le pouvoir de la phrase, et dominé en partie par les locutions de la *Stoa*, telles qu'elles circulaient parmi le beau monde d'alors dans leur calvitie abstraite et leur sécheresse sans esprit, en partie par l'exemple de son bisaïeul qu'il croyait avoir pour mission spéciale de reproduire, il commença à se promener dans la capitale pécheresse en citoyen-modèle et en miroir ambulant de vertus, à gronder contre son époque comme le vieux Caton, à aller à pied au lieu de monter à cheval, à refuser d'accepter des intérêts, à se dépouiller de ses insignes militaires et à préparer le retour du bon vieux temps en allant sans chemise selon l'exemple de Romulus. Ce jeune et froid savant, qui faisait découler de ses lèvres une sagesse de maître d'école, et qu'on voyait partout assis un livre à la main, ce philosophe qui ne s'entendait ni à la guerre ni à aucun autre métier, et qui se promenait sans cesse dans les espaces abstraits de la philosophie morale, était une singulière caricature de son aïeul, le vieux paysan dont la haine et la colère avaient fait un orateur, qui maniait l'épée avec autant de dextérité qu'il conduisait la charrue et dont l'esprit borné, mais sain et original, allait toujours droit au but. Pourtant il acquit une importance morale. Dans un temps lâche et misérable, son courage et ses vertus négatives

imposèrent à la masse. Son influence politique repose sur des fondements analogues. Comme il était le seul conservateur notable qui possédât, sinon du talent et de la pénétration, au moins de la droiture et du courage et qui fût toujours prêt à payer de sa personne, que ce fût nécessaire ou non, il devint bientôt le chef reconnu du parti des optimates, quoiqu'il n'y fût autorisé ni par son âge, ni par son rang, ni par son intelligence. Là où la persévérance d'un seul homme résolu pouvait être décisive, il a aussi obtenu un bon résultat. »

Guerre des Gaules de César (58-50).

§ 66. Dans la riche *Gaule* (France) et dans l'*Helvétie* (Suisse), habitaient, de temps immémorial, les *Celtes*, partagés en beaucoup de petites villes, de tribus et de peuplades, avec diverses formes de gouvernement et sans lien commun. Le peuple, dominé par une noblesse chevaleresque et par la fière et puissante classe sacerdotale des *Druides*, était en grande partie attaché à la glèbe et serf, et malgré des aptitudes multiples, des établissements urbains et des institutions sociales, il était renfermé dans un cercle de culture intellectuelle très borné et peu élevé. Sauvages et belliqueux par nature, les Gaulois, excités par des druides et des bardes, se précipitaient au combat avec impétuosité, mais ils manquaient de persévérance. Les nobles et leurs gens formaient le noyau de l'armée, les combattants à cheval et dans des chariots; les fantassins étaient

armés d'un grand bouclier et d'une longue lance ; un rempart de chariots leur servait de camp. Les Romains, par des guerres heureuses avec les tribus celtiques des Arvernes, des Allobroges, etc., avaient déjà soumis la Gaule sud-est jusqu'à la ville de Toulouse, l'avaient réduite en province (d'où Provence) et l'avaient reliée par une chaussée à l'Italie et à l'Espagne ; ils y avaient élevé des forteresses et des villes (les bairns de Sextius, Aquæ Sextiæ, etc.) et conduit une colonie romaine dans l'ancienne ville de *Narbonne* ; par l'influence de la ville marchande de Massilia (Marseille) qui avait fondé, le long des côtes, un grand nombre d'établissements commerciaux, répandu la culture de la vigne et de l'olivier et introduit l'écriture et le monnayage, la culture grecque-romaine et l'organisation civile avaient pénétré dans le pays. L'excellent climat, semblable à celui de l'Italie, la disposition avantageuse du sol, l'intérieur du pays, si grand, si riche et si favorable au commerce, avec ses voies de communication qui s'étendaient jusqu'à la Bretagne, les relations avec la patrie, faciles par terre et par mer, donnèrent promptement au pays méridional des Celtes une haute importance pour l'Italie. Une foule de marchands et d'agriculteurs romains y élurent domicile et des émigrants volontaires portèrent le luxe italique aux bords du Rhône et de la Garonne. Ils préparèrent la conquête du pays. Le vin délicieux, que le Celte aimait beaucoup, aplanit la voie aux armées romaines. — Il arriva alors que les Helvètes celtiques, pressés par les Germains, con-

curent le projet d'échanger leur pays de montagnes, pauvre et peu fertile, contre la riche Gaule sud-est. Les Romains qui cherchaient à traverser leurs des-seins, afin de ne pas avoir pour voisin à l'ouest un peuple inquiet et belliqueux, saisirent cette occasion pour pénétrer au cœur des États celtiques. César suivit les Helvètes qui, en traversant les défilés du Jura, s'étaient assis sur la Saône en longs cortèges de chariots chargés de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs objets les plus précieux; il les vainquit dans un combat sanglant à Bibracte (Autun) et les obligea à retourner dans leurs villages et hameaux incendiés et dans leurs campagnes dévastées. La charmante ville celtique de Noviodunum (Nyon) au bord du lac Léman fut transformée en une place-frontière romaine, la « colonie équestre julienne. » — César vainquit ensuite le chef germanique *Ariovist* qui, appelé par les *Séquanes* (autour de Besançon) contre leurs voisins les *Eduens*, « les frères du peuple romain, » avait défait et subjugué ceux-ci, mais aussi rudement opprimé ceux-là, en s'établissant au milieu d'eux avec ses troupes endurcies, et avait obligé les uns comme les autres à lui payer un tribut et à lui donner des otages. Le duc même se retira dans sa patrie transrhénane avec une partie de ses troupes; mais César laissa leurs nouvelles demeures aux Germains établis par Ariovist sur la rive gauche du Rhin, aux Tribocques autour de Strasbourg, aux Némètes autour de Spire, aux Vangions autour de Worms, et leur confia la garde de la frontière du Rhin contre leurs compatriotes.

Après la soumission de la Gaule centrale, César marcha contre la grande confédération des *Belges* qui s'étaient mis en campagne avec un grand appareil militaire sous leur roi Galba, et les arrêta, par d'habiles mouvements stratégiques, jusqu'au moment où le manque de provisions et les discordes intestines eurent dissous leurs rangs et où les tribus isolées implorèrent la paix. Les vaillants *Nerviens* seuls et leurs alliés livrèrent aux Romains un rude combat sur la Sambre (Sabis); la victoire fut longtemps incertaine; mais l'expérience des Romains dans l'art de la guerre jointe à la bravoure décidée du général en chef, fit pencher la victoire de leur côté. Les *Nerviens* se conduisirent en héros; ils combattirent jusqu'au dernier sur des montagnes de cadavres: de 600 sénateurs, trois seulement survécurent à la sanglante journée. Les *Rémois* (autour de Rheims) qui s'étaient alliés à César devinrent les dominateurs au nord, comme les *Eduens* au centre. La lutte ne fut pas moins vive sur la côte de l'ouest, où les belliqueux *Vénètes*, à la tête d'une vaste confédération (53) et soutenus par des patriotes de tous les districts, se défendirent bravement, par mer et par terre, contre Publ. Crassus, l'habile général en second de César. Ce fut seulement quand leur flotte eut été anéantie sur l'océan Atlantique par Décimus Brutus, que César parvint à soumettre aussi la Normandie et la Bretagne aux faisceaux romains. Pour faire un exemple, César donna l'ordre de mettre à mort tout le sénat, et de vendre les prisonniers à l'encan. La soumission des *Vénètes* fut suivie de

celle des peuplades ibériques de l'Aquitaine, de la Garonne aux Pyrénées. Après que César eut ainsi conquis toute la Gaule dans l'espace de trois ans, il fit construire sur le Rhin (entre Bonn et Andernach) un pont sur pilotis et y fit passer ses légions, afin d'effrayer les habitants belliqueux de la sauvage *Germanie*, coupée de forêts de chênes et de pins (*Hercynia*) et de les détourner de nouvelles incursions hostiles dans la Gaule. Malgré la promesse donnée, les Romains attaquèrent perfidement les peuplades des Usipètes et des Tenctres, et les massacrèrent ou les précipitèrent dans le Rhin. Deux ans après, eut lieu un second passage du fleuve. Mais le général romain ne songeait à faire des conquêtes durables ni dans la Germanie, ni dans la Bretagne où bientôt après il débarqua à deux reprises (54). Il voulait montrer aux insulaires, qui accordaient un asile honorable aux Gaulois fugitifs, que le bras des Romains s'étendait aussi au dessus du détroit. Après avoir inspiré le respect de la grandeur de Rome aux habitants celtiques, vêtus de peaux de bêtes, qui se défendirent vaillamment en combattant sur des chariots sous la conduite brave et circonspecte de leur prince Cassivellaunus, il se retira des bords de la Tamise avec les otages qui lui avaient été livrés, à l'effet de soumettre complètement les peuples turbulents et versatiles de la Gaule, qui se soulevaient et reprenaient les armes dès que César était occupé ailleurs. Pendant son absence en Bretagne, ils avaient fait les apprêts d'une révolte générale de toutes les tribus gauloises. Les nobles s'avouaient

en rougissant de honte et de colère que la grande nation guerrière s'était laisser imposer, par 50,000 Romains, un joug ignominieux qui devait être brisé. L'exécution du prince des Éduens Dumnorix, qui s'était enfui de l'armée romaine, donna le signal du soulèvement général. La légion campée sous Sabinus à Aduatica (Tongres) ayant été engagée insidieusement à se retirer, fut surprise en route dans une gorge étroite et massacrée avec ses chefs par Ambiorix qui commandait les Éburons. Ceux-ci, appuyés par les Nerviens, les Ménapiens et les Aduatiques, se jetèrent alors sur une autre division isolée de l'armée et la mirent dans un grand danger, jusqu'au moment où elle fut secourue par César même qui, à la nouvelle de cette trahison, s'était couvert de vêtements de deuil et avait promis de ne pas les quitter avant d'avoir vengé ses compagnons d'armes. Il parvint par son habileté, à se rendre maître du soulèvement et à séparer les tribus (§3). En vain les Éburons se réfugièrent derrière leurs forêts et leurs marais ; toute la tribu fut déclarée proscrite, et extirpée par une chasse d'hommes. Quelques nobles, parmi lesquels Ambiorix, se sauvèrent au delà du Rhin. La hache alors éprouva cruellement tous les districts. Mais cette rigueur emplît la chevalerie de colère et d'horreur, et provoqua de nouvelles révoltes au centre et au midi de la Gaule. Les Arvernes mêmes, jusque-là dévoués aux Romains, prirent les armes sous le brave et prudent *Vercingétorix* (§2). Ce fut la dernière tentative grandiose pour secouer le joug étranger, et le soulèvement national n'aurait

pu trouver un chef plus noble et plus habile. Le prince des Arvernes avait appris des Romains l'art de conduire la guerre et de disposer un camp; il employa avec succès l'expérience qu'il avait acquise. Les villages et les hameaux furent incendiés et toute la force concentrée dans les grandes villes fortifiées. Vercingétorix désa, dans la ville de Gergovie (non loin de Clermont) toutes les attaques de César et, par des sorties heureuses, le réduisit à une telle extrémité qu'après avoir rappelé de la Seine son général en second Labiénus, il retourna dans les anciennes limites de la province romaine. L'œuvre de la conquête dut être recommencée. Mais la nation celtique manquait d'union et de persévérance. César établit un camp très fort devant Alise en Bourgogne, où les insurgés avaient rassemblé toutes leurs forces. Vercingétorix chercha à forcer le camp. Quand son entreprise eut échoué contre la résistance inébranlable des légions, le chef celte déclara dans le conseil de guerre qu'il était prêt à se livrer aux Romains, pour détourner autant que possible par ce sacrifice la perte de sa nation. C'est ce qui arriva. Les officiers celtes livrèrent à l'ennemi le général choisi solennellement par la nation entière. Le roi des Arvernes, monté sur son cheval et revêtu de son armure, apparut devant le proconsul romain et tourna en cercle autour de son tribunal; puis il remit son cheval et ses armes et se coucha, sans prononcer une parole, sur les degrés aux pieds de César. Cinq ans plus tard, il fut promené dans les rues de Rome et décapité comme traître à la nation

romaine, au pied du Capitole où son vainqueur montait en triomphe au même instant pour rendre grâce aux Dieux. Comme, après un jour sombre, le soleil brille encore en se couchant, ainsi le sort accorde parfois un dernier grand homme aux peuples déjà sur leur déclin. Ce fut seulement après avoir comprimé le soulèvement général, que le conquérant parvint à soumettre peu à peu tout le pays jusqu'au Rhin. La ville d'Uxellodunum sur le Lot fut la dernière place libre des Celtes. Pour effrayer les Gaulois et les détourner d'une plus longue résistance, César, après la prise de la ville, fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes. En peu de temps, toutes les villes et les campagnes avaient présenté leur soumission, et le général romain s'efforça alors de ramener l'ordre et la tranquillité et d'assurer la domination de Rome par sa douceur envers les chefs de tribus, comme par l'excellence des institutions et la modération des impôts. L'introduction de la langue romaine, du droit romain, de la monnaie romaine lui aplanit la voie. Mais la romanisation de la Gaule ne fut complète qu'après la destruction de la puissance des *Druides* qui employaient leur grande influence sur l'âme du peuple pour réveiller l'orgueil et l'amour-propre nationaux et pour ravalier tout ce qui était étranger. Quand la religion druidique avec ses sombres sacrifices humains se fut effacé devant le paganisme grec-romain, on put disposer le sol à recevoir une culture supérieure.

La Gaule au temps de César et comme province romaine. Avant l'arrivée des Romains, la Gaule n'avait encore atteint qu'un degré inférieur de civilisation. L'agriculture était peu estimée; les Celtes libres regardaient comme indigne d'eux de conduire la charrue; dans le nord, on se livrait généralement à l'entretien du bétail. Au nord-est, d'épaisses forêts qui se rattachaient au cœur des Ardennes, s'étendaient presque sans interruption de la mer du Nord au Rhin, et dans les plaines aujourd'hui si fertiles de la Flandre et de la Lorraine, le pâtre ménapien ou trévirien menait alors paître ses porcs à demi-sauvages au fond de forêts de chênes presque inaccessibles. Ce furent les Romains qui introduisirent l'entretien des brebis et le labourage. Les Gaulois étaient enclins par nature à la sociabilité; il y avait partout des villages ouverts; mais il ne manquait pas non plus de villes entourées de murs, et les Romains admirèrent la symétrie et la disposition des poutres et des pierres dans la maçonnerie. — Des relations suivies étaient établies par terre et par eau; il existait partout des routes et des ponts, et les grands fleuves comme la mer étaient couverts de vaisseaux à voiles et de canots à rames. Les Celtes de la Bretagne tiraient de l'Angleterre l'étain qu'ils exportaient ensuite vers Narbonne et Marseille. Les Celtes gaulois possédaient aussi quelque habileté en industrie, notamment dans la préparation des métaux; mais l'empreinte grossière de leur monnaie trahit peu de sens artiste. Tous ces nobles germes de culture n'acquirent leur développement complet et pratique

que par les Romains. — La constitution politique reposait sur la fédération, avec le prince, le conseil des anciens et la communauté des hommes libres en état de porter les armes. Chez quelques peuplades, la royauté était supprimée et la noblesse était en possession de l'autorité. Des nobles riches et puissants avaient une grande quantité de clients et de vassaux à leur suite et sous leur protection. — Les cantons isolés étaient indépendants; il n'existait qu'une légère disposition au système d'hégémonie. Le canton puissant déterminait celui qui était plus faible à se subordonner à lui, de telle sorte que le canton dirigeant défendait l'autre au dehors et dans les traités stipulait pour lui; par contre, le canton client s'engageait à fournir un contingent et aussi à payer un tribut. Ainsi s'élevèrent de nombreuses associations; il n'y avait pas de canton dirigeant pour tout le pays des Celtes, de lien, si faible qu'il fût, pour la nation entière. « La civilisation des Celtes transalpins présente, » dit Mommsen « plus d'un côté intéressant; par ses navires à voiles, sa chevalerie, sa constitution ecclésiastique, surtout par ses tentatives, même imparfaites, pour ériger l'État, non sur la ville, mais sur la tribu et, à une puissance plus élevée, sur la nation, elle se rattache plus étroitement, sous plusieurs points de vue, aux civilisations modernes qu'à la civilisation hellénique-romaine. » Mais selon toute apparence, la nation celtique avait déjà atteint, du temps de César, l'apogée de la civilisation où il lui était possible de parvenir, et nous pourrions conclure de son état d'imperfection à son

peu d'aptitudes morales. Ce fut l'influence des Romains qui engendra une culture plus élevée et une organisation civile plus développée. « Par la conquête de César, » dit Ranke, « les deux grandes péninsules de la Méditerranée, ainsi que les îles et les côtes attenantes, sur lesquelles s'étendait la civilisation grecque et romaine, furent au moins assurées pour longtemps contre tout danger de l'intérieur du continent européen; mais en même temps, au centre de celui-ci, de nouveaux sièges furent préparés à la culture intellectuelle, des peuplades d'une force vitale inépuisable, vaillantes et ingénieuses, furent attirées dans le mouvement général des esprits. Après leur défaite seulement, les Gaulois commencèrent à défricher partout le sol de leur patrie et à jouir des avantages de sa situation géographique pour une existence paisible. Les Romains couvrirent le pays de constructions qui indiquent partout leur présence, d'amphithéâtres, de thermes, d'aqueducs, de chaussées; celles-ci, qui traversaient la Gaule dans différentes directions, avaient la plus haute importance; car elles mettaient tout en communication immédiate avec les principaux sièges de l'influence romaine; Lugdunum (Lyon) devint la Rome transalpine. Il est hors de doute que les indigènes s'empressèrent de s'attacher aux étrangers qui les attiraient. Les familles et tribus qui avaient habité le pays de tout temps et les colonies des vainqueurs formèrent un nouveau peuple, une seule grande nation romane. Au deuxième siècle, la Gaule est la plus peuplée, au quatrième siècle, quoiqu'elle eût

gardé au fond plus d'une particularité nationale, l'une des plus civilisées parmi les provinces romaines. Partout où le talent propre des indigènes se rencontra avec une branche de la culture latine, ils s'élevèrent bientôt à un remarquable degré de perfectionnement. Pendant un certain temps, il n'y eut nulle part des écoles mieux fréquentées qu'en Gaule; des Romains de naissance apprenaient l'éloquence latine dans le sens de l'époque aux bords de la Garonne. » Les châteaux et les camps établis par César et ses successeurs devinrent bientôt des villes, telles que Windisch sur l'Aar, Augst près de Bâle, Saverne, Worms, COLOGNE, Coblençe, Trèves, Aix, Soissons, Cambrai, etc. Quelques dizaines d'années plus tard, l'Allemagne méridionale jusqu'au Danube fut également subjuguée, en sorte que les deux grands fleuves du Rhin et du Danube formèrent les frontières septentrionales de l'empire romain. Ici encore les camps romains donnèrent peu à peu naissance aux villes de Brigance, de Kempten, de Ratisbonne, d'Augsbourg, de Passau, de Salzbourg, de Linz, de Vienne, etc. (§ 89).

La deuxième guerre civile (48-49).

§ 67. A Rome cependant la fureur des partis s'était accrue au plus haut degré; le meurtre et le brigandage étaient à l'ordre du jour. De puissants chefs combattaient l'un contre l'autre avec des escortes armées dans les rues et sur les places où avaient lieu les élections. L'insolent démocrate *Clodius* qui

avait pendant des années régné sur les marchés et les carrefours avec son ramassis de populace, d'at-franchis et d'esclaves, fut tué par *Milon* (52) sur la voie Appienne. La corruption était pratiquée avec une impudence inouïe et les trésors de la Gaule étaient amenés à Rome en grande partie pour rassasier les âmes viles des tribuns du peuple *Curion*, *Antoine* et de leurs partisans, et les gagner aux intérêts de César. De faux riches aux finances dérangées, des dames influentes aux prises avec des embarras d'argent, de jeunes nobles endettés, des marchands et des banquiers en détresse se rendaient eux-mêmes dans la Gaule pour puiser à la source, ou se tournaient vers les agents de César dans la capitale. A cela s'ajoutèrent les énormes constructions que César fit exécuter à Rome pour son propre compte et qui fournirent à une quantité innombrable d'individus de toutes les classes, depuis le consulaire jusqu'au porte-faix, l'occasion de se faire payer, ainsi que les sommes fabuleuses appliquées aux divertissements publics. Pompée en fit autant, sur une échelle plus modeste; la capitale lui fut redevable du premier théâtre de pierre et il en célébra la dédicace avec une pompe sans égale jusque là. L'incertitude publique et l'anarchie, jointes aux voies de fait et aux corruptions qui exerçaient l'influence la plus funeste sur les élections et plaçaient toute la puissance entre les mains des sociétés (clubs) et de leurs chefs, décidèrent enfin le sénat et les vieux républicains à chercher dans Pompée un rempart contre l'arrogance croissante du peuple et, en mettant le consulat entiè-

rement à sa disposition, à lui conférer un pouvoir dictatorial. Ce fut un nouvel aliment pour l'esprit de parti, parce que Pompée, envieux de la gloire militaire de son rival, et, depuis la mort de sa femme *Julie*, la belle et noble fille de César, devenu plus étranger à celui-ci, se servit contre lui de son influence. De concert avec Caton et le parti aristocratique, il chercha à le tenir éloigné du consulat, de crainte de le voir se servir de cette position pour arriver à dominer seul. En même temps, ses concessions du droit de bourgeoisie et ses fondations de colonies dans la Haute Italie furent cassées comme inconstitutionnelles. A l'instigation de Pompée, le sénat, aussitôt après l'achèvement de la guerre des Gaules, envoya à César l'ordre de déposer son commandement et de congédier ses troupes, tandis que Pompée était investi d'une nouvelle puissance extraordinaire et faisait connaître ses intentions belliqueuses par le rassemblement de troupes à Capoue. Les tribuns du peuple achetés par César, Q. Cassius, le vaillant maître de la cavalerie M. Antoine, et le vil Curion, homme de talent, mais sans principes politiques ou moraux et adonné à une vie prodigue et déréglée, opposèrent leur veto au sénatus-consulte et demandèrent que Pompée renonçât également à son pouvoir; ils furent renvoyés avec menaces; ils s'enfuirent, déguisés en esclaves, dans le camp de César et donnèrent au général qui, jusque là, avait agi avec beaucoup de réserve et de modération et avait cherché, par des propositions d'accommodement, à éviter une rupture ouverte, un prétexte

favorable pour se présenter en vengeur de la sainteté outragée du tribunat et en protecteur des droits du peuple. Lorsqu'il représenta à ses légions, dans un brillant discours, la conduite ingrate de l'aristocratie envers le vainqueur de la Gaule et la violation audacieuse de la constitution établie par les pères et défendue au prix de leur sang, chefs et soldats se montrèrent disposés et prêts à le suivre aveuglément à la guerre civile. Les légionnaires convinrent même entre eux de laisser entre les mains du général jusqu'à la fin de la guerre la solde que César leur promit de doubler, et de soutenir les camarades pauvres à l'aide des ressources générales. Le brave T. Labiénus seul passa dans le camp de Pompée.

CLODIUS ET MILON. Milon, ami de Cicéron, orateur hardi et intrigant du parti des aristocrates, brigua le consulat, mais il en fut écarté par Pompée et par Clodius. Celui-ci l'attaqua avec une bande au moment où il voulait se rendre avec sa famille à son bien de campagne; mais, dans la lutte qui s'éleva entre les partisans de chacun, Clodius perdit la vie. La population, furieuse de la mort du chef des démocrates, porta le cadavre du forum dans la curie, siège de l'aristocratie, et en y jetant la torche de l'incendie, fit de l'édifice le bûcher du héros des rues. La maison de Milon fut assiégée cinq jours durant. L'excitation était si grande que Pompée fut nommé « consul sans collègues, » pour rehausser sa puissance. Il fit aussitôt intenter un procès à Milon par une commission spéciale qu'il avait nommée, et le fit condamner (51) malgré l'éloquent plaidoyer de Cicéron; Milon se rendit à Massilia, en exil volontaire. L'année suivante, Pompée partagea le consulat avec son nouveau beau-père Métellus Scipion.

§ 68. Après que le sort en eut été jeté (*alea jacta est*), César franchit le *Rubicon* (janvier 49) qui séparait la province des Gaules de l'Italie, et s'avança, avec ses légions endurcies et dévouées, à travers l'Ombrie et les États sabelliques. Il s'agissait pour lui de surprendre ses adversaires avant qu'ils eussent rassemblé autour d'eux leurs troupes dispersées. Sa douceur et son affabilité lui ouvrirent toutes les portes et lui gagnèrent tous les cœurs des habitants. Pompée, réveillé trop tard de sa confiance insouciante et incompréhensible, n'osa pas attendre l'ennemi à Rome; il se hâta de se rendre par Capoue à Brundisium avec ses troupes nouvellement enrôlées et peu sûres et une suite nombreuse de sénateurs et d'aristocrates, et quand le vainqueur s'approcha de la ville, il se retira sur les vaisseaux en réserve dans le port et, par la mer Ionienne, gagna l'Épire. Sa promesse fanfaronne, qu'il ferait sortir des légions de la terre en la frappant du pied, ne s'était pas réalisée. La prompte résolution de son adversaire ne lui avait pas laissé le temps nécessaire pour réunir les forces que le parti aristocratique-républicain avait à sa disposition. On oublia même, au milieu de la consternation, de mettre les caisses publiques en sûreté. César ne poursuivit pas les fugitifs au delà de la mer. Il avait avant tout à tranquilliser les esprits anxieux, car on craignait le retour de l'horrible époque de Marius; il avait à garantir la capitale contre l'anarchie et à enlever à son adversaire les forces imposantes qui se trouvaient dans la péninsule pyrénéenne. C'est pourquoi il revint à Rome

(mars) où il rétablit le sénat disséminé et s'empara du trésor public (environ 86 millions de francs) délaissé par les deux consuls fugitifs, puis il se rendit en Espagne. Après la bataille sanglante, mais indécise, d'Ilerda, entre les Pyrénées et l'Ebre, il parvint, par la supériorité de son talent et la promptitude de ses mouvements, à placer les armées de son adversaire dans un tel embarras qu'elles conclurent une capitulation, par suite de laquelle les généraux (Pétréius, Afranius, M. Varron) et les chefs furent congédiés pour retourner vers Pompée, tandis que les simples soldats passèrent au vainqueur ou rentrèrent dans leurs foyers après avoir livré leurs armes. A son retour, l'Imperator soumit la riche ville marchande de Massilia qui, par ancien attachement à Pompée, avait fermé ses portes aux Césariens et, à cause de cela, avait été rudement assiégée par Décimus Brutus pendant la campagne espagnole; et, quoique, après la conclusion du traité, la bourgeoisie se fût rendue coupable d'une attaque perfide, César adoucit la fureur des soldats et ne punit la ville que par la perte des armes et des vaisseaux et par l'amoindrissement de son territoire et de sa liberté. Même après ce coup, elle resta encore toujours le centre de la culture hellénique-romaine en Occident; mais on lui suscita une rivalité puissante dans le village de Nemausus (Nîmes), qui fut élevé à l'état de commune latine et pourvu de droits et de biens fonciers. — Dans l'entretemps, les généraux en second de César avaient enlevé aux partisans de Pompée la Sicile et les autres îles et préservé par là l'Italie de

la disette; par contre, sur le territoire d'Utique, *Curion* se laissa emporter par son ardeur et attirer sur un champ de bataille défavorable où, enveloppé par les cavaliers numides de *Juba*, il périt avec toute son armée. Il chercha la mort, parce qu'il avait honte de paraître en vaincu devant son maître. — Cependant, le parti opposé ne restait pas inactif. De l'Orient lointain, où Pompée comptait beaucoup de partisans et d'admirateurs, on amena tant de troupes au général républicain (septembre) qu'il se trouva à la tête d'une armée de 7,000 cavaliers et onze légions et d'une flotte de 500 voiles; une si grande quantité d'émigrants de la classe des sénateurs et des chevaliers se réunit à Thessalonique, que l'État romain semblait avoir transféré sa capitale avec son sénat dans la Macédoine. Mais la présence dans le camp d'un si grand nombre d'aristocrates de distinction rendit plus difficile au commandant en chef qui, dans ce temps, montra de nouveau son ancien talent militaire lorsqu'il occupa le littoral de l'Épire autour du port de Dyrrachium (novembre), la lutte contre les légions de César qu'animait un même esprit. Non seulement ils introduisirent dans le camp les querelles et les dissensions de la capitale et éloignèrent d'eux, par la fureur de parti et la soif de vengeance les plus violentes, ceux qui étaient chancelants et irrésolus, mais ils y naturalisèrent aussi leur manière de vivre luxueuse. Les tentes de pareils seigneurs étaient de gracieuses tonnelles; le sol était couvert de frais gazons, les murailles tapissées de lierre; sur la table on voyait briller de la vaisselle.

d'argent et souvent la coupe circulait en plein jour déjà. Ces guerriers élégants formaient un singulier contraste avec les soldats de César qui se nourrissaient d'un pain grossier et parfois de racines, et qui juraient de mâcher des écorces d'arbres plutôt que de lâcher l'ennemi. — Après la soumission de Massilia, César se rendit de nouveau à Rome, se fit nommer *dictateur* (48) et ensuite consul pour l'année suivante, afin de conserver l'apparence de la république, et il chercha, par des lois conciliantes, à tranquilliser l'État en fermentation. Ensuite, il franchit la mer Ionienne avec ses légions expérimentées pour rejoindre Pompée sur les côtes d'Épire. Une série de combats sanglants à Dyrrachium, dans lesquels César eut le désavantage, augmenta la confiance de Pompée, en sorte qu'il céda à l'impétuosité de la jeunesse distinguée qui l'environnait, et livra, dans les plaines de la Thessalie où César, poursuivi par l'ennemi, s'était rendu avec ses vétérans fatigués, la BATAILLE décisive de PHARSALE (9 août 48). Les troupes exercées de César remportèrent une victoire éclatante sur l'armée ennemie, deux fois au moins plus nombreuse, et firent un énorme butin des objets précieux et des provisions dont le camp était rempli. Quinze mille ennemis restèrent couchés, morts ou blessés, sur le champ de bataille, tandis que César n'avait perdu que 200 hommes ; les 20,000 survivants mirent les armes bas le lendemain ; des onze aigles ennemies, neuf furent apportées à César. Pendant la bataille, Pompée se dépouilla de son écharpe de général et courut par le

plus court chemin vers la mer pour y chercher un navire. Avec quelques fidèles il s'enfuit par Lesbos en Asie Mineure et de là par Cypre en Égypte, où il fut assassiné. Ptolémée, dans l'espoir d'obtenir la faveur de César, fit tuer le héros vaincu à son débarquement à Péluse et laissa son cadavre sans sépulture sur le rivage. En descendant du vaisseau, le tribun militaire Lucius Septimius le frappa par derrière, sous les yeux de sa femme et de son fils, qui virent le meurtre du pont de leur navire, sans pouvoir l'empêcher ni le venger (28 septembre). Le même jour où, treize ans auparavant, il était rentré, vainqueur de Mithridate, triomphant dans la capitale, l'homme qui avait été appelé le Grand pendant une génération et avait dominé Rome durant des années, périssait sur un rivage inhospitalier, de la main d'un de ses anciens soldats. Sa tête et son anneau furent livrés au vainqueur.

Victoire et mort de César.

§ 69. Cette fin tragique du grand général arracha des larmes de compassion à son adversaire qui, bientôt après, arriva pareillement en Égypte. Il refusa à l'auteur du meurtre la récompense attendue, et, quand il eut été choisi comme arbitre du débat pour la succession au trône entre les enfants de Ptolémée le joueur de flûte (Auletes), Ptolémée Denis, âgé de dix ans, et sa belle et gracieuse sœur *Cléopâtre*, il décida en faveur de celle-ci; mais il s'engagea par là, avec le roi et le peuple égyptiens,

dans une guerre qui le retint neuf mois durant à Alexandrie et l'exposa au plus grand danger. Le général, dépourvu de troupes, se défendit avec un art et une habileté remarquables contre la population sans frein de la ville marchande et l'ancienne garnison pompéienne, d'abord dans le château royal, et quand celui-ci eut été incendié avec une grande partie de sa magnifique bibliothèque, sur l'île du phare dans le port. Ce fut seulement quand des renforts lui furent arrivés de la Syrie et de l'Asie Mineure et quand Ptolémée, après une rencontre malheureuse, se fut, en fuyant, noyé dans les eaux du Nil, qu'Alexandrie se rendit à la merci du vainqueur (47). Les habitants, en habits de deuil et portant leurs idoles, implorèrent la paix. César les épargna. En leur remontrant quels grands dommages la ville avait soufferts par l'incendie de la flotte, il les engagea sérieusement à se livrer désormais aux seuls arts de la paix et à guérir les blessures qu'ils s'étaient faites à eux-mêmes. Ensuite, il confia l'administration en Égypte à Cléopâtre, dont les charmes l'avaient captivé, et à son jeune frère qui l'avait épousée, puis il s'élança à de nouveaux combats. La prompte victoire de *Zéla* qu'il remporta par l'effroi de son nom sur le fils de Mithridate, *Pharnace*, qui avait profité des embarras de l'empire romain pour faire des conquêtes en Colchide, en Arménie et ailleurs, est devenue immortelle par la remarquable relation que César en fit par écrit en trois mots : *veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Pharnace perdit toutes ses conquêtes et bien-

tôt après il fut tué par un perfide serviteur. Son demi-frère illégitime, Mithridate de Pergame, qui avait rendu des services au général romain en Égypte, obtint la couronne royale du Bosphore. — César ne séjourna à Rome que le temps nécessaire pour apaiser le peuple par des mesures conciliantes et les soldats mécontents par des promesses et des appels à leurs sentiments d'honneur militaire. Persuadés qu'ils étaient absolument nécessaires, lorsqu'ils demandèrent leur congé, il les harangua comme s'ils étaient des « citoyens » et promit de leur distribuer, après son triomphe, des présents et des terres. Profondément saisis d'entendre le général leur offrir comme perspective d'assister en spectateurs au cortège triomphal de leurs camarades, et détruire d'un seul coup, par sa harangue étrange, tout leur glorieux passé militaire, dominés par le charme irrésistible de l'homme puissant, les soldats restèrent quelque temps muets et incertains, jusqu'à ce que de toutes parts retentit le cri que le général les reçût en grâce et leur permit de s'appeler encore les soldats de César. Il se laissa enfin fléchir, et, à la fin de l'année (décembre 47) il se transporta en Afrique, où les républicains et les Pompéiens s'étaient réunis autour de Caton, de Metellus Scipion et du roi numide Juba, chez qui l'aigreur de l'homme de parti se combinait avec la fureur de l'Africain à demi-barbare, et avaient réuni, pendant le long séjour de César à Alexandrie, une armée nombreuse et bien équipée sous des chefs renommés. Comme autrefois Thessalonique, Utique devint alors le siège

du sénat des « trois cents. » Mais la sanglante *bataille de Thapsus* (6 avril 46) anéantit toutes les espérances des républicains : 50,000 cadavres couvrirent le champ de bataille, tandis que le vainqueur ne comptait que 50 morts. Les soldats, irrités de cette guerre sans fin, laissèrent pleine carrière à leurs sentiments de vengeance. Un grand nombre des survivants se tuèrent eux-mêmes ; parmi eux se trouvaient Metellus Scipion, beau-père de Pompée, qui avait pris le commandement en chef à Thapsus, et le généreux Caton, qui se donna la mort à Utique avec une conscience paisible et une fermeté stoïque, en restant fidèle aux principes qu'il avait professés honorablement et courageusement pendant sa vie. Juba se rendit avec Pétreius, le vainqueur de Catilina, dans l'une de ses maisons de campagne, où il fit préparer un banquet somptueux ; après le repas, il provoqua son compagnon à se battre en duel avec lui jusqu'à la mort. Quand Pétreius fut tombé, le roi se fit percer le sein par la main d'un esclave. Le royaume de Numidie fut en partie annexé à la province romaine Afrique, en partie attribué aux alliés de César. Des colons italiques qui s'y établirent rendirent bientôt au magnifique pays une nouvelle floraison. — Un splendide triomphe de quatre jours, couronné par les hommages les plus flatteurs du sénat, par des banquets somptueux et de riches présents, attendait le vainqueur à son retour à Rome, qu'il abandonna pourtant bientôt pour attaquer en Espagne ses derniers ennemis qui s'étaient groupés autour des deux fils de Pompée. Dans la terrible

bataille de Munda (45) où les deux parties belligérantes luttèrent avec le courage du désespoir et où la fortune et la vie de César coururent le plus grand danger, les derniers restes des Pompéiens et des républicains furent anéantis. L'un des fils fut tué en fuyant après la bataille, où des milliers de ses braves compagnons d'armes étaient tombés ; l'autre, fugitif et sans patrie, mena depuis lors une vie errante de pirate ; il mourut dix ans après de mort violente.

§ 70. Après la soumission de l'Espagne sud-ouest, César retourna en maître et en dominateur à Rome où il fut salué comme « père de la patrie, » élu *dictateur* à vie par le sénat et *tribun* par le peuple, et investi de la surveillance des mœurs. La désignation d'*Imperator* qui lui resta dès lors comme titre honorifique, perdit peu à peu la signification d'une simple charge militaire ; elle devint l'expression de l'autorité suprême (*imperium*) dans la main d'un chef du peuple indépendant du sénat, charge qui comprenait le pouvoir judiciaire, le pouvoir administratif et le commandement de l'armée. Mais quelque soin que César prit de tranquilliser les esprits par des lois et des institutions intelligentes, d'attirer les classes instruites et distinguées à la participation au nouvel ordre de choses, d'apaiser les proscrits en les rétablissant dans leurs droits et dans leurs propriétés, de gagner les classes inférieures par sa sollicitude pour leur subsistance et leur bien-être, — son désir manifeste de posséder, non seulement l'autorité mais le titre et les insignes extérieurs d'un monarque, poussa quelques amis enthousiastes de

la liberté qui espéraient, en rétablissant l'ancienne constitution, ranimer aussi le vieil esprit républicain, à ourdir une conjuration contre lui. L'orgueil croissant de l'Imperator, qui se trahissait dans son mépris du sénat et des formes républicaines, et le plaisir visible qu'il prit à voir *Marc-Antoine* lui offrir pendant une fête le diadème royal qu'il repoussa seulement avec une indignation feinte, précipitèrent l'exécution du complot. A la tête des conjurés se trouvait le généreux *M. Junius Brutus* qu'enflammait l'idée de la liberté; il joignait au courage militaire l'éloquence et la dignité morale et était personnellement lié d'amitié avec César; à côté de lui, *Caïus Cassius*, aussi ambitieux que brave et résolu, se distinguait par son républicanisme des anciens jours. Quoique anciens Pompéiens, ils avaient tous deux été honorés de la préture par César et, comme la plupart des autres conjurés, avaient été traités par lui avec bienveillance; mais l'ancienne prévention romaine contre toute autorité monarchique leur faisait oublier toutes les considérations. Ils conçurent leur projet homicide dans le plus grand mystère. Malgré tous les avertissements, César tint une séance du sénat aux *ides de mars* (15 mars 44) dans le portique de Pompée, à l'effet de se faire décerner le titre de roi pour les provinces hors de l'Italie, à cause de la campagne qu'il se proposait de commencer contre les Parthes. Percé de vingt-trois coups de poignard, il s'affaissa près de la colonne de son ancien adversaire en s'écriant : « Toi aussi, Brutus ! » et en se couvrant soigneusement de sa toge,

pour tomber avec dignité et décence. Ainsi mourut le premier *Imperator* dans la cinquante-sixième année de son âge.

RÉFORMES ET ORGANISATIONS DE CÉSAR. Sous le titre d'*Imperator*, César chercha à s'approprier l'essence et le pouvoir de l'ancienne royauté; il évita la dénomination de roi par égard pour les antipathies populaires. Mais il retourna en tout vers les traditions du temps monarchique. Les monnaies furent ornées de son buste. Le sénat que César même composa de partisans du nouveau régime, de créatures des différentes classes, et qu'il augmenta de neuf cents membres, servit dès lors de conseil suprême de l'empire, que l'*Imperator* employait à élaborer les lois avec lui et à émettre les dispositions administratives importantes sous son nom; il adjoignit à l'ancienne noblesse de naissance avec ses réunions de curies un grand nombre de nouvelles familles, et créa ainsi un patriciat monarchique. Les affaires publiques étaient toutes concentrées dans ses mains, et il prit soin de n'appeler aux emplois que des gens qui lui étaient soumis et dévoués; il se réserva l'administration du trésor public, il abandonna à ses affranchis la perception des revenus provinciaux et la direction du monnayage. Il nommait aussi les gouverneurs de sa propre autorité; mais par égard pour l'esprit des soldats, il ne désignait comme proconsuls et propréteurs que des hommes considérés. Il laissa à la vérité subsister les fonctions urbaines, le consulat, la censure, la préture, les tribuns et les édiles; mais il en amoindrit l'importance et les attributions; de hauts fonctionnaires de l'État, ils furent transformés en fonctionnaires de la capitale, en fonctionnaires communaux. Quand l'*Imperator* était ainsi son propre ministre pour toutes les questions générales et importantes; quand il disposait des finances par ses serviteurs, de l'armée par ses adjudants; quand il avait changé les anciens emplois publics républicains en emplois communaux de la ville de Rome; quand enfin et par dessus tout l'*Imperator* possédait le droit de nommer lui-même son successeur, on peut dire que l'autocratie était pleinement

établie. César s'attaqua moins à la hiérarchie religieuse; il rattacha seulement à la personne du régent la dignité de grand-pontife et de membre des trois autres collèges ecclésiastiques les plus élevés. Il laissa aussi subsister l'ancien ordre judiciaire; des sénateurs et des chevaliers se partagèrent les sièges de jurés, mais il prétendit au droit d'attirer à lui les procès privés comme les affaires criminelles en dernier ressort; en même temps, il avait, en vertu de son pouvoir tribunitien, une compétence supérieure sur tous les jugements d'appel. — Le général chercha aussi à relever l'armée déchue, quoiqu'il ne parvint pas à ressusciter les anciennes légions de citoyens, à réveiller l'esprit militaire dans la population urbaine. Les grades supérieurs étaient considérés comme la propriété des classes élevées; les simples soldats appartenaient aux classes inférieures de tous les pays. Il chercha à résoudre le problème difficile de maintenir une armée permanente dans le cercle de la vie civile, en abrégant le temps du service et en changeant régulièrement les soldats licenciés en colons agricoles. Il n'eut point de garde du corps. — César améliora l'organisation des finances, d'abord en ne conservant le système de fermage que pour les impôts indirects et en faisant lever immédiatement par des fonctionnaires publics les impôts directs, aussi bien les prestations en nature que les impôts en argent, et ensuite en régularisant et en restreignant les distributions de blé dans la capitale; le nombre des personnes auxquelles on distribuerait annuellement du blé gratis fut fixé à 150,000; ce fut l'origine de ces institutions bienfaisantes où la miséricorde infinie des uns lutte contre la misère infinie des autres. Beaucoup de provinces et de villes furent affranchies d'impôts, ou elles obtinrent une diminution de leurs charges; d'autres qui avaient pris parti pour les Pompéiens subirent une augmentation d'impôts. Par les confiscations opérées dans une large mesure, des sommes immenses affluèrent dans les caisses de l'État; par là il fut possible de subvenir aux grandes dépenses qu'occasionnèrent l'augmentation de l'armée permanente pour la défense des frontières et l'élévation de la solde au double. — Il chercha à diminuer l'excès de population de la capitale, des esclaves, des

affranchis et des prolétaires, par des transports considérables des classes inférieures vers les colonies d'outre-mer, et à empêcher par là l'incertitude générale et les fréquentes crises alimentaires. En même temps la police de la ville fut augmentée et mieux organisée, et le forum délivré de la foule par de nouveaux édifices d'utilité publique. Ainsi, il éleva sur le champ de Mars la *Sæpta Julia*, place pour les élections et les assemblées du peuple, et le forum Julium, place spéciale pour la justice. D'autres vastes projets de constructions restèrent inexécutés. Dans les bains de la ville, on fournissait gratuitement, par son ordre, l'huile à oindre. Mais les plaies sociales de la capitale étaient trop grandes pour pouvoir être guéries. Les habitants étaient partagés en classe des riches et en masse de prolétaires; la classe moyenne avait complètement disparu, on ne la rencontrait plus que dans quelques régions de l'Italie. Aux environs de Rome, l'économie domestique avait dû faire place au luxe stérile : là où les paysans latins avaient semé et moissonné, s'élevaient de brillantes maisons de campagne, dont quelques-unes, avec leurs jardins, leurs parcs et leurs aqueducs, leurs réservoirs d'eau douce et d'eau salée pour la conservation et la culture des poissons de mer et de rivière, leurs ménageries, leurs volières et leurs faisanderies, couvraient l'espace d'une ville de moyenne grandeur. Dans le reste de l'Italie, dominait la grande culture à l'aide d'esclaves, qui écrasait les petites métairies et le travail libre. A la vérité, l'agriculture devint ainsi plus grandiose et plus florissante, en sorte que les poètes pouvaient avec raison célébrer la belle patrie où les prairies bien arrosées, les opulents champs de blé, les riants coteaux couverts de ceps de vigne étaient bordés de sombres rangées d'oliviers; mais la petite culture des anciens temps était ruinée, et un abîme horrible s'ouvrait entre les riches capitalistes et la multitude des esclaves et des mendiants sans droits. Les anciennes villes municipales dégénéraient en villages abandonnés, tandis qu'une population étrangère d'esclaves, d'affranchis et de marchands se répandait de plus en plus sur toute l'Italie. César chercha autant que possible à empêcher la prépondérance du capital, soit par des

lois sur l'usure et le taux de l'intérêt et par l'abolition de l'esclavage pour dettes, soit par le renouvellement de l'ancienne loi en vertu de laquelle les arrérages étaient rabattus et les intérêts payés étaient déduits du capital, soit enfin par l'ordre donné aux éleveurs de bestiaux et aux propriétaires fonciers de prendre le tiers de leurs bergers et de leurs agriculteurs parmi les hommes libres et par l'établissement de soldats licenciés comme colons avec un petit fonds de terre. En même temps, il s'efforça de mettre un terme au luxe et à la prodigalité, et de prévenir l'absence trop prolongée des riches de l'Italie. De nouveaux règlements communaux étaient destinés à relever les villes municipales désertées et déchuës, des chaussées, des canaux et des voies de communication devaient favoriser l'activité commerciale et industrielle. Par dessus tout César s'appliqua à délivrer les provinciaux de l'oppression des employés et des capitalistes de Rome ; l'ancienne loi contre les concussions fut appliquée avec une rigueur impitoyable. Quelque douloureuses que fussent encore les anciennes blessures, les sujets tant tourmentés croyaient voir luire avec César l'aurore de jours meilleurs ; depuis des siècles, c'était le premier gouvernement intelligent et humain, une politique de paix qui reposait non sur la lâcheté, mais sur l'énergie. Les Gaulois cisalpins au delà du Pô furent admis dans la communauté romaine et obtinrent des droits politiques égaux à ceux du pays même. Les éléments de civilisation italiques-helléniques qui furent implantés et cultivés partout, devaient créer dans le vaste empire une nationalité unitaire, une monarchie universelle avec le même droit, la même langue, la même civilisation. Dans la même intention, il conféra le droit de bourgeoisie romaine à tous les professeurs de sciences libérales et à tous les médecins de la capitale. César s'occupa aussi de la réforme du calendrier. Par l'ignorance des pontifes qui en avaient la surveillance et la régularisation, le calendrier romain était tombé dans une confusion inextricable. C'est pourquoi César, familiarisé avec la science astronomique et chargé, comme grand-pontife, de la supputation de l'année, fit disposer par le savant alexandrin Sosigènes le *calendrier Julien*, dans

lequel l'année lunaire de 355 jours introduite par Numa fut remplacée par l'année solaire, en sorte qu'après trois années de 365 jours chacune, il arrivait une année bissextile de 366 jours; mais comme chaque année était ainsi trop courte de onze minutes et quelques secondes, une nouvelle amélioration du calendrier fut entreprise en 1582 par le pape Grégoire XIII. Le calendrier Julien commença à l'année 45 av. J.-C., après que l'année précédente eut été prolongée de 80 jours. Mommsen termine ainsi l'exposé des réformes de César : « Durant cinq ans et demi il disposa de Rome en roi; au milieu de sept grandes campagnes qui ne lui permirent pas de séjourner plus de quinze mois en tout dans la capitale de son empire, il régla le sort du monde pour le présent et pour l'avenir, depuis l'établissement de la ligne de démarcation entre la civilisation et la barbarie jusqu'à la suppression des flaques d'eau dans les rues de la capitale, et il conserva assez de temps et de sérénité, pour suivre attentivement au théâtre les pièces de concours et décerner la couronne au vainqueur en y joignant des vers improvisés. La promptitude et la sûreté d'exécution du plan prouvent qu'il avait été longuement médité dans chacune de ses parties; mais elles restent néanmoins presque aussi merveilleuses que le plan même. Les fondements étaient jetés et le nouvel État était constitué désormais; l'avenir sans fin pouvait seul achever l'édifice. César pouvait se dire que son but était atteint, et c'était peut-être là le sens de ses paroles quand on l'entendit parfois répéter qu'il avait assez vécu. Mais précisément parce que l'édifice était infini, le maître, aussi longtemps qu'il vécut, entassa pierre sur pierre, avec une souplesse et une élasticité toujours égales, sans jamais chanceler ni différer, exactement comme si, pour lui, il n'existait qu'un jour sans lendemain. »

Caractère et qualités de César. Avant de nous séparer du grand homme qui transporta la république décrépite dans la nouvelle forme monarchique, qu'il nous soit permis de rassembler en quelques traits les jugements et les peintures de caractère des historiens les plus récents : « César, » dit Drumann,

« possédait une taille avantageuse et pleine de dignité; il était grand et délié, avait un nez aquilin, des yeux noirs et vifs avec une expression de bienveillance et de sérénité; l'épaisseur de ses lèvres troublait seule l'harmonie de son visage. Avec le temps il devint maigre et blême, et fut défiguré par une calvitie qu'il cherchait en vain à dissimuler soigneusement sous sa couronne de laurier. Les fatigues du camp peuvent y avoir contribué autant que les débordements de sa jeunesse. Car il avait goûté l'écume comme la lie de la coupe de la vie à la mode, et ses victoires auprès des femmes lui furent plus chères que toutes les autres, même dans son âge mûr. Il fallait un corps vigoureux pour se distinguer comme lui dans l'équitation, la lutte et la natation, partager avec les troupes toutes les fatigues et toutes les privations, supporter le froid et le chaud, les veilles, la faim et la soif. » Le même écrivain parle ainsi de sa supériorité intellectuelle : « Il était propre par nature à devenir grand en tout; il lui était loisible de briller comme général, comme homme d'État, comme législateur, comme jurisconsulte, comme orateur, comme poète, comme historien; comme grammairien, comme mathématicien ou comme architecte. Il ne manqua jamais de force ou de temps, car il saisissait au vol ce que d'autres s'appropriaient péniblement; ce qui était le plus confus se débrouillait promptement devant son regard d'aigle, et il lui était même possible et facile de songer en même temps à des choses diverses. La facilité de concevoir répondait aux dons naturels; tout ce qui était digne d'être su, dans quelque genre que ce fût, avait pour lui de l'importance et de la valeur. » Si l'intelligence et l'habileté politiques étaient ses qualités dominantes, celles de l'âme et du cœur ne lui manquaient pourtant pas. Il eut toujours la vénération la plus pure pour sa digne mère Aurélie, l'affection la plus sincère pour ses femmes et surtout pour sa fille Julie; il était dans d'excellents rapports d'estime réciproque avec les hommes les plus distingués de son époque. Mommsen porte un jugement également favorable de

l'Imperator romain, auquel il assigne le premier rang parmi les grands et les puissants de l'histoire du monde. Ainsi, il dit de lui : « César était un homme d'intelligence et de pratique, et ce qu'il entamait et accomplissait était pénétré de la sobriété de génie qui est la marque distinctive de son originalité la plus intime. C'est à elle qu'il était redevable de la faculté de vivre énergiquement dans le moment présent, sans se laisser détourner par le souvenir ou l'attente, de la faculté d'agir à chaque instant avec une vigueur concentrée et d'appliquer tout son génie aux entreprises les plus minimes et les plus secondaires ; de la largeur avec laquelle il saisissait et dominait ce que l'esprit peut comprendre, ce que la volonté peut contraindre ; de la facilité avec laquelle il assemblait ses périodes et dressait ses plans de campagne ; de la sérénité merveilleuse qu'il gardait dans les bons et dans les mauvais jours ; de l'indépendance complète qui ne permettait à aucun favori, à aucune maîtresse, ni même à aucun ami de prendre empire sur lui. De cette clarté d'esprit il résultait aussi que César ne se faisait jamais d'illusions sur la puissance du sort et le pouvoir de l'homme ; le beau voile qui cache à l'homme l'insuffisance de ses efforts était levé pour lui. Si prudemment qu'il formât ses plans et calculât toutes les possibilités, jamais il ne se dissimulait qu'en toutes choses la fortune, c'est à dire le hasard, devait contribuer pour la meilleure part à l'exécution ; et de là peut aussi dépendre qu'il a si souvent offert au sort de jouer quitte ou double et surtout mis à chaque instant sa personne en jeu avec une indifférence téméraire. Humainement et historiquement, César se trouve au centre de gravité où les grands contrastes de l'existence se contrebalancent. Doué d'une puissante force d'invention et pourtant de l'intelligence la plus pénétrante ; sorti de la jeunesse sans être encore un vieillard ; plein d'un idéal républicain et en même temps né pour être roi, Romain jusqu'au plus profond de son être et appelé à concilier et à marier la civilisation romaine et la civilisation hellénique en lui comme au dehors,

César est l'homme entier et complet. Son activité n'est pas, comme celle d'Alexandre, une joyeuse tendance en avant dans un lointain inconnu; il bâtissait sur des ruines et était satisfait de s'arranger d'une manière aussi supportable et aussi sûre que possible dans les espaces vastes, mais limités qui lui étaient assignés. Aussi est-ce avec raison que le tact délicat des peuples ne s'est pas inquiété du Romain prosaïque et a revêtu le fils de Philippe de tout l'éclat de la poésie, de toutes les couleurs irisées de la légende. Mais la vie politique des nations est retournée sans cesse, depuis des siècles, sur les lignes que César avait tracées, et quand les peuples auxquels le monde appartient, appellent encore aujourd'hui de son nom les plus élevés de leurs monarques, il y a là dedans un profond enseignement. Il agit et créa comme aucun mortel ne l'avait fait avant lui, comme aucun ne l'a fait après lui, et c'est à ce titre que, depuis des siècles, vit dans la mémoire des nations le premier et aussi l'unique Imperator César. »

La troisième guerre civile, jusqu'à l'abolition de la constitution républicaine (43-30).

§ 71. Bientôt après, on vit que l'idée de la liberté ne vivait plus que dans la tête de quelques hommes instruits, mais qu'elle était éteinte dans le cœur du peuple. Car l'enthousiasme du moment pour la liberté reconquise se changea vite en haine et en invectives contre les meurtriers du dictateur, lorsque le rusé consul Marc-Antoine, aux funérailles de César, rappela les mérites et les qualités de celui-ci dans un discours artificieux, produisit une foule de legs réels ou prétendus et de dispositions populaires du testament de la victime, et distribua des aumônes

au peuple. En revanche, le sénat, où Cicéron, l'ami de Brutus, déployait son éloquence, était en grande partie favorable aux conjurés ; il conféra à quelques-uns d'entre eux l'administration de provinces, la Macédoine à M. Jun. Brutus, la Syrie à Cassius, la Gaule Cisalpine à Décimus Brutus. Mais Antoine se fit attribuer cette dernière province par un plébiscite, et s'avança avec une armée contre Mutina (Modène) pour en déloger par la force Décimus Brutus qui s'y était renfermé. Le sénat, excité par les philippiques de Cicéron contre Antoine, saisit cette occasion d'envoyer à Modène, en compagnie des deux consuls Hirtius et Pansa, pour faire échouer le dessein d'Antoine, déclaré ennemi de la patrie, le petit-fils de la sœur de l'Imperator assassiné, *Octave*, âgé de 19 ans, lequel, en sa qualité d'héritier du nom de César (*Cæsar Octavianus*, plus tard *Augustus*) avait de son côté les vétérans de l'armée. Antoine succomba dans cette guerre, et s'enfuit chez Lépide, gouverneur de la Gaule ultérieure. Mais le sénat témoignait ouvertement sa faveur aux républicains conjurés, et ayant conféré à Décimus Brutus le commandement en chef des légions, devenu vacant par la mort des deux consuls, OCTAVIANUS, élu consul par l'intervention menaçante de ses soldats, se présenta en vengeur de César, et forma, sur une petite île de la rivière Rhénus, non loin de Bologne, le DEUXIÈME TRIUMVIRAT avec ANTOINE et LÉPIDUS (novembre 43). Décimus Brutus, trahi et abandonné par ses troupes, fut tué près d'Aquilée et sa tête fut portée à Antoine. Les triumvirs sûrs de l'armée qu'ils

avaient gagnée par des distributions de terres et d'argent, ordonnèrent aussitôt de nouvelles proscriptions qui, inspirées par la cupidité autant que par la soif de vengeance, atteignirent surtout la classe des sénateurs et des chevaliers. Les hommes les plus considérés et les plus honorables tombèrent sous les coups des meurtriers ; comme autrefois, les liens du sang, de l'amitié et de la piété furent déchirés, car les triumvirs avides, vindicatifs et ambitieux, se permettaient tous les crimes et les permettaient aux autres. Les cadavres des victimes, dont le nombre s'éleva, selon certains rapports, à trois cents sénateurs et deux mille chevaliers, étaient jetés dans le Tibre ou livrés aux bêtes. Chacun des trois alliés dévouait ses adversaires à la mort. Parmi les victimes d'Antoine se trouvait aussi Cicéron, âgé de 63 ans, qui reçut la mort en fuyant vers la mer dans une litière. Sa tête, insultée par *Fulvie*, la femme vicieuse du triumvir, fut plantée à Rome sur la tribune aux harangues.

§ 72. Après que l'Italie eut été suffisamment châtiée par le meurtre, le brigandage, les confiscations et les extorsions, les dominateurs de Rome se préparèrent à la guerre contre les républicains qui, groupés autour de Brutus et Cassius, s'étaient tenus d'abord en Orient, puis s'étaient campés en Macédoine. Une DOUBLE BATAILLE décisive fut livrée *dans les plaines de PHILIPPES* (42). Cassius dut céder devant Antoine, tandis que Brutus faisait fléchir les légions d'Octavien malade. Mais quand Cassius, trompé par de fausses nouvelles, se fut précipité sur son épée,

dans la persuasion que tout était perdu, et quand les triumvirs, vingt jours plus tard, recommencèrent la bataille meurtrière avec leurs forces combinées, Brutus succomba aussi, et, comme Cassius, il se donna la mort de sa propre main. Son exemple fut suivi par son épouse *Porcia*, fille de Caton, et par beaucoup de combattants épris de liberté, en sorte que le champ de bataille de Philippes devint le tombeau de la république. Brutus et Cassius s'appelèrent « les derniers Romains. » A partir de ce moment, on lutta pour la domination, mais non plus pour la liberté. Les vainqueurs se partagèrent l'empire romain : Antoine choisit l'Orient, Octavien l'Occident. Le faible et cupide Lepidus, qui possédait d'abord l'Afrique comme province, mais n'eut jamais une grande valeur, fut dépouillé de sa part; Octave lui fit présent de la dignité inoffensive de grand-prêtre.

§ 73. Mais tandis que le voluptueux Antoine, livré aux penchants les plus grossiers, se complaisait à respirer l'encens de la Grèce et à savourer les délices de l'Asie, tandis qu'il dissipait à la cour de *Cléopâtre* les sommes qu'il avait extorquées, le sage Octavien, comme son généreux amiral *Agrippa*, gagnait le peuple par des libéralités et des jeux; il récompensait les soldats par des distributions de terres et tenait l'armée et la flotte en haleine. La tentative faite par l'ardente *Fulvie* et son beau-frère *Lucius Antonius* pour empêcher ces distributions de terres qui mettaient toute l'Italie en fermentation et pour allumer, avec le concours des peuplades ita-

liques réduites au désespoir, une guerre civile qui aurait provoqué le retour de son mari et la chute d'Octavien, se termina, dans la *guerre de Pérouse* (41-40), par la défaite de son parti et la destruction de cette ancienne ville étrusque, qui devint la proie des flammes, après que plus de trois cents sénateurs et chevaliers eurent été immolés sur l'autel du divin Jules. Sext. Pompée (§ 69) qui avait fait par la piraterie une puissance maritime de la Sicile, et avait plongé la capitale dans la disette en la privant des transports de blé (36), perdit tout le fruit de ses efforts par le *combat naval de Mylæ* que lui livra Agrippa, et l'année suivante (35), au moment où il voulait fonder dans l'Asie Mineure un État indépendant, il mourut à Milet de mort violente par l'ordre d'Antoine. Lorsqu'enfin Antoine qui, brouillé plusieurs fois avec Octave, s'était toujours réconcilié avec lui, dissipa l'honneur et le sang romains dans une malheureuse campagne contre les Parthes, et se laissa séduire si indignement par les charmes de la reine étrangère, qu'il offrit des provinces à ses fils et, pour se marier avec elle, répudia honteusement, à son instigation, la noble Octavie, sœur de son ami, alors le sénat, dirigé par Octave, dépouilla Antoine de toutes ses dignités et déclara la guerre à Cléopâtre. L'Occident et l'Orient marchèrent l'un contre l'autre. La BATAILLE du promontoire acarnanien d'ACTIUM (31) où fut érigée dans la suite Nicopolis « la ville de victoire, » décida en faveur d'Octavien, grâce aux bonnes dispositions prises par le prudent Agrippa, et malgré la supériorité de la flotte égyptienne. Antoine et Cléo-

pâtre s'enfuirent. Mais quand le vainqueur s'approcha des portes d'Alexandrie, le premier se précipita sur son épée, et Cléopâtre, s'étant aperçue que ses attraits étaient sans pouvoir sur le nouveau dominateur et qu'il avait l'intention de la conduire à Rome pour rehausser son triomphe, se donna la mort en se faisant piquer par deux aspics. L'Égypte devint la première province de l'EMPIRE ROMAIN (30). Le mois sextilis pendant lequel le vainqueur revint dans la capitale, reçut en son honneur le nom d'*Auguste* (août).

L'EMPIRE ROMAIN.

César Octavien Auguste.

§ 74. *Constitution politique.* Les sanglantes guerres civiles avaient emporté tous les hommes capables et amis de la liberté ; la masse qui avait survécu n'était pas susceptible de pratiquer la rude simplicité, non plus que le civisme républicain d'autrefois. Du pain et des jeux (*panis et circenses*) étaient les seuls souhaits du peuple, occupé uniquement de jouir du moment. Aussi l'habile Auguste, qui unissait la douceur, la modération et la persévérance à une profonde intelligence, et qui savait dissimuler son ardente ambition et son orgueil sous des formes et des mœurs simples, n'eut-il pas de peine à transformer la république romaine en monarchie, tout en ménageant les préjugés séculaires en tant qu'il ne s'appela point roi ou maître (despote) ; il adopta les

noms et les formes de la république et le titre de *César* ; mais il s'empara peu à peu de tous les offices et de tous les pouvoirs du sénat et du peuple, et les fit renouveler de temps en temps. Le titre religieux d'*Auguste* « le consacré » lui fut aussi conféré par le sénat et le peuple. Comme *Imperator* perpétuel, il avait le commandement en chef et sans limite de toute la force armée et il décidait de la paix ou de la guerre ; comme prince (*princeps*), il était président du sénat épuré et diminué par la retraite volontaire ou forcée de beaucoup de membres et du conseil d'État, formé de membres spéciaux du sénat, et directeur suprême du pouvoir législatif et de la justice ; comme détenteur de la plus haute autorité tribunitienne, avec plein pouvoir de choisir ses collègues, il était représentant du peuple, dont les assemblées devinrent par suite de plus en plus rares et de plus en plus impuissantes ; comme inspecteur des mœurs et grand-prêtre, il avait la surveillance de la vie privée aussi bien que de la religion et du culte, et comme consul à vie et proconsul perpétuel, avec la faculté de proposer des candidats aux emplois ou de les choisir lui-même, il dirigeait l'administration de Rome et des provinces. Ce fut le pouvoir illimité d'*Auguste* qui renversa les remparts contre l'absolutisme et ouvrit la voie au despotisme de ses successeurs. Le sénat consistait dans des créatures, le peuple était gagné par du pain et des jeux, l'armée enchaînée à lui par le butin et les présents ; ainsi il avait dans la curie un instrument docile pour l'exécution de ses plans, dans les comices un écho de ses

souhaits, et les légions remplissaient de bon gré les ordres qu'elles recevaient de lui. En outre le sénat et le peuple pouvaient se complaire dans les anciennes formes d'un État libre qui n'étaient plus que des ombres vaines, quand il s'agissait pour le maître de faire exécuter sa volonté. L'empire qui s'étendait de l'océan Atlantique à l'Euphrate, du Danube et du Rhin au mont Atlas et aux cataractes du Nil, embrassait vingt-cinq provinces qui étaient reliées à Rome par des routes militaires, et qui pouvaient être désignées comme romaines, latines ou assujetties, selon que la romanisation y était déjà accomplie et répandue ou qu'elle n'y était pas encore commencée. Les frontières étaient protégées par des armées permanentes, les côtes par des flottes ; des colonies militaires, auxquelles Auguste employa les vétérans après la conclusion de la guerre civile, assuraient la domination de Rome. Une organisation régulière des impôts et des douanes conservait les finances et l'économie de l'État dans une bonne situation, et une police vigilante maintenait la tranquillité, l'ordre et la sécurité et mettait des bornes aux éclats des passions. — L'administration provinciale fut améliorée, l'administration de la justice mieux réglée, l'industrie et le commerce relevés ; on remarquait partout le bien-être et la prospérité extérieure ; mais l'amour de la liberté, la bravoure et l'énergie de l'époque républicaine avaient disparu ; le bras du citoyen s'affaiblissait dans les jouissances énervantes, et la liberté, la dignité et l'orgueil des anciens jours dégénéraient en servilisme. L'égoïsme était le seul mobile

de toutes les classes et il les poussait à ramper devant tous ceux qui se distinguaient par la naissance, la richesse ou la faveur de la cour. Les citoyens ne rougissaient pas d'être inscrits sur les listes des pauvres et de participer aux distributions gratuites de blé; souvent même des hommes libres se vendaient comme gladiateurs aux entrepreneurs des jeux qui devinrent de plus en plus chers au peuple et qui devaient rendre les âmes d'autant plus féroces que le caprice des spectateurs décidait de la vie ou de la mort du vaincu, en ordonnant par un signe au vainqueur de l'épargner ou de le tuer.

LES PROVINCES ROMAINES, au temps d'Auguste, se divisaient en *césariennes* qui, n'étant pas encore complètement soumises et tranquillisées, étaient placées directement sous l'Imperator et possédaient une force militaire plus considérable, et en *sénatoriales* qui étaient administrées par des proconsuls sans force militaire et occupées en commun par des princes, par le sénat et par le peuple. Les provinces en dehors de l'Italie étaient les suivantes : 1° en Europe : la *Sicile*, la *Sardaigne* et la *Corse*; la *Thrace* et la *Mœsie* (les pays du Bas-Danube), la *Macédoine*, l'*Achaïe* (Grèce), la *Pannonie* (Haute-Hongrie), l'*Illyrie* (Dalmatie), la *Norique* (Autriche, Carinthie, Ukraine), la *Rhétie* (Grisons et Tyrol); la *Vindélicie* (les pays des Alpes au Danube et de l'Inn au lac de Constance); la *Gaule*, l'*Espagne* et la *Lusitanie* (Portugal); 2° en Afrique : les provinces d'Afrique et de Numidie avec la *Mauritanie* à l'ouest; la *Cyrénaïque* et l'*Égypte* à l'est de la côte du nord. Dans ce dernier pays, le système oppressif d'impôts que les Ptolémées avaient établi, persista sous la domination des Romains et amena dans le cours des siècles des soulèvements réitérés qui aboutirent uniquement à empirer la situation du peuple, à appauvrir et à dévaster le pays. Les désordres des *Bucoles* ou « pasteurs de bétail, » ban-

dits qui habitaient les marais couverts de roseaux et inaccessibles du bras moyen du Nil, abritaient leurs femmes et leurs enfants dans de petites barques et, hostiles à toute organisation civile, commettaient des déprédations dans les régions avoisinantes, obligèrent les empereurs suivants à faire de fréquentes expéditions militaires dans le pays du Nil; 3^e en Asie : la Syrie avec la Palestine ; la Cilicie, la Bithynie ; la province Asie (Asie Mineure) ; la Crète. — L'administration provinciale fut améliorée en ce sens qu'Auguste, pour empêcher les extorsions, assura aux employés un traitement fixe et fit lever immédiatement les revenus, dans les provinces césariennes pour le fisc (chambre princière et caisse de guerre) et dans les provinces sénatoriales pour l'*ærar* (trésor public). Les conséquences en furent bientôt manifestes dans le développement croissant de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, etc. Les communications furent rendues plus faciles par le grand nombre de routes militaires qui furent construites ou améliorées, et qui mettaient les provinces en rapport avec Rome ; en cela, comme dans la construction grandiose d'aqueducs, de canaux, d'égouts, etc., Agrippa surtout montra un grand zèle. — Auguste se préoccupa surtout du perfectionnement des lois et de la bonne administration de la justice ; la juridiction civile fut transférée à une cour prise dans différentes classes, tandis que la justice criminelle demeura au sénat ; la police fut administrée par un nouveau fonctionnaire, le préfet urbain. L'empereur exerçait le droit de grâce et ses temples étaient des lieux d'asile. Au reste, les études de droit ne rendirent point les Romains plus justes, les études humanitaires ne les rendirent point plus humains et plus moraux. — L'armée fut réorganisée par Auguste et transformée en force permanente. Vingt-cinq légions de 6,100 fantassins et 726 cavaliers étaient placées sur les frontières de l'empire, notamment sur le Rhin, sur le Danube et sur l'Euphrate ; la garde du corps impériale, sous les ordres du préfet des prétoriens, veillait à la sécurité de la ville. Les flottes étaient principalement dans les ports de Misène, de Ravenne et de *forum Julii* (Fréjus). Après avoir servi douze à seize ans, les soldats, désormais complètement séparés

des citoyens, recevaient une somme d'argent déterminée au lieu des anciennes distributions de terre. — La taille d'Auguste, dit un historien, plutôt petite que grande, mais bien proportionnée dans toutes ses parties, n'avait pas un aspect raide et imposant, mais plutôt un aspect agréable : qu'il parlât ou qu'il se tût, une tranquillité sereine reposait sur son visage, qui exerçait un charme tel, que le bras du meurtrier, levé sur lui, retombait aussitôt paralysé. A son apparition, il produisait d'abord sur son entourage l'effet d'un vieillard honnête et digne. Mais après un examen plus attentif, il faisait une impression plus profonde ; car ses grands yeux limpides, qui faisaient baisser tous les autres regards, révélaient la finesse de son esprit pénétrant. Comme cette faculté l'emportait chez lui sur toutes les autres, en lui la politique effaça aussi l'homme, jusqu'à ce qu'il eût atteint le but de ses efforts. L'histoire condamnera toujours le triumvir hypocrite et couvert de sang ; mais le blâme qu'elle déverse sur le dominateur en train de parvenir, elle ne peut l'étendre au dominateur parvenu. Une appréciation impartiale doit reconnaître que la tranquille possession du pouvoir ne fut pas le seul et le dernier but de sa vie, mais bien la création d'un nouveau régime politique. Il donna à l'empire ce qu'il put lui donner, la paix, le repos, des lois salutaires et une meilleure administration.

L'âge d'or de Rome dans la littérature et l'art.

§ 75. La langue et la littérature grecques dominaient déjà tellement à Rome, que la jeunesse de distinction avait coutume de puiser son éducation dans les écoles des rhéteurs de la Grèce et de l'Asie Mineure. Auguste et ses amis Mécène, Messala et Pollion étaient versés dans la connaissance des poètes et des prosateurs grecs ; le premier fit rassembler leurs œuvres dans la bibliothèque publique du mont Palatin. Rien n'était donc plus naturel que de voir les productions littéraires des Romains suivre à la trace les modèles grecs, et les savants, pour avoir un

cercle de lecteurs plus étendu, composer leurs ouvrages dans la langue grecque universelle, plutôt que dans la langue latine. Au reste, cette floraison fut provoquée par la faveur libérale des puissants envers les efforts intellectuels aussi bien que par la tendance de la nation. Le temps des agitations politiques était passé pour le peuple ; le prince et ses agents gouvernaient l'intérieur, les guerres lointaines étaient dirigées au nom d'Auguste par des généraux subordonnés. Par là les citoyens inactifs étaient poussés à consacrer leurs loisirs à lire et à écrire, à chercher des distractions et des occupations dans les travaux de l'esprit. Ainsi l'on passa du fait au mot, de l'action à la pensée et à la poésie. L'urbanité se répandit sur toutes les classes ; l'érudition, le goût et les connaissances formaient les âmes à la sociabilité, mais la mollesse et les jouissances matérielles détruisaient l'énergie intérieure. Tandis que des hommes et des femmes de distinction rivalisaient dans l'art de faire des vers, tandis que les plaisirs de la table mêmes étaient assaisonnés de lectures et de récitation de poésies grecques, la moralité, le civisme et l'honnêteté disparaissaient de plus en plus de la vie ; le raffinement extérieur et la grossièreté intérieure habitaient côte à côte. La délicatesse intellectuelle n'empêchait nullement de prendre plaisir aux jeux brutaux des gladiateurs et aux farces obscènes et indécentes des mimes, à ces représentations populaires qui transportaient sur les planches, dans des compositions sans art, au milieu des plaisanteries et des danses, la vie de la capitale avec ses libertés et son libertinage sans bornes.

§ 76. *Cicéron*. La jurisprudence et l'éloquence furent particulièrement cultivées par les Romains. Ces deux sciences, indispensables dans une organisation républicaine, devaient surtout plaire au sens pratique des Romains et à leur penchant pour la vie publique ; l'art oratoire exerça une influence si décisive sur leur tendance d'esprit, que toute la littérature romaine, prose comme poésie, prit une couleur rhétorique. La jurisprudence, et avec elle la profession de juriste, eut pour véritables fondateurs

Serv. Sulpicius Rufus et ses disciples ; elle ne fut pourtant complètement développée que sous l'empire. Les luttes incessantes des classes et des partis sous la république épurèrent les notions du droit et engendrèrent les lois dont la précision et l'ordre systématique servent de fondements à la jurisprudence. Dès le temps d'Auguste se formèrent les deux écoles de juristes des *Proculéens* et des *Sabiniens* (nommés aussi *Cassianiens*) qui se sont conservées jusqu'aux Antonins. Le fondateur des premiers fut M. Antistius Labeo, le fondateur des autres fut C. Atcius Capito. Tandis que les Sabiniens inclinaient vers le maintien de ce qui était traditionnel et conforme au texte de la loi, et ne connaissaient pour droit que ce qu'ils pouvaient ramener à une source positive, les Proculéens s'attachaient davantage au fondement et au but des dispositions, à l'esprit plutôt qu'à la lettre des lois ; c'est pourquoi ils accordaient à tout ce qui pouvait se déduire de la nature de la chose comme de l'intention des préceptes de droit la même valeur qu'aux dispositions expresses. L'éloquence, qui atteignit son apogée dans les temps orageux de la république, est intimement liée à la science du droit public et civil. Des hommes d'État comme M. Antoine et Mucius Scævola qui trouvèrent tous deux la mort dans les troubles de Marius, des tribuns du peuple comme les deux Gracques, Memmius et d'autres, des avocats comme Hortensius et son rival, plus jeune de huit ans, M. Tullius Cicéron (100-43) comptaient parmi les orateurs estimés. Nous ne possédons que quelques fragments d'Hortensius ; on vantait son grand talent, son activité rare, sa mémoire extraordinaire et son élocution tout à la fois ardente et agréable. Les nombreuses harangues de Cicéron qui nous ont été conservées prouvent qu'il était maître dans l'art d'exposer avec goût. Son abondance, ses saillies frappantes, ses tours oratoires, ses gestes enchaînaient et enchantaient la foule et son don de persuasion le rendait indispensable à la noblesse. Doué d'une conception rapide et d'une brûlante force d'imagination, il savait éveiller la crainte,

la haine ou la pitié et enflammer à son gré toutes les passions. La plupart de ses harangues furent travaillées après avoir été prononcées et il chercha à y remplacer le charme de la parole animée par les ornements du style.

Les harangues suivantes sont citées parmi les plus célèbres de Cicéron : la harangue *pour Roscius Amerinus* qu'il chercha à disculper d'une accusation de meurtre ; les harangues *contre Verrès*, le bourreau de la Sicile (§ 47), série de harangues en deux parties, dont la première déjà produisit un tel effet que Verrès n'attendit pas la fin du procès ; il échappa au jugement par un exil volontaire ; c'est pourquoi aussi la deuxième partie ne fut pas prononcée ; la harangue *pour la loi manilienne* par laquelle Pompée obtint le commandement en chef contre Mithridate avec des pleins pouvoirs extraordinaires (§ 61) ; les quatre harangues *contre Catilina* (§ 64) ; la harangue *pour Murena* qu'il cherche à justifier d'une accusation de corruption électorale ; la harangue *pour le poète Archias* dont on contestait le droit de cité ; l'excellente harangue *pour Milon* à qui l'on imputait l'assassinat de Clodius sur la voie Appienne (§ 65) ; la harangue *pour P. Sestius* qui provoqua le rappel de Cicéron de l'exil (§ 65) et qui fut mis en accusation par les partisans de Clodius ; la harangue sénatoriale *pour Marcellus* au sujet de son retour de l'exil ; la harangue *pour le roi Dejotarus* de Galatie qui était prévenu d'un projet d'assassinat sur la personne de César ; enfin les quatorze harangues contre M. Antoine, connues sous le nom de *Philippiques*, « la couronne et le triomphe de l'éloquence cicéronienne, » qui furent prononcées dans l'espace qui sépare la mort de César de la bataille de Mutina (§ 71) tantôt devant le sénat, tantôt devant le peuple, pour paralyser les desseins ambitieux d'Antoine, pour le représenter comme l'ennemi le plus dangereux de la république et pour unir tous les Romains dans une lutte contre lui et contre ses plans criminels.

Comme avocat distingué et comme orateur brillant, Cicéron était plus apte que personne à instruire la jeunesse romaine

dans l'art oratoire. Il le fit soit par des instructions orales, soit par des écrits oratoires à la façon des rhéteurs grecs.

Parmi ces écrits oratoires, les plus importants sont : 1° Les *trois livres DE L'ORATEUR* ; dans trois entretiens placés dans la bouche des trois orateurs les plus célèbres de l'époque, Cicéron présente d'abord l'idéal d'un orateur parfait en général et indique les moyens de l'atteindre, notamment l'éducation scientifique et philosophique, le talent et l'exercice ; ensuite il discute l'invention, la disposition et le traitement du sujet oratoire eu égard à la destination de la harangue ; enfin il s'occupe de l'élocution même sous le rapport du langage et de l'expression. 2° *BRUTUS* ou *des orateurs célèbres*, qui contient une histoire de l'éloquence romaine et des indications sur le développement de Cicéron lui-même. 3° *L'ORATEUR*, écrit adressé à Brutus, dans lequel Cicéron esquisse l'idéal d'un orateur romain et les qualités requises pour le réaliser. 4° *Sur la meilleure sorte d'orateurs*, où il donne l'avantage à l'éloquence attique sur l'éloquence asiatique.

A côté de ces deux tendances plus pratiques, l'activité de Cicéron était principalement dirigée vers la philosophie. Il ne créa pourtant aucun nouveau système, mais il rendit hommage à l'éclectisme, en approfondissant les systèmes didactiques existants et en rendant la sagesse grecque plus accessible et plus compréhensible à ses compatriotes. Son but était d'introduire les spéculations du génie grec dans la vie pratique des Romains et de démontrer l'importance de ces conquêtes intellectuelles aussi bien pour l'État que pour l'existence pleine de vicissitudes des particuliers. Il hésita longtemps avant de savoir à quelle école il donnerait la préférence, mais il se décida enfin en pratique pour l'école stoïque, en théorie pour l'académie moyenne.

Parmi ses ŒUVRES PHILOSOPHIQUES, les plus célèbres sont :
1° L'écrit SUR LA RÉPUBLIQUE dans lequel, sous la forme d'entre-

tien, il se livre à des recherches sur la meilleure forme de gouvernement, et la trouve dans la constitution romaine antérieure à l'époque des Gracques; le *songe de Scipion* sur le néant de toutes les choses humaines forme la conclusion du livre. Il y a plus d'un rapport entre cet ouvrage et les trois livres DES LOIS dans lesquels Cicéron cherche à déduire de la nature de l'homme le principe de la loi et à donner ainsi un fondement philosophique à la science du droit. Les derniers livres sont perdus. 2° LES RECHERCHES TUSCULANES ou pensées et vues sur les questions les plus élevées, sur la mort, l'immortalité, la nature de l'homme, les Dieux, etc. 3° Dans les entretiens sur LE BIEN ET LE MAL SUPRÊMES, il expose les opinions des philosophes grecs sur la véritable félicité et le but de la vie, sans porter un jugement qui lui soit propre; ses RECHERCHES ACADÉMIQUES traitent des doctrines de l'ancienne et de la nouvelle académie, et dans ses ouvrages SUR LA NATURE DES DIEUX, SUR LA DIVINATION, comme dans son livre inachevé SUR LA DESTINÉE, il donne d'importantes indications sur les idées religieuses de son temps. Les écrits moindres : CATON ou *sur la vieillesse* et LOELIUS ou *sur l'amitié* se distinguent par la beauté du langage et de l'exposition. L'ouvrage adressé à son fils Marcus qui étudiait à Athènes : SUR LES DEVOIRS ou instruction sur la conduite d'un homme d'État dans les diverses circonstances politiques, est l'un de ses écrits les plus estimés et les plus connus; il fut composé dans un âge plus avancé.

En outre, nous possédons encore un grand nombre de *lettres* de Cicéron à plusieurs personnes et notamment à ses amis Pomp. Atticus et Brutus et à son frère Quintus, ainsi que des lettres adressées à Cicéron. Ces collections de lettres sont remarquables, tant par l'élégance du style et de la forme que par l'importance du contenu. Elles présentent une image saisissante de cette époque agitée, en sorte qu'elles peuvent être regardées fréquemment comme la source la plus certaine sur plus d'un événement et sur plus d'un personnage historique; de plus, elles nous montrent l'homme illustre dans sa nature la plus intime,

comme un sage père de famille et comme un ami complaisant, comme un membre riche et satisfait des optimates qu'il cherchait à égaler par ses somptueuses maisons de campagne, ses précieux objets d'art et ses banquets dont le meilleur assaisonnement était un entretien agréable, instructif et spirituel; comme un homme d'affaires actif et laborieux pour qui la réputation passait avant tout, que la louange ou le blâme d'autrui pouvait mettre dans la plus vive animation, qui, avec une complaisance et un amour-propre sans bornes, se fait toujours le héraut prolix de sa gloire personnelle, et qui, dans toutes ses actions, se préoccupe avant tout de sa propre sécurité; bref, comme un homme doué de beaucoup de talents et de vertus civiles, plein d'honnêteté et de patriotisme, d'intelligence politique et d'intégrité, mais sans fermeté, sans courage et sans cette force de caractère qui excite l'admiration et la confiance dans les circonstances critiques.

§ 77. *Virgile. Horace. Ovide. Les Élégiques.* A côté de T. LUCRÉTIUS CARUS (99-55) qui, appartenant au cercle le plus distingué de la société romaine, mourut dans la vigueur de l'âge peu de temps avant que la guerre civile éclatât, VIRGILE († 19 av. J.-C.), HORACE († 8 av. J.-C.) et OVIDE († 17 après J.-C.) occupent le premier rang dans la poésie. Quelque ingrat que fût le sujet philosophique auquel Lucrèce appliqua son talent dans le poème didactique : *De la nature des choses*, il est pourtant l'un des astres brillants dans les espaces peu étoilés de la littérature romaine par le ton vigoureux comme par la forme et le langage, quelque peu surannés cependant, de son ouvrage. — Virgile, d'Andes près de Mantoue, traité avec distinction par Auguste et ses amis, était un poète plein d'âme, d'innocence et de pureté morale. Dans son poème épique, imité d'Homère, l'*Énéide* en 12 chants, où il raconte les aventures et les pérégrinations d'Énée après la destruction de Troie, son arrivée et son établissement sur la côte du Latium et où il chante la fondation de Rome et la glorification de la famille

julienne qui tirait son origine de Jules, fils d'Énée, il érige un monument à l'orgueil national des Romains et chercha à faire oublier ou à dissimuler l'avénement violent de la famille dominante par le renversement de l'ancienne constitution. Il sut donner avec une grande habileté une couleur nationale au sujet étranger, rattacher les légendes les plus diverses à Rome, comme centre commun, et prêter par là à son poème un caractère populaire. La mort l'empêcha de mettre la dernière main à cet ouvrage distingué par l'invention et le langage, par l'exactitude des descriptions locales et par l'harmonie de la versification. Ses idylles ou pastorales (*Bucoliques*) et son poème didactique sur l'agriculture (*Géorgiques*) qui traite en quatre livres de toute l'économie rurale italienne et qui est un chef-d'œuvre de forme et de langage, sont mieux en rapport avec son talent et son humeur; aussi sont-ils mieux réussis. Plus spirituel, mais moins pur et moins simple, HORACE est un homme du monde, un philosophe de l'école d'Aristippe. Mécène, son protecteur, lui fit don d'un petit bien dans le pays des Sabins; il y composa la plupart de ses *odes*, d'après Alcée et Sappho, de ses *satires* et de ses *lettres humoristiques*, qui sont pleines d'esprit et d'ironie et qui attestent une profonde connaissance du monde et des hommes. Son principe consiste à jouir de la vie, avant qu'elle s'éteigne. Content de peu, il préféra une existence libre et indépendante avec des relations bornées et des jouissances modestes à l'éclat et au luxe du grand monde. Il est aussi l'auteur d'une *poétique*. — OVIDE fut peut-être le poète romain le mieux doué, mais aussi le plus léger. Il fut en commerce avec les hommes les plus éclairés de son temps, jusqu'à ce qu'une faute inconnue lui attirât un exil dans le pays rude et inhospitalier des Scythes nomades, aux bords de la mer Noire, où il termina sa vie dans une triste solitude. Parmi ses poèmes qui se distinguent par la légèreté, la souplesse du langage et la grâce, les plus connus sont les lettres d'amour héroïques (*Héroïdes*), les *Métamorphoses* et les *Fastes*, histoires attrayantes des mythes grecs et

des traditions romaines, avec la glorification de la maison julienne pour conclusion, et les lettres de plaintes (*Tristes*) écrites du fond de son exil. Les poètes élégiaques, imitateurs des Grecs, *Catulle*, *Tibulle* et *Propertius* appartiennent également à ce siècle, tandis que *Phèdre* qui transporta dans la langue latine les fables d'Ésope, vivait une génération plus tard. — En vertu du caractère rhétoricien de toute la littérature romaine, la forme a, chez tous ces poètes, plus d'importance que le sujet; ils se préoccupent de l'élégance et de l'harmonie du langage, du son mélodieux de la versification plus que de la profondeur du contenu, de l'essor de l'imagination et de la sublimité des idées.

LUCRETIVUS CARUS occupe le premier rang dans la poésie didactique par son poème : *De la nature des choses*. Le but de cet ouvrage spéculatif, écrit d'inspiration avec une ardente éloquence, est d'affranchir les hommes de toute crainte superstitieuse et de les conduire à une connaissance plus élevée d'eux-mêmes, par le développement de la physique d'Épicure « qui surpasse les autres sages comme le soleil surpasse les étoiles. » Il y a sans doute des Dieux, dit-il, des habitants du ciel, mais ils ne s'inquiètent en aucune façon, me semble-t-il, du sort de l'homme. Lucrèce, en essayant d'expliquer, selon la doctrine des atomes d'Épicure, la formation et la fin de l'univers d'une manière mécanique et « de délivrer la nature de ses maîtres rigides, » cherche à établir la conviction « que la mort, l'éternelle cessation de toute espérance et de toute crainte, est meilleure que la vie; que les peines de l'enfer ne tourmentent pas après, mais bien pendant la vie de l'homme, dans les passions sauvages et sans repos du cœur palpitant » et que la tâche de l'homme consiste à disposer son âme à une tranquille symétrie. Le langage de Lucrèce est vigoureux et viril, mais non exempt de rudesse et de vétusté. Ses hexamètres ne coulent pas élégamment comme les hexamètres élégiaques qui semblent imiter le murmure des ruisseaux, ils se déroulent avec une majestueuse lenteur comme un torrent d'or fondu. — VIRGILIUS MARO

imita *Théocrite* dans ses idylles ; mais ne pouvant pas , comme celui-ci , se servir de la langue populaire , il employa la langue savante et délicate du monde distingué à décrire la vie pastorale , simple et dépourvue d'art ; il en résulta un contraste disgracieux entre la forme et le sujet. Ses peintures manquent de naturel et de vérité. Le Romain avait , du reste , peu de propension pour l'état de nature et la vie des champs ; comment la description qui en était faite dans une langue élégante et raffinée aurait-elle été fidèle et réussie ? L'opinion , émise par quelques commentateurs , que les *Bucoliques* ne dépeignent en grande partie que des circonstances personnelles sous un déguisement champêtre , montrerait à la vérité ce contraste entre la forme et le sujet sous un jour différent , et n'y laisserait plus paraître qu'un voile charmant. Le poème didactique sur l'agriculture est le chef-d'œuvre de *Virgile* ; ici , non seulement la forme est belle , mais aussi le contenu est véritablement national et par conséquent intéressant pour les Romains. *Virgile* a représenté les anciennes mœurs et exposé la seule science qui fût encore en honneur avec l'art de la guerre , dans ce poème dont le premier livre traite du labourage , le deuxième de l'arboriculture , le troisième de l'entretien du bétail et le quatrième de l'éducation des abeilles. — *HORATIUS FLACCUS* , fils d'un riche affranchi de *Venusia* dans l'*Apulie* , reçut une bonne éducation et se voua quelque temps à *Athènes* à l'étude de la philosophie. Lié d'amitié avec *Brutus* , il se trouvait à *Philippes* du côté des républicains , mais , comme lui-même le rappelle en riant , il s'enfuit en laissant son bouclier derrière lui vers *Rome* où , sur la recommandation de *Virgile* , il obtint la faveur d'*Auguste* et de *Mécène*. *Horace* prit pour modèles les poètes grecs de l'époque classique , mais il donna à ses poésies une couleur nationale particulière ; la beauté et l'élégance de son langage , la délicatesse et la grâce de l'expression , la variété des tournures , ne laissent reconnaître rien d'étranger. Familiarisé avec les mœurs et les opinions du monde distingué à *Rome* , et avec les nécessités du cœur humain , *Horace* enseigna la véritable jouissance et la véritable sagesse de la vie , le bon usage des biens extérieurs et de la culture intérieure. Il reste

également éloigné de la rudesse des stoïciens que du sensualisme énervant des épicuriens postérieurs ; il s'entend à joindre habilement la philosophie de la privation à la doctrine de la simple jouissance de la vie. Seulement il traite trop légèrement les vices de son temps et rit souvent des mœurs dissolues au lieu d'en gémir amèrement. Tandis que, dans ses ODES et ÉPODES, Horace présente la sagesse pratique et la poésie grecques sous un costume romain, il est entièrement original dans ses SATIRES et ses ÉPÎQUES. Celles-ci ont à faire avec la vie réelle, elles montrent l'homme et sa nature, et diffèrent beaucoup des satires âpres et amères des Grecs ; car elles ne blessent jamais profondément, mais elles enseignent et critiquent d'une manière sereine et badine, et tout en ayant l'air de prêcher seulement la jouissance de la vie et d'instruire les courtisans dans l'art de la flatterie, elles conduisent insensiblement le lecteur sur la voie d'une meilleure vie. La troisième *épître aux Pisons* contient la roétrique qui présente le développement et le progrès de la poésie, et qui a pour but d'empêcher la dépravation du goût et d'arrêter l'épidémie croissante de mauvais vers. — L'ingénieux et spirituel, mais léger et immoral OVIDIUS NASO fut l'écrivain favori du moyen âge, à cause de ses poésies gracieuses, tendres et parfois obscènes ; à côté de lui Virgile seul était estimé, tandis qu'Horace n'obtint que dans la période moderne le rang qui lui appartient. Les HÉROÏDES ou lettres d'amour poétiques, qu'Ovide fait écrire par des femmes de l'époque mystique à leurs amants, rentrent dans le genre de la poésie épique-didactique et sont un produit de l'érudition scolastique, étalée avec une rhétorique complaisante. Les MÉTAMORPHOSES traitent sous la forme d'un poème épique, mais sans organisme intérieur, sans unité, une grande quantité de récits mythologiques, qui finissent tous par une transformation. La liaison habile de sujets divers, la grâce et la vivacité de la narration, acquièrent de tout temps à l'ouvrage un grand nombre de lecteurs et d'admirateurs. Les TRISTES et les PONTIQUES (Lettres du Pont) eurent, au temps du poète, une importance plus grande que par la suite. Elles montrent clairement quelle était la mollesse du siècle d'Auguste et comment les Romains s'imaginaient que

vivre hors de la capitale n'était pas vivre ; elles trahissent un manque de naturel qui ne parvient qu'à exprimer artificiellement même la douleur vraie. Outre ces ouvrages, Ovide écrivit encore un calendrier poétique nommé *FASTES*, dans lequel il décrit les fêtes romaines et les mythes auxquels elles devaient leur origine. Les *fastes* indiquent l'alliance de la religion d'état et de l'histoire romaines avec la vie publique et privée et rattachent en même temps les noms de la famille souveraine aux noms célèbres de la légende et aux fêtes nationales. — Ovide prit surtout le riche domaine de l'amour pour objet de ses poésies (élégiaques) ; à cette catégorie appartiennent, outre les *héroïdes* déjà citées, les trois livres *AMOURS*, qui se rapportent principalement à la personne énigmatique de *Corinne* ; *l'Art d'aimer* et les *Remèdes de l'amour*, remarquables l'un et l'autre par la netteté du plan et la correction du style, par l'ingéniosité et la verve, par l'intelligence complète de la vie sociale. — Chez les Romains tournés vers la vie pratique plutôt que vers le monde intime de l'âme, la poésie lyrique n'atteignit pas un degré de perfection aussi élevé que chez les Grecs ou d'autres peuples sensibles. Leur poésie élégiaque, imitée des Alexandrins, a un caractère sérieux, mélancolique ; elle est souvent dure et raide. *Val. CATULLUS* (né en 86 av. J.-C. à Vérone), poète ardent et gracieux, mourut à la fleur de l'âge ; ses élégies, la plupart vigoureuses, ont une passion entraînante ; chez lui, chaque pensée, chaque parole est l'expression d'un sentiment naturel, soit qu'il peigne les joyeuses amours de la jeune fille ou les railleries capricieuses dans un cercle d'amis intimes, ou les agréments de sociétés choisies ; soit qu'il décoche les traits du ridicule sur les mauvais poètes ou sur les puissants qui menacent la liberté du peuple. *Albinus TIBULLUS*, né vers 54, d'une famille de chevaliers appauvrie dans les guerres civiles, était l'ami et le protégé de Messala qu'il accompagna dans une campagne. La vénération pour Messala, le contentement intérieur en présence de la nature primitive, sentiment qui lui faisait préférer le séjour dans son petit bien de campagne à tous les autres plaisirs, et l'amour le plus brûlant pour la compagne de sa vie, tels sont les penchants inno-

cents qui signalent la disposition d'esprit de Tibulle et lui ont acquis la réputation de premier poète élégiaque. La délicatesse et la vérité du sentiment, le naturel et la simplicité, la pureté et la clarté du langage, la perfection de l'arrangement du sujet sont ses avantages ; il surpasse aussi par l'essor de l'imagination son contemporain plus âgé, Catulle ; mais il n'est pas exempt de mollesse et de sentimentalité. *M. Aurélius PROPERTIUS*, né vers l'an 40 en Ombrie, créa l'élégie d'amour romaine avec l'ardeur juvénile d'une imagination sensuelle et la majesté sérieuse de la conscience nationale. Il se rapproche davantage des poètes alexandrins, et c'est pourquoi il paraît plus froid et plus savant que Tibulle, auquel il est supérieur seulement par l'habileté dans la forme, mais non par l'élévation de l'esprit. — Comme la littérature romaine prit rapidement une tendance décidée vers l'érudition, la poésie didactique fut cultivée de préférence. On vit naître des poèmes sur l'astronomie, sur l'agriculture et le jardinage (*Columelle*), sur la chasse, etc. ; la plupart n'ont aucune sorte de valeur ; *PHÈDRE* seul, esclave thrace affranchi par Auguste, mérite une mention honorable. Son *Recueil de fables* contient des traductions de fables répandues sous le nom d'*Ésope* et des imitations d'autres poésies grecques. Il a introduit dans la fable une morale judicieuse, appropriée au commerce de la société, préparé des surprises au lecteur par les saillies, la malice et la concision épigrammatique, et rendu ses vers si agréables par la légèreté, la pureté et la justesse de l'expression, qu'ils obtinrent une approbation unanime.

§ 78. *Prose. Histoire. Œuvres d'art.* Les Romains furent moins grands dans la poésie que dans la prose, la science du droit et l'éloquence (§ 76), comme dans l'histoire, quoique, ici encore, les Grecs leur aient servi de modèles. Dans la guerre de Jugurtha et de Catilina, *Salluste* ébauche une image fidèle mais effroyable de cette époque immorale et dégénérée ; *Tite-Live*, précepteur de l'un des petits-fils d'Auguste, écrivit en 142 livres dont 35 seulement ont été conservés, une histoire complète de

Rome jusqu'à la mort de Drusus (9 av. J.-C.) ; sa narration fleurie est pleine de vivacité et de grâce, d'éloquence et de passion. Certain de sa force, Tite-Live recherche les situations dramatiques qu'il traite alors avec un extrême art oratoire. Les excellentes biographies de généraux, écrites par son contemporain *Cornélius Nepos*, ne sont, à l'exception de l'histoire d'Atticus, que des abrégés d'une authenticité douteuse. — Dans les beaux-arts, les Romains ne produisirent rien de particulier. Les statues et les peintures qui ornaient les palais et les jardins des riches avaient pour auteurs des artistes grecs. En revanche, la grandeur romaine se décèle dans la construction de canaux, d'aqueducs, de routes militaires. Des temples, des théâtres, des bains furent érigés, et la ville fut transformée au point qu'Auguste pouvait dire avec raison qu'il avait trouvé une Rome de briques et qu'il laissait une Rome de marbre. Le temple qu'Agrippa dédia à tous les dieux (*Panthéon*) est encore à présent un des plus beaux ornements de la ville éternelle.

L'*histoire* qui, chez les Romains, consistait en une simple nomenclature chronologique des événements, passa bientôt d'un extrême à l'autre, des annales ou des chroniques (§ 43) aux biographies ou aux mémoires, soit parce que les annales, dépourvues de toute philosophie, restaient en arrière de l'ensemble des connaissances et qu'aucun ouvrage romain n'avait encore ouvert la voie à la véritable histoire, soit parce que toute l'histoire romaine gravite autour de quelques familles aristocratiques et par là se prête aisément à la forme des mémoires. Ceux-ci cherchent moins à présenter les actes que leurs motifs ; ils indiquent les événements non dans leurs rapports avec la nation, mais avec la personne de l'écrivain. On cite parmi les auteurs de semblables mémoires Lutatius Catulus, collègue de Marius dans la guerre des Cimbres, Æmilius Scaurus, sénateur influent dans la guerre de Jugurtha, le dictateur Corn. Sylla, le riche chevalier Tit. Pomp. Atticus, ami de César et de Cicéron. De la plupart de ces auteurs, on n'a

guère conservé que les noms ; par contre, CAÏUS JULIUS CÉSAR nous a laissé, dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, un beau monument de son esprit et de son talent. (Les livres sur la guerre d'Afrique, sur la guerre d'Alexandrie et sur la guerre d'Espagne proviennent d'autres écrivains, en partie d'Hirtius.) Dans son récit, César forme le centre de toutes les entreprises ; ses soldats combattaient pour sa cause, ils n'acquerraient leur gloire que par la sienne. Quoique l'ouvrage soit une glorification du nom romain, de la tactique et de la bravoure romaines, César raconte pourtant avec une franchise honorable, sans humanité feinte, toutes les oppressions, les pillages et les cruautés qu'il jugeait nécessaire d'exercer sur l'ennemi. Son style est léger et agréable ; il possédait la rare habileté de joindre en écrivant la plus grande simplicité à la plus grande négligence. — Le sabin *Crispus SALLUSTIUS* (85-35 av. J.-C.) est l'historien intelligent d'une époque dégénérée, mais très civilisée. Ami de César, il obtint de lui l'administration de la province de Numidie, où il se rendit coupable de beaucoup d'oppressions, ce qui s'accorde aussi peu que son luxe avec l'austérité de mœurs dont il fait parade dans ses écrits. Pour le reste, Salluste est un maître dans l'art historique ; il pénètre son époque avec le regard d'un homme d'État et d'un observateur, il peint vigoureusement la décadence des mœurs dans toute son étendue et il apporte une si grande habileté dans l'ordonnance de son récit, qu'on l'a souvent comparé à Thucydide qu'il avait aussi pris pour modèle, sous le rapport de la concision et de l'arrangement des matières historiques. Seulement, ce qui chez Thucydide est le produit du génie créateur ou de l'expérience personnelle, est chez Salluste le résultat de la réflexion et de l'art ; et, tandis que l'historien grec, dans le sentiment de sa noble nature, croit à la vertu, reconnaît et estime ce qu'il y a de grand et d'élevé dans l'humanité, l'historien romain, profondément touché de la corruption de son temps et impliqué dans tous les vices, ne voit que le mauvais côté de la nature humaine ; il prête presque toujours aux actes et aux efforts des motifs bas ; il érige la vertu en idéal inaccessible, il voit seulement l'ombre morale de

la vie, qu'il châtie à l'occasion avec la sévérité et l'amertume d'un censeur. Il parle d'un génie de la corruption et estime le talent sans vertu. Son grand ouvrage d'histoire sur le temps des guerres civiles n'est pas venu jusqu'à nous; nous possédons seulement les deux monographies sur la guerre de Catilina et de Jugurtha qui jettent une grande lumière sur l'histoire antérieure et sur l'histoire postérieure de Rome. Ce sont des écrits de tendance, favorables au parti démocratique et conçus en vue d'effacer les taches les plus sombres du caractère de César, sa participation au complot de Catilina. Le ton en est sérieux et digne, le langage se distingue par une brièveté calculée, par une empreinte antique qui donne aux peintures de mœurs une certaine apparence respectable. Les biographies de généraux illustres, attribuées à *Cornélius Nepos*, l'ami de Cicéron, forment un contraste avec la peinture que Salluste fait de la corruption humaine; de même que celui-ci nous montre le côté repoussant, égoïste de l'homme, l'autre nous en présente le côté noble et brillant. Les courtes biographies de Grecs et de Romains célèbres, parmi lesquelles la vie de Pomp. Atticus est seule quelque peu plus étendue, se distinguent par la légèreté et l'élégance du style, comme par la pureté du langage. Il ne nous reste aucun des autres écrits de cet historien patriotique. — *Titus Livius* de Patavium (59 av. — 17 après J.-C.) suit dans son *Histoire romaine*, les préceptes de Cicéron sur l'alliance nécessaire de la rhétorique avec toute la littérature. Son histoire populaire, dans laquelle il se soucie moins de recherches passées au crible de la critique que de descriptions vives et saisissantes, de peintures attrayantes et amusantes, est devenue une œuvre nationale et entrée dans la vie des Romains. Le but de cet ouvrage riche en ornements poétiques et oratoires, est d'échauffer le patriotisme du peuple romain, de l'exciter à imiter les vertus des aïeux, et de le tirer de la corruption du présent en érigeant devant lui l'image resplendissante du passé. Tite-Live est accessible à la poésie et à la légende; il est habile à dessiner des caractères et à peindre les personnalités importantes; il a l'humeur bienveillante et cordiale. En revanche, le point de vue politique de Thucydide ou de Polybe lui est

complètement étranger ; il n'a ni sens ni intérêt pour la vie politique et constitutionnelle, pour la formation et le développement de rapports sociaux et de privilèges de classes, pour le perfectionnement du droit public, pour la position des différents facteurs de l'État, l'un à l'égard de l'autre. Un autre défaut de Tite-Live est son insuffisance de sources et de documents ; la conséquence en est qu'il se trouve dans son ouvrage plus d'une inexactitude, plus d'une lacune et plus d'une contradiction. — L'historien grec DIONOPE de Sicile qui avait composé, au temps de César et d'Auguste, sa *Bibliothèque historique*, histoire universelle, disposée ethnographiquement, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'an 60, en 40 livres dont on possède encore 15 livres complets outre des fragments considérables des autres, n'a qu'une valeur secondaire, parce qu'il répète, sans jugement ni critique, toutes les assertions même les plus invraisemblables, tous les récits mystiques et fabuleux des anciens écrivains, parce qu'il est confus et désordonné dans son exposé et qu'on ne peut le consulter qu'avec une grande circonspection. Sa principale importance consiste en ce qu'il communique des extraits d'anciens écrivains tels qu'Éphorus, Ctésias, Jérôme de Cardie, Duris de Samos et autres, dont les écrits sont perdus. A la fin d'une section historique, il mentionne les anciens historiens qui ont traité le même objet et donne en outre de courtes notices littéraires sur ce qu'elle embrasse. Il détermine la chronologie d'après les archontes attiques et les consuls romains. — Une source plus précieuse pour l'histoire ancienne est l'*Archéologie romaine* ou histoire de Rome depuis la fondation de la ville jusqu'à la première guerre punique, par un contemporain de Tite-Live, DENYS D'HALICARNASSE, historien grec domicilié à Rome. De ses vingt livres, il nous en reste neuf complets et deux incomplets, qui vont jusqu'à l'expulsion des décemvirs. Ils sont d'une extrême importance par les recherches véridiques et consciencieuses qu'ils contiennent sur l'histoire primitive des Romains dont l'auteur s'efforce de faire remonter l'origine aux Grecs. Comme Denys lui-même l'annonce dans son introduction, il prend à tâche de donner aux Grecs, ses compatriotes, une opi-

nion plus favorable et plus haute du peuple romain, de leur démontrer historiquement que celui-ci ne descend pas de hordes barbares et vagabondes, comme les Grecs l'ont cru par ignorance et comme des écrivains grecs l'ont affirmé par envie, mais qu'il est bien plutôt de sang grec et d'origine très estimable; qu'il n'est pas arrivé au faite de la puissance par un simple caprice de la fortune qui jette souvent ses présents dans les mains du plus indigne, mais par une abondance de vertus que nulle autre nation n'a égalées. Il veut rectifier les erreurs et les appréciations haineuses de cette nature, qui se sont répandues chez les Grecs parce que les Romains n'avaient pas trouvé d'écrivain notable. — L'intelligent ASINIUS POLLIO qui avait plus de dispositions pour une existence livrée aux sciences et à la littérature que pour la vie publique et militaire qui lui échut en partage, consacra aussi ses loisirs à la composition d'une *Histoire des dernières guerres civiles*, qui était écrite avec une concision attique et dont la perte est très regrettable. Il appliqua sa grande fortune à faire des collections de livres et d'objets d'art. — L'architecte VITRUVÉ de Vérone, qui exécuta beaucoup de constructions à Rome, du temps d'Auguste, a écrit sur son art un ouvrage qui existe encore. Par contre, on ne possède plus que quelques-uns des nombreux travaux du savant et érudit *Terentius* VARRO (116-27 av. J.-C.) qui avait composé environ cinq cents écrits sur tous les sujets de l'antiquité romaine, et parmi ceux qui nous restent se trouve une partie de l'écrit insignifiant « sur la langue latine » et trois livres « sur l'agriculture, » tandis que les livres plus importants sur les antiquités publiques et privées, qui, au dire de Cicéron, avaient pour objet de naturaliser de nouveau chez eux les Romains qui étaient devenus étrangers dans leur propre ville, sont presque totalement perdus. Les ouvrages de Varron se divisaient en deux parties : la première, les *Antiquités des choses humaines*, dépeignait l'époque primitive de Rome, la division de la ville et du pays, la science des années, des mois et des jours, enfin les actes publics en ville et à la guerre; la seconde partie, *des choses divines*, traitait de la théologie d'État, de la nature et de l'importance des collèges religieux, des lieux

sacrés, des fêtes, des sacrifices et des offrandes, enfin des dieux mêmes. Puis venait comme supplément, outre un certain nombre de monographies, l'écrit *de la vie du peuple romain*, remarquable essai d'une histoire des mœurs et de la civilisation dans les différentes périodes. Avec toute leur érudition, les ouvrages de Varron semblent pourtant n'avoir pas été exempts d'une certaine confusion. Quelque étendu qu'ait été le savoir de l'écrivain, quelque méritoire que soit le sentiment national dont ses ouvrages étaient empreints, quelque précieuses que soient pour l'histoire des mœurs et les antiquités sacrées les notices fragmentaires qui nous restent de ses écrits, il est certain que Varron a manqué de clarté, de pénétration et de discernement; défauts que la précipitation et la négligence de sa manière d'écrire laissent d'autant mieux apercevoir. On vantait particulièrement ses *Satires ménippées*, ainsi nommées d'un philosophe grec d'ailleurs peu connu; les vers et la prose y alternaient et des sujets sérieux y étaient traités d'une façon attrayante avec gaieté et avec esprit. Varron s'entendait à rire et à plaisanter avec mesure. Ses satires furent le dernier souffle de l'esprit mordant de l'ancienne époque bourgeoise, le dernier rejeton qu'avait poussé la poésie latine populaire. C'était un homme vigoureux et brave, issu d'une ancienne famille sénatoriale sabine; il avait mérité la couronne navale dans la guerre des pirates; comme adhérent au parti constitutionnel, il combattit dans des pièces fugitives le premier triumvirat, « le monstre à trois têtes. » Plus tard, il rendit hommage au nouveau maître, à César qui le traita avec distinction.

Guerres de Germanie.

§ 79. Auguste n'aimait point la guerre; il disait que les lauriers sont beaux, mais stériles. Aussi les guerres en Espagne et dans la région des Alpes (Rhétie, Vindélicie, Norique) eurent principalement pour but la fortification et la protection des fron-

tières de l'empire, et il sut tellement gagner les Parthes par son adresse qu'ils renvoyèrent volontairement les insignes et les prisonniers de l'armée de Crassus (§ 65). La guerre sanglante et dévastatrice dans la Dalmatie et la Pannonie (7-11 de J.-C.) fut une lutte défensive contre une nation belliqueuse révoltée, qui cherchait à se délivrer par les armes des impôts et du service militaire, mais qui fut obligée, après la chute héroïque de la ville d'Arduba, de reconnaître la domination de Rome sur les pays dévastés depuis la mer Adriatique jusqu'au Danube. En Germanie seulement, Drusus, le brave gendre d'Auguste, après avoir fortifié le Rhin par un grand nombre de châteaux (Mayence, Bonn, etc.), chercha à subjuguier aussi les peuplades entre ce fleuve et l'Elbe. Il ouvrit de Mayence plusieurs campagnes heureuses (12-9 av. J.-C.) contre les peuplades appartenant à la ligue des Suèves, les *Usipètes*, les *Sicambres*, les *Bructères*, les *Chérusques*, les *Cattes*, etc., et chercha à maintenir ses conquêtes au moyen d'une forteresse sur la Lippe (Aliso), des fossés de Drusus au delà du Taunus vers la Vetteravie et d'un pont sur le Rhin près de Mayence. Une chute de cheval à sa retraite de l'Elbe l'ayant précipité au tombeau lorsqu'il était encore à la fleur de l'âge, son frère et successeur TIBERIUS acheva la conquête de l'Allemagne occidentale par des négociations habiles avec les Germains divisés plus que par la force des armes (4 de J.-C.); un gouvernement romain fut établi entre le Rhin et le Weser. Le nom de Drusus vécut longtemps encore chez le peuple

allemand. Bientôt, les mœurs, la langue et le droit étrangers menacèrent d'anéantir toute l'originalité du peuple allemand; déjà des guerriers germaniques combattaient dans les rangs des Romains et s'enorgueillissaient des distinctions étrangères, lorsque le faste, la cupidité et l'imprévoyance du gouverneur QUINCTILIUS VARUS, homme incapable, habitué au servilisme de la population syrienne, lequel imposa aux vaincus un tribut et l'organisation judiciaire et pénale des Romains *, éveilla les sentiments de liberté qui sommeillaient chez les peuples germaniques. Sous la conduite du hardi et prudent prince des Chérusques HERMANN (ARMINIUS) qui avait appris au service des Romains la tactique des ennemis, les Chérusques, les Bructères et d'autres peuplades formèrent une ligue pour secouer le joug étranger. En vain *Ségeste*, dont la fille THUSNELDA avait été enlevée et épousée par Hermann contre la volonté paternelle, avertit le gouverneur qui se berçait d'une sécurité imprudente. Pour apaiser une révolte excitée à dessein, l'aveugle Varus s'avança avec trois légions et beaucoup de troupes auxiliaires, avec un grand train et une masse de chariots et de bêtes de somme, à travers la FORÊT DES TEUTOBURGES (Lippe-Detmold); mais pendant trois jours de pluie et d'orage, les troupes d'Hermann lui firent subir une défaite si complète, que les ravins de la forêt étaient remplis de cadavres romains. Les aigles furent perdues et Varus se donna la mort. Les sauvages Germains tirèrent une vengeance sanglante de leurs ennemis et immolèrent un grand

nombre de prisonniers sur les autels de leurs Dieux. Plus d'un Romain de maison sénatoriale ou chevaleresque vieillit chez quelque paysan allemand en gardant les troupeaux. A la nouvelle de ce désastre, Auguste s'écria avec désespoir : « Varus, rends-moi mes légions ! » et à partir de ce moment il ne songea plus qu'à défendre les frontières rhénanes.

* Les Germains ne subirent qu'avec une profonde répugnance la transformation subite de toutes leurs relations. Eux, dont les lois non écrites ne résidaient que dans leur mémoire ou dans leur conscience, ils se voyaient tout d'un coup courbés sous les ordres d'un proconsul romain dont l'édit serait dorénavant la source de leur droit. Un maître étranger décidait, d'après des principes et des formules que l'on ne comprenait pas, de tout ce qui avait été jusque-là aplani dans les diètes des districts ou des cantons ou par des arbitres choisis. Varus infligeait en pleine paix des châtimens corporels qui, chez ces tribus, n'appartenaient pas même pendant la guerre aux chefs de l'armée, mais seulement aux prêtres, comme exécuteurs du jugement de Dieu. Pour de légères fautes, les libres Germains étaient battus de verges, supplice qui, dans leur opinion, déshonorait pour toute la vie. Le gouverneur prononçait même la peine de mort de sa pleine autorité dans un pays où elle était généralement rare et ne pouvait être prononcée que dans l'assemblée de tous les hommes libres. Le nouvel ordre de choses qui régnait depuis que Varus avait cherché à inculquer le droit romain jusqu'aux bords du Weser à l'aide des verges et des haches de ses lieutenants, blessait également toutes les classes des Germains.

§ 80. Mais quand Auguste fut mort à Nola dans la 76^e année de son âge (14), et qu'une apothéose l'eut mis au nombre des dieux, l'héroïque et magnanime

fil de Drusus, GERMANICUS qu'accompagnait sa noble épouse *Agrippine*, petite-fille d'Auguste, franchit de nouveau le Rhin pour sauver l'honneur militaire de Rome, dévasta le pays des *Cattes* (Hesse), enterra les os blanchissants des Romains tombés dans la forêt Teutoburge, et emmena en esclavage la généreuse compagne de Hermann, Thusnelda que le perfide Segeste avait livrée aux ennemis. Thusnelda, animée de l'esprit de son époux plus que de celui de son père, suivit le vainqueur, non point suppliante et en larmes, mais le regard fier et les mains jointes sur la poitrine. Révolté de cette injure domestique, Arminius parcourut les districts des Chérusques et provoqua tout le peuple à la vengeance contre les Romains qui ne rougissaient pas d'appeler la trahison à leur aide et de faire la guerre à de faibles femmes. Il parvint à réunir les Chérusques et plusieurs autres tribus voisines en une grande ligue et à menacer sérieusement le légat romain Cæcina sur la longue digue qui conduisait, au dessus des marais, de la Haute-Lippe au Rhin. Cependant, dans deux batailles, l'une près de Minden, dans un endroit nommé Idistavisus, l'autre sur la mer de Steinhuder, les Germains succombèrent devant la tactique habile de Germanicus. Mais quoique, par ces deux rencontres, le général romain eût porté de rudes coups à la ligue des Chérusques et, appuyé par les *Bataves*, tourmentât rudement l'Allemagne du côté de la mer, la domination romaine ne parvint pas à s'établir d'une manière fixe et durable sur la rive droite du Rhin. Des tempêtes assaillirent la flotte;

l'armée de terre, perdue dans des contrées impraticables, fut sur le point de périr sous l'épée des Germains; et lorsqu'enfin Germanicus fut rappelé par son oncle envieux Tibère, et bientôt après eut succombé par le poison en Syrie (19), les Germains furent débarrassés de la soif des conquêtes et de domination des Romains. Mais alors la ligue basse-allemande des Chérusques tourna les armes contre la ligue haute-allemande des *Marcomans*, à la tête de laquelle se trouvait *MARBOD*, homme distingué par son esprit d'entreprise militaire, comme par son intelligence et son éducation; ce qui donna aux Romains l'occasion de troubler l'Allemagne du côté du Sud. Quand Warbod eut été contraint de céder, il invoqua le secours de Tibère; mais par là il ne fit que précipiter sa chute. Chassé du pays, il s'enfuit enfin chez les Romains qui, durant 18 ans, le nourrirent par grâce à Ravenne, tandis qu'Hermann, après la fin de la guerre, fut tué par des amis envieux dans sa trente-septième année. Le souvenir de ses exploits se perpétua dans des chansons, et notre siècle éleva au libérateur de l'Allemagne une statue colossale sur le *Teutberg* près de Detmold. Thusnelda mourut dans l'esclavage à Rome; son fils Thumelicus, né à l'étranger, fut élevé comme gladiateur à Ravenne, d'après les inductions que des commentateurs et des poètes modernes ont tirées d'une indication obscure de Tacite. La fille de Germanicus, Agrippine donna de l'éclat à l'ancienne ville ubienne de Cologne (*Colonia Agrippina*).

§ 81. *Mœurs, tribus et religion des Germains; Tacite.* Environ cent ans après Auguste, le grand historien Tacite qui, dans ses *Annales* et ses *Histoires*, avait présenté l'histoire de l'empire romain avec une si profonde connaissance des hommes, tant de franchise et d'art, conçut le projet d'offrir en exemple à sa patrie dégénérée et corrompue la peinture des mœurs, de la manière de vivre et des institutions des peuplades allemandes. Nous lui devons les premières notions exactes sur l'Allemagne. Il nous apprend que la Germanie était habitée par un grand nombre de peuplades indépendantes, souvent alliées, souvent en guerre les unes avec les autres, lesquelles, obéissant au besoin de migration qui leur était inhérent, changeaient fréquemment de résidence. Outre les tribus déjà mentionnées qui habitaient entre le Rhin et l'Elbe, nous trouvons sur la rive occidentale de l'Elbe les *Langobards*, sur le Danube germanique et plus tard en Bohême les *Marcomans* (hommes des frontières), sur le Danube hongrois les *Quades*, sur le territoire de l'Oder et de la Vistule les *Vandales*, en Silésie les *Suèves orientaux* auxquels appartenaient les *Semnonnes* et les *Burgondes*, en Thuringe les *Hermondures*; près du frais golfe entre la Vistule et Pregel les *Goths*, sur le bas-Elbe les *Saxons* auxquels se rattachaient au sud-est les *Angles*; sur les bords de la mer Baltique les *Hérules* et les *Rugiens*; sur les côtes de la mer du Nord les *Frison*s et les *Chauques*; en Schleswig-Holstein, les *Cimbres*, les *Teutons* et les *Ambrones*; dans l'île formée par la Meuse et le Rhin les *Bataves* et les *Caninéfates*; sur la rive gauche du Rhin les *Rauragues* soumis par les Romains (avec Augst, la ville-mère de Bâle), les *Nemètes* (avec Spire et Strasbourg), les *Vangiones* à Worms et les *Trévires*. Les principales occupations des Germains étaient la chasse et la guerre; le pays rude, entrecoupé de forêts, se prêtait peu à l'agriculture, davantage à l'entretien du bétail. Le droit de propriété foncière des individus était encore très restreint; par contre, un changement dans la possession des terres arables avait lieu régulièrement par les

soins de l'autorité. Les Germains ne bâtissaient ni villes ni villages ; leurs fermes et leurs cabanes étaient éparpillées au milieu de leurs propriétés ; une vie paisible, à l'abri de murailles, répugnait à leur esprit de liberté et à leur ardeur du combat. A des avantages extérieurs, tels que l'élévation de la taille, la beauté du corps (yeux bleus et cheveux blonds), la démarche fière annonçant le courage intérieur, la vigueur et la bravoure, ils joignaient la pureté des mœurs, l'hospitalité, la fidélité et la droiture, le patriotisme, le respect des femmes et la sainteté du mariage. Leur seul vice était le penchant à boire et à jouer. Les bonnes mœurs avaient chez eux plus de pouvoir que les bonnes lois ailleurs. Ils partageaient avec les Romains (Sibylles, livres sibyllins) la croyance aux devineresses (*Arunes*). Ils aimaient la poésie et le chant, et transmettaient oralement leurs chansons dans lesquelles ils employaient tantôt l'allitération, tantôt l'assonance ; ils possédaient pourtant aussi une écriture composée de caractères nommés *runes* ; on la retrouve aujourd'hui gravée sur des pierres ou entaillée dans des bâtons de bois (*pierres runiques, bâtons runiques*). Le tilleul était l'arbre national des Allemands ; ils le plantaient devant leurs habitations et sur leurs tombeaux ; plus tard, devant les églises et les chapelles. Sous le vaste ombrage des tilleuls odorants, les enfants folâtraient, le jeune homme conduisait la jeune fille à la danse, le chanteur ambulant jouait ses mélodies, le père de famille se récréait au milieu des siens, le mayer ou le landgrave rendait la justice.

Les anciens Germains, qui divisaient d'abord l'univers en royaume des ténèbres (*Niflheim*) et monde du feu (*Muspelheim*) adorèrent dans l'origine, outre les *astres* dont ils pouvaient avoir apporté la connaissance de leur patrie orientale, lors de leur migration vers l'ouest, et la *terre* (Hertha Nerthus), le *feu* et d'autres *forces élémentaires*, jusqu'à ce que des divinités personnelles ayant à leur tête *Wodan* (Odin), le type du héros, devinrent les objets de leur culte. L'épouse d'Odin était *Frigga* qui prési-

daît aux mariages, ses fils *Thorr* et *Tiu* ou *Ziu* (Tyr), le dieu de la guerre; les douze *Ases*, les dieux créateurs et auteurs de l'univers, l'aidaient dans le gouvernement du monde; *Loki*, le mauvais élément leur était aussi adjoint dans la mythologie du nord. Les autres fils d'Odin, *Balder*, le pur et innocent dieu de la lumière, dont la nature entière et tous les êtres déplo- raient la mort, et *Bragi*, le dieu de la poésie avec son épouse *Idunna*, déesse de l'immortalité, ne sont que des demi-dieux. Les Germains vénéraient aussi la déesse de l'amour et de la fécondité *Freya*, dans l'origine identique avec Frigga, quoique séparée d'elle dans la mythologie. Trois vierges terribles, les *Nornes*, sont les puissances qui règnent sur les dieux et pré- parent les destinées des hommes. — Comme les Titans chez les Grecs, les *Géants* représentent chez les peuples germaniques et scandinaves les forces extérieures de la nature, tandis que les forces intérieures sont personnifiées dans les *Nains* qui habitent le sein de la terre et qui sont parents des *Elfes*. Après leur mort, les héros tombés dans le combat et emmenés du champ de bataille par les *Walkyries*, vierges guerrières armées de la lance, du bouclier et du casque, menaient une vie délicieuse dans le *Walhalla*, tandis que ceux qui étaient tombés sans blessures descendaient dans le triste royaume du farouche *Hela*. Les sacri- fices humains, auxquels on employait des criminels, des prison- niers de guerre et des esclaves, étaient fréquents. Les enchanteurs et les devins jouaient un grand rôle chez les peuples germani- ques. Les fées qui correspondent aux Nymphes et aux Parques des Hellènes appartiennent aux peuples romains.

C. *Cornelius Tacitus*, le plus grand historien romain, après avoir revêtu diverses magistratures sous Vespasien et s'être soustrait par le silence et la modération au terrorisme de Domitien, se livra aux travaux historiques dans un âge avancé, sous le règne de Trajan, et composa : 1) les *ANNALES*, revue critique des affaires intérieures et étrangères de 14 à 69.

de J.-C., d'après les meilleures sources et les documents publics (*acta*); il nous en reste les six premiers livres, parmi lesquels le cinquième fragmentaire et les livres 11 à 16 avec une lacune de deux années; 2) les *HISTOIRES* de son temps, depuis Galba jusqu'à la mort de Domitien; il nous en reste quatre livres et une partie du cinquième jusqu'à l'année 71; 3) la *BIOGRAPHIE* de son beau-père AGRICOLA, le conquérant de la Bretagne, lequel est présenté comme un vrai Romain du bon vieux temps, resté fidèle au caractère national au milieu de la corruption générale; 4) l'écrit *SUR LA SITUATION DE LA GERMANIE* qui présente sous une forme claire l'image la plus complète d'une large vie populaire dans sa naïveté la plus pure, et oppose au raffinement et à l'immoralité indigènes une vigoureuse vie de nature. — Le dialogue *SUR LES ORATEURS*, excellent parallèle entre l'éloquence républicaine et l'éloquence monarchique, généralement attribué à Tacite, provient très vraisemblablement d'un autre auteur. Tacite regarde son temps avec un sérieux stoïque et il en peint la décadence sans fond et l'effroyable corruption avec le chagrin amer que ressent une noble et patriotique nature à l'aspect de l'abaissement visible de sa nation. Il appartenait au petit nombre d'hommes purs de son époque; il croyait à la dignité de la nature humaine et était plein d'admiration pour les anciens jours, alors que chaque individu était estimé à sa valeur réelle et que le citoyen, animé d'un noble amour-propre, était convaincu de son importance dans l'État et s'efforçait par ses services d'obtenir l'approbation de ses compatriotes. Il peint avec une vérité saisissante les mouvements les plus secrets d'âmes dégénérées, les bassesses, les intrigues, les jalousies, les convoitises et toutes les mauvaises passions d'une cour raffinée, immorale et débauchée; il étale avec tristesse et désespoir l'abaissement de toute la génération, met au jour la nature la plus intime des acteurs, pour déduire de leur caractère les mobiles de leurs actions; mais pourtant il ne s'aveugle point sur la grandeur humaine et la vertu; l'héroïsme d'un Hermann, la dignité d'une Thunselda, la grandeur d'âme d'une Arria ou d'un Sénèque devant la mort, trouvent chez lui une

légitime approbation ; son cœur brûlant de liberté et de patriotisme prend plaisir à faire briller de pareils exemples comme des astres étincelants au milieu de l'obscurité générale ; car ses efforts tendaient à rendre leur ressort aux âmes faibles et abattues d'une époque dégénérée et à les raffermir pour lutter contre les circonstances. Le style et le langage de Tacite sont neufs et originaux ; une concision ferme, riche d'idées, des expressions et des mots vieillis, souvent poétiques, un exposé substantiel avec des constructions de phrases hachées, joints au ton sombre et mélancolique qui règne sur l'ensemble, font sur le lecteur une impression saisissante.

§ 82. *Institutions germaniques.* Il y avait chez les Germains deux classes, celle des hommes libres et celle des serfs. La première se divisait en nobles et en simples hommes libres ; la seconde en serfs taillables et corvéables et en esclaves proprement dits qui étaient dans l'origine des prisonniers de guerre. L'esclave allemand était une chose, une marchandise dans toute l'acception du mot ; on pouvait l'acheter, le vendre, le mettre en gage ou l'échanger ; il représentait par conséquent un objet de trafic. Le serf se distinguait de l'esclave en ce qu'il recevait du maître un morceau de terre en usufruit en retour de services et d'impôts ; il avait un ménage propre, tandis que le véritable esclave vivait aux dépens et dans la maison du maître. Le premier ne pouvait être aliéné qu'avec le fonds qu'il occupait ; le second, au contraire, comme toute autre chose, était vendu librement et transporté d'un pays dans l'autre. Le sort du serf était donc plus doux en général, puisque, d'une part, il était sous certains rapports plus indépendant que l'esclave, et que, d'un autre côté, il avait l'occasion d'acquérir et par là la possibilité d'acheter sa liberté. Mais à l'égard de son maître il possédait aussi peu de droits que l'esclave ; comme celui-ci, il ne pouvait pas comparaître en justice, il pouvait seulement être représenté par son maître. Il n'avait pas la disposition absolue de sa possession, mais en certains cas il devait d'abord demander

l'autorisation de son maître. C'est sur ce rapport que se fonde l'*organisation féodale* ou le *vasselage* perfectionné plus tard. La classe des hommes libres inférieurs se composait des serfs ou des esclaves affranchis, qui n'entraient pourtant qu'à la troisième génération en jouissance de tous les droits d'un homme libre ou dans la classe privilégiée, tandis que les libres nobles étaient libres de naissance et se trouvaient en possession d'un *alleu*, c'est à dire d'une propriété transmissible de mâle en mâle par droit de primogéniture. Dans l'origine ils formaient seuls la classe privilégiée; c'est d'eux que sortit plus tard la haute noblesse, comme la basse noblesse des hommes libres du degré inférieur. Le possesseur de l'alleu était le tuteur légal et le maître de toute la famille ou parenté. Ses parents masculins (agnats) comme féminins (du côté de la femme) étaient dans son ban, c'est à dire qu'ils lui devaient obéissance. La commune était la réunion libre de plusieurs possesseurs allodiaux; tout ce qui n'était pas propriété privée, les forêts, les pâturages, les bruyères, restait bien commun; plusieurs communes réunies par des conventions libres formaient un canton. Dans les circonstances importantes, tous les possesseurs allodiaux d'un canton se rencontraient dans une assemblée du peuple en plein air, souvent sur des hauteurs. Les hommes portaient des armes, mais une trêve de Dieu régnait dans les endroits consacrés. C'est là qu'ils choisissaient, parmi les familles éminentes par l'honneur, la richesse et le nombre de leurs gens, les chefs d'armées (ducs) qui marchaient en tête du ban et de l'arrière-ban des possesseurs allodiaux et de leurs gens, leurs juges de cantons (comtes, anciens) et leurs prêtres; et d'eux procédaient les lois concises qui reposaient sur le droit coutumier et qui se transmettaient oralement ou au moyen de l'écriture runique. L'amende était la punition ordinaire des hommes libres. Les serfs au contraire et les esclaves étaient condamnés à la mutilation ou à une mort cruelle. Le meurtre était expié dans l'origine par la vengeance des parents; mais bientôt après, la vengeance fut

remplacée par l'indemnité, et il ne dépendit plus comme auparavant du caprice de la famille offensée de décider si elle accepterait un dédommagement en argent et à combien celui-ci s'élèverait ; mais la loi générale stipula que l'homme libre pourrait se garantir de la vengeance par une amende dont l'élévation fut exactement prescrite. Les crimes contre l'État même pouvaient être rachetés à prix d'argent ; le chef de l'armée seul expiait par la mort la perte d'une bataille. Dans les cas douteux, le duel judiciaire avait lieu chez les hommes libres ; chez les serfs et chez les esclaves, l'épreuve de l'eau bouillante. Il n'y avait par conséquent aucune peine corporelle contre l'homme libre, lorsqu'il était en état de payer la somme fixée, et il n'avait qu'à consulter sa situation de fortune pour savoir quelles violences il pouvait se permettre contre un autre sans qu'il en résultât pour lui de suites trop fâcheuses. Autour des héros militaires se groupaient des compagnies qui les suivaient en campagne et recevaient une part du butin. De semblables confréries d'armes, d'où sortit la noblesse d'armes si importante dans la migration des peuples, passaient pour des modèles de l'union la plus intime.

Tacite peint de la manière suivante LES MŒURS ET LES USAGES DES GERMAINS : « Je me range moi-même à l'opinion de ceux qui pensent que les peuples de la Germanie n'ont été dénaturés par aucune alliance étrangère, que c'est une nation particulière, sans mélange, semblable seulement à elle-même. Aussi, quoiqu'elle soit très étendue, on retrouve partout un caractère générique, des yeux bleus et farouches, des cheveux roux, une haute stature, des corps massifs, mais qui n'ont de vigueur que pour un premier choc. Incapables de fatigue et de travail, ne supportant ni la soif ni la chaleur, ils doivent à leur sol et à leur climat de résister au froid et à la faim. — Ceux de l'intérieur ont conservé la simplicité antique et trafiquent par échange ; les autres préfèrent nos monnaies anciennes, celles qui ont cours depuis longtemps. Ils recherchent plus volon-

tiers l'argent que l'or, non qu'ils y mettent de la prédilection, mais parce que des pièces d'argent sont plus commodes pour qui n'achète que des marchandises communes et de peu de valeur. — Le fer même n'abonde pas chez eux, à en juger par leurs armes. Ils font rarement usage d'épées ou de longues lances; ils ont des piques ou *framées*, comme ils les appellent, armées d'un fer court et étroit, mais bien acérées, et si maniables que la même arme, selon les circonstances, leur sert pour combattre de près ou de loin. Le bouclier et cette framée composent toute l'armure de la cavalerie; l'infanterie porte, de plus, des javelots. Chaque fantassin en a plusieurs, et il les lance à des distances incroyables. Ils sont nus ou à peine couverts d'un léger sayon. Nulle recherche dans leur parure; leurs boucliers seulement sont peints des plus riches couleurs; on voit peu de cuirasses dans leurs rangs, à peine un ou deux casques. Leurs chevaux ne sont remarquables ni par la beauté ni par la vitesse; d'ailleurs on ne les forme point aux évolutions comme les nôtres. Ils ne savent que les pousser en avant, ou tout au plus les détourner à droite; mais ils forment si bien le cercle que nul ne reste en arrière. A tout prendre, leur force est dans l'infanterie, et ils en entremêlent toujours à la cavalerie dans les combats; ils ont des fantassins d'une vitesse singulière, merveilleusement dressés à ce genre de combat, qu'ils choisissent parmi leur jeunesse et qu'ils placent au premier rang. Le coin est leur ordre de bataille. Qu'on lâche pied, sauf ensuite à revenir à la charge, c'est de la prudence plutôt que de la lâcheté. Même dans les combats malheureux, ils emportent leurs morts. Le comble du déshonneur est d'avoir abandonné son bouclier, et le guerrier ainsi flétri est exclu des sacrifices et des assemblées. Aussi, l'on a vu des guerriers, sauvés du combat, mettre fin par un nœud coulant à leur infamie. — Pour leurs rois, ils consultent la naissance, pour leurs généraux la valeur. Les rois n'ont pas une puissance illimitée et arbitraire, et les généraux commandent par l'exemple plus que par l'autorité. S'ils sont actifs, s'ils se distinguent, s'ils combattent au premier rang, l'admiration fait leur titre. Nul n'a le droit de punir, ni d'emprisonner, ni même de frap-

per, à l'exception des prêtres; encore ceux-ci ne punissent-ils pas; ils ne donnent pas des ordres, ils ne font en quelque sorte qu'exécuter le commandement du Dieu qu'ils croient présider aux batailles. Comme principal aiguillon de la valeur, ce n'est pas le hasard ni un attroupement fortuit qui compose chaque bande d'infanterie ou de cavalerie, c'est une famille entière, ce sont tous les parents. Ils ont près d'eux les gages de leur amour; ils peuvent entendre les hurlements de leurs femmes, les vagissements de leurs enfants; ce sont pour eux les témoins les plus redoutables, les panégyristes les plus flatteurs. C'est à leurs mères, à leurs femmes qu'ils portent leurs blessures, et elles ne craignent point de compter les plaies et d'en sonder la profondeur. De leur côté, elles portent aux combattants de la nourriture et des encouragements. — On raconte que des armées déjà ébranlées et en déroute ont été ralliées par des femmes, à force de prières. Elles présentaient leur sein aux fuyards, en leur peignant les horreurs de la captivité qui les attendait, captivité qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel que, pour s'assurer de la fidélité d'un canton, on exige aussi, dans le nombre des otages, quelques filles de distinction. Bien mieux, ils supposent aux femmes un caractère sacré, une inspiration divine, ce qui fait qu'ils ne dédaignent pas leurs avis et ne négligent pas leurs conseils. Ils trouvent qu'emprisonner les dieux dans des murailles, comme les représenter sous une forme humaine, est indigne de la majesté céleste; et ils donnent le nom de dieu à ce mystère des solitudes qu'ils adorent, mais qu'ils ne voient pas. — Un des inconvénients de leur liberté, c'est qu'ils n'arrivent point à la fois, pour ne pas avoir l'air d'obéir à un ordre; de là, une perte de deux ou trois jours par leur lenteur à se réunir. Lorsque l'assemblée paraît suffisamment nombreuse, ils prennent place tout armés. Les prêtres qui sont alors chargés de maintenir l'ordre, commandent le silence. Ensuite le roi, ou celui des chefs que distingue le plus son âge, sa naissance, sa considération militaire, son éloquence, prend la parole, et se fait écouter plutôt par l'ascendant de la persuasion que par l'autorité du commandement. Si

son avis déplaît, ils le rejettent avec des murmures, pour approuver, ils agitent leurs framées. Cette approbation qui s'exprime par les armes est la plus flatteuse. — C'est dans ces mêmes assemblées qu'on élit aussi les chefs qui rendent la justice dans les cantons et dans les bourgades. On leur donne à chacun cent compagnons tirés du peuple pour les conseiller tout à la fois et donner du poids à leurs arrêts. — Ils ne traitent aucune affaire publique ou privée sans être armés. Mais nul ne peut porter les armes avant que la cité ne l'en ait jugé capable. — L'action une fois engagée, il est honteux au chef de le céder en valeur, honteux aux compagnons de ne pas égaler leur chef. Mais surtout c'est une faute déshonorante à jamais de se retirer du champ de bataille sans son général. Le défendre, le couvrir de leur corps, rapporter à sa gloire leurs plus belles actions, tel est leur serment le plus sacré. Les chefs combattent pour la victoire, les compagnons pour le chef. Si leur cité languit dans la paix et dans l'inaction, presque toute la jeune noblesse vient s'offrir d'elle-même aux peuples qui sont alors en guerre, parce que, d'abord, le repos est insupportable à la nation, qu'ensuite, au milieu des hasards, ils s'illustrent plus vite, et qu'enfin ils ne peuvent entretenir un grand nombre de compagnons que par la rapine et la guerre. C'est de la libéralité du chef qu'ils tiennent leur cheval de guerre, leur framée sanglante et victorieuse. En outre, une table, grossière sans doute, dispendieuse néanmoins, leur tient lieu de solde : le fonds de toutes ces dépenses est la guerre et le pillage. Ils vous écouteront bien moins si vous leur conseillez de labourer la terre ou d'attendre une récolte, que si vous les engagez à appeler les ennemis et à chercher des blessures : ils trouvent de la bassesse et de la lâcheté à acquérir par des sueurs ce qu'on peut avoir avec du sang. — Tout le temps qu'ils ne sont point à la guerre, ils en passent un peu à la chasse, beaucoup dans l'oisiveté, livrés au sommeil et à la bonne chère. On voit alors les braves et les plus belliqueux, dans une inaction totale, abandonner le soin de la famille, de la maison, des terres, aux femmes, aux vieillards, aux personnes les plus faibles, et languir dans le désœuvrement : étrange inconsé-

quence dans le caractère de ces peuples, de haïr à ce point le travail, et de ne pouvoir souffrir le repos. — Ils n'ont tous pour vêtement qu'un sayon, qu'ils attachent avec une agrafe ou au besoin avec une épine. A cela près, ils sont nus, et ils se tiennent continuellement auprès du feu. Les plus riches sont distingués par un habit qui n'est pas flottant, mais serré, et qui marque toutes les formes. Ils s'habillent aussi de peaux de bêtes; les plus voisins de la rive du Rhin les portent comme ils les trouvent; mais ceux de l'intérieur y mettent de la recherche, le commerce ne leur fournissant point d'autre ressource pour leur parure. Ils choisissent la fourrure de certains animaux, et ils la coupent par des mouchetures d'autres peaux de bêtes que produisent l'Océan septentrional et une autre mer qui nous est inconnue. L'habillement des femmes ne diffère pas de celui des hommes, excepté qu'assez souvent elles sont couvertes d'un vêtement de lin bigarré de pourpre et sans manches, en sorte qu'elles ont tout le bras entièrement nu : le haut de leur poitrine est également à découvert. — Cependant, les mariages sont chastes chez les Germains, et à cet égard surtout ils méritent les plus grands éloges. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, hormis un très petit nombre qui en prennent plusieurs, parce que leur noblesse fait rechercher leur alliance. Ce n'est pas la femme qui apporte une dot au mari, c'est le mari qui en apporte une à la femme. Les parents et les proches assistent à l'entrevue et reçoivent les présents de noces; ces présents ne sont pas de ces riens inventés pour le plaisir des femmes et pour la parure d'une nouvelle épouse; ce sont des bœufs, un cheval harnaché, un bouclier, un glaive et une framée. Pour que la femme ne se croie pas en dehors des idées de courage et des hasards de la guerre, les cérémonies mêmes qui consacrent son mariage l'avertissent qu'elle vient partager des travaux et des dangers, que c'est son sort dans la paix, son sort dans les combats, d'endurer et d'oser autant que son mari : voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on lui donne. Il faut vivre et mourir comme lui; c'est un dépôt sacré qu'elle doit transmettre noble

et pur à ses enfants. — Ainsi leur chasteté leur sert comme de rempart ; point de ces spectacles dangereux, point de ces banquets enivrants qui enflamment les passions. Personne ne rit du vice en ce pays, et l'on n'excuse pas la corruption en la rejetant sur le siècle ; là, les bonnes mœurs font plus qu'ailleurs les bonnes lois. — C'est une obligation d'épouser les haines comme les affections soit d'un père, soit d'un parent ; mais les haines ne sont point implacables. Aucune nation n'entend plus largement l'hospitalité. Défendre son seuil à un étranger, quel qu'il soit, est un crime : chacun reçoit de son mieux et selon sa fortune. Les provisions sont-elles épuisées, votre hôte de tout à l'heure vous indique une maison voisine et vous y accompagne ; vous entrez tous deux sans être invités, peu importe, vous êtes également bien accueillis. — Au sortir du lit, ce qui ne leur arrive guère qu'au milieu du jour, ils se baignent. Après le bain, ils prennent de la nourriture. Ensuite ils sortent pour leurs affaires, souvent pour des festins, et ils sortent armés. Passer des jours et des nuits à boire n'est une honte pour personne. Les querelles, suite inévitable de l'ivresse, sont fréquentes et se bornent rarement à des injures ; le plus souvent elles se terminent par des blessures et par le meurtre. C'est ordinairement dans leurs festins qu'ils traitent des réconciliations, des mariages ; de l'élection des chefs, enfin de la paix et de la guerre ; c'est là, en effet, que le cœur s'ouvre plus aisément à la sincérité ou s'échauffe davantage pour la gloire. Cette nation simple et sans artifice y découvre jusqu'au fond de son âme. La pensée de chacun mise à nu est encore discutée le lendemain, règle doublement sage ; car ils délibèrent quand ils ne sauraient feindre, ils décident quand ils sont sûrs de ne pas se tromper. — Ils font du jeu de dés, chose étonnante, même à jeun, une occupation sérieuse ; mais ils y mettent tant de passion pour perdre ou pour gagner, que, lorsqu'ils ont tout perdu, pour dernière ressource et sur un dernier coup, ils jouent leur liberté et leur personne. Le perdant va au devant d'un esclavage volontaire : fût-il le plus jeune ou le plus fort, il se laissera lier et vendre sans résistance. Telle est leur persévérance dans un engagement insensé ; ils l'appellent bonne

foi. Ces sortes d'esclaves, ils s'en défont par le commerce, comme pour se dépouiller également de la honte d'une telle victoire. — Le prêt à intérêt et surtout à intérêt composé, leur est inconnu; ignorance plus sûre que ne le serait la défense des lois. Les terres sont occupées successivement par toutes les peuplades, en raison du nombre des bras; ensuite ils les subdivisent entre eux selon le rang. Ils ne demandent à la terre que des moissons; aussi ne partagent-ils même pas l'année en autant de saisons que nous. L'hiver, le printemps et l'été ont un sens et des noms dans leur langue; le nom de l'automne leur est aussi inconnu que ses présents. — Point de faste dans les funérailles; ils n'entassent sur le bûcher ni vêtements ni parfums. Les armes du mort, quelquefois son cheval, voilà tout ce qu'on brûle avec lui. Le tombeau est de simple gazon. Quant à tous ces magnifiques et dispendieux monuments de l'orgueil, ils les dédaignent; les morts, disent-ils, en seraient accablés. Ils pleurent et se lamentent peu de jours, ils s'affligent et regrettent longtemps. Aux femmes conviennent les pleurs, aux hommes le souvenir. »

Jésus-Christ.

§ 83. Au temps où le monde était plongé dans le vice et où le civisme de l'antiquité païenne était descendu au tombeau, une nouvelle lueur d'espoir apparut en Orient à l'humanité qui avait besoin de délivrance. Les déclarations des prophètes, les divinations des croyants, les pressentiments des poètes et des sages, tout annonçait l'arrivée d'un sauveur et d'un roi, qui ouvrirait une ère de délivrance pour tous les peuples de la terre. Mais tandis que les juifs attendaient dans leur *Messie* un roi revêtu d'une puissance et d'un éclat terrestres, qui conduirait le peuple « élu » à la domination du monde, tandis que

les Romains, dans leur orgueil national, saluaient leur Auguste comme le fondateur de l'âge d'or, le sauveur du monde naissait dans l'humilité à Bethléem, ville de Judée. Lorsqu'il eut atteint sa trentième année dans une tranquille obscurité, il commença son œuvre de rédemption. Entouré de *douze disciples*, de basse condition comme lui, parmi lesquels Pierre, Jacques et son frère Jean lui étaient les plus chers, il parcourut la terre de Judée en enseignant et en faisant le bien, et porta « la bonne nouvelle du salut » (Évangile) en annonçant que quiconque honorerait Dieu le père dans la pureté de son cœur, croirait au Christ comme à son fils, ferait pénitence et mènerait une vie sans reproche, obtiendrait le pardon de ses péchés et la vie éternelle. Mais le monde endurci ne le reconnut pas immédiatement, et dans son incrédulité méprisa la religion de la charité. Ce fut seulement quand il eut consacré sa mission par sa mort sur la croix et quand il fut retourné dans la gloire céleste par sa résurrection, que ses disciples et ses apôtres parvinrent à propager l'Évangile du royaume de Dieu et du Christ crucifié qui, sans péché lui-même, avait racheté l'humanité coupable par l'effusion de son sang. La première communauté chrétienne se forma à Jérusalem ; c'est pourquoi les confesseurs de la nouvelle foi s'appuyèrent d'abord sur le judaïsme et furent pris par les Romains pour une secte juive. Mais quand les persécutions éclatèrent sur la jeune communauté, lorsque le diacre *Étienne* eut été lapidé comme *premier martyr* et qu'enfin Jérusalem eut succombé sous l'épée conqué-

rante des Romains, les membres de la nouvelle Église se répandirent dans les pays voisins et portèrent la nouvelle du salut aux peuples païens. Le principal promoteur de l'Évangile fut l'apôtre PAUL qui, après en avoir été l'adversaire, en devint le confesseur le plus zélé; il entreprit deux voyages dans les villes de l'Asie Mineure, de la Macédoine et de la Grèce, pour y fonder des communautés chrétiennes, et, pendant un emprisonnement de deux ans à Rome, il organisa celles de la capitale et avança puissamment la propagation de l'Évangile par ses *épîtres*. Pour en faciliter la diffusion, le collègue apostolique de Jérusalem décida que les Gentils ne seraient pas soumis à la loi de Moïse, décision qui enlevait au *christianisme* son étroitesse nationale et locale, l'affranchissait des liens du judaïsme et le rapprochait de sa destination comme religion universelle. Mais la jeune Église hérita des souffrances qu'avait supportées son innocent fondateur. Les puissants de la terre cherchèrent à détruire le royaume spirituel et à affaiblir par le martyre et la mort la ferveur de ses confesseurs; mais la jeune Église traversa glorieusement ces pénibles épreuves, et les conseils de ses ennemis ne tournèrent qu'à sa glorification.

*Les empereurs de la maison d'Auguste *.*

§ 84. L'existence d'Auguste fut troublée par des malheurs domestiques. Les fils de sa fille *Julie*, épouse d'Agrippa, Caius et Lucius César, moururent dans leur jeunesse, non sans qu'on soupçonnât qu'ils avaient été empoisonnés; Julie elle-même, femme intelligente mais voluptueuse, causa par ses dérèglements un tel chagrin à son père qu'il finit par l'exiler, et un fils plus jeune d'Agrippa et de Julie, *Agrippa Posthumus*, né après la mort de son père, mourut de la main d'assassins gagés dans une île éloignée où il avait été confiné à cause de son caractère rude et indomp-

* Membres principaux de la famille d'Auguste :

1) *Octavien*, époux de Scribonia.

Julia, femme d'Agrippa.

Caius et Lucius César; Agrippa Posthumus; Julia la jeune. *Agrippine*
femme de
Germanicus.

Caligula. *Agrippine* la jeune,
femme de *Domitius*.

Néron.

2) *Livia*, femme de Tib. Cl. Néron.

Tiberius.

Drusus † 9 av. J.-C., époux d'*Antonia* (deuxième
fille d'*Antoine* et d'*Octavie*, sœur
d'Auguste).

Drusus

Germanicus, ép. d'*Agrippine*; *Claudius*, époux de *Messaline*,
petite-fille de la fille aînée
d'*Antoine* et d'*Octavie*.

Octavie, épouse de *Néron*; *Britannicus*.

table. Ainsi l'empire échut au beau-fils adoptif d'Auguste, l'hypocrite et misanthropique TIBÈRE (14-37), par les intrigues de sa mère ambitieuse LIVIE, troisième femme de l'empereur. La douceur qu'avait montrée d'abord le prince dissimulé fit bientôt place à sa méchanceté intérieure, surtout lorsque son adroit favori, *Ælius SEJANUS*, homme capable de commettre tous les crimes, lui fut venu en aide pour la fondation d'un *despotisme militaire*. La GARDE DES PRÉTORIENS dont Séjan était capitaine, *præfectus prætorio*, fut réunie par son conseil dans un camp permanent hors de l'une des portes de Rome; elle persécuta et tourmenta bientôt le peuple; dans la suite, elle institua et déposa les empereurs et exerça une tyrannie soldatesque des plus oppressives. A partir de ce moment, les assemblées du peuple cessèrent; le sénat inerte et rampant auquel fut transférée l'élection des consuls et d'autres magistrats, et un conseil d'État choisi dans son sein devinrent de simples instruments dans la main du despote qui, par là, voulait faire peser sur d'autres la haine qu'excitait son gouvernement. Les terribles tribunaux qui jugeaient les crimes de haute trahison étaient des moyens de perdre tous ceux qui avaient des principes, parce qu'ils les punissaient de la mort ou de l'amende non seulement à cause de leurs actes, mais à cause de leurs discours ou de leurs pensées. Des espions et des délateurs infâmes et richement payés ruinaient toute droiture et toute foi dans le peuple et éteignaient jusqu'à la dernière étincelle de liberté, tandis que les voluptés énervantes, favorisées par le

gouvernement, détruisaient tout germe d'énergie morale, et que la recherche des titres et des rangs, jointe à un train de cour et à une vie publique monarchiques, éveillait et nourrissait la vanité et l'ambition étroite. Tibère tourmenté par ses soupçons, ses remords et ses craintes, passa ses dernières années dans l'île de *Caprée* (Capri), dans la Basse Italie où il se livra aux débauches les plus viles, pendant que Séjan entassait crime sur crime à Rome. Il s'était déjà délivré par le poison du fils unique de Tibère (Drusus) et avait écarté par l'exil ou l'emprisonnement plusieurs membres de la famille impériale, entre autres l'épouse de Germanicus et ses deux fils. A présent, il rechercha la main de la veuve de Drusus qu'il avait fait périr, et montra clairement qu'il aspirait au trône. Quand l'empereur l'eut appris malgré les innombrables espions payés par Séjan, il communiqua au sénat, avec sa ruse et sa dissimulation ordinaires, l'ordre de mettre à mort le puissant favori, dont il poursuivit ensuite de ses fureurs les enfants, les parents et les confidents. Avec l'âge, ses soupçons funestes semblèrent encore augmenter. Il fit mourir de faim dans sa prison Agrippine, la noble épouse de Germanicus et son fils Drusus. Enfin, il tomba malade, et sa faiblesse croissante annonça sa fin prochaine. Mais il cacha sa situation, et pour tromper son entourage, il conçut le projet de retourner à Rome. Arrivé dans sa villa de Missène, il tomba dans un évanouissement semblable à la mort, ce qui engagea quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient à saluer comme héritier

du trône son petit-neveu *Caius Caligula*. Mais Tibère se réveilla ; alors le chef des gardes Macro et Caligula, pour échapper à leur perte, l'étouffèrent sous des coussins. Ainsi mourut Tibère, dans sa 78^e année. Son règne fut désastreux surtout pour l'Asie Mineure, où un effroyable tremblement de terre avait changé en amas de ruines un grand nombre des villes les plus belles et les plus riches ; dans le bourg sabin de Fidènes 20,000 personnes furent tuées ou mutilées par l'écroulement d'un théâtre.

§ 85. Son successeur CALIGULA (37-41), l'indigne fils du noble Germanicus, était un tyran féroce et sanguinaire, qui signait et faisait exécuter des sentences de mort pour son plaisir, et se réjouissait de voir les souffrances et d'entendre les plaintes des suppliciés ; un prodigue insensé qui entreprenait les constructions les plus folles et se livrait aux caprices les plus bizarres ; un fanfaron vain et orgueilleux qui présidait à de pompeux triomphes sur les Germains et les Bretons, contre lesquels il n'avait entrepris qu'un semblant de campagne sans se trouver en leur présence, et se faisait offrir des sacrifices et rendre des honneurs divins dans les temples ; un débauché dont les banquets épuisaient le trésor public et les provinces. Fatigués des exécutions, des confiscations et des extorsions sans nombre, quelques Romains distingués, appartenant à la cour, formèrent une conjuration, à la suite de laquelle deux chefs des gardes tuèrent le tyran avec sa femme et son enfant ; après quoi les Prétoriens élevèrent au trône son oncle, le

faible *Tib. Claudius* (41-54) qu'à cet effet ils tirèrent tremblant de sa cachette. Tandis que Claude se livrait à de savantes études sur l'antiquité, la langue et l'histoire, ses favoris, les affranchis *Narcisse*, *Pallas* et d'autres se moquaient du droit, de la justice et de la constitution en vendant les emplois et en exerçant de honteuses concussions, et son épouse *Messaline* foulait aux pieds les mœurs et les convenances. Une cour d'un luxe oriental, où une femme sans pudeur qui sacrifiait à ses fantaisies et à son avarice les personnes les plus recommandables, *Appius Silanus*, *Arria* et *Pætus*, *Valérius Asiaticus*, et de vils courtisans sans mérite ni vertu donnaient le ton, devait détruire jusqu'au dernier germe de dignité morale dans le peuple. *Messaline* poussa l'impudence au point de célébrer publiquement ses noces brillantes avec un jeune Romain. Lorsqu'enfin les favoris brouillés avec elle, eurent ouvert les yeux de l'empereur sur les désordres de son épouse et l'eurent alarmé sur les dangers qui en résulteraient, il donna l'ordre de la mettre à mort et épousa ensuite sa nièce *Agrippine*; celle-ci, belle et intelligente, mais corrompue et ambitieuse, empoisonna bientôt son faible époux pour placer sur le trône son fils vicieux et mal élevé, *Claudius Néron*, qu'elle avait eu d'un premier mariage.

Le règne de Claude est remarquable par deux entreprises grandioses : le creusement et la fortification du port d'Ostie, et la dérivation du lac Fucin au moyen d'un canal gigantesque (*emissarius*) auquel 30,000 hommes travaillèrent pendant onze ans. La dernière de ces entreprises avait pour but d'empêcher

l'envasement croissant du voisinage et de restituer à l'agriculture une étendue considérable de terrain. Cependant, elle fut loin d'apporter autant d'avantages que la construction d'un port avec de larges digues et un phare. — *Cæcina Pætus* avait été condamné à mort comme complice d'une conspiration contre l'indigne maison régnante. Sa courageuse épouse *Arria* lui donna l'exemple en se plongeant dans la poitrine un poignard qu'elle lui tendit ensuite en disant : « *Pætus*, cela ne fait pas de mal ! » — Malgré l'avilissement à l'intérieur, les armes romaines furent victorieuses à l'étranger sous Claude et sous Néron. La Mauritanie fut transformée en province romaine ; des conquêtes furent faites en Bretagne, et *Domitius Corbulon* soutint en Asie (Arménie) la réputation militaire de l'ancienne Rome.

§ 86. La bassesse intérieure de Néron (54-68) l'emporta bientôt sur la douceur qu'il avait montrée au commencement de son règne, par égard pour ses deux précepteurs, le philosophe *Sénèque* et le chef des gardes *Burrhus* ; elle le poussa aux scélératesses les plus recherchées. Lui qui, autrefois, au moment de signer une sentence de mort, avait exprimé le vœu de ne pas savoir écrire, non seulement il fit poursuivre, exécuter et dépouiller de leurs biens les hommes chez qui se montrait encore le civisme et le patriotisme romain, comme *Thræsea Pætus*, mais il sévit aussi contre ceux qui lui touchaient de plus près, son demi-frère *Britannicus*, qui mourut empoisonné à la table impériale, sa femme *Octavie*, fille de Claude, sa mère ambitieuse et criminelle, qu'il chercha d'abord à noyer dans le golfe de Baïes au moyen d'un vaisseau habilement disposé, et qu'il fit tuer ensuite par des meurtriers. Il se servit de la

conjuraton de Calpurnius *Pison*, dans laquelle fut impliqué le poète républicain *Lucain*, dont la *Pharsale*, épopée sur la deuxième guerre civile, respire encore l'esprit de l'ancienne Rome, pour perdre non seulement celui-ci, mais son oncle, le philosophe stoïque Sénèque, son propre précepteur. Sénèque s'ouvrit les veines lui-même. Excité par des courtisans et des courtisanes (*Poppæa Sabina*), Néron commit des infamies et des actes de démente inouïs. Des spectacles et des divertissements bruyants auxquels lui-même, déguisé en chanteur ou en joueur de cithare, prenait une part active avec les compagnons de ses plaisirs, des banquets somptueux pour l'ordonnance desquels le préfet des prétoriens *Tigellinus* et *Petronius Arbiter*, connu par ses saillies et l'agrément de sa conversation, lui rendaient d'excellents services, des prodigalités de tout genre épuisaient les revenus de l'État et amenaient les plus rudes exactions. Poussé par son humeur d'artiste, il parcourait les provinces avec une pompe insensée, se faisait décerner des couronnes de victoire par les Grecs flatteurs et dégénérés, et obligeait les fils des premières familles de Rome à se livrer au mépris public par de viles bouffonneries. Dans son orgueil criminel, le despote fit incendier Rome pour chanter l'embrasement de Troie du haut de son palais, et ensuite, pour détourner de lui la haine populaire, il rejeta la faute sur les *chrétiens* * qui durent l'expier par l'épée, le bûcher et la croix. La reconstruction de la ville et « la maison dorée de Néron » sur le Palatin occasionnèrent de nouvelles concussions,

jusqu'à ce qu'enfin ces forfaits multipliés poussèrent à la révolte les légions de l'Espagne et de la Gaule. Lorsqu'elles s'approchèrent de la capitale sous la conduite de Serv. Sulpicius *Galba*, Néron s'enfuit dans une maison de campagne et se fit percer le sein par un affranchi en s'écriant : « Quel grand poète le monde perd en moi ! » *Julius Vindex*, qui avait le premier arboré dans la Gaule le drapeau de la révolte, n'assista pas à la ruine de son ennemi mortel. La défaite de son armée dans une rencontre fatale, amenée par un malentendu, avec les légions du Haut-Rhin, le poussa à se donner la mort.

* Les chrétiens passaient encore pour une secte juive, et ils étaient, comme les juifs, haïs et méprisés des Romains, à cause de leur exclusivisme religieux et de l'effroi que leur inspirait toute participation au culte païen. On dit que les apôtres Pierre et Paul trouvèrent la mort dans la première persécution contre les chrétiens.

§ 87. Avec Néron s'éteignit la maison d'Auguste. Son successeur *GALBA* ouvrit la série des souverains qui devaient leur élévation à la violence militaire. Mais, comme le vieillard avare et rigide ne satisfaisait pas la cupidité des prétoriens, ceux-ci proclamèrent *OTHON* empereur et tuèrent *Galba*, ainsi que *Pison*, jeune homme irréprochable, d'une origine distinguée, qu'il avait nommé son collègue et son successeur, et dont *Othon*, perdu de dettes, avait vainement espéré prendre la place. En même temps, *VITELLIUS* se souleva sur le Rhin, s'avança en Italie avec ses légions et vainquit l'armée de son adversaire

sur le Pô, à Bedriacum. Othon, jadis compagnon de plaisirs de Néron, dont il avait épousé la maîtresse Poppée, montra de nobles sentiments après son avènement au trône, et, pour empêcher une nouvelle effusion de sang, il expia une vie coupable par une mort qu'il avait choisie lui-même. Beaucoup de ses compagnons suivirent son exemple. Vitellius était un vil débauché qui employa le temps, heureusement court de son règne, en repas déréglés et en extorsions violentes. Les légions de Syrie et d'Égypte, furieuses contre l'indigne souverain, proclamèrent empereur leur brave général *Flavius Vespasianus*. Les troupes de la Mœsie, de la Dalmatie et de la Pannonie se joignirent bientôt à elles, et, faisant irruption dans la Haute Italie, elles vainquirent l'armée ennemie dans une bataille nocturne non loin de Crémone; cette belle ville expia par une complète dévastation son attachement à Vitellius. Lorsque Vespasien marcha contre la capitale, Vitellius, couvert de vêtements de deuil, renonça en pleurant au trône et se déclara prêt à rentrer dans la vie privée. Mais ses partisans et les troupes présentes à Rome s'opposèrent à l'abdication et combatturent le frère du nouvel empereur, le préfet Urbain Fl. Sabinus, qui s'était jeté dans le Capitole avec une telle furie que le magnifique temple de Jupiter Capitolin fut consumé par les flammes; Sabinus fut tué, malgré l'intercession de Vitellius. Domitien se sauva, vêtu en prêtre d'Isis, dans la maison d'un fidèle client de son père. — Bientôt, cependant, la face des choses changea. Dès que Vespasien s'approcha des portes de

Rome, le lâche débauché fut tiré d'un coin de la citadelle impériale et mis à mort par une troupe de soldats féroces, au milieu d'outrages et de mauvais traitements; sa tête fut abattue et son corps traîné dans le Tibre avec des crocs. Pendant ces horreurs de la guerre, le peuple apathique et efféminé de Rome poursuivait le cours de ses plaisirs et de ses jouissances brutales, et se livrait à la plus ridicule superstition. Les anciennes familles nobles s'effaçaient de plus en plus; tous ceux qui avaient encore quelque sentiment de moralité et de vertu s'enfuyaient de la ville dans les maisons de campagne de la Campanie ou terminaient leur existence par le suicide. Quelques-uns cherchèrent et trouvèrent des consolations dans l'école philosophique des *stoïques* (§ 92).

Les Flaviens et les Antonins.

§ 88. VESPASIEN (70-79), qui ouvre la série des bons empereurs, rétablit par sa sévérité la discipline dans l'armée et parmi les prétoriens, épura le sénat par l'éloignement de membres indignes, améliora l'administration de la justice, remplit le trésor public par l'économie et par la régularisation des impôts, et orna Rome restaurée d'un temple de la paix et d'un grand amphithéâtre dont les ruines colossales (Colysée) excitent encore aujourd'hui l'admiration du monde. En outre, il donna à l'État une plus grande unité en faisant profiter aussi les provinces du droit des sénateurs et des chevaliers, et il réunit à l'empire plusieurs États confédérés de l'Asie. Il fit

rentrer dans l'obéissance, par l'habileté de son général *Cerealis*, les Bataves, les Frisons et d'autres peuples germaniques, qui, inspirés par la prophétesse *Veleda*, s'étaient révoltés sous le brave *Claudius Civilis*, et il étendit les frontières de l'empire par l'assujettissement de la Judée et de la Bretagne. Vespasien, homme simple et pratique, éloigna tout luxe de la cour, exila de la ville les nombreux philosophes, astrologues et devins, et ne favorisa que les arts et les sciences qui pouvaient être utiles à l'État. Malgré son économie voisine de l'avarice, il créa plusieurs œuvres et plusieurs établissements grandioses.

Vespasien haïssait les chrétiens et les républicains. Il fit persécuter les premiers, et bannir d'abord, puis exécuter le brave *Helvidius Priscus*, le champion des derniers. *Helvidius Priscus*, homme de caractère, aux principes stoïques et républicains, comme son beau-père *Thrasea Pœtus*, avait souvent été à charge à l'empereur par son ardente opposition dans le sénat. — La réunion de certains États confédérés à l'empire romain amena beaucoup d'hostilités avec des tribus sauvages du voisinage (*Parthes*, habitants du *Caucase*, etc.).

La guerre de Judée. Depuis la mort du petit-fils d'Hérode, la Judée fut administrée par des procurateurs romains, qui opprimaient durement le pays et, par leurs mépris et leur orgueil, blessaient le peuple dans ses sentiments les plus chers. La contrainte fut surtout effroyable quand Néron eut nommé gouverneur *Gessius Florus* qui joignait l'avarice à la cruauté et qui irrita les Juifs jusqu'au moment où, conduits par le parti national des *Zélotes* (zélateurs), ils se soulevèrent contre leurs oppresseurs et forcèrent les Romains à se retirer de Jérusalem. Mais tandis que les vainqueurs établissaient dans la capitale un règne

de terreur, persécutaient le contre-parti des modérés et tuaient les prisonniers romains, Flav. Vespasianus partit de Ptolémaïs et envahit la Judée avec une armée imposante. Le peuple égaré, déchiré par des divisions intestines et mortellement haï des païens, combattit avec le courage du désespoir les légions de Vespasien ; mais après l'assaut de la forteresse de Jotapata, bravement défendue par Vespasien et après une terrible défaite dans laquelle 40,000 Juifs furent tués, il dut se borner à la défense de la capitale qui fut assiégée par *Titus*, fils de Vespasien, lorsque celui-ci eut été élevé sur le trône impérial. La plus horrible famine désola bientôt la ville trop peuplée ; l'épidémie et la fureur des partis qui se déchiraient entre eux, augmentèrent le nombre des victimes. En vain le général compatissant offrit leur grâce aux assiégés ; une aveugle confiance en *Jéhovah* poussait les Juifs à une guerre d'extermination. Ils se défendirent dans le temple en méprisant la mort, jusqu'à ce que, après la conquête de la ville, le magnifique édifice eut été livré aux flammes. La *destruction de Jérusalem* (10 août 70) fut complète, aussi bien que la ruine du royaume de Juda. Onze mille Juifs périrent ; les survivants furent en partie enchaînés et envoyés dans les carrières d'Égypte, en partie réservés aux plaisirs du cirque, et toute la jeunesse au dessous de dix-sept ans fut réduite en esclavage. On prétend que plus d'un million d'habitants furent dévorés par cette guerre de cinq ans. Parmi les prisonniers qui suivirent le char triomphal du vainqueur, se trouvait *Joseph*, l'historien juif, qui trouva dans une caverne un refuge contre la colère des Romains, surmonta la fureur de suicide qui animait ses compatriotes, et employa son talent littéraire et sa connaissance de la culture grecque-romaine à célébrer les actes et la destinée de son peuple. Aujourd'hui encore, on voit sur l'arc de triomphe de Titus à Rome la représentation des reliques juives qui furent transportées dans la ville universelle, et l'effroi qu'éprouvent les Juifs qui habitent Rome à passer sous ce monument, témoin de l'aigreur profonde qui s'est transmise de

génération en génération. — Ceux qui restèrent en Judée eurent à souffrir cruellement sous la domination romaine ; mais lorsque, soixante ans après la destruction de Jérusalem, une colonie païenne fut établie par Adrien sur l'emplacement de la ville sainte, qui devait s'appeler désormais *Ælia Capitolina*, et qu'un temple de Jupiter Capitolin fut érigé sur la hauteur où s'élevait jadis le temple de Salomon, les Juifs, séduits par un faux Messie (*Bar Cochba*) prirent de nouveau les armes pour repousser cette injure. Après une guerre meurtrière de trois ans (132-135) pendant laquelle un demi-million d'habitants furent tués et presque toutes les villes et les bourgades détruites de fond en comble, les Juifs succombèrent devant la science militaire des Romains. Ceux qui survécurent émigrèrent en masse ; le pays fut changé en un triste désert, et l'état juif disparut de la scène du monde. Depuis lors, les Juifs vivent dispersés sur toute la surface du globe, sans se mélanger avec d'autres peuples et fidèles à leurs mœurs, à leur religion et à leurs superstitions. Dans la suite, on permit aux exilés, moyennant une taxe, d'aller pleurer une fois chaque année sur les ruines de leur ville sainte.

Bretagne. Quelques conquêtes furent faites d'abord sous Claude dans l'île connue depuis le débarquement de César (§ 66) ; mais comme les Romains y traitaient les habitants avec hauteur et dureté, les Bretons se soulevèrent sous l'héroïque reine *Boadicée* ; au milieu de combats sanglants, ils repoussèrent, excités par les prêtres, les Romains jusqu'aux bords de la mer ; mais pourtant ils succombèrent dans une grande bataille devant l'habileté du général *Suet. Paullinus*. Boadicée désespérée se donna la mort ; les prêtres furent tués, les autels renversés, les bois sacrés abattus. Sous Vespasien, le généreux *Agricola*, beau-père de l'historien Tacite (§ 81) qui écrivit sa biographie, parvint à soumettre la Bretagne jusqu'aux monts de la *Calédonie* (haute Écosse), à conquérir l'île *Mona* (Anglesey), le siège principal de la religion celtique des Druides, où se trouvait leur temple le plus sacré, rempli de trésors, et, par sa prudence, sa droiture et sa bonne

administration, à introduire peu à peu la culture et la langue, les mœurs et les institutions de Rome. Depuis lors, la Bretagne resta soumise aux Romains pendant près de quatre siècles. La civilisation dont les indigènes appréciaient les bienfaits et les jouissances, paralysa l'énergie guerrière du peuple; c'est pourquoi, dans la suite, leurs bras qui avaient désappris le maniement des armes furent aussi peu en état de résister aux attaques des rudes Calédoniens (*Pictes* et *Scots*), que la *muraille des Pictes*, retranchement construit par Adrien, d'empêcher les invasions.

Soulèvement des Bataves. Le soulèvement des Bataves sous *Civilis*, chef habile et expérimenté, fut provoqué par l'aigreur que causait le recrutement oppressif de la jeunesse batave pour le service des armées romaines. Il était très dangereux, d'abord parce qu'il était dirigé par un général aussi prudent que brave, qui sut tirer parti de la guerre civile entre Vespasien et Vitellius, et ensuite parce que les Germains du Bas-Rhin et les Gaulois sous Julius Sabinus furent portés à y prendre part et qu'une puissante fermentation s'étendit dans tout le nord-ouest. Cologne, Vetera et les autres places fortes sur le Rhin tombèrent au pouvoir des révoltés. Mais quand les Trévires eurent été vaincus près de Bingen et les Gaulois divisés rendus de nouveau tributaires, la grande *déroute des Bataves à Trèves* par *Cérialis* amena la fin de la guerre et le retour de l'ancienne situation. Velela mourut prisonnière des Romains.

JULIUS SABINUS, le promoteur du soulèvement gaulois, qui avait pris le titre d'empereur, s'enfuit après sa défaite dans son bien de campagne qui bientôt après devint la proie des flammes. On croyait généralement qu'il avait péri dans l'incendie. Mais il avait mis lui-même le feu à sa maison et fait répandre à dessein la nouvelle de sa mort, afin de détourner les recherches. Malgré le danger qu'il courait, s'il venait à être découvert, il resta dans la Gaule par amour pour sa femme *Epponine*; il chercha un asile dans une grotte souterraine, où il demeura avec elle durant

neuf années ; il l'accompagna même à Rome sous un déguisement, lorsqu'elle chercha à obtenir sa grâce. Mais Vespasien resta inflexible ; et quand la retraite mystérieuse eut été découverte par un hasard, le prince impitoyable, sans se laisser émouvoir par un semblable témoignage d'amour et de fidélité conjugale, fit punir de mort non seulement Sabinus, mais aussi Epponine qui l'avait irrité par ses reproches

§ 89. Vespasien eut pour successeur son fils Titus (79-81) qui, après son avènement au trône se dépouilla des défauts de sa jeunesse, et devint un prince si vertueux qu'il mérita d'être appelé « l'amour et la joie du genre humain. » Il fit chasser les dénonciateurs et les espions à coups de verges, et par sa douceur allégea le triste sort qu'une terrible éruption du Vésuve * fit peser sur les villes d'*Herculanum*, de *Pompéi* et de *Stabiæ*, et l'incendie et la peste sur la ville de Rome. Les ruines grandioses des bains de Titus témoignent encore de son goût pour les arts. — Par égard pour les préjugés du peuple romain que scandalisait une impératrice étrangère, il renvoya son épouse juive *Bérénice* dans sa patrie.

* Cette éruption dans laquelle le naturaliste *Pline l'Ancien* fut asphyxié par la fumée, a été décrite par son neveu *Pline le Jeune*, l'ami et le panégyriste de Trajan, dans deux lettres adressées à l'historien Tacite. L'exhumation de ces villes, notamment de Pompéi, commencée il y a un peu plus de cent ans, a été de la plus haute importance pour la connaissance de l'antiquité.

Après un règne trop court, le vertueux prince eut pour successeur son frère cruel DOMITIEN (81-96), tyran sombre et lâche voluptueux qui souilla la répu-

tation guerrière de Rome, au point qu'après une campagne honteuse sur le Danube, il acheta la paix en payant un tribut annuel aux Marcomans et aux Daces, et se fit ensuite honorer d'un triomphe complet. Occupé seulement de combats d'animaux et de gladiateurs, il étouffait tous les nobles penchants dans sa nature hautaine et despotique, prêtait l'oreille aux dénonciateurs, aux flatteurs et aux espions, et prenait plaisir aux tortures et aux exécutions. La mer, dit Tacite, était couverte de bannis, les rochers teints du sang des victimes, la terreur et l'épouvante régnaient dans Rome. Sans cesse poursuivi d'inquiétudes et de défiances, Domitien fut enfin tué dans son propre palais par les complaisants de ses plaisirs et de ses crimes, à l'instigation de son épouse *Domitia*, princesse belle et intelligente, mais perdue de mœurs. Un vieux et digne sénateur, Cocceius NERVA (96-98) fut élevé au trône. Celui-ci s'efforça de guérir les plaies qu'avait faites Domitien. Les portes des cachots s'ouvrirent devant les prisonniers et les proscrits rentrèrent dans leur patrie. Pour refréner l'indiscipline croissante des prétoriens, il adopta l'Espagnol *Ulpus* TRAJANUS (98-117) qui mérita par son administration le surnom du meilleur, et par ses exploits la réputation du plus grand des empereurs. Il s'attacha à rendre la justice impartiale, restitua quelque autorité au sénat, fonda des établissements d'éducation et de prévoyance (orphelinat), facilita le commerce et les relations par la construction de nouvelles routes militaires, de canaux, de ponts et de ports (Civita Vecchia) et par l'institution des postes,

et orna Rome de temples, d'arcs-de-triomphe, de colonnades, d'une bibliothèque publique et d'un nouveau forum dans lequel le sénat et le peuple firent ériger à son honneur la *colonne Trajane* qui existe encore aujourd'hui. Il aimait le commerce d'hommes intelligents tels que l'historien Tacite. Il conféra le consulat à l'orateur et homme d'État *Plinius Secundus* le Jeune, et l'institua gouverneur de Bithynie; en retour, Pline célébra dans un panégyrique solennel (§ 92) les qualités et l'activité de son impérial ami. La manière de vivre de Trajan était simple, son entourage exempt de luxe et d'étiquette; mais pourtant, il rendit hommage plus tard aux appétits grossiers du peuple romain en organisant de brillants combats d'animaux et des jeux de gladiateurs.

Marc-Aurèle dans l'érection de la colonne d'Antoine en l'honneur de la guerre des Marcomans et *Napoléon* pour la colonne Vendôme à Paris, prirent pour modèle la colonne Trajane, qui portait à l'extérieur les campagnes en bas-reliefs et était surmontée de la statue de l'empereur.

Trajan dirigea d'abord une expédition contre les pays du Danube (104-106), où il vainquit les peuplades belliqueuses des Daces ou Gètes. Il força leur roi courageux *Decebalus* et leurs plus nobles princes à se donner la mort, et, dans les campagnes marécageuses mais fertiles de la rive septentrionale du Danube (Valachie, Transylvanie et Bassé Hongrie), il fonda la PROVINCE DACIE qui, peuplée de nombreux colons et rendue accessible par un pont de pierre sur le Danube, reçut bientôt la langue, la culture et

les institutions romaines. En Orient, il combattit les *Parthes*, conquît leurs villes de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon, et étendit les frontières de l'empire jusqu'au delà de l'Euphrate (115-116) par la transformation de l'*Arménie*, de l'*Assyrie* et de la *Mésopotamie* en provinces romaines. L'Arabie du nord même eut à ressentir le tranchant de son glaive, et, dans l'essor de ses conquêtes, il songeait déjà à imiter l'expédition d'Alexandre dans les Indes, lorsque la mort l'enleva en Cilicie. Son parent et son compatriote *Ælius ADRIANUS* fut élevé sur le trône. Les cendres de l'empereur furent transportées à Rome et déposées sous la colonne Trajane.

LE PAYS DES DÉCUMATES. La contrée située depuis les sources du Danube jusqu'au Haut-Rhin (forêt noire), fut abandonnée à des colons gaulois et germaines contre le paiement du dixième du blé, des fruits et du bétail (d'où *pays des Décumates*) et plus tard protégée par un rempart du Main au Danube contre les invasions des autres Germaines. Bientôt la corruption des mœurs s'introduisit avec la civilisation romaine dans le pays des Décumates, et elle enleva aux habitants les vertus militaires de leurs ancêtres. La vigueur de leurs bras fut paralysée, parce que, durant deux siècles, des légions romaines repoussèrent les attaques des ennemis et qu'ainsi les habitants se déshabituèrent de l'usage des armes. Aussi, lorsque, au temps de la migration des peuples, la science militaire des Romains succomba devant l'énergie germanique, le pays du dixième, avec les contrées voisines dans l'Helvétie et dans la Gaule, échut aux *Allemands*, dont le courage impétueux n'avait pu être brisé définitivement ni par l'énergique *Julien* ni par le rude *Valentinien*, qui établit un retranchement fixe entre le Neckar et le Rhin et fit dériver un bras du Neckar. Le grand-duché actuel de Baden et une grande partie du royaume de Wurtemberg appartenaient au

pays des Décumates et possédaient des institutions romaines. On le reconnaît soit aux monuments et aux antiquités qui ont été déterrées (autels, inscriptions, vases, colonnes, armes, ustensiles, monnaies, etc.), soit aux débris d'anciennes constructions dans des villes dont l'origine date de cette époque. Parmi ces villes, on compte, outre les localités principales sur le Rhin, *Augst* (Bâle), *Strasbourg*, *Spire*, *Mayence*, etc., avant tout *Constance* et *Brigance* sur le lac de Constance, *Badenweiler* et *Baden-Baden* (Aquæ Aureliæ) sur les avant-coteaux de la forêt noire, *Ladenbourg* sur le Neckar, etc. Les territoires ainsi enclavés furent privés plus de trois siècles de la liberté germanique, mais ils gagnèrent momentanément, sous la protection et l'administration romaine, une culture du sol et une manière d'être raffinées, auxquelles les autres pays de même origine restèrent étrangers pendant un millier d'années; car les Romains, malgré les invasions répétées, non seulement changeaient promptement en provinces florissantes les déserts habités par quelques Barbares, en établissant partout des places fortes, en fondant des municipes avec des marchés, des temples, des théâtres, des tribunaux, des aqueducs, des bains, tout le luxe des villes transalpines, en reliant les nouvelles plantations par des chaussées et des ponts excellents, et en transformant en peu de temps les Barbares en Romains sous le rapport des mœurs, de la langue et de la manière de penser; mais ils étaient aussi capables de juger d'un coup d'œil sûr les dons naturels de la nouvelle province et d'en utiliser ingénieusement tous les produits. Ils transplantaient d'une façon profitable leurs arbres fruitiers, leurs espèces de blés et de légumes sous le ciel étranger, et envoyaient dans leur capitale des produits particuliers des champs et des forêts, et jusqu'à des raves; ils arrosaient artificiellement les prairies et les terres arables et obligeaient les solitudes incultes à porter des fruits jusqu'alors inconnus; ils recherchaient dans les fleuves et dans les ruisseaux de friandes espèces de poissons; ils creusaient pour trouver des métaux ou des salines, découvraient partout la pierre la plus durable pour les édifices publics ou les maisons, employaient déjà la gangue la plus dure (lave)

pour leurs moulins, l'argile la plus tenace pour leurs fours à briques; ils creusaient des canaux, réglaient le cours des eaux, bâtissaient des scieries pour couper la pierre dans les contrées qui, comme le pays de la Moselle, étaient abondantes en marbre; aucune des sources chaudes si chères aux méridionaux délicats ne leur échappait; d'Aix à Wiesbaden, de Baden-Baden à Baden en Suisse, de Partenkirch (Parthanum) dans les Alpes rhétiques à Baden près de Vienne, ils n'utilisaient pas seulement ces présents d'une riche nature, ils recueillaient les eaux dans des bassins artificiels, surmontaient les fontaines de riches portiques et de salles, les ornaient de statues et d'inscriptions; ils honoraient de leur attention la chétive industrie des indigènes et la faisaient tourner à leur profit. La langue et la culture romaines jetèrent aussi de profondes racines dans les contrées voisines du Danube. Des villes comme Vindobona (Vienne), Carnuntum (S^t Pétronille), Mursa (Essek), Taurunum (Semlin) et surtout Sirmium (à l'ouest de Belgrade); puis plus loin en aval Naissus (Nissa), Sardica (Sophie), Nicopolis sur l'Hémos et tout le riche itinéraire du Danube, permettent de conclure à une vitalité qui dépassait peut-être par sa plénitude et son importance celle des frontières du Rhin.

§ 90. ADRIEN, prince pacifique, s'attacha plus à la protection qu'à l'extension des frontières de l'empire; c'est pourquoi il abandonna de nouveau les conquêtes de son prédécesseur à l'est. C'était un homme intelligent et susceptible de nobles mouvements, quoique la vanité et la présomption lui fissent aimer le poison de la flatterie; l'envie, la méfiance et le dégoût de la vie le portèrent à des rigueurs et à des cruautés vers la fin de son règne. Son amour pour les sciences et pour les arts amena à Rome une nouvelle floraison de la littérature et le conduisit à entreprendre de grands voyages de plusieurs années

vers l'est, en Grèce, en Asie, en Égypte où se noya son favori, le bel *Antinoüs*, immortalisé par beaucoup d'œuvres d'art, et vers l'ouest, en Gaule, en Espagne, en Bretagne et dans les pays du Rhin. Dans ces voyages effectués avec une suite peu nombreuse et presque toujours à pied, il était poussé en partie par son caractère inquiet et par sa soif de connaissances, en partie par le désir de s'enquérir des besoins des provinces et d'améliorer leur situation dans les limites du possible. — Adrien honora le sénat et porta sa sollicitude sur l'administration de la justice. Le mur d'Adrien en Bretagne, la colonie *Ælia Capitolina* à la place de Jérusalem détruite (§ 88), beaucoup de créations artistiques à Athènes où il séjournait de préférence, attestent l'activité multiple de cet empereur.

Les témoignages de son goût pour les arts sont, outre les aqueducs, les ponts, les temples, qu'il fit construire à Rome, à Athènes et dans d'autres villes, sa magnifique *villa* au dessous de Tivoli, dont les débris sont encore remarquables, et son *tombeau* grandiose, le *château d'Adrien* (à présent *château Saint-Ange*) à Rome. Son amour pour la science, auquel se mêlaient aussi, il est vrai, des rêveries astrologiques et des divinations superstitieuses, est prouvé par la présence d'écrivains et de philosophes à sa cour. Parmi ceux-ci, le plus important est son précepteur, le Grec PLUTARQUE (vers 100, † 120), dont les nombreux écrits philosophiques et religieux, archéologiques et historiques, et particulièrement les biographies comparées de généraux et d'hommes d'État grecs et romains, sont connus et importants parce qu'ils sont surtout propres à éveiller l'enthousiasme pour la gloire et l'admiration pour les vertus héroïques de l'antiquité. Le long séjour de l'empereur à Athènes parmi les

Grecs flatteurs et en Égypte parmi les prêtres hypocrites, alimenta sa vanité et son amour pour les arts, comme son penchant au fanatisme et au mysticisme. Le caractère et le règne d'Adrien consistèrent en un singulier mélange de bien et de mal, de raison et de caprice, de douceur et de sévérité, de goût pour la science et de faiblesse pour les pédants et les charlatans. Avec la prédilection d'Adrien pour ce qui était grec, la faveur qu'il accorda aux efforts intellectuels ne fut pas salutaire à la littérature romaine; il lui imprima son goût corrompu et l'unit complètement au sort de l'empire croulant, et son penchant pour la polymathie et le mysticisme oriental donna beaucoup de crédit et de considération aux tourneurs de phrases et aux sophistes obscurs. Le rhéteur *Herodes Atticus* menait un train de prince. Corn. *Fronto* de Cirta en Afrique, le rhétoricien le plus vanté du temps de l'empire, jouit de la faveur d'Adrien et des Antonins, et l'antiquaire gaulois *Favorinus* fut l'homme le plus influent à la cour impériale.

Le fils adoptif d'Adrien, l'humain et bienveillant ANTONIN LE PIEUX (138-161), fut l'ornement du trône. Partant du principe « qu'il voulait plutôt conserver un citoyen que tuer mille ennemis, » il évita la guerre pour appliquer toute sa sollicitude aux arts de la paix. L'administration de la justice et de la bienfaisance jouirent de sa protection particulière, en sorte que son règne peut passer pour l'âge d'or de l'empire romain. — Son successeur MARC AURÈLE *Antonin le Philosophe* (161-180) se distingua autant dans l'art de la guerre que dans les arts de la paix. Il joignait l'amour et le goût de la science et de l'instruction à la vertu stoïque, à l'austérité des mœurs, et à la simplicité de l'ancienne Rome. Comme son

prédécesseur, il consacra tous ses soins à l'administration de la justice et à l'éducation, et, jusque sous les armes et au milieu des mille occupations pratiques de son existence politique et militaire, il trouva assez de loisir et de recueillement pour composer un livre plein de réflexions philosophiques. Sous sa protection, Athènes refleurit et redevint un foyer de civilisation. Bien différent de son frère adoptif, *Lucius Verus* qu'il avait choisi pour collègue, et de son épouse *Faustina*, l'indigne fille du pieux Antonin, qui se livraient à la volupté et aux débauches, Marc-Aurèle mena une vie sage et honnête. D'un autre côté, il rétablit la réputation militaire de l'ancienne Rome. Il protégea virilement la frontière de l'est contre les Parthes auxquels il enleva la ville de Séleucie ; dans la guerre des Marcomans, il repoussa au delà du Danube les peuples de la Germanie qui s'étaient unis dans une grande ligue et s'étaient déjà avancés jusqu'aux frontières de l'Italie, vainquit les Marcomans sur le fleuve gelé et les Quades dans leur propre pays, et les obligea à conclure une paix qui pourtant fut bientôt troublée par un nouveau soulèvement. Celui-ci n'était pas encore comprimé, lorsque Marc-Aurèle, brisé par les soucis et les souffrances, mourut à Vindobona (Vienne). Par la prompte conclusion de la paix, son successeur découvrit aux Germains la faiblesse de la frontière du Danube. Sous Marc-Aurèle, l'Italie fut péniblement éprouvée par les tremblements de terre, la peste et d'autres calamités.

Le livre de Marc-Aurèle : « *A soi-même* » est un recueil de considérations, de maximes et de lieux communs ; quoiqu'il contienne plus d'une excellente vérité et atteste les bons principes et les tendances louables de son auteur, il trahit trop l'école et prouve que l'empereur ne puisait pas ses observations dans la vie mouvementée ou dans un cœur ardent, mais dans les préceptes de la philosophie stoïque.

§ 91. Comme chez les Grecs, la plus grande décadence morale se joignait dans l'empire romain à la plus haute civilisation. Les sciences et les arts étaient cultivés et encouragés à la cour de l'empereur et dans les palais des riches, et toutes les classes y prenaient part. Le commerce et l'industrie étaient prospères ; le bien-être engendrait les jouissances de la vie ; de belles habitations, élégamment construites, et des villes populeuses faisaient une impression de bonheur extérieur. A Rome comme dans les villes importantes des provinces, s'élevaient des établissements d'instruction pour la propagation des lumières. Les débris de constructions, chaussées, ponts, etc., que nous admirons encore aujourd'hui, non seulement en Italie, mais dans beaucoup de villes de provinces (Trèves, Nîmes, Arles, etc.), les statues, les sarcophages, les autels avec des bas-reliefs et des inscriptions, les vases d'argile et d'airain que l'on déterre, les aqueducs grandioses, tout témoigne du sens artiste très répandu et du haut degré de culture des anciens peuples pendant la période impériale. La civilisation de l'Orient et celle du monde hellénique étaient alors combinées à Rome d'où elles se répandaient sur l'Occident et dans les provinces les plus éloignées de l'empire. Les villes romaines de l'Espagne, de la Gaule, de la Bretagne, des bords du Rhin et du Danube étaient des pépinières d'éducation pour les peuples subjugués qui prenaient de plus en plus l'empreinte romaine et perdaient leurs particularités nationales. Mais comme cette éducation n'était qu'une plante exotique, elle manquait de sève et d'énergie. La moralité, la noblesse

d'âme, la force de caractère ne jouissaient d'aucune considération. Dans les palais des riches, le plus brillant luxe d'ustensiles et de vêtements, de tapis précieux et de vases élégants éblouissait les yeux, et l'on s'y livrait à tous les plaisirs des sens et particulièrement aux excès de table. Les produits les plus délicats de la terre et de la mer étaient livrés aux cuisines et aux caves des Romains opulents. Nous possédons encore un livre d'un certain Cælius *Apicius* sur l'art culinaire des Romains. Le peuple, qui n'était plus endurci par la guerre et l'agriculture, tombait dans la mollesse et les plaisirs grossiers, se divertissait aux spectacles, aux combats de gladiateurs qui lui étaient offerts dans les théâtres et les amphithéâtres, aux jeux du cirque, et s'abandonnait aux jouissances énervantes des établissements de bains (*thermes*) dont les empereurs avaient abondamment pourvu la capitale pour détourner les citoyens des choses sérieuses (bains de Titus, de Caracalla, de Dioclétien, etc.). La dignité et le goût du travail avaient décliné au point qu'une quantité innombrable d'habitants de la capitale se faisaient distribuer leur pain quotidien par les empereurs et que le nombre de ceux qui vivaient de charité croissait chaque jour. La vie de famille avait disparu de toutes les couches de la société; l'argent était le dieu du jour, auquel on sacrifiait l'honneur, la vertu et la conscience. En vain *Perse* agite en grondant le fouet de la satire sérieuse sur la génération corrompue et cherche, comme Tacite par son histoire, à ramener l'énergie, la moralité et la simplicité des anciens jours; en vain l'intelligent *Juvénal* cherche dans ses satires plus élégantes et plus railleuses à montrer la profondeur terrible de cet abîme de vices; en vain le Grec *Lucien* (§ 68) s'efforce par ses écrits revêtus d'une forme plaisante et satirique (comme ceux de Voltaire au XVIII^e siècle) de détruire les défauts et les faiblesses, les mœurs et les habitudes, la religion et la superstition, afin qu'une nouvelle et meilleure situation puisse s'épanouir sur les débris de l'ancienne, — les conseils humains arrivaient trop tard; une puissance supérieure

pouvait seule sauver le monde à son déclin ; le salut avait déjà paru, mais les Romains aveugles ne le reconnurent point, parce qu'il se présentait, non avec l'éclat de la souveraineté, mais sous les vêtements de l'humilité.

PERSIUS *Flaccus* (34-62) d'une famille noble de Volterræ s'adonna à la philosophie stoïque. Il lui emprunta l'humeur sombre et le sérieux âpre dont sont empreintes ses contemplations du monde extérieur. Les *six satires* dans lesquelles Perse indique, avec amertume et sans ménagements, les causes de la corruption et de la perversité, et réagit contre l'extension de l'immoralité, sont obscures et confuses. — JUNIUS JUVENALIS, né à Aquinum sous le règne de Claude, fut exilé en Égypte par Adrien ; il y mourut de chagrin. Ses seize satires sont de riches peintures des mœurs du temps ; elles se distinguent par l'habileté de la disposition et la correction du style ; les vices et les crimes qu'il expose avec une excessive crudité, n'excitent pas son indignation, elles éveillent seulement sa verve moqueuse. — Le *Satiricon* de PETRONIUS (on ne sait si c'était l'ordonnateur des fêtes de Néron) est une sorte de roman dans lequel les honneux plaisirs et les vices de la cour sont décrits avec beaucoup d'esprit, une gaieté intarissable et une surprenante délicatesse de langage ; la plus effroyable immoralité y est traitée avec une raillerie légère. — Parmi les satiriques de talent, mais sans pudeur, sans vertu ni dignité morale, il faut citer encore l'épigrammatiste VALERIUS MARTIALIS qui, pauvre et inconnu, fut attiré de Bilbilis en Espagne à Rome, par l'éclat de la cour de Domitien, mais désillusionné après de longs jours de besoin et de privations, retourna pauvre dans sa patrie. Les vers coulaient facilement de sa plume, mais son âme était variable et mécontente. La prudence lui conseilla de ne donner à ses saillies que l'apparence de ridicules personnels ou de sottises tout à fait générales ; il devait lui rester interdit de flageller les circonstances politiques à sa portée. C'est pourquoi ses plaisanteries sont toujours excellentes, ses tableaux aussi fidèles qu'achevés ; mais pour tenir son public en haleine, pour irriter encore le palais blasé des courtisans, il était obligé de

descendre dans les bas-fonds et d'introduire le scandale dans le domaine de la poésie. Et quelle exagération, quelle contrainte on remarque en lui, lorsqu'il flatte pour avoir du pain, lorsqu'il tresse des couronnes sans nombre aux mêmes gens qu'il méprise ou déteste intérieurement, lorsque la faim l'engage à forcer son talent à des hommages menteurs! = LUCIEN, de la ville syrienne de Samosate, se voua, malgré sa pauvreté, à la philosophie et à l'éloquence, fit ensuite de grands voyages à travers les pays les plus importants de l'empire romain, et amassa par l'enseignement et l'art oratoire assez de bien pour vivre tranquille à Athènes en s'adonnant à la littérature et aux sciences. La perte de sa fortune l'obligea, sous les Antonins, à entrer au service de l'État; il obtint une judicature en Égypte et la conserva jusqu'à sa mort. Dans ses nombreux écrits satiriques et philosophiques, la plupart sous la forme aisée d'entretien, il raille avec une verve inépuisable les travers et les faiblesses de l'époque, par dessus tout la superstition religieuse, aussi bien dans le paganisme expirant que dans le christianisme déjà défiguré par l'invention de saints et de martyrs, par la foi aux miracles et le fanatisme; son ironie frivole ne fait aucune distinction entre le noyau et l'écorce, entre l'essence et la corruption; il combat avec la même légèreté le paganisme et le christianisme, sans respect pour l'antiquité et sa poésie, sans égard pour la religion populaire, sans pénétration ni connaissance de la profondeur de la doctrine évangélique. La vie de renoncement des premières communautés chrétiennes, appartenant aux classes inférieures, lui paraissait ridicule, à lui, le spirituel et joyeux commensal des cercles distingués auxquels une joyeuse vie semblait préférable à une belle mort. Il répand de la même façon ses plaisanteries sur la décadence morale, la vanité du train des grandes villes, sur l'orgueil de la cour et la suffisance des savants et des philosophes qui attachent plus d'importance à l'extérieur, à la barbe et au manteau qu'aux principes philosophiques, sur le mauvais système d'éducation, et toujours dans l'intention de rendre meilleur en amusant. Mais l'amélioration ne fut pas atteinte: les vices et les folies qu'il tournait en ridicule continuèrent à

régner, et le ton léger avec lequel il traitait aussi ce qu'il y avait de saint et de respectable, ébranla encore le dernier fondement de la religion et de la morale païennes.

§ 92. Des hommes intelligents et bien pensants reconnaissaient la décadence morale, et cherchaient, au moyen de la philosophie stoïque, à ramener la simplicité, l'austérité des mœurs et la vigueur physique; mais la génération efféminée préférait s'attacher à la doctrine d'Epicure qui voyait le but de l'existence bornée dans la satisfaction de la sensualité. Le stoïcisme sévère qui avait conduit le noble Marc-Aurèle à composer ses méditations sur lui-même, et qui engendrait des dispositions républicaines dans ses adeptes, répugna bientôt aux empereurs vicieux et despotiques. Un nombre d'autant plus considérable de partisans s'attachèrent dans le troisième siècle à la *philosophie néo-platonicienne* des *Plotin*, des *Longin* et d'autres, laquelle, étrangère à la vie réelle, combinait la superstition, la foi aux miracles et les rêveries orientales au système de Platon, saisissait l'esprit par le mysticisme, remplissait l'imagination d'images et de caprices fantastiques, et mettait l'inactive contemplation de l'Orient à la place de la raison pratique de l'ancienne Rome. Ce passage de la vie active au recueillement paisible de l'étude et de la science peut aussi être constaté dans les autres branches de la littérature. Au lieu des anciens orateurs qui suivaient l'impulsion de leur cœur, il y eut alors des rhéteurs qui, comme *Quintilien* († 118), enseignèrent l'éloquence à l'aide de règles et de préceptes; au lieu des anciens drames destinés à la représentation, *Sénèque* (on ignore si c'est le philosophe ou un autre) écrivit pour la lecture des tragédies dans lesquelles dominant les exagérations et l'enflure oratoire; au lieu de l'histoire simplement instructive, *Quinte-Curce* composa un livre plein de fictions sur la vie et les exploits d'Alexandre; et les joies de la vie champêtre et les avantages de l'agriculture dont la génération dépravée s'était écartée

depuis longtemps, trouvèrent un défenseur célèbre dans *Columelle*. La poésie avait disparu de la vie et de la littérature ; les grammairiens et les commentateurs s'occupèrent de l'explication des anciens poètes et écrivains classiques, cherchèrent à préserver de la ruine le trésor linguistique du passé et employèrent la littérature existante à faire des compilations et des abrégés. Les sources du droit, les lois, les jugements furent colligés, mis en ordre et éclaircis ; on jeta ainsi les fondements de la *science du droit* à laquelle *Papinien*, *Ulpien* et *Paulus* donnèrent au troisième siècle son plus haut éclat. Dans la médecine, *Galien* (150) rassembla systématiquement les expériences d'Hippocrate et d'autres. Pour la géographie de l'antiquité, on consulte *Strabon* et *Ptolémée* (170), fondateur du système planétaire reconnu dans tout le moyen âge (en vertu duquel le soleil et les planètes se mouvaient autour de la terre fixe), et pour la connaissance de l'art, de l'histoire, de la religion et des monuments de l'antiquité à son déclin, *Pausanias* a laissé des notes précieuses dans son poétique voyage à travers la Grèce. L'espagnol *Pomponius Mela* qui vivait vraisemblablement sous Claude, a aussi composé un précis de géographie de l'empire romain.

Rhétorique. — *Fab.* QUINCTILIANUS (42-118), professeur d'éloquence sous Vespasien, distingué par son noble caractère, mais courbé par des chagrins domestiques, écrivit : *de Institutione oratoria*, encyclopédie de toute la science oratoire, édifiée sur des principes moraux, où il expose sous une forme agréable l'essence de la véritable éloquence et les moyens de l'acquérir. Avant lui, l'espagnol *Marc. Annaeus SENECA* le *rhéteur*, qui vivait sous Tibère (31 av. J.-C. — 37 de J.-C.) avait composé des mémoires biographiques et sentencieux d'anciens orateurs. Son fils, distingué comme orateur et comme philosophe stoïque, fut le précepteur de Néron ; c'était un homme intelligent, mais dont la vie n'était pas en harmonie avec la doctrine. Car tandis que, dans ses nombreux écrits philosophiques, il prêche une morale rigide, montre

plus d'estime pour les biens intérieurs que pour les richesses terrestres, et exalte la vertu qui repose sur des principes philosophiques, il se livrait aux passions et aux vices les plus bas, à l'avarice, à la soif de jouissances et à la vanité, et se faisait le flatteur et le complaisant des puissants. L'influence de ses écrits fut très grande, ce qui provenait de leur contenu autant que de leur forme. Sénèque fut le créateur d'une nouvelle forme de discours qui visait à une concision et à une solennité affectées et sentencieuses, en s'écartant de la manière d'écrire molle et diffuse dont le caractère était une déclamation vide et un simple jeu avec des sons. Si les neuf tragédies de Sénèque d'après Sophocle et Euripide avec des chœurs lyriques ne proviennent pas du philosophe dont elles portent le nom, elles sont pourtant travaillées dans son esprit et dans sa manière. Ce sont pour la plupart des déclamations creuses, sans connaissance des caractères et des mœurs, sans art ni plan, mais d'autant mieux fournies des réflexions et des maximes clinquantes de la philosophie stoïque. Sous les Antonins, *Corn. Fronto*, illustre rhéteur, chercha à modérer le phébus dominant dans l'éloquence et à ramener la simplicité de l'époque classique.

Jurisprudence. La jurisprudence romaine atteignit son plus haut degré de perfectionnement dans les deux premiers siècles de l'empire. La tendance scientifique des juristes, qui s'était manifestée dans les derniers temps de la république, gagna de jour en jour en profondeur et en solidité. Trois causes y contribuèrent : d'abord, les empereurs, dans la collation des emplois, prirent en très grande considération la connaissance du droit, ce qui prêta aux études juridiques un intérêt capital ; en second lieu, les classes élevées, chez lesquelles se trouvait le plus d'instruction, se virent obligées, par les circonstances actuelles, de se retirer de la vie publique, jadis si animée, et elles s'adonnèrent d'autant plus aux sciences et de préférence à l'étude de la jurisprudence ; et enfin, la fondation par l'État d'écoles de droit et de bibliothèques juridiques rendit l'enseignement plus complet. C'est pourquoi les jurisconsultes de cette époque furent appelés par excellence les classiques. La jurisprudence fut surtout florissante durant les cent années

depuis Adrien jusqu'à Alexandre Sévère; aussi la plupart des pandectes sont prises à cette époque de la littérature juridique des Romains. Parmi les jurisconsultes les plus célèbres, on peut citer, outre les trois Sabinien^s Salvius *Julianus*, Sext. *Pomponius* et *Gaius*, les préfets du prétoire *Æmil. Papinianus* sous Septime Sévère, Domit. *Ulpianus* et *Julius Paulus* sous Alexandre Sévère. Leur méthode était dirigée surtout vers la pratique; on ne poursuivait jamais dans les écrits juridiques que l'assemblage et la coordination du droit en vigueur, la détermination et l'explication du sens des prescriptions ou de quelques expressions des lois. Les juristes les plus importants étaient partisans de la philosophie stoïque, qui par là exerça une influence aussi grande sur la jurisprudence romaine que la philosophie de Hegel sur la jurisprudence allemande.

Histoire. Parmi les *historiens latins* de l'empire, on peut citer, outre *Curtius Rufus* qui exagère d'une manière fabuleuse les exploits d'Alexandre, à l'aide de phrases sonores, de peintures pompeuses et de déclamations, et qui ne trahit ni amour de la vérité ni lumières : *Velleius Paterculus* (19 av. J.-C.), le flatteur et l'admirateur de Tibère et de Séjan, sous lesquels il vivait. Il écrivit un aperçu de l'histoire romaine, dans lequel il s'acquitte envers le temps républicain au moyen d'une louange brève et pompeuse, et, par contre, décrit l'empire en style d'une gazette de cour. Ses prétentions à la correction manquent presque autant de naturel que l'enflure de Quinte-Curce. Sous Trajan ou, selon d'autres, sous Adrien, *Luc. Annæus Florus* traita l'histoire romaine avec une brièveté épigrammatique et une pompe boursoufflée, mais sans connaissances ni exactitude. *Suetonius Tranquillus* (98-138), secrétaire d'Adrien, composa les *vies des douze premiers empereurs romains*, collection de notices biographiques et historiques, et d'anecdotes sur l'empire, puisée en grande partie dans les actes publics ou les récits de vive voix. Sous Tibère déjà, *Valerius Maximus* avait composé un recueil d'anecdotes de l'histoire ancienne avec une enflure déclamatoire et un caractère trivial. On possède de *Justinus* un abrégé inexact et médiocre de l'ouvrage bien écrit, méthodique et instructif de *Trogus Pompeius*, historien

gaulois du temps d'Auguste, qui avait extrait des meilleures sources et disposé dans un ordre ethnographique l'histoire des États grecs et asiatiques, appartenant au royaume de Macédoine. Le triste temps de la domination militaire est traité par un triste assemblage de PETITS HISTORIENS DE L'EMPIRE, parmi lesquels *Vopiscus* seul mérite une mention. Ceux-ci entassaient sans ordre ni discernement tout ce qu'ils pouvaient tirer des archives, des protocoles et d'autres sources officielles; mais par la rudesse de leur langage et la pauvreté de leurs idées, par leur incapacité historique, ils donnaient un témoignage éloquent de la décadence de la littérature et de la civilisation. On possède d'EUTROPIUS, contemporain de Julien l'Apostat, un *abrégé d'histoire romaine* d'une médiocrité facile à comprendre. Le dernier auteur d'une histoire romaine en langue latine est le contemporain du précédent, AMMIANUS MARCELLINUS (vers 410), qui a traité l'histoire plus récente des empereurs d'une manière méthodique, avec un zèle ardent contre la corruption générale des mœurs et l'oppression des aspirations les plus nobles, avec amour de la vérité et absence de préjugés religieux. Mais la lourdeur et la bouffissure de son style décèlent le manque de goût littéraire de son époque.

Les historiens grecs de l'empire sont plus importants, quoiqu'ils portent également les traces d'un temps où le despotisme et la superstition tenaient les esprits captifs. Le manque de liberté, de franchise et de virilité n'était pas couvert par le vernis sophistique et déclamatoire dont leurs écrits sont saturés. Le servilisme et la flatterie, les grandes plaies de leur siècle dégénéré, conduisaient leur plume et leur jugement. Les plus célèbres parmi ces historiens sont : PLUTARQUE de Chéronée en Béotie, homme d'État sous Trajan, gouverneur de Grèce sous Adrien, son ami et son disciple, philosophe et historien fécond et très répandu. Ses ouvrages sont ordinairement divisés en œuvres éthiques (morales) dans lesquelles tantôt il explique les doctrines platoniques, tantôt il attaque les principes des Stoïques et des Épicuriens, tantôt il s'étend sur des objets pratiques comme, par exemple, l'éducation des enfants, et en biographies (§ 90). Épris de la grandeur de la Grèce et de l'ancienne Rome,

dont il cherche à ériger en idéal les hauts faits et les temps héroïques, il savait en même temps exciter agréablement les cercles distingués de son temps, auxquels il appartenait par sa position et son instruction, et dont il éveillait l'imagination et le sentiment en leur offrant un passe-temps intelligent et spirituel. Plutarque attache plus de valeur à la peinture des caractères qu'aux faits historiques et c'est pourquoi il abonde en traits particuliers, en anecdotes et en réflexions. D'après sa propre déclaration, souvent une historiette, un mot, une plaisanterie, dépeint mieux un caractère que de grandes batailles et des conquêtes de villes. Il possédait une énorme lecture, mais peu de critique et de discernement dans le choix des sources. Pourtant ses biographies sont précieuses pour la connaissance de l'antiquité, parce qu'il a puisé dans beaucoup d'écrivains qui ne sont pas arrivés jusqu'à nous. — Parmi les figures les plus estimables de cette époque dépravée, on peut citer le philosophe stoïque ÉPICTÈTE; né l'an 50 dans l'esclavage, affranchi sous Néron, expulsé de Rome par Domitien, il prouva par une vie respectable que les doctrines qui enseignent la dignité humaine, la liberté morale et le peu d'importance de la souffrance extérieure, peuvent ennoblir l'homme au milieu même des circonstances les plus infimes. Son disciple ARRIEN (né l'an 100), Grec de l'Asie Mineure, fit connaître dans un *manuel* (*encheiridion*) populaire ses doctrines communiquées à un petit cercle d'amis et d'auditeurs d'abord à Rome, ensuite, après son exil, à Nicopolis en Épire. Comme Épicète, Arrien prouva par sa propre conduite la valeur des principes stoïques et montra par son activité comme homme d'État et comme général qu'une vie intérieure et des occupations purement intellectuelles ne sont pas incompatibles avec la vie pratique et le maniement des affaires. L'ouvrage d'Arrien sur l'organisation militaire et notamment son écrit sur les campagnes d'Alexandre le Grand d'après le modèle de Xénophon et sous le même titre (*Anabasis*) appartiennent aux meilleures productions littéraires de l'époque. Il y suivit les écrivains les plus sûrs. Son livre sur l'Inde peut passer pour une suite de l'*Anabasis*. — DION CASSIUS écrivit une *histoire romaine* depuis la fondation de la

ville jusqu'à son propre consulat l'an 229, en 80 livres dont les 36 premiers sont perdus en totalité, ainsi qu'une partie des autres. Malgré l'emphase du style et le manque de justice et d'élévation, cette histoire de l'empire est une œuvre de valeur, à cause des connaissances et des recherches savantes, ainsi que du sens pratique et politique de l'auteur. Il a l'entente de la constitution, de la législation, de l'organisation militaire, et poursuit avec soin et pénétration le développement et le perfectionnement des institutions publiques. HÉRODIEN écrit avec un bien moindre talent l'*Histoire de son temps*, depuis Marc-Aurèle jusqu'à Gordien, œuvre déclamatoire sans chaleur, sans vie et sans exactitude. L'histoire de l'empire romain depuis Auguste jusqu'en 410 par ZOSIME, contemporain de l'empereur Théodose II, est digne d'un meilleur temps par sa forme et par son contenu. Le rhéteur POLYEN de Macédoine écrivit huit livres de *ruses de guerre*, qu'il dédia à Marc-Aurèle et à son fils Verus; c'est un recueil d'anecdotes d'une valeur historique différente et d'aventures de guerre de l'ancien temps.

Parmi les GRAMMAIRIENS et les *compilateurs*, il en est plusieurs qui ont rendu de grands services par leurs notes, leurs explications et leurs extraits, pour l'intelligence de la littérature classique. JUL. HYGINUS, qui vivait à une époque qu'on ne peut préciser, est important malgré la négligence de son style, par sa collection de fables de tout le cycle légendaire de l'ancien temps pour la mythologie, et par son livre sur l'astronomie pour la connaissance du ciel dans l'antiquité et la compréhension des poètes.—Sous les Antonins, A. GELLIUS († entre 145 et 164) écrivit les *Nuits attiques*, recueil informe de mélanges extraits d'écrivains antérieurs. Quoique sans valeur littéraire, le livre d'Aulu-Gelle a pourtant une grande importance parce qu'il renferme une foule de renseignements sur la langue, l'histoire et les antiquités, et de nombreux fragments d'ouvrages perdus de l'époque classique. Un intérêt analogue s'attache à l'ouvrage du grammairien *Nonius Marcellus* sur *la langue latine*, qui avait pour but manifeste, dans un temps de décadence croissante de la langue, d'exercer une influence salutaire sur le style par un choix de formes et d'expressions qui apparte-

naient à une période antérieure, et par là de donner satisfaction en même temps à la prédilection que l'on montrait alors pour les vieilles locutions. La valeur principale de ce livre consiste également dans les nombreuses citations d'écrivains perdus et particulièrement de poètes du temps passé.—Au commencement du v^e siècle, le néo-platonicien *Macrobius* composa, outre les commentaires sur le songe de Scipion, de Cicéron, un livre analogue par son contenu à celui d'Aulu-Gelle, sous le titre de *Saturnales*, avec de nombreux détails sur l'histoire, la mythologie et les antiquités.

Parmi les écrivains les plus éminents de l'empire, il faut citer C. PLINIUS SECUNDUS L'ANCIEN (23-79) et son neveu et fils adoptif PLINE LE JEUNE. Le premier, qui mourut victime de son amour pour la science dans une éruption du Vésuve (§ 89) a laissé à la postérité, dans son *Histoire naturelle* ou encyclopédie des sciences naturelles (y compris l'astronomie, la géographie et l'histoire de l'art) un ouvrage gigantesque, pour la confection duquel il rassembla les connaissances de plus de deux mille écrivains. Bien que ce travail énorme ne soit pas également digne de confiance dans toutes ses parties, bien que le style en soit inégal, tantôt ambitieux et emphatique, tantôt poétique et obscur, tantôt sec et dur, l'ensemble de l'œuvre est pourtant de la plus haute importance pour le développement général de l'humanité. Pline Second le Jeune (né en 62, mort vers 110), disciple de Quintilien et favori de l'empereur Trajan, par qui il fut élevé au consulat et au gouvernement de Bithynie, était doué de tous les biens de l'éducation et de la fortune. A l'instar de Cicéron, il consacra ses loisirs paisibles et opulents à la composition de lettres à Trajan et à quelques amis, dont la délicatesse et la grâce donnent une haute idée de la vie sociale et du commerce intelligent de cette époque, mais qui montrent aussi par leur affectation combien il était difficile qu'un ouvrage de génie se produisît alors. On peut tirer la même conclusion du second ouvrage de Pline, le *Panegyrique* de Trajan, prononcé dans le sénat; la recherche de tournures piquantes et d'expressions délicates cause une impression déplaisante au lecteur ami du naturel. Au iii^e siècle, de semblables éloges

étaient à la mode; ils étaient prononcés par quelque rhéteur en renom en présence de l'empereur ou d'un haut fonctionnaire aux anniversaires et dans d'autres occasions solennelles. Tout ce que la flatterie la plus basse peut imaginer, était appliqué par ces *panégyristes* à la personne de l'empereur. Les deux discours du gaulois *Claud. Mamertinus* sur les deux empereurs Maximilien et Dioclétien et du rhéteur *Eumenius* sur Constance-Chlore rivalisèrent d'ardeur pour glorifier les souverains et comparer leurs actes à ceux des dieux et des héros.

Dans la poésie, il ne se produisit rien de remarquable en dehors de la satire, dont il a été parlé plus haut. On s'en tint aux modèles et l'on imita surtout Virgile presque servilement; c'est ainsi que *SILIUS ITALICUS* († 100 av. J.-C.) homme d'État riche et instruit, mais sans aucun talent poétique, habilla la seconde guerre punique en poème épique. On trouve plus de qualités chez *Papinius STATIUS*, flatteur de Domitien; outre deux poèmes épiques sur *Achille* et les *filis d'Œdipe*, Stace composa une quantité de poésies lyriques, qu'il appela *Sylves* (Bois) à cause de leur variété, et dans lesquelles il imita avec bonheur des poètes grecs. On n'y trouve aucune allusion aux cruautés qui signalèrent les dernières années de Domitien; partout règne la paix ou tout au moins une résignation tranquille. Le poète connaît à peine le blâme; sauf quelques regards désapprobateurs sur des faits passés depuis longtemps, le présent lui apparaît tout en rose. Après la mort de Domitien, Stace retourna pauvre à Naples, sa ville natale, où il mourut oublié. Les *Bois* de Stace furent très estimés par ses contemporains et par les générations suivantes, ce qui, joint à la tradition qu'il s'était attaché au christianisme, peut avoir poussé le poète italien Dante à le placer à côté de Virgile. Le poète le plus remarquable de la période impériale est *Annaeus LUCANUS* (38-65), connu par son exécution sous Néron (§ 86). La *Pharsale* de Lucain, épopée inachevée, se distingue moins par ses qualités poétiques que par la vigueur des idées, par le noble esprit patriotique et républicain qui y règne. Préservé par la philosophie stoïque des vices du temps et des séductions de la volupté, il exhala dans ses vers toute l'indignation qu'il ne

pouvait manifester autrement. Il chercha à relever un sujet ingrat par de nobles sentiments, des doctrines sublimes et un enthousiasme patriotique. A la vérité, de brillantes sentences, des discours pathétiques et une narration d'une allure impétueuse remplacèrent souvent la cohésion claire d'une action saisissante.

Philosophie. L'extension croissante du mysticisme, de la superstition et de la foi aux miracles pendant et après l'époque des Antonins, est attestée par un homme très singulier, APULÉIUS (né en 126 ou 132) de la province Afrique, qui, après avoir étudié à Rome la langue et la littérature latines, apprit à connaître, dans des voyages multipliés, la science et les folies de ses contemporains, brilla à Carthage comme professeur de rhétorique et répandit la culture romaine chez ses compatriotes par une grande quantité d'écrits, dont le plus célèbre est le roman satirique et fantastique de *l'Ane d'or*. On y trouve les principaux traits caractéristiques de la littérature d'alors, un langage qui s'égare dans la forme purement poétique, un fanatisme vain et exalté, qui se complaît dans les rêves de l'imagination, dans l'obscurité des images et des symboles, dans l'emphase du récit et dans les fictions superstitieuses, et une dépravation inouïe, grâce à laquelle l'écrivain amuse les âmes pieuses par la peinture obscène des plaisirs qu'il a l'air de vouloir leur faire détester. A l'aide des doctrines fantastiques du *néo-platonisme*, Apulée fonda un nouvel art magique et divinatoire qui reposait sur une nouvelle intelligence mystérieuse de la nature. L'appui et le succès que cette forme de mysticisme trouva dans les cercles les plus élevés, furent cause qu'une foule d'hommes sans caractère mais intelligents s'abandonnèrent à cette direction et cherchèrent à tirer parti des faiblesses et des sottises du monde. Dans toutes les écoles, particulièrement à Athènes et dans l'Asie Mineure, il y eut des savants, des rhéteurs et des philosophes qui débattaient leurs denrées mystiques et leurs extravagances pour de la profonde sagesse et des mystères d'une puissance miraculeuse. Le médecin, philosophe et naturaliste GALIEN lui-même (né à Pergame en 131), homme judicieux et pratique, qui a le premier érigé la

médecine en science et l'a mise en rapport avec la philosophie et la rhétorique, ne put pourtant pas se défendre de la croyance régnante aux opérations et aux phénomènes surnaturels, et à l'influence des formules magiques sur le monde matériel; et *Ptolémée* (Claudius Ptolemaos), le fondateur et l'ordonnateur scientifique de l'astronomie, de la géographie et de la chronologie, dont le traité d'astronomie (*Almagest*) eut une valeur absolue jusqu'à Copernic, joignit l'astrologie à l'astronomie. — Ce penchant général à la superstition et au mysticisme ajouta aussi sa haute signification au néo-platonisme, qui cherchait à combiner la sagesse sacerdotale et les mystères venus de l'Orient avec les doctrines souvent figurées et allégoriques de Platon et de Pythagore, et qui, à son tour, était lui-même un produit du courant d'idées alors dominant. Le paganisme expirant, qui ne pouvait plus trouver aucun soutien dans les doctrines creuses des écoles philosophiques surannées, s'empara avec empressement d'un système qui, sous un nom éclatant, venait au secours du penchant au mystique et au merveilleux, et prêtait une arme nouvelle contre le christianisme. Le fondateur de ce système était *Ammonius Saccas* d'Alexandrie. Sa doctrine, qui consistait en une combinaison éclectique de vues et d'opinions platoniques, pythagoriciennes, aristotéliennes et orientales, fut perfectionnée et propagée par son disciple et compatriote *Plotinus* († 270 en Campanie), qui se plongea si profondément dans les recherches sur la nature divine et humaine que, non content des mystères égyptiens-grecs de son prédécesseur et maître, il désira y joindre la sagesse de l'Inde et de la Perse, et s'attacha à l'armée du jeune Gordien pour se rendre en Perse avec elle. Après son retour, il trouva dans Rome un terrain tout prêt à recevoir son mysticisme oriental, et durant vingt-cinq ans il y joua le rôle de prophète. L'empereur Galien et son épouse, ainsi que les personnages les plus éminents de la ville, accueillirent son enseignement comme un message céleste. Tant qu'il y eut des païens, ses autels ne cessèrent point d'être encensés. Ses écrits, dans lesquels il présentait l'absorption en soi-même, la contemplation orientale, le détachement du monde des sens, comme moyen d'arriver à la sagesse et à la béatitude pures, furent considérés

comme des inspirations prophétiques. On y trouve les pensées les plus profondes et la sagesse la plus parfaite à côté des caprices les plus grossiers et des fantaisies les plus aventureuses, le tout en sentences énigmatiques, débitées avec un ton d'oracle. En sa qualité de philosophe illuminé, Plotin croyait tout savoir d'inspiration, et c'est pourquoi il négligeait les sciences expérimentales, les bases de toute vraie sagesse. — La doctrine de Plotin fut propagée en Orient par son élève *Amelius*, tandis que le phénicien PORPHYRIUS (né en 223), son disciple le plus illustre et son biographe, répandit les semences du néo-platonisme sur l'Occident. — LONGINUS, également grand comme philosophe, comme rhéteur et comme homme politique, et l'un des plus nobles caractères de son temps, avait un esprit trop clair et un trop grand amour de la vérité philosophique pour persister longtemps dans la doctrine néo-platonicienne à laquelle il s'était d'abord appliqué. Il se livra à la vie active, sans pour cela renoncer à la science, comme le prouve son ouvrage « *Sur le sublime*, » également remarquable par le style et la philosophie. Longin, ministre de Zénobie, mourut à la prise de Palmyre (§ 94) avec le courage et la tranquillité d'un héros et d'un sage. — Le néo-platonisme, quoique planté d'abord dans un sol païen, portait en lui trop d'éléments analogues au christianisme pour que son influence ne se fit pas bientôt sentir sur les écrivains chrétiens, sur les Pères de l'Eglise. Les doctrines platoniques sur le rapport de l'homme à la divinité étaient, même dans leur corruption, tellement sublimes et tellement idéales que non seulement les chrétiens des temps anciens et des temps modernes crurent y trouver des germes et des échos de l'Evangile, mais aussi que, dès le règne de Caligula, le juif PHILO (vers 40) d'Alexandrie chercha, dans ses écrits philosophiques-théologiques, à joindre les doctrines des Platoniciens, des Pythagoriciens et des Stoïques aux dogmes des juifs et aux doctrines religieuses et philosophiques des Orientaux. — Il est facile de comprendre qu'un mysticisme fondé sur la faiblesse et la crédulité humaines devait amener un courant d'idées contraires, une école de raillerie et de doute : de même qu'au dix-huitième siècle, à côté d'un Mesmer et d'un Cagliostro, nous trouvons Voltaire et les

hardis encyclopédistes, de même au III^e siècle apparaissent, en opposition avec les fanatiques, les enchanteurs et les thaumaturges, un *Lucien* et un *SEXTUS EMPIRICUS* (vers 200), le champion le plus audacieux du scepticisme qui entra vigoureusement en lice contre toute espèce de science.

Rome sous la domination militaire.

§ 93. La corruption de l'empire romain en amena rapidement la dissolution après les Antonins. La population se divisa en trois classes principales : 1) Une *classe militaire* toujours croissante par les guerres continuelles dans les pays limitrophes ; elle était composée surtout d'habitants robustes, incultes et belliqueux des provinces lointaines, incessamment accrue de Germains, de Daces et d'autres barbares, qui ne pouvaient être maintenus dans l'ordre et dans l'obéissance que par des présents et des distributions d'argent de la part de l'empereur. Réunis sur les frontières dans des camps permanents, ils formaient un instrument toujours prêt au combat dans la main de chefs ambitieux. 2) Une *bourgeoisie* énervée, déshabitée du métier des armes, plongée dans la mollesse et les jouissances matérielles, sans force morale, sans aspirations élevées, avec une éducation superficielle, une croyance populaire qui dépérissait et un culte sans âme qui consistait en rites superstitieux. 3) Une *classe d'esclaves* méprisée et privée de droits, sans énergie ni dignité, de laquelle ni la classe militaire ni la bourgeoisie ne pouvaient tirer de nouvelles forces, qui consistait soit en grossiers gladiateurs, en portefaix ou en ouvriers agricoles, soit en infâmes complaisants du luxe, du raffinement et de la volupté. Les empereurs appartenaient ou à la première ou à la deuxième classe ; dans le premier cas, ils partageaient la rudesse, la brutalité et la cruauté des soldats habitués à répandre le sang ; dans le second, la mollesse et l'immoralité des habitants de la ville. La solde et les distributions d'argent aux soldats, aussi bien que le luxe et les débauches de

la cour et les jeux dispendieux pour le peuple amoureux de spectacles, rendaient nécessaires les extorsions et les aggravations d'impôts et portaient des coups funestes au bien-être des provinces. — Les dénonciations et l'espionnage, auxquels s'employaient les lâches habitants de la capitale, détruisaient toute foi et toute confiance et anéantissaient jusqu'au dernier reste d'esprit public. Comme les anciens rois de Syrie et d'Égypte, les empereurs romains se faisaient rendre des honneurs divins de leur vivant, et les sacrifices offerts sur les autels passaient pour des signes de dispositions loyales.

La décadence de Rome commence avec **COMMODE** (180-192), fils indigne de Marc-Aurèle, gâté par sa vicieuse mère Faustina. Tandis que l'empereur, homme d'une haute stature et d'une grande force physique, se divertissait aux sauvages combats de gladiateurs et descendait lui-même dans l'arène de l'amphithéâtre pour lutter contre eux ou contre les animaux féroces, le chef de la garde du corps sévisait en son nom plus que la peste et la famine qui ravageaient en même temps la malheureuse capitale. Lorsqu'enfin le farouche tyran eut été tué par son propre entourage, et que son successeur **PERTINAX** (193) eut, après trois mois de règne, expié par une mort violente ses tentatives de réforme, l'audace et l'arrogance des soldats atteignirent leur comble. Tandis que, dans la ville, les prétoriens vendaient le trône à l'encan au riche débauché *Julien*, dans trois provinces les légions proclamaient leurs chefs empereurs. Il s'ensuivit une guerre civile, grâce à laquelle le plus brave d'entre eux, **SEPTIME SÈVÈRE** (193-211), après avoir vaincu et renversé ses deux compéti-

teurs (à l'ouest *Cl. Albinus* et à l'est *Pescennius Niger*), avoir conquis et châtié avec une rigueur inouïe la ville adverse de Byzance, arriva au trône qu'il raffermir par une sévérité inexorable. Rude soldat, il agrandit l'empire par des conquêtes en Orient où il enleva aux Parthes la province de Mésopotamie avec les villes de Dara et de Nisibis; il refréna la mutinerie des prétoriens en instituant une nouvelle garde du corps et en introduisant une discipline rigide. Mais en enlevant au sénat son reste de puissance, en conférant l'administration de la justice et des affaires publiques à de hauts fonctionnaires et à des jurisconsultes nommés par l'empereur, et en plaçant toute sa confiance dans son armée, il devint le véritable fondateur de la domination militaire. Sa mort à Eboracum (York) en Bretagne où il avait cherché à arrêter l'impétuosité des Calédoniens par de nouveaux retranchements et de nouvelles fortifications des frontières, amena au trône son cruel fils (*Bassianus Antonius*) CARACALLA (211-217) qui, fidèle aux enseignements de son père, n'honorait que les soldats et traitait tous les autres hommes avec mépris. Il tua son frère *Geta* dans les bras de sa mère Julia Domna; il fit exécuter son précepteur, le célèbre jurisconsulte Papinien, parce qu'il se refusait à justifier le fratricide, et fit périr des milliers d'autres personnes pour s'emparer de leurs biens. Les *thermes de Caracalla* avec leurs larges voûtes et leurs vastes portiques attestent encore aujourd'hui son faste et sa prodigalité. Pour élever les impôts, il accorda le droit de bourgeoisie romaine à tous les nés-libres

de l'empire entier. Après la mort violente du tyran pendant une campagne contre les Parthes, dans laquelle il remplit Alexandrie de pillages et de massacres, le meurtrier *Macrinus* arriva d'abord au trône, puis après que celui-ci eut été tué par ses propres soldats, on proclama empereur un parent de Caracalla, le prêtre du dieu du soleil à Emesa en Syrie, *Antonius HELIOGABALUS* (Elagabalus (218-222), voluptueux cruel qui détruisit les dernières traces de moralité par l'introduction du culte charnel de Baal. Le « dieu d'Emèse, » caillou noir conique, orné de pierres précieuses, eut son temple sur le Palatin et fut célébré par des danses de femmes syriennes, tandis que le sénat romain, également en costume asiatique, pourvoyait au service du temple. Les prétoriens tuèrent enfin le monarque insensé et élevèrent au trône son cousin ALEXANDRE SÈVÈRE* (222-235). Celui-ci fut à la vérité un homme simple qui prit plus d'une disposition sage et prêta l'oreille aux conseils de son intelligente mère *Mammæa*, bien disposée en faveur des chrétiens ; mais il était trop faible pour tenir tête aux difficiles circonstances politiques. La douceur de son caractère et ses vertus domestiques faisaient si peu d'impression, que les prétoriens, irrités de la sévérité d'Ulpie, tuèrent impunément, sous les yeux de l'empereur, ce grand jurisconsulte qu'il avait institué leur préfet, et que

* Julia Domna

Geta

Mæsa (sa sœur)

Soæmis

Mammæa

Héliogabale Alexandre-Sévère.

le peuple et les gardes se livrèrent durant trois jours des combats sanglants dans les rues de Rome. Sur les frontières de l'est, *Ardschir* (Artaxerxès) renversa la domination des Parthes et, après avoir restauré la religion de la lumière dans son ancienne simplicité, fonda (226) le nouveau royaume perse des *Sassanides* qui bientôt firent irruption dans les provinces romaines. Les anciens autels du feu furent relevés et la puissante classe sacerdotale des Mages, avec le roi en tête, sacrifièrent et prièrent sur leurs degrés. Le paganisme grec-romain et les confesseurs du christianisme eurent également à subir des persécutions sanglantes de la part des fanatiques Sassanides. Ils établirent leur siège à Madain, l'ancienne Ctésiphon avec Séleucie. Le trône du roi était environné d'une puissante classe sacerdotale et d'une chevalerie feudataire, qui rappellent le moyen âge chrétien.

§ 94. Le meurtre de l'empereur et de sa mère par des soldats soulevés à Mayence, qui avaient à leur tête le Thrace brutal *Maximinus* (235-238), amena une telle confusion dans l'État que douze empereurs furent tour à tour proclamés et renversés dans un intervalle de vingt années. Parmi ceux-ci nous mentionnerons seulement *Philippus Arabs* (243-249) qui fut, comme Alexandre Sévère, un ami des chrétiens. Ses sympathies pour eux, jointes à son origine asiatique, lui attirèrent la haine du peuple, qu'il chercha vainement à gagner par la brillante célébration du millièame anniversaire de Rome ; c'est pourquoi aussi, après qu'il eut été tué par les légions près de

Vérone, son successeur *Décius* (249-251), homme de mœurs antiques, dirigea contre les chrétiens une sanglante persécution. Après la mort de cet empereur énergique et brave dans une bataille contre les Goths, la dissolution de l'empire sembla prochaine; car il s'éleva dans différentes provinces des empereurs indépendants, en sorte que les historiens d'alors, par une sotte contrefaçon de l'histoire d'Athènes, appellent les années pendant lesquelles le faible *Gallienus* (259-268) régna à Rome et son malheureux père *Valerianus* languit en prison chez les Perses, le temps des *trente tyrans*. Dans l'entre-temps, la Syrie était infestée par les Perses sous le brave *Sapores* (*Schapur*) et les peuples germaniques, rendus forts par leurs *alliances*, menaçaient les autres frontières de l'empire, les *Allemands* le Haut Rhin, les *Francs* le Bas Rhin et la Gaule, les *Goths* les pays du Danube et l'Asie Mineure. Après que le vainqueur des Goths, *Claudius II* (*gothicus*) fut mort de la peste (270) près de Sirmium, le Pannonien *Aurelianus* (270-275), homme d'une bravoure éprouvée, devint le restaurateur de l'empire. Il vainquit l'empereur des Gaules (*Tetricus*) et garantit l'Occident; ensuite il s'avança vers le royaume de Palmyre, fondé en Syrie par *Odenatus* et vaillamment défendu contre les Perses; après le meurtre d'Odenat, sa belle et courageuse épouse *Zénobie* était montée au trône; Aurélien rétablit les frontières de l'est par la destruction de la *ville des Palmes* (Palmyre) située dans une oasis du désert syrien. Zénobie, l'intelligente souveraine de ce royaume florissant par les arts,

les sciences et le commerce, fut chargée de chaînes d'or pour orner le triomphe du vainqueur; son maître et son conseiller, le philosophe Longin (§ 92) fut mis à mort. Aujourd'hui encore, les ruines de Palmyre captivent l'imagination du voyageur, au milieu des steppes sablonneuses sans arbres ni sources. Au nord, Aurélien rétablit la frontière du Danube, abandonna la province ultérieure de Dacie aux ennemis envahissants et transplanta les habitants sur la rive droite (Moesie); et afin que la capitale ne fût pas mise en danger par une attaque soudaine, il l'entourna d'un mur de ceinture. Après qu'il eut été tué par ses soldats, et que son successeur, le riche *Tacitus* (275-276), un descendant de l'historien, que le sénat avait nommé empereur, eut péri de la même façon dans une campagne contre les Goths, le compatriote d'Aurélien, le brave et honnête *Probus* (276-282) fut appelé au trône. Celui-ci acheva et étendit le rempart élevé contre les Germains (§ 89) depuis le Danube bavarois jusqu'au Taunus et le protégea par des soldats des frontières auxquels il donna des terres, des maisons et une organisation civile. Il vainquit les sauvages Isauriens dans leurs gorges de montagnes et raffermir la domination de Rome dans l'Asie Mineure; il fit planter des vignes dans la Gaule, aux bords du Rhin et en Hongrie; il chercha à améliorer le régime de l'armée par l'admission de troupes étrangères dans les légions et le rétablissement d'une discipline sévère. Mais il fut tué par ses soldats révoltés à Sirmium, sa ville natale, avant d'avoir achevé son œuvre. Deux

ans plus tard, après que l'empereur *Carus* (282-284), frappé d'un coup de foudre dans une expédition contre les Perses, eut été incendié dans sa tente par ses serviteurs, et que son fils *Numerianus* eut été assassiné, le sage et habile *Dioclétien* arriva au trône. Fils d'un esclave, il s'était élevé par sa bravoure et son intelligence aux plus hauts grades de l'armée; il s'ouvrit le chemin du trône par le meurtre du méchant *Asper*, beau-frère et assassin de *Numérien*. C'était là le sanglier après la mort duquel une druidesse de la Belgique lointaine lui avait, dans sa jeunesse, promis l'empire. *Carinus*, fils aîné de *Carus* qui séjournait en Italie au moment de la mort de son père, s'avança avec une armée à la rencontre du nouveau souverain, mais avant la bataille il tomba en Serbie sous les coups d'un chef qu'il avait grièvement offensé.

Détails complémentaires. Le barbare grossier *MAXIMINUS THRAX* ne vint pas à Rome pendant son règne de trois ans; il resta à la tête de l'armée qu'il enrichit des dépouilles de ceux qu'il avait fait exécuter. Ennemi de la mollesse et du luxe, mais aussi de tout genre de civilisation, il laissa déchoir les écoles et prit possession des sommes destinées aux jeux publics. Sa cruauté et son avarice réduisirent à la fin le sénat au désespoir, tellement que celui-ci non seulement reconnut l'élection de *GORDIANUS* qui avait été proclamé empereur en Afrique et avait pris son fils pour collègue, mais encore choisit dans son sein deux empereurs *PURIENUS MAXIMUS* et *BALBINUS*, après que les deux Gordiens, assaillis par le gouverneur voisin de Mauritanie, eurent été vaincus et tués. Furieux de tant d'audace, Maximinien s'avança vers la Haute Italie (238); mais sa dureté croissante devint enfin si insupportable à ses propres soldats qu'ils le tuèrent. Bientôt après, les empereurs sénatoriaux

furent tués à leur tour par les Prétoriens jaloux de la puissance usurpée du sénat, et le jeune GORDIANUS (III) le petits-fils de l'empereur mort en Afrique, fut élevé à l'empire. Le jeune empereur gouverna (238-244) avec quelque gloire sous la direction du brave *Misitheus*, préfet du prétorien, dont il avait épousé la fille; mais quand Misitheus eut péri dans une campagne contre le roi de Perse *Sapores*, PHILIPPUS ARABS obtint le commandement en chef de la garde, fit tuer l'empereur et s'empara du trône. Quand Philippe eut été tué et quand Décius eut succombé en combattant les Goths, GALLUS arriva au pouvoir et paya un tribut aux Goths pour assurer sa tranquillité, ce qui aigrit les soldats; après avoir tué Gallus (253) ils se tournèrent vers ÆMILIANUS, le vainqueur des Goths. Mais dès la même année Æmilianus partagea le sort de son prédécesseur, lorsque le brave VALERIANUS revint des Alpes avec son armée et fut salué empereur. Valerianus associa à l'empire son fils GALLIENUS (253-260); il termina ses jours dans une honteuse captivité chez les Perses dont le roi Sapores le fit saisir traîtreusement dans une conférence et le traita avec une grande rigueur. Gallienus dont le caractère avait des alternatives de mollesse et d'énergie, mourut d'une mort violente, et l'auteur supposé du crime, CLAUDIUS monta au trône. Brave et aguerri, Claudius vainquit les Allemands sur le lac Garda, et combattit avec bonheur les Goths dans la Pannonie; mais il succomba bientôt à une maladie contagieuse, et les troupes proclamèrent empereur l'habile général AURELIANUS. — Sur l'oasis de Palmyre, qui appartenait à l'empire romain depuis Trajan et qui fut reprise par Aurélien, il existait dès le temps de Salomon une ville (Thadmor) qui servait de centre commercial entre le golfe Persique et la mer Méditerranée. Sous les Séleucides, elle avait reçu la civilisation grecque et avait été ornée de temples magnifiques et d'autres édifices par des architectes grecs. Zénobie, la « reine de l'Orient, » la « seconde Sémiramis, » qui se vantait de descendre de Ptolémée, y avait combiné les éléments orientaux, grecs et romains, qu'elle-même réunissait dans ses vêtements et dans sa manière de vivre. Tandis qu'elle songeait à soumettre l'Égypte et l'Asie Mineure

à sa domination qui déjà s'étendait du sud de la Palestine jusqu'à l'Euphrate, elle subit une défaite à Emèse et dut finir ses jours à Tibur dans l'esclavage et l'obscurité. Palmyre, traitée d'abord avec douceur, fut prise d'assaut à la suite d'un soulèvement et détruite sans ménagement après le massacre de tous ses habitants. Quand Aurélien eut vaincu le gouverneur défectionnaire de l'Égypte et, dans ce pays aussi bien qu'en Italie, rétabli l'ordre et protégé les frontières contre les ennemis, en procédant avec une cruauté inouïe, la mort l'atteignit par trahison à Byzance.

§ 95. Dioclétien (284-305) dépouilla le premier le pouvoir monarchique de ses formes restrictives et, soutenu par les jurisconsultes, il posa les fondements de l'autocratie que *Constantin* alors perfectionna complètement.

Il enleva au sénat toute son autorité politique et l'attribua au trône. Il abolit la différence entre la caisse du prince (*fiscus*) et le trésor public (*Aerarium*), et les mit toutes deux à la disposition du souverain; il institua dans tout l'empire une organisation régulière, mais oppressive, des impôts, et détruisit la prépondérance de Rome par le partage de l'empire et la multiplication des capitales. Une foule de fonctionnaires, de courtisans fastueux, de serviteurs et de gardes du corps environnèrent à partir de ce moment la majesté sacrée de l'empereur et prêtèrent à la cour une apparence orientale.

Pour résister plus énergiquement aux ennemis menaçants de toutes parts et gouverner plus facilement le vaste empire, Dioclétien se chargea, sous le titre d'*Augustus*, de l'administration de l'Orient avec la Thrace, tandis que son collègue (*Cæsar*) *Galerius*, l'ancien bouvier, qui avait établi son siège à Sirmium sur la Save, régnait sur les provinces illy-

riennes; de même, l'ami et collègue de Dioclétien, le brave, mais rude MAXIMIANUS devait, comme *Augustus*, dominer de Milan sur l'Italie, l'Afrique et les îles, pendant que son gendre CONSTANTIUS le Pâle (*Chlorus*) gouvernait, comme *Cæsar*, les provinces occidentales d'Espagne, de Gaule et de Bretagne, en prenant pour séjour la ville des Trévires (Trèves). Durant vingt années, Dioclétien régna de Nicomédie sur l'empire qui reprit sa fermeté et sa vigueur. Il améliora l'administration de la justice, il occupa les artistes et les artisans à la construction d'édifices imposants, de palais, de temples et de thermes; il favorisa les sciences et les lumières. Mais tous ses actes portaient l'empreinte de l'arbitraire impérial. La fixation d'un prix de marché (*maximum*) pour toutes les denrées alimentaires était un empiétement insupportable sur le droit de propriété. Dioclétien voulait apparaître devant son peuple en Dieu, en Jupiter olympien, comme il avait un jour présidé les jeux dans le bois sacré près d'Antioche. L'ancienne religion devait reprendre son ancien éclat et remporter la victoire sur le christianisme. Mais en se laissant égarer par le farouche Galerius et par les prêtres, jusqu'à diriger une sanglante *persécution contre les chrétiens*, pour rendre à la religion païenne sa considération passée ou, comme il semble résulter de quelques indications, pour contrarier un soulèvement projeté ou tenté des chrétiens dans l'Asie Mineure, il assombrît le soir de son existence glorieuse et imprima une souillure éternelle à son nom et à son règne. Le glaive de la persécution était

encore étendu sur les confesseurs du Christ, lorsque Dioclétien (305) après avoir célébré en commun avec Maximien le *dernier triomphe*, à l'occasion du vingtième anniversaire de son règne, renonça au trône (304) pour finir ses jours dans un repos champêtre à Salena en Dalmatie et oublier le train du monde en ne songeant plus qu'à l'arrangement de ses palais et de ses jardins. Là, dans son pays natal, il s'était fait construire une demeure grandiose, avec des temples, des portiques, des colonnades magnifiques; l'enceinte en était si considérable que la ville actuelle de Spalato a trouvé place dans les ruines du « palais. » Mais les orages qui éclatèrent bientôt sur l'empire, troublèrent encore sa tranquillité. Sa femme et sa fille moururent assassinées en Orient et lui-même abrégé peut-être ses jours pour échapper à de mauvais traitements ignominieux (303).

Soulèvements. Maximien avait d'abord fixé sa résidence à Trèves ou à Arles, pour protéger les provinces de l'ouest contre les ennemis du dedans et du dehors. Dans la Gaule, les paysans et les colons (petits fermiers), réduits au désespoir par les vexations des nobles et des prêtres, se soulevèrent contre leurs oppresseurs; renforcés d'esclaves, de journaliers, de vagabonds, et réunis en bandes ou *Bagaudes*, ils commencèrent une guerre terrible (286) qui ébranla le pays jusque dans ses fondements et qui ne put être terminée même à l'aide de la science militaire des Romains. Armés de leurs instruments de travail, montés sur des chevaux de labour, ils parcoururent les plaines, non point pour demander aux campagnes de quoi apaiser leur faim, mais pour les dévaster dans un désespoir insensé. Ensuite ils menacèrent les villes, dont une populace pillarde et misérable leur ouvrait souvent les portes. Non loin du confluent de la Marne et de la Seine, leurs chefs Ælianus et Amandus, qui portaient

le titre d'empereurs, érigèrent le château des Bagaudes au milieu d'un camp fortifié et de là firent des courses dans le voisinage et au loin. L'ancienne ville d'Augustodunum (Autun) fut prise et détruite. — En même temps, le Batave CARAUSIUS, marin expérimenté, s'emparait de la domination en Bretagne; il la conserva jusqu'au moment où il fut tué par un de ses généraux (293); Constantius alors soumit l'île de nouveau. — A l'Orient il y avait également d'ardents ennemis à combattre. Les Perses, les anciens ennemis de l'empire, luttèrent d'abord avec avantage contre les troupes de Galerius et les refoulèrent vers la Syrie. Dioclétien, qui venait précisément de rétablir, avec une rigueur inflexible, l'ordre et la considération dans l'Égypte révoltée (§ 74), rencontra l'armée vaincue devant Antioche. Galerius s'avança en manteau de pourpre, à la tête de ses soldats, près du char de l'empereur et se tint tout honteux devant lui. Dioclétien tourna son char et rebroussa chemin, suivi de l'armée; mais le César humilié dut escorter le char dans la poussière pendant plus d'un mille romain. Cette humiliation produisit l'effet souhaité. Les Perses furent vaincus et obligés de se retirer de la Mésopotamie, et Dioclétien protégea les frontières par des camps et des forts.

§ 96. L'abdication de Dioclétien fut suivie d'une période pleine de confusion et de sanglantes guerres civiles. En Orient, le farouche et vicieux Galerius et son cruel neveu *Maximinus Daza*, entassaient méfaits sur méfaits; en Italie, l'impitoyable et voluptueux fils de Maximien, MAXENTIUS s'emparait du gouvernement et semait partout l'épouvante et la dévastation; et, pour combler la mesure du désordre et de la confusion, le vieux Maximien reprenait le titre d'empereur auquel Dioclétien l'avait autrefois engagé à renoncer. En Occident seulement, Constance cherchait, par sa douceur et son esprit de concilia-

tion, à soulager les souffrances de la guerre et à arrêter la persécution contre les chrétiens. Lorsqu'il fut mort à Eboracum (York), son fils CONSTANTINUS, brave et prudent, mais ambitieux, lui succéda dans le gouvernement de l'Occident (306). Constantin, gagné au christianisme par sa mère HÉLÈNE, fit d'abord tuer Maximien qui, fugitif devant son propre fils, séjournait auprès de lui et cherchait à séduire artificieusement les troupes gauloises, vainquit ensuite le cruel Maxence (310) non loin du pont Milvius (*ponte molle*) après une glorieuse expédition à travers la Haute Italie sous la bannière de la croix (*labarum*), et, quand son adversaire eut trouvé la mort avec une grande partie de son armée dans les flots du Tibre, il s'empara de l'empire et de la capitale. Constantin alors gouverna l'Occident, tandis que son beau-frère, l'inconsidéré LICINIUS gouvernait l'Orient depuis la mort de Galérius (311) et la victoire qu'il avait remportée à Héraclée (Perinthos) sur le successeur de celui-ci, le hardi et violent Maximien (313). Des différends au sujet des limites, une jalousie réciproque et la soif de domination de Constantin amenèrent une nouvelle guerre. Après deux rencontres avec Constantin à Adrianople et Chalcédoine et la perte de la bataille navale de Chrysopolis dans l'Hellespont contre son fils *Crispus*, Licinius qui s'était fait beaucoup d'ennemis par ses mesures de rigueur contre les chrétiens, fut obligé d'abdiquer (324); mais comme, l'année suivante, il conçut le dessein de reprendre la domination qu'il avait perdue, l'empereur le fit pendre à Thessalonique. Constantin

devint ainsi le seul maître de l'empire romain. La cruauté avec laquelle il livra aux bêtes des troupes d'ennemis prisonniers, la dureté qu'il montra en faisant exécuter son épouse *Fausta*, son brave et noble fils *Crispus*, son beau-frère *Bassianus* et son neveu, et son caractère perfide et vindicatif prouvent qu'il n'avait pas laissé pénétrer dans son âme la doctrine du Christ qu'il avait favorisée et protégée contre de nouvelles persécutions par l'*édit de tolérance de Milan* (323). C'était un homme de génie, qui ne connaissait en politique aucune considération morale et ne regardait la question religieuse que du côté de l'utilité politique.

§ 97. RÉSUMÉ ET CONCLUSION. Nous sommes arrivés au moment où, par la translation de la cour impériale à Byzance et par l'introduction du christianisme dans la vie intellectuelle du monde civilisé, la hache avait entamé la racine de l'empire romain; c'est là que se ferma le temple historique de l'antiquité. L'histoire postérieure du monde romain n'est plus que l'agonie qui précède d'ordinaire le développement d'un autre organisme, et l'empire d'Orient prend bientôt un caractère si particulier que l'on n'en peut plus reconnaître l'origine.—De même que dans l'histoire du peuple hellénique, on peut aussi distinguer chez les Romains trois périodes de vitalité historique et de développement politique : une période de civisme local dans une communauté limitée, une période de grand État national à l'intérieur des limites naturelles ou au moins apparentes, et une période d'empire universel sous une forme républi-

caine puis monarchique. Ici aussi, nous voyons donc une extension croissante, non, comme chez les Grecs, dans le domaine intellectuel, mais dans le domaine matériel et pratique, un renversement, non des barrières intérieures, mais des frontières extérieures, une progression, non vers la liberté propre, mais vers la domination sur les autres. Dans les luttes entre les classes de la Rome royale et patricienne, se développent les deux qualités fondamentales du caractère romain, la virilité (*virtus*) et le jugement (*prudencia*); sur la première reposait la vertu guerrière et l'orgueilleuse conscience de la force, sur la seconde le perfectionnement subtil des notions de droit sur l'État, la personne et la propriété. Le développement et l'application de ces deux qualités forment la substance de l'histoire intérieure et extérieure de Rome, jusqu'à ce que l'esprit de domination, l'esprit de parti et l'arbitraire les eussent dénaturées et conduites à l'abus. Le courage et le sens du droit apprirent aux citoyens de l'ancienne Rome à protéger et à agrandir leur organisation au dehors, à faire régner au dedans la justice et l'ordre. Ils voyaient la véritable mission du citoyen romain non dans le maintien rigide de la tradition ou dans l'adoption de nouveautés arbitraires, mais dans le perfectionnement actif et l'extension des statuts transmis et existants; le salut et la grandeur de la patrie étaient le but suprême de leurs actes et de leurs efforts (piété). L'empire de la loi stricte sur tous était le principe le plus important du citoyen romain; c'est pourquoi les plébéiens,

tandis qu'ils luttèrent de toutes leurs forces avec les patriciens pour l'égalité des droits, maintenaient sévèrement les anciennes règles de subordination du fils et de l'épouse à l'égard du père de famille, du serviteur à l'égard du maître et se gardaient bien de relâcher ou de dissoudre les anciens liens de famille. Et lorsqu'enfin ils eurent atteint leur but, lorsque, réunis aux patriciens dans une communauté forte et légale, ils eurent vaincu les peuplades voisines par la vigueur de leurs bras exercés au maniement des armes, ils respectèrent aussi chez les vaincus le droit civique et humain, en se préoccupant d'établir un rapport juridique entre les Latins, leurs consanguins, aussi bien qu'entre les autres peuples italiques et l'État vainqueur. La grandeur de la patrie était le but commun de tous les citoyens; aussi la position de leurs alliés, de leurs clients et de leurs subalternes était-elle réglée sur une base équitable, sans spoliation ni oppression, sans égoïsme ni cupidité. Les défections et les trahisons seules étaient sévèrement châtiées. Dans la fixation de leurs propres droits politiques et de leur propre constitution, ils montrèrent également l'empire sur eux-mêmes et la modération propres au caractère romain; satisfaits de la reconnaissance de l'égalité de tous les citoyens devant la loi, ils abandonnèrent avec une pleine confiance la conduite des affaires publiques au sénat et la garde de leurs droits aux tribuns du peuple; les vainqueurs indomptables dans le combat étaient dans leurs foyers des fils obéissants, dans la ville de fidèles sujets de l'autorité légale, toujours

prêts à mourir pour la patrie avec une résignation muette et couragense. Dans la deuxième période, qui comprend la soumission du monde grec-oriental et carthaginois, les Romains conservèrent ces traits de caractère, quoique altérés et assombris par l'orgueil et l'ambition comme par la défection partielle des confédérés. La domination sur l'Italie à l'intérieur de ses frontières naturelles était bien, dans l'origine, la plus haute prétention du sénat. Ce but fut atteint par la première guerre punique qui mit les îles italiennes dans la dépendance de Rome, et par la défaite des Gaulois qui assujettit aux Romains les plaines du Pô jusqu'aux Alpes. La deuxième guerre punique et la guerre avec le monde macédonien-grec, ensuite desquelles la domination romaine dépassa ces limites naturelles, furent d'abord des guerres défensives ; mais le succès des armes romaines éveilla la soif de conquêtes, et l'impuissance, la faiblesse des petites peuplades et des petits États déchirés par les divisions, par l'envie et les querelles, convia à l'agrandissement de l'empire après la chute successive des grandes puissances de Syrie, de Macédoine et de Carthage. Avec cette extension sur des nations et des pays étrangers qu'on ne se soucia plus de traiter, comme les peuplades italiennes, avec justice et ménagement, l'empire romain perdit le terrain solide du droit et la fermeté intérieure ; la constitution républicaine, convenable seulement pour les petites communautés aux formes et aux relations simples, était insuffisante et gênante pour les conditions compliquées et l'organisme difficile d'un grand

État; c'est pourquoi l'assemblée du peuple des centuries dégénéra petit à petit en simple corporation électorale d'une autorité minime, tandis que le pouvoir tombait en fait dans les mains des familles sénatoriales et nobles, qui se partagèrent d'abord solidairement les emplois, les dignités et les places honorifiques, jusqu'à ce que quelques chefs de parti, poussés par l'ambition et encouragés par le relâchement des liens de l'organisme politique et par les divergences d'intérêts des citoyens, aspirèrent à la toute-puissance pour s'élever à l'autocratie. Le seul ennemi dangereux qui osa, à la tête d'une énorme coalition, opposer une digue au torrent de la conquête romaine, le roi pontique Mithridate lui-même n'exerça pas une influence conciliatrice sur les partis querelleurs, comme jadis Annibal; et la puissance militaire du peuple viril était si grande, qu'au milieu des luttes civiles les plus ardentes, il vainquit pourtant le plus entreprenant et le plus terrible de ses antagonistes, l'astucieux et martial souverain de peuplades belliqueuses. Rome ne devait arriver à la corruption de l'empire que brisée par elle-même. Cette dissolution intérieure et cet épuisement progressif de l'État romain, dont une atrophie de trois cents ans sous l'épée des prétoriens et au milieu de l'ivresse des sens du despotisme impérial n'était que la conséquence naturelle, forment la substance de la troisième période historique. Depuis que les intérêts de classes et de partis avaient remplacé le patriotisme commun, Rome manquait du lien moral qui avait réuni les éléments divers pour concourir

au même but. Les familles riches et distinguées des sénateurs et des chevaliers excluèrent la bourgeoisie inférieure de la participation à la jouissance des biens, des emplois, restreignaient ses droits et augmentaient ses devoirs; la bourgeoisie romaine s'efforçait d'élargir l'abîme entre elle et ses confédérés, d'amoinrir les privilèges des Latins, des Italiques, des colonies militaires, de diminuer pour eux les avantages qui découlaient de l'alliance romaine, tandis que les charges que leur imposaient les guerres éternelles avec leurs suites désastreuses, devenaient plus pesantes de jour en jour; les habitants des provinces, opprimés par les fonctionnaires romains, épuisés par les percepteurs d'impôts, les usuriers et les marchands romains, tenus dans l'obéissance par des soldats et des généraux romains, ne retiraient que des désavantages de leur communauté avec Rome; la civilisation étrangère qui s'introduisait chez eux avec l'asservissement, fut dans l'origine un faible dédommagement pour la perte de la liberté, de la nationalité et des mœurs héréditaires, surtout quand la justice qui leur était imposée portait devant les yeux le bandeau de l'impartialité seulement dans l'application qu'on en faisait entre eux, mais décidait évidemment selon la faveur et l'arbitraire les contestations qui touchaient aux citoyens romains. De ces abus du droit, que des démagogues et des aventuriers ambitieux employaient comme leviers d'agitation, résultaient les chocs violents et les ébranlements sociaux, qui, se grossissant en guerres civiles passionnées et sanglantes,

firent chanceler les fondements de la république et affaiblirent tellement l'énergie physique et morale que l'autocratie impériale ne fut pas seulement une conséquence de l'énervement général, mais même une nécessité et un bienfait, pour arrêter la désagrégation des éléments et les préserver d'une dissolution totale. Et quelque humiliant, quelque déshonorant que fussent l'asservissement général et la décadence morale sous l'empire, le sort des sujets, en Italie aussi bien que dans les provinces extérieures, devint meilleur et plus supportable. Les confédérés italiques obtinrent avec le temps le plein-droit de citoyens, qui passa ainsi des limites d'un droit communal à la notion plus large d'un droit politique; les provinces furent également traitées d'une façon plus équitable et ne participèrent plus seulement aux charges et aux obligations, mais aussi aux avantages et aux droits de ceux qui appartenaient à l'État romain.

La transformation fut intérieure aussi bien qu'extérieure. Les anciennes divinités italiques qui se trouvaient dans le rapport le plus intime avec les affaires et les occupations du jour, avec l'agriculture et la guerre, avec la maison et la famille, avec le renouvellement de l'année et avec tout ce qui en résulterait, furent peu à peu expulsées ou dénaturées par les formes des dieux de l'art et des mythes grecs; le culte simple avec des sacrifices innocents et de joyeuses fêtes rustiques s'enrichit des excroissances du mysticisme oriental avec des doctrines secrètes et des rites licencieux, et, à côté des antiques

auspices et augures, qui se perpétuèrent comme une partie de l'art de gouverner et de la politique, la divination, la magie, les évocations d'esprits et les consécérations religieuses pénétrèrent dans la vie publique, jusqu'à ce qu'enfin le paganisme tout entier ne fut plus qu'un mélange confus et un entassement de mystères, de cultes et de superstitions hétérogènes. — L'art et la littérature trouvèrent également accès à Rome, et l'on doit attribuer à leur influence le changement qui s'opéra dans les mœurs, les opinions et les tendances; mais l'intelligence et les sentiments n'étaient pas à leur place chez ce peuple pratique, tourné vers la vie réelle et les choses humaines. La Grèce resta la source où s'alimentèrent la poésie et la philosophie romaines, et les œuvres de l'art plastique qui ornent encore aujourd'hui la ville éternelle, sont des créations d'artistes grecs. On cultiva et l'on perfectionna seulement ce qui se rapportait à l'État et à la société humaine dans sa manifestation terrestre, l'histoire, l'éloquence et la jurisprudence. Aucun autre peuple n'a saisi et établi la vie publique et juridique avec un tact aussi sûr et un jugement aussi droit. Les Hellènes ont pris le premier rang pour les œuvres du génie, tandis que beaucoup de peuples de l'Orient ne restèrent pas en arrière des Romains pour les édifices, les monuments et les constructions grandioses; les Phéniciens et les Carthaginois ont montré une surprenante aptitude pour le commerce et la navigation; mais dans le perfectionnement de formes d'État pratiques, de lois et d'institutions juridiques, comme dans l'art

de la guerre, les Romains sont uniques ; ces deux sciences sont les produits de leurs dispositions naturelles.

Si nous jetons un regard fugitif en arrière sur l'antiquité, nous remarquerons aisément que toute notre vie intellectuelle y a ses racines, et que nous n'avons surpassé les conquêtes de l'ancien monde que dans quelques sphères qui reposent sur l'activité pure de l'esprit. Nos notions religieuses découlent de l'*Orient* ; pour l'art et le beau, la *Grèce* a présenté des types et des règles éternellement valables, et *Rome* a réglé et fixé les droits de la société humaine dans la vie publique, commune et privée, avec une prudence et une pénétration telles, que la puissance victorieuse de la législation et des dispositions romaines est encore appréciable aujourd'hui dans tous les États civilisés.



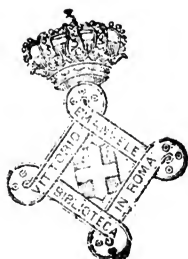


TABLE DES MATIÈRES.

§ 1. <i>Aperçu géographique de l'Italie</i>	5
I. La Haute Italie	6
II. L'Italie centrale.	7
III. La Basse Italie	13
IV. Iles	15
§ 2. Le système religieux italique	15
§ 3. Les peuplades de l'Italie centrale avant la domination romaine	21
<i>REVUE SOUS LA DOMINATION DES ROIS ET DES PATRICIENS.</i>	
<i>La royauté (753-509).</i>	
§ 4. Fondation de Rome	26
§ 5. Romulus	27
§ 6. Numa Pompilius	28
§ 7. Tullus Hostilius et Ancus Martius	30
§ 8. Tarquin l'Ancien	32
§ 9. Servius Tullius	33
§ 10. Tarquin le Superbe	36
§ 11. <i>Anciennes lois et institutions politiques de Rome</i>	39
<i>LA RÉPUBLIQUE JUSQU'À L'ÉGALITÉ DES CLASSES (509-366).</i>	
<i>La domination des patriciens.</i>	
§ 12. Constitution républicaine	44
§ 13. Temps héroïque républicain	46
§ 14. Création de tribuns du peuple	48
<i>L'émigration sur le mont Sacré.</i>	
§ 15. Coriolan	52

Lutte des plébéiens contre les patriciens pour l'égalité des droits.

§ 16. Cincinnatus	53
§ 17. Lois agraires	57
§ 18. Les décemvirs	58
§ 19. Tribunat militaire et censure	62

Prise de Rome par les Gaulois (389).

§ 20. Camille	64
§ 21. Brennus, Les Celtes	65

Les lois de Licinius Stolon (366).

§ 22. Manlius	69
§ 23. Égalité des classes	70

*Temps héroïques de Rome.***SOUSSION DES PEUPLADES DE L'ITALIE CENTRALE ET DE LA BASSE ITALIE.**

§ 24. La première guerre samnite (342-340)	72
§ 25. La guerre latine (340-337)	76

La deuxième et la troisième guerre samnite (325-290).

§ 26. Les fourches caudines	78
§ 27. Sentinum	81
§ 28-29. Guerre avec Tarente et Pyrrhus (281-275)	82

Luttes de Rome avec Carthage.

§ 30-31. Carthage et Syracuse	87
Denys et Timoléon	90
§ 32-33. La première guerre punique (264-241)	92
§ 34-35. La guerre gauloise. — Les Carthaginois en Espagne	98

La deuxième guerre punique (218-201).

§ 36. Passage des Alpes par Hannibal	102
§ 37. Bataille de Cannes	104
§ 38. Syracuse, Capoue, Tarente	106
§ 39. Cornélius Scipion	109
§ 40. Bataille de Zama	110

Soumission de la Macédoine et de la Grèce.

§ 41. Flaminius	113
§ 42. Bataille de Magnésie :	114
§ 43. Mummius à Corinthe	119
§ 44. La troisième guerre punique (149-146)	123
§ 45. Théâtre, Culture et littérature, Histoire, Philosophie	128
§ 46. Caton le Censeur	136

Dégénérescence de Rome.

§ 47. Administration provinciale	140
§ 48. Soulèvement de Numance	143

Les troubles des Gracques.

§ 49. Situation des partis	145
§ 50. Tib. Gracchus, Loi agraire	148
§ 51. Caius Gracchus	152

Les temps de Marius et Sylla.

§ 52. La guerre de Jugurtha :	157
---	-----

§ 53. Cimbres et Teutons	162
§ 54. La guerre sociale (Guerre Marsique).	166
§ 55 à 58. La première guerre de Mithridate et la première guerre civile (88-89).	175
<i>Les temps de Cnéius Pompée.</i>	
§ 59. Sertorius	195
§ 60. La guerre des esclaves (72-71)	198
§ 61-63. La guerre des Pirates (67) et la deuxième guerre de Mithridate (74-65).	202
§ 64. La conjuration de Catilina et M. Tullius Cicéron (63-62)	212
<i>Jules César et la mort de Crassus.</i>	
§ 65. Le premier triumvirat (60).	217
§ 66. Guerre des Gaules de César (58-50)	223
§ 67-68. La deuxième guerre civile (48-49).	234
§ 69-70. Victoire et mort de César	242
<i>La troisième guerre civile, jusqu'à l'abolition de la constitution républicaine (43-30).</i>	
§ 71. Deuxième triumvirat.	255
§ 72. Philippes	257
§ 73. Actium.	258
L'EMPIRE ROMAIN.	
<i>César Octavien Auguste.</i>	
§ 74. Constitution politique.	260
§ 75. L'âge d'or de Rome dans la littérature et l'art	265
§ 76. Cicéron	266
§ 77. Virgile, Horace, Ovide, Les Élégiques.	271
§ 78. Prose, Histoire, César, Saluste, Tite-Live, Œuvres d'art	277
§ 79. Guerres de Germanie.	283
§ 80. Germanicus	286
§ 81. Mœurs et tribus germaniques. Tacite	289
§ 82. Institutions germaniques	293
§ 83. Jésus-Christ.	301
<i>Les empereurs de la maison d'Auguste.</i>	
§ 84. Tibère	304
§ 85. Caligula et Claude.	307
§ 86. Néron	309
§ 87. Galba, Othon, Vitellius	311
<i>Les Flaviens et les Antonins.</i>	
§ 88. Vespasien.	313
La guerre de Judée.	314
Bretagne	316
Soulèvement des Bataves	317
§ 89. Titus, Domitien, Néron, Trajan	318
§ 90. Adrien, Antonin, Marc-Aurèle.	323
<i>Littérature des derniers temps du paganisme.</i>	
§ 91. Perse, Martial	327

§ 92. Philosophie stoïque, Rhétorique, Jurisprudence, Histoire, Poésie, Philosophie, Néo-platonisme	331
<i>Rome sous la domination militaire</i>	343
§ 93. De Commode à Alexandre-Sévère.	344
§ 94. De Philippes Arabs à Dioclétien.	347
§ 95. Dioclétien.	352
§ 96. Victoire de Constantin sur Maxence (312).	355
§ 97. Résumé et Conclusion	357

MAG 2000030